97 Fr. 97

THÉATRE DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY.

TOME SEPTIÈME.

THÉATRE DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY.

Fr. 97.

NOUVELLE ÉDITION,

Enrichie de très-belles gravures, & augmentée de la Traduction entière des Pièces Grecques, dont il n'existe que des Extraits dans toutes les Éditions précédentes ; & de Comparaisons, d'Observations & de Remarques nouvelles, par M. Prevost, de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin.

TOME SEPTIÈME.

A PARIS,

Chez Cussac, libraire, rue & carrefour Saint-Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.

M. DCC. LXXXVI.

Avec approbation et privilège du roi.

EXPLICATION DES FIGURES

DE CE VOLUME.

La première repréſente le ſacrifice d'Iphigénie. C'eſt la copie d'un vaſe antique. On y voit la ſtatue de Diane élevée ſur un piédeſtal. Iphigénie à ſes pieds & prête à être immolée. Achille prie la déeſſe d'accepter le ſacrifice. Ulyſſe, qui poſe le pied ſur une baſe, paroît garder la victime. De l'autre côté du vaſe eſt la figure d'Agamemnon, que l'artiſte a repréſenté voilé, conformément à l'uſage ancien & aux expreſſions d'Euripide. Cette figure ſe rapporte à la page 249. Elle eſt tirée de Montfaucon, ANTIQUITÉ EXPLIQUÉE, t. II, pl. 84.

La ſeconde repréſente Oreſte & Pylade, les mains liées derrière le dos, livrés à Iphigénie par un payſan de la Tauride, & prêts à être immolés à Diane. La ſtatue de la déeſſe eſt placée au milieu de deux colonnes, où l'on voit ſuſpendues les dépouilles des victimes humaines. La tête de taureau attachée à un arbre près des colonnes & de

la ſtatue, eſt une alluſion au nom des Tauriens, deſtinée à caractériſer leur déeſſe. Cette gravure, qui ſe rapporte à la page 331, eſt la copie fidelle d'un bas-relief antique de Winckelmann, MON. ANT. INED. n°. 149.

La troiſième repréſente Rhéſus, tué par Ulyſſe & Diomède. Elle ſe rapporte à la page 517. Cette gravure, qui a déjà été employée dans la traduction de l'ILIADE par M. de Rochefort, livre X, eſt tirée du MUSÆUM FLORENTINUM.

LES SUPPLIANTES,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

Quoique cette Tragédie paroiſſe porter le même titre qu'une de celles d'Eſchyle, le ſujet en eſt toutefois très-différent. Les Suppliantes d'Eſchyle ne ſont autre choſe que l'hiſtoire des Danaïdes, ainſi qu'on l'a vu. * Mais les Suppliantes d'Euripide nous rappellent l'hiſtoire des ſept Chefs devant Thèbes : du moins en ſont-elles une ſuite toute naturelle. Du reſte, la pièce d'Euripide a beaucoup de rapport à celle d'Eſchyle.

Les Argiens que Polynice avoit amenés au pays Thébain avoient été battus & contraints de lever le ſiège après un grand échec. Créon devenu roi de Thèbes, par la rage des deux frères qui s'entr'égorgèrent, fit jeter les cadavres des Argiens ; avec défenſe de leur rendre les derniers devoirs, choſe plus précieuſe aux payens que la vie même. Adraſte, roi d'Argos, outré de cet affront, mais trop foible pour le venger, prend le parti d'aller à Eleuſine, ville de l'Attique, ſuivi des mères & des épouſes qui avoient perdu leurs maris ou leurs fils au ſiège de Thèbes, pour ſupplier Théſée, roi d'Athènes, de prendre les armes en leur faveur

* Voyez tom. II.

contre Créon, & de faire inhumer tant d'illustres morts dans ses états, puisqu'on leur refusoit la sépulture au pays Thébain. Voilà ce qu'Euripide nomme les SUPPLIANTES. Cette troupe de femmes qui accompagnent Adraste, fait le personnage du choeur. Les acteurs sont Adraste, Thésée, Æthra mère de Thésée, Evadné femme de Capanée, l'un des sept capitaines morts au siège, Iphis son père, deux héraults, un officier, un jeune enfant, enfin la déesse Minerve. La scène est dans le temple dédié à Cérès à Eleusine, pays de la Grèce, où, suivant la fable, l'on vit pour la première fois l'usage de semer le bled, par les bienfaits de cette divinité. Cette pièce fut jouée sous l'archonte Antiphon, l'an troisième de la XC^e olympiade, dans le temps que les Argiens & les Lacédémoniens faisoient une ligue après une victoire remportée par les seconds sur les premiers.

ACTE PREMIER.

Le spectacle de l'ouverture devoit être frappant, car on y représente Æthra au pied d'un autel, son offrande à la main & environnée de prêtres, le temple rempli de femmes qui portent des branches d'olivier avec des bandelettes de laine, & dans le vestibule le roi Adraste qui a la tête voilée [1] &

1 Les anciens Grecs, dans l'excès de l'affliction, se couvroient la tête

qu'entoure une troupe de petits enfans de ces dames Argiennes, tous en posture de supplians. Æthra adresse la parole à Cérès & aux ministres de ses autels. Elle fait des vœux pour elle, pour Thésée, pour Athènes & pour Trézène sa patrie, & prie les dieux d'en écarter les malheurs. Elle avoue que ses vœux naissent d'un retour sur elle-même à la vue des illustres affligées qui viennent de tomber à ses pieds, & d'implorer son secours. Voilà l'effet ordinaire de la compassion; & ce sont là de ces traits de la nature qui n'échappent guères aux poëtes Grecs. Dans le cours de sa prière, elle fait connoître les supplians, la cause de leur affliction & le motif de leur voyage. Elle peint en un mot tout ce que je viens de dire; & c'est de cette belle scène que Stace a pris la matière du douzième livre de sa Thébaïde. L'artifice d'Euripide en cette ouverture la rend plus intéressante que la plûpart des autres prologues du même auteur.

Æthra revient au but principal de son sacrifice. C'est pour les biens de la terre qu'elle invoque Cérès, en lui présentant des épis. Dans cette cérémonie, elle se croit obligée par humanité envers des étrangers d'attendre Thésée, qu'elle a

de cette partie de leurs vêtemens que nous nommons *voile*, & qu'ils appeloient ΠΕΠΛΟΣ. On en voit sans cesse des exemples dans les tragédies Grecques, entr'autres dans ORESTE, Acte I, Scène V à la fin, & le fameux voile d'Agamemnon dans le sacrifice d'Iphigénie.

(dit-elle) envoyé chercher pour l'engager à prendre en main leurs intérêts.

Le chœur de femmes s'avance, & redouble ses prières avec beaucoup de marques de douleur. Ce sont des époux [1], ce sont des fils qu'elles pleurent, & dont on leur refuse impitoyablement les cendres. « O reine, vous sçavez par vous-même, disent- » elles, ce que c'est que d'être mère ! Prenez part » à notre deuil ; rendez-nous, par le secours de » Thésée, ce que nous eûmes de plus cher. Ce » n'est point la déesse que nous venons supplier : » c'est vous seule ; & vous êtes en état de soulager » nos douleurs. Mère d'un roi fortuné, vous » pouvez adoucir notre misère ; & nous ne de- » mandons pour toute grâce, que les tristes restes » de nos fils, pour les embrasser & les arroser de » nos pleurs ».

Elles font ensuite un de ces petits chœurs, qui sont souvent mêlés dans le cours des scènes Grecques, sous le nom de strophes & d'antistrophes ; & cela en se frappant la poitrine, & en renouvellant à la manière des Grecs un deuil, qu'elles disent être si naturel aux mères, que la mort seule est capable de le terminer.

Thésée arrive sur ces entrefaites, & sans rien

1 Il n'est jamais question dans la pièce, de leurs époux : ce sont des femmes très-âgées, dont les époux étoient censés ne point aller à la guerre : elles ne pleurent que leurs fils.

voir encore, il entend des cris. Il tremble pour sa mère. Puis en tournant ses regards vers l'autel, il la voit au milieu de cette troupe de personnes éplorées, qui lui paroissent étrangères, & dont les cheveux coupés & les habits peu conformes à la pompe d'un sacrifice, piquent de plus en plus son inquiète curiosité. Æthra lui déclare en deux mots quels sont tous ces supplians. Cela est interrompu par des gémissemens & des pleurs; ce qui fait voir de plus en plus que le spectacle & le jeu de l'action faisoit une des principales parties des tragédies anciennes. Adraste se dévoile, & par des vers entre-coupés de réponses & d'interrogations, il instruit Thésée de son histoire. Il lui apprend comment par un oracle d'Apollon, sans doute mal compris, & que nous avons marqué dans les PHÉNICIENNES *, il avoit donné ses deux filles en mariage à deux exilés, Tydée & Polynice; alliance qui l'engagea dans la malheureuse guerre de Thèbes; qu'il entreprit contre la volonté des dieux, & par les conseils d'une jeunesse vive & bouillante qui ne respiroit que la vengeance : témérité ordinaire, dit-il, qui a perdu tant de rois! « Blanchi sous le » diadême, & plus heureux autrefois, je dois » rougir d'embrasser vos genoux. Jugez de mes » malheurs par la situation où vous me voyez ré- » duit. Rendez-nous nos chers morts. Soyez sen-

* Voyez ci-dessus, tome V.

„ sible à mes maux, & à ceux de tant de mères
„ malheureuses. Songez qu'elles ont entrepris un
„ pénible voyage pour implorer, non la déesse,
„ mais Théſée. Elles ne veulent que rendre à leurs
„ fils des devoirs qu'elles auroient dû attendre
„ d'eux. Songez qu'il sied à l'homme heureux de
„ jeter des regards propices sur les personnes
„ affligées ».

Cette denière sentence est poussée trop loin pour nous, qui sommes amateurs de la précision, & ennemis des longues morales. Car Adraste y fait entrer, je ne sçais comment, une pensée devenue depuis favorite à tous les poëtes, à sçavoir, que la poësie veut un esprit serein, & que, comme dit Despreaux,

Un auteur qui, pressé d'un besoin importun,
Le soir entend crier ses entrailles à jeun,
Goûte peu d'Hélicon les douces promenades.
Horace a bû son saoul, quand il voit les Ménades,
Et libre du souci qui trouble Colletet,
N'attend pas pour dîner le succès d'un sonnet *.

Adraste continue & prévient l'objection qu'on peut lui faire. Roi d'Argos, ne sçauroit-il trouver de ressource dans ses propres états ? Il avoue qu'il ne le peut ; & qu'Athenes est la seule ville, & Théſée le seul roi qui puisse tirer vengeance de l'affront

* Despr. ART. POÉT. chant IV, v. 18.

fait aux Argiens ; cela eſt mis pour flatter les Athéniens.

Théſée répond, & commence ſon diſcours par un éloge de la providence des dieux. Puis il retombe ſur l'orgueil humain, qui prétend trouver à redire à leur ouvrage. Il fait l'application de cette morale, un peu trop étendue, à Adraſte, qu'il blâme d'avoir manqué de reſpect aux oracles, & donné imprudemment ſes filles à deux étrangers ſouillés de crimes. L'alliance que l'on contracte avec les coupables, confond avec eux le juſte dans le châtiment. Le mépris des oracles & une aveugle confiance en de jeunes gens qui ont pouſſé Adraſte à une guerre téméraire, eſt la ſource de ſes malheurs. Théſée fait ici le caractère des eſprits remuans dans un état ; « Ils courent, dit-il, après » les honneurs au prix d'une guerre injuſte, & » mettent tout leur art à corrompre les citoyens, » l'un pour obtenir les charges militaires, l'autre » pour ſe mettre en état de venger ſes querelles » particulières, un autre pour s'enrichir, & tous » ſans ſe mettre en peine du tort irréparable qu'ils » font au peuple. Car il y a trois ſortes de citoyens. » Les uns riches, ſont incapables de ſervir l'état » & ne ſongent qu'à accumuler richeſſes ſur » richeſſes ; les autres envieux dans leur indigence » & donnant tout à la haine ſecrette qu'ils ont » pour les riches, leur lancent des traits envenimés

» à l'instigation des mauvais chefs qui les gou-
» vernent. Des trois parts, la moyenne est l'appui
» & le salut de l'état. C'est elle qui le maintient
» dans l'observation des bonnes loix ». Ce sont-là autant de leçons pour Athènes ; & si Euripide eût eu des commentateurs contemporains, comme Despreaux, nous sçaurions sans doute le fin de plusieurs anecdotes renfermées dans ce passage & dans toute cette pièce, qui n'est qu'une allégorie aux intérêts de la Grèce. Les Argiens avoient été battus par ceux de Lacédémone, cette même année quatorzième de la guerre du Péloponnèse. Les Athéniens apparemment n'auroient pas été fâchés de gagner les Argiens ; & c'est là, sans doute, le secret politique de cette tragédie, qui tend à les détourner de faire aucun traité avec les Lacédémoniens ennemis d'Athènes.

Théfée, après avoir ainsi parlé avec beaucoup de gravité, juge qu'il est injuste de servir l'imprudence & la témérité. « Après cela, dit-il, oserois-je
» vous secourir ? Hé, que dirai-je à mon peuple ?
» Quel prétexte honnête pourrois-je lui apporter ?
» Non, non ; votre entreprise a été trop mal con-
» certée pour nous y engager sous les mêmes
» auspices ».

Adraste. Je ne suis point venu à vous comme à un juge de ma conduite ; mais comme à un médecin dans mes maux. S'il se trouve que j'ai mal

fait, je ne cherche pas ici un vengeur qui me puniſſe, mais un ami qui me relève. Si vous refuſez ma juſte demande, c'eſt à moi d'acquieſcer : que ferois-je ? Venez, mères infortunées, retournez ſur vos pas ; jetez par terre ces inutiles rameaux, & prenez à témoin les dieux & la terre, Cérès & le ſoleil, que vos prières ont été rejetées par un roi à qui * le ſang nous uniſſoit. Quoi, Théſée, vous foulerez aux pieds des nœuds ſi ſaints ! Vous renverrez ſans pitié ces matrônes, que leur âge & leur douleur devoient vous rendre ſi reſpectables ! Non, je ne puis le croire. Les antres ſervent d'aſyle aux animaux, les autels aux eſclaves, & les états floriſſans aux peuples affligés, dans l'idée qu'il n'eſt point ici-bas de félicité durable.

Le chœur, pour achever d'ébranler Théſée, ſe jette à ſes pieds en redoublant ſes cris. Théſée n'eſt pas inſenſible ; mais Æthra pénétrée de compaſſion, ſe voile le viſage. Le roi d'Athènes eſt touché des pleurs de ſa mère. Après avoir pris pour bien parler les précautions de bienſéance, ſur leſquelles les femmes Grecques étoient ſi délicates, elle rompt le ſilence ; elle allègue à ſon fils le reſpect dû aux aſyles & aux dieux ; la gloire qui revient du ſecours qu'on donne aux affligés, & l'in-

* Æthra, mère de Théſée, étoit fille de Pitthée, & par conſéquent Pélopide : ainſi elle tenoit aux Argiens.

convénient de flétrir par un refus la gloire d'Athènes & de Théſée même.

Le roi convient enfin qu'il y va de ſa gloire, s'il ne ſuit pas les conſeils de ſa mère. Vengeur qu'il eſt de la juſtice, & le fléau le plus redoutable des forfaits, lui ſiéroit-il de ſe dérober à une occaſion de ſignaler ſon courage & ſon équité ? Il promet donc de s'armer contre Thèbes ; mais il veut que le peuple y conſente, pour donner plus de poids à cette expédition. Car il déclare qu'il gouverne en père une ville libre, & qu'il donne toujours à ſes citoyens le droit de ſuffrage. C'eſt un tour du poëte pour intéreſſer davantage le peuple Athénien en faveur de Théſée. Le chœur finit par des actions de graces qui marquent ſa reconnoiſſance & ſa joie, avec un éloge des Athéniens & de leur roi.

ACTE II.

Théſée rentre ſur la ſcène ſuivi d'un hérault d'armes, perſonnage muet, à qui il parle à peu près en ce ſens. « Allez trouver le roi de Thèbes, » & portez-lui ces paroles en mon nom. Théſée » vous prie de rendre les morts d'Argos. A ce » prix, il vous offre l'amitié des Athéniens. Si » Créon y conſent, revenez ſur vos pas. S'il le » refuſe, vous lui direz qu'il s'attende à me voir

» les redemander à la tête d'une armée, au puits » de Callichore ». C'étoit un lieu peu éloigné d'Eleuſine, ainſi nommé à cauſe des danſes ſacrées qu'y faiſoient les femmes en l'honneur de Cérès.

Tandis que le roi d'Athènes donne ſes ordres à ſon ambaſſadeur, il en ſurvient un de la part de Créon : ce qui donne lieu à Théſée d'arrêter le ſien. Le député Thébain demande le monarque d'Athènes ; & Théſée ſe fait connoître à lui, en le reprenant de ſon erreur. Il lui apprend qu'il ne veut être que le chef, & non le ſouverain des peuples ; & qu'Athènes eſt une ville libre, où tout citoyen riche ou pauvre a droit de ſuffrage. Cela fait naître une diſpute ſingulière entre ce prince & le député ſur les avantages de l'état monarchique & du républicain. L'envoyé commence, & inſiſte ſur le choix des magiſtrats républicains, qu'il compare à un coup de dez, ſur l'abus de l'éloquence qui tourne l'eſprit des citoyens comme il lui plaît, & qui les fait paſſer du blanc au noir, ſur l'aveuglement d'une multitude peu éclairée, enfin ſur l'adreſſe des méchans à s'élever aux premiers emplois. Tout ceci eſt amené finement par une prétermiſſion : car le député relève le gouvernement de Thèbes, en montrant ce qu'il n'eſt pas, pour retomber par contre-coup ſur celui d'Athènes. Mais comme il étoit peu sûr pour Euripide de faire l'objection bien forte, les traits ne ſont pas

aſſez marqués, & ne ſont jetés qu'indirectement & comme en paſſant.

Toutefois Théſée trouve l'envoyé un peu diſcoureur, & il ſe croit obligé de le réfuter. Il déclare que « Rien ne lui paroît plus pernicieux que
» l'état monarchique : que les loix ſe taiſent ſous
» un ſouverain, au lieu qu'elles parlent également
» en faveur du pauvre & du riche dans une répu-
» blique ; qu'il n'y a d'arbitre entre eux que
» l'équité ; que chaque citoyen peut ouvrir des
» avis pour le bien public ; que c'eſt là le moyen
» de ſe diſtinguer : qu'au contraire, dans un
» royaume, les gens de bien ſont ſuſpects, &
» n'ont ſouvent d'autre prix de leur probité & de
» leur droiture, que la mort. Que ſert, (con-
» tinue-t-il plein de ſon enthouſiaſme républicain),
» d'amaſſer pour ſes héritiers des richeſſes dont
» un tyran ravira la meilleure part, & d'élever
» avec ſoin des filles qui deviendront la proie de
» ſes deſirs effrénés & un ſujet de larmes pour
» leurs parens ? Me puniſſe le ciel ſi jamais je
» contrains aucun citoyen d'épouſer mes filles [1] » !

[1] « Que je ne vive plus, ſi mes filles ſont mariées par force ». Il n'eſt pas queſtion de la violence de Théſée, mais de la violence qui ſeroit faite aux filles de Théſée.

—— Non viva io più, ſe a forza
Verran le figlie mie ſtuprate.

CARMELI.

Voilà ce que répond Thésée : puis il demande à l'ambassadeur ce qui l'amène, en lui disant avec dignité qu'il le feroit repentir de ses discours trop libres, s'il ne respectoit en lui le titre d'envoyé & le droit des gens.

Celui-ci fait sa commission avec hauteur. Au nom de son maître, il défend à Thésée de recevoir Adraste ; ou s'il est arrivé, il ordonne qu'on le chasse avant le soleil couché, & qu'on se garde d'écouter ses demandes, puisque les morts Argiens n'intéressent en rien Athènes. On menace Thésée de la guerre, s'il refuse d'obéir. L'ambassadeur pour donner plus de force à ses paroles, exagère les maux de la guerre, & la témérité des républiques qui n'en sentent pas assez les conséquences, parce que chacun des citoyens en opinant à prendre les armes, se croit à l'abri du danger ; au lieu qu'ils iroient bride en main, si chacun en portant son suffrage avoit la mort sous les yeux. Il colore même d'une apparence de justice la conduite de Créon à l'égard des Argiens. C'est le ciel qui semble les avoir condamnés, puisque Capanée a été frappé de la foudre. Athènes prétend-elle s'opposer aux dieux & les surpasser en sagesse ? Sa vaine compassion doit-elle aller jusqu'à protéger des méchans ?

A ce discours, Adraste ne peut plus se retenir. Il éclate contre l'ambassadeur ; mais Thésée l'arrête.

« C'eſt à moi, dit-il, non vers vous, qu'il eſt » envoyé ». Il ſe met donc en devoir de répondre; & il le fait ſi noblement, que ſon diſcours l'emporte ſur celui de l'ambaſſadeur, & jette un grand intérêt ſur la ſcène. Il dit : « Qu'il ne reconnoît pas » Créon pour ſon maître. De quel droit prétend-il » faire la loi à Athènes ? Quel étrange renverſe- » ment ! Que ce n'eſt point Athènes qui commence » la guerre ; mais qu'elle la ſoutiendra pour main- » tenir une loi des Grecs auſſi ſacrée que celle de » donner la ſépulture aux morts ; qu'il doit ſuffire » aux Thébains de s'être vengés en ôtant la vie à » leurs ennemis, ſans porter la barbarie juſqu'à » les pourſuivre au-delà du trépas ; que comme » les eſprits retournent à leur principe, les corps » ſont dus à la terre qui eſt leur mère ; que ce » n'eſt pas ſeulement Argos, mais toute la Grèce » qui eſt offenſée par le procédé de Créon ; que » cet exemple pernicieux ſuffiroit pour étouffer le » courage des guerriers. Quoi ? continue-t-il, » vous faites parade de fierté & de menaces devant » nous, & vous craignez des morts ? Appréhendez- » vous que s'ils ſont inhumés, ils ne viennent un » jour à percer le ſein de la terre pour s'armer de » nouveau contre vous, ou qu'il ne ſorte de leurs » cendres des vengeurs ? Songez plutôt que la » fortune ſe joue des foibles mortels ; que tel eſt » heureux aujourd'hui, qui demain ne le ſera plus;

» que tout mortel enfin doit être dans la défiance » de ſon ſort & ne pas accabler un ennemi humilié, ſur-tout en violant les loix les plus » ſacrées de l'humanité. Hâtez-vous donc de nous » rendre ces morts, ou je vais moi-même les » reprendre à main armée. Il ne ſera pas dit que » Théſée ſouffre impunément que la loi des dieux » ſoit foulée aux pieds ».

Le diſcours de Théſée eſt encore ſoutenu par les acclamations du chœur. Il ſe fait enſuite une dernière conteſtation, mais courte & dans le vrai goût du théâtre entre le roi & le député. Le ſecond déclare que les morts ne ſeront point enlevés, & le premier qu'ils le ſeront. Il y a même des reparties très-vives, telles que celle-ci. L'envoyé repréſente au roi les dangers d'une guerre douteuſe. « J'ai » eſſuyé, répond il, beaucoup d'autres dangers ». Et ſur ce qu'on lui demande, s'il ſe croit capable de tenir tête à tout l'univers. « Oui, dit Théſée, » à tous les méchans ». Enfin, le roi impoſe ſilence au hérault par ces paroles : « Retirez-vous. Toute » votre fierté n'aura pas l'avantage d'exciter mon » courroux. Il n'eſt plus queſtion de vains diſcours; » il faut agir. J'irai moi-même annoncer mon » arrivée à Créon. Partez ». Il veut qu'Adraſte demeure, & il ſe réſerve à lui ſeul l'honneur de la victoire, outre qu'il craint de s'aſſocier au malheur qui accompagne Adraſte. Il va ſe diſpoſer au

combat en implorant le ſecours des dieux protecteurs de la juſtice.

Æthra fait un intermède de ſtrophes régulières avec le chœur. Cela ne conſiſte que dans la communication mutuelle de leurs craintes & de leurs eſpérances. Le bruit de la guerre les alarme; le courage & le bonheur de Théſée les raſſure. Toutes ces femmes de concert réuniſſent leurs vœux & leurs invocations pour l'heureux ſuccès de l'entrepriſe des Athéniens.

ACTE III.

Ces vœux ſont exaucés dès le commencement du troiſième acte. Cela eſt bien prompt, & a un peu l'air des miracles. On va voir par le récit, que le projet & l'exécution ſe ſont ſuivis de trop près. C'eſt le même défaut que dans la tragédie d'ANDROMAQUE *.

Un homme vient de Thèbes, & du premier abord, il annonce la victoire de Théſée à la reine & au chœur. Il ſe dit officier de Capanée, mort au ſiège de Thèbes. L'armée Athénienne l'a délivré de captivité, & l'a chargé de porter d'avance une nouvelle ſi intéreſſante aux dames d'Argos. Le chœur, à en croire les éditions & les manuſcrits, parle preſque toujours avec l'envoyé dans cette

* ANDROMAQUE, act. V ci-deſſus, t. VI.

ſcène,

scène, tandis qu'Adraste ne dit que peu de chose. M. Jean Milton, anglois, a corrigé ceci avec quelqu'apparence de vérité. Il attribue quantité d'interlocutions au roi Adraste, qui véritablement est le plus intéressé dans cette affaire. Mais il n'est pas moins surprenant de voir qu'Æthra ne paroisse point dans cet acte, d'autant qu'elle étoit sur le théâtre à la fin de l'acte précédent; & qu'il n'y a aucune raison apparente de la supposer partie. C'est une difficulté que je ne me hazarde point de résoudre, non plus que la première. Cet acte du reste est assez court, & il ne feroit qu'une scène de nos tragédies; puisque c'est un simple récit d'une bataille, qui ne peut faire plaisir que par la beauté des vers & de quelques images, outre l'intérêt qu'on prend au changement de fortune qui en résulte pour les Suppliantes.

Le chœur interroge donc l'envoyé sur l'état de l'armée Athénienne. Celui-ci répond qu'elle est en sûreté & au comble de ses vœux. Puis il entre dans le détail de l'action, en reprenant les choses dès le commencement. « Il a vu du haut du mur » de Thèbes les Athéniens s'avancer en bon ordre » sur les bords du fleuve Ismène. L'armée étoit » partagée en trois bataillons. Les Thébains étoient » rangés devant les murs, ayant mis derrière eux » les morts qu'on leur disputoit. Ils opposoient » cavalerie à cavalerie, & chars à chars. Le héraut

» d'armes de Théſée élève la voix, & dit que
» l'armée Athénienne vient demander les morts
» & non les venger. Le ſilence de Créon eſt pris
» pour un refus. Les deux armées s'ébranlent en
» même temps, & les chars commencent à s'en-
» treheurter en ſe mêlant ». L'officier décrit ici avec feu la pouſſière élevée dans les airs, le bruit des armes, & le ſang qui ruiſſeloit de toutes parts.
« L'action devient générale : mais Créon prend le
» deſſus. Il anime ſes ſoldats par ſa préſence, pour
» ne pas laiſſer languir leur feu. Théſée ne s'oublie
» pas lui-même dans une conjoncture ſi délicate.
» Il s'avance, il combat comme un lion. Mais
» tandis que poſté à l'aîle droite, il met en fuite
» l'aîle gauche des ennemis, la ſienne plie ſous les
» efforts de l'aîle droite des Thébains. La victoire
» étoit douteuſe. Théſée, en grand capitaine, loin
» de s'arrêter au butin, revient ſur ſes pas pour
» rétablir ſon aîle gauche. Il jette un cri qui retentit
» de toutes parts ; enfans, c'eſt fait d'Athènes, ſi
» nous n'achevons de vaincre. Il s'arme lui-même
» d'une * maſſue énorme, & renverſe tout ce qui
» s'oppoſe à ſa fougue. Il emporte même les
» caſques & les têtes par ſes redoutables coups.
» Enfin, il vient à bout, quoiqu'avec peine, de

* Le poëte l'appelle ÉPIDAURIENNE, parce qu'au rapport de Plutarque, Théſée en dépouilla Périphète, qu'il tua dans Epidaure ; & il s'en ſervit depuis, comme Hercule de la peau du lion de Némée.

» mettre en fuite ce terrible bataillon. Assuré de » la victoire, il répand la terreur dans toute la » ville. Le peuple s'étoit déjà réfugié dans » les temples. Il ne tenoit qu'à Thésée d'entrer » dans Thèbes en conquérant : mais content d'être » vainqueur, il arrête son armée. C'est pour » recouvrer ces morts, dit-il, & non pour réduire » Thèbes, que nous avons pris les armes. Quel roi, » s'écrie l'officier, quel capitaine ! Intrépide dans » le danger, il sçait confondre l'orgueil de ses » ennemis ; il sçait vaincre ; & pour s'élever au » plus haut degré de la gloire, il sçait se modérer » au milieu de ses conquêtes, & il laisse échapper » une proie qui est entre ses mains ».

Les dames Argiennes reconnoissent l'équité des dieux à cet heureux succès. Adraste, qui jusqu'ici a laissé parler des femmes, dont la joie est naturellement plus épanouïe & la curiosité plus vive, (car l'on ne peut apporter d'autre raison, si la correction de M. Milton n'a pas lieu) commence, quoiqu'un peu tard, à parler à son tour ; & il s'écrie dans son transport : « O Jupiter, que les » lumières des mortels sont bornées, & qu'il est » bien vrai que notre sort dépend uniquement de » votre volonté ! Nous refusâmes d'écouter la pro- » position raisonnable d'Etéocle. Fiers du nombre » & de la valeur de nos soldats, nous voulûmes » combattre, & nous fûmes défaits. Créon de son

» côté, énorgueilli de sa prospérité, comme un » homme vil qui passeroit de l'indigence à une » haute fortune, a subi la peine de son orgueil. » Insensés Thébains, citoyens peu sages, pourquoi » loin d'être éclairés par les justes châtimens du » ciel, que vous avez tant de fois éprouvés, vous » aveugler au point de vous élever au dessus de » votre destinée, & d'écouter moins la raison que » les conjonctures ! Malheureux les états qui, » pouvant se dérober par les traités aux derniers » malheurs, aiment mieux terminer leurs querelles » par le sang que par l'équité » !

L'officier interrogé par Adraste *, dit enfin nettement que les morts sont recouvrés & honorés des derniers devoirs. Il auroit dû, ce semble, commencer par-là. C'étoit ce qui devoit toucher ceux à qui il parloit [1]. Il ajoute qu'on transporte à Eleusine les corps des sept chefs enfermés dans des cercueils; que les autres sont inhumés dans la vallée de Cithéron; que Thésée lui-même leur a rendu les devoirs funèbres, qu'on eût dit qu'il étoit

* Suivant Jean Milton, ou par le chœur, selon les éditions ordinaires.

1 Cette critique ne paroît pas fondée. Ce qui intéressoit les Suppliantes, c'étoit la victoire de Thésée : la sépulture de leurs fils en étoit la suite nécessaire, puisque c'étoit le seul objet du combat. La sépulture des autres Argiens n'intéressoit le chœur que par les motifs généraux de la piété, de l'humanité & du patriotisme : le plus pressant intérêt étoit pour leurs enfans.

leur père ; & que ce prince a fait ſur-tout éclater ſa piété à l'égard des chefs, en les enſeveliſſant de ſes mains.

Un pareil récit & l'approche de ces morts chéris réveille la tendreſſe des femmes & d'Adraſte. Tous ſe diſpoſent à la célébration des funérailles. C'eſt un mélange de joie & de douleur, de triomphe & de deuil, qui a quelque choſe de ſingulier. On apporte ſur le théatre les ſept cercueils. Chaque mère, chaque épouſe pleure un fils ou un mari [1], & Adraſte règle, pour ainſi dire, les chants lugubres en les reprenant tour à tour avec le chœur. C'eſt le vrai γόος des Grecs, & le LESSUS des Latins, dont nous avons déjà obſervé pluſieurs exemples. Tout cela eſt plus le propre du ſpectacle que de la lecture.

ACTE IV.

Théſée, en arrivant, dit qu'il ne veut point renouveller les douleurs d'Adraſte, en lui demandant le détail de la guerre malheureuſe qu'il a faite devant Thèbes. Etonné cependant de l'audace & de la valeur des ſept capitaines qui aſſiégèrent cette redoutable ville, dont il connoît les forces par ſa propre expérience, il voudroit les connoître, c'eſt-à-dire, leur caractère, non leurs exploits.

1 Il n'eſt queſtion que des meres. Il ne paroît pas qu'il y eût aucune épouſe des morts parmi les perſonnes du chœur.

« Car quelle folie, dit-il, de demander ou d'ex-
» pliquer les circonſtances particulières d'un com-
» bat, où chacun, occupé à ſe défendre ou à
» attaquer, conſerve à peine aſſez de préſence
» d'eſprit & de ſang froid pour agir. » C'eſt un trait ſatyrique & cenſé contre les faiſeurs de relations trop circonſtanciées [1].

Adraſte montre d'abord le cercueil de Capanée.
« C'étoit un homme riche, ſans faſte, amateur
» de la ſimplicité, ennemi du fol orgueil qu'inſ-
» pire l'abondance, ſobre, modéré, & mépriſant
» ceux qu'il voyoit ſe livrer aux feſtins & à la
» joie, perſuadé que la probité & la bonne chère
» ſont deux choſes incompatibles; honnête homme,
» ami fidelle, particulièrement à l'égard des abſens;
» ſincère, mais poli & obligeant, exact obſerva-
» teur de ſa parole, même à l'égard des eſclaves.
» Tel fut Capanée. Cet autre, continue-t-il, eſt
» Étéoclus, jeune héros peu favoriſé des biens de
» la fortune, mais comblé d'honneurs dans l'Ar-
» golide; tellement déſintéreſſé dans les ſervices
» qu'il rendoit à ſa patrie, que jamais il ne put
» ſe réſoudre à recevoir rien de ſes amis même,
» dans la crainte de corrompre tant ſoit peu ſon

1 MM. Markland & Muſgrave y trouvent une application aux SEPT CHEFS d'Eſchyle. Mais elle ne me paroît pas juſte, parce que dans cette tragédie des SEPT CHEFS, la deſcription des antagoniſtes de chaque chef précède le combat: & le trait d'Euripide ne porte que ſur les deſcriptions faites après le combat.

» intègre équité, & de se voir lié par les présens. Il haïssoit les méchans, non l'état; & il distinguoit la république de ceux qui la rendoient odieuse en le gouvernant mal. Ce troisième est Hippomédon, qui, dès l'enfance, eut le courage de fouler aux pieds la mollesse & la volupté, jusqu'à s'adonner aux soins de la vie champêtre, vivant durement, & formant son corps aux exercices pénibles du manège, de la chasse & de l'arc, en vue de se rendre un guerrier utile à sa patrie. Parthénopée, fils d'Atalante, est le quatrième. Elevé dans l'Argolide, quoiqu'Arcadien, il sçut plaire aux citoyens & à l'état par ses graces, sa douceur & sa réserve dans les paroles; éloigné de tout esprit de dispute & de hauteur, chose si peu supportable dans un citoyen, & sur-tout dans un étranger, les armes à la main il défendoit nos intérêts moins en étranger qu'en Argien. Adoré du sexe, on ne lui vit jamais oublier la pudeur de son âge, ni flétrir sa vertu. A l'égard de Tydée, je vais en faire un grand éloge en deux mots. Il sçavoit moins manier la parole que les armes. Habile dans les ruses de guerre, il étoit inférieur à son frère Méléagre dans les autres connoissances. Mais il l'égaloit dans l'art militaire, & sa science consistoit dans ses armes. Avide de gloire, plein d'ardeur & de courage, riche d'ailleurs, ses exploits faisoient son élo-

» quence. Sur ces traits, cessez d'être surpris, sei-
» gneur, que de pareils héros aient tous combattu
» jusqu'à la mort devant Thèbes ». Adraste ajoute, que c'est là le fruit de leur éducation; sur quoi il prononce une sentence, & veut qu'on mette l'éducation à la tête de tout. Je ne dis rien des caractères qu'on vient de lire. Le lecteur en sent toute la délicatesse. Ils nous donnent au moins une idée de la vertu des anciens Grecs, & de leur façon de la concevoir.

Adraste, interrompu un moment par le chœur qui pleure des fils si braves & si malheureux, reprend la parole pour dire un mot des deux autres chefs dont il n'a point parlé, & dont les corps n'ont pu être rapportés dans l'Attique. En effet, l'un, c'est Amphiaraüs, fut englouti tout vivant avec son char dans le sein de la terre. Adraste en fait un sujet d'éloge comme si les dieux l'eussent enlevé *. C'est ainsi en effet que Sophocle nous peint Œdipe à Colonne †. A l'égard de Polynice, le roi d'Argos, pour en relever le mérite, se con-

* Amyot (dans son PLUTARQUE, traité de la manière de lire les poëtes,) fait ainsi parler Eschyle au sujet d'Amphiaraüs :

» Il ne veut point sembler juste, mais l'être ;
» Aimant vertu en pensée profonde,
» Dont nous voyons ordinairement naître
» Sages conseils où tout honneur abonde.

† Tom. III, pag. 439.

tente de dire que ce prince étoit son allié & son ami long-temps avant qu'une cession volontaire du trône de Thebes & la situation de ses affaires l'engageassent à passer dans l'Argolide. On ne parle point de son corps, sans doute parce que le poëte suppose qu'Antigone * lui avoit rendu les devoirs funèbres au prix de sa vie [1]. Du reste, Adraste prie Thésée d'ordonner la pompe des funérailles, de manière que Capanée soit mis à part comme ayant été frappé du feu sacré, & que les quatre autres soient placés sur un même bûcher.

Thésée ne veut point souffrir que les dames approchent de ces cadavres, suivant l'usage, ni qu'on ouvre les cercueils, de peur de les effrayer par la pâleur & la difformité des morts, qu'un long intervalle de temps avoit dû rendre affreux. Adraste finit par un retour de pitié sur ces morts. « Misérables mortels, s'écrie-t-il, quelle fureur vous » précipite dans les combats, & vous force à vous » entr'égorger ? Jouissez d'un doux repos. Hélas ! » la vie est si courte ; faut-il qu'on se fasse encore » un cruel plaisir de l'abréger » !

Cette réflexion amène l'intermède, qui est un renouvellement de larmes & de cris de la part du chœur. Les mères expriment leur douleur en

* Voyez l'ANTIGONE de Sophocle, tom. III, act. II.

1 Le poëte ne dit rien qui indique que le corps de Polynice ne fût pas sur la scène. Et il semble supposer qu'on voit les corps des sept guerriers. Mais Amphiaraüs & Polynice sont nommés à part. V. la trad.

chant, tandis que l'on conſtruit le bucher de Capanée : on en voit le ſommet auprès d'un rocher. Sur la cime de ce rocher paroît un nouveau perſonnage ; c'eſt Evadné, femme de Capanée, qui va jeter un nouvel intérêt dans le cinquième acte.

ACTE V.

Evadné déclare publiquement que ſon deſſein eſt de ſuivre ſon époux & de ſe jeter au milieu du bucher allumé ; que ſon parti eſt pris ; que nul obſtacle ne peut l'en détourner ; que rien n'eſt plus doux que de mourir avec ceux qu'on aime, & que c'eſt pour exécuter ce projet qu'elle vient de s'enfuir de la maiſon paternelle. Tout cela eſt exprimé d'une manière fort tendre.

On voit auſſi-tôt paroître le vieux Iphis ſon père, qui étoit auſſi celui d'Étéoclus. Il vient d'Argos tout effrayé pour chercher ſa fille Evadné qui s'eſt échappée ſecrettement, dit-il, dans le deſſein de mourir ſur le corps de ſon époux ; deſſein ſi vif & ſi opiniâtre qu'il a fallu long-tems la garder à vue ; mais ſe voyant moins obſervée, elle a mis les momens à profit pour s'évader, ſans qu'il ſçache, autrement que par conjecture, que c'eſt à Éleuſine qu'elle s'eſt retirée. Il en demande des nouvelles au chœur : mais Evadné prévient la réponſe, & ſe décèle elle-même ſans quitter ſon rocher.

Son père, surpris de la voir dans cette situation, & parée comme si elle alloit célébrer un nouvel hymenée au milieu d'une pompe funèbre, lui en demande la raison. Elle répond d'une manière énigmatique : à l'entendre, elle s'est disposée à un grand triomphe, à une victoire qui la signalera parmi toutes les épouses ; en un mot, dit-elle nettement, je ne puis survivre à Capanée, & je vais mêler mes cendres aux siennes dans ce bucher. Iphis a beau la dissuader, il n'est plus temps de la sauver. Au moment que le corps de Capanée est consumé par le feu, elle s'y précipite elle-même.

Le chœur & son père poussent de grands cris. Vaines plaintes : Évadné est dévorée tout-à-coup par les flammes. Le surprenant, c'est que tout cela se passe, ou peu s'en faut, sous les yeux du spectateur ; car il faut au moins qu'on voie la chûte d'Évadné, & qu'on n'ait pas lieu de douter qu'elle ne soit tombée dans les flammes derrière la décoration : ce qui fait voir que les anciens, qui donnoient beaucoup au spectacle, étoient fort curieux de machines dans leurs tragédies. Il est évident, par toute la suite du texte, que Pline contredit Euripide ; car Pline dit : * « qu'il n'étoit pas permis » de brûler le corps d'un homme frappé du foudre ; » qu'il falloit simplement l'inhumer, & que c'étoit

* Pline, NAT. HIST. l. 2, c. 54. Hominem ita examinatum (fulmine) cremari fas non est. Condi terra religio tradidit.

une tradition religieuse. Il est vrai qu'Euripide paroît entrer dans ce sentiment sur la fin du quatrième acte, où il fait dire à Thésée & à Adraste que « Capanée étant frappé du feu de Jupiter, doit être » inhumé à part, comme un cadavre sacré; qu'on lui » fera un monument proche le bucher des quatre » autres chefs, & que ce sera l'affaire des domestiques, » tandis qu'eux-mêmes vont s'occuper aux funérailles » des autres ». Cela paroît net & précis [1], d'autant plus que le chœur, (vers 980) dit « qu'il voit déjà s'élever » le lit de parade & le tombeau sacré de Capanée ». Cependant, dès le commencement du Vme acte, Evadné est persuadée qu'on va brûler le corps de son mari. Elle vient (vers 1002) « pour se jeter dans le » bucher enflammé, & pour être enfermée dans le » même tombeau que son époux ». Et ce qui détruit, ce semble, les paroles du IVme acte, le chœur dit à Evadné: (vers 1009) « Voyez-vous ce bucher, vrai » trésor de Jupiter, à l'entrée duquel vous vous êtes » placée? C'est là qu'est votre mari, qui a été frappé » du tonnerre ». De plus Evadné elle-même est si convaincue que Capanée est sur le bucher en question, qu'elle répète plusieurs fois, (vers 1015) « que pour » se couvrir d'une gloire immortelle elle va du haut » de son rocher s'élancer dans le feu; qu'elle con-

1 Le mot *inhumé*, seroit précis en effet; mais le mot grec auquel il répond, est un mot général qui s'emploie pour désigner toutes les cérémonies funèbres.

» fondra ses cendres avec celles de son époux ; & » qu'enfin son corps étant placé près de celui de Ca- » panée, elle descendra satisfaite dans le royaume de » Proserpine. (vers 1065) Je m'élancerai dans ce bu- » cher de Capanée ». Et, un moment avant que de se précipiter, (vers 1070) « me voici prête : c'en est fait ; » cette audace coûte au cœur d'un père ; mais qu'elle » est précieuse à une tendre épouse & à ce cher époux » que les flammes vont consumer avec moi ! » Enfin, un enfant que le poëte ne nomme point, mais que la suite fait connoître pour Sthénélus, fils de Capanée, porte & donne à Iphis [1] & à son aïeule les cendres de ce guerrier, ou comme il le dit, « les restes » de son père tirés du bucher ». Ces preuves réunies sont trop claires & trop fortes, pour ne pas convenir que ce qui a été dit au quatrième acte n'exclut point les honneurs du bucher pour Capanée, & ne signifie autre chose, sinon qu'il devoit avoir un bucher particulier, vis-à-vis de celui des quatre autres guerriers.

C'est vouloir éluder la force de ces preuves, &

1 Iphis n'est plus sur la scène. Voyez la note à la fin de la scène III, de l'acte V, de la traduction de cette pièce. Mais le P. Brumoy a suivi les anciennes éditions. Les manuscrits dont Musgrave a fait usage pour la sienne, substituent le personnage d'Adraste, excepté au vers 1165, où celui d'Iphis paroît être resté par erreur. Si le personnage d'Iphis n'est point indiqué dans cette scène, celui de Sthénélus ne l'est pas davantage. Car ce n'est que sur quelques expressions attribuées à Iphis, qu'on fondoit la conjecture que l'enfant étoit fils de Capanée.

ſe contredire que de penſer avec Barnès, qu'Euripide ſuppoſe à la vérité un bucher pour Capanée, mais un ſimple bucher d'honneur où ſon corps ne ſoit pas brûlé ; & cela afin de donner lieu au généreux dévouement d'Évadné. Évadné auroit-elle été dupe, auſſi-bien que le chœur, d'une ſimple repréſentation, elle à qui le chœur aſſure que Capanée eſt ſur ce bucher, & qui parle en effet, comme ſi elle l'y voyoit ? De plus, ſi c'eût été un point de religion pour les Grecs, de ne pas brûler ceux qui étoient morts par la foudre, Évadné l'auroit connu : or, bien loin d'en être perſuadée, elle croit tout le contraire. Il eſt donc viſible que ce point de religion, qui en étoit un du temps de Pline, ne l'étoit pas du temps d'Euripide, ou qu'il étoit alors plus mitigé, en ordonnant ſeulement qu'on brûleroit à part de pareils morts. Revenons à Iphis.

Cet Argien déſeſpéré voudroit n'avoir jamais été père : il a perdu un fils devant Thèbes, & il voit périr ſa fille. Il ne veut plus déſormais retourner dans des lieux où il ne trouvera qu'une affreuſe ſolitude, & l'image toujours préſente d'une fille, victime de ſa tendreſſe pour un mari. Il n'a plus & ne veut plus de reſſource que la mort. Ici le chœur ſe partage en deux : on ſuppoſe que le feu a déjà conſumé les chairs des cadavres, & l'on apporte les oſſemens des fils à leurs mères.

Un enfant (on verra que c'eſt Sthénélus, & il y en a pluſieurs dont il eſt un) porte les reſtes de Capanée. Les deux chœurs éclatent en ſoupirs & en regrets de deuil ; mais toute l'attention ſe réunit ſur Capanée. L'enfant parle de venger ſa mort ſur les Thébains : « Ils ne ſont plus, dit-il, ô » ma mère, ces fils qui vous furent ſi chers ». Il parle ici de tous, & à la dame qui mène un demi-chœur, ſoit que ce ſoit la femme d'Iphis ou non. « Ils ne ſont plus, continue-t-il, réduits en » cendres, ils ſont diſperſés dans les airs, & ils » ont volé au rivage des morts. O mon père, » vous entendez vos enfans, ne pourrai-je un » jour les armes à la main aller venger votre tré- » pas » ? Iphis ſeconde ce ſouhait par les ſiens en faveur de Capanée. L'eſpoir de le venger adoucit la douleur de Sthénélus, & Iphis, en approchant l'urne de ſa poitrine, exhale les derniers regrets ſur le ſort de ſon fils & de ſa fille.

Théſée vient interrompre ce deuil : « Adraſte, » & vous Argiennes, dit-il, vous voyez ces en- » fans qui portent dans leurs mains ces braves » guerriers que j'ai rachetés : l'état & moi nous » vous en gratifions. Souvenez-vous de ce que » j'ai fait pour vous. Je le répète à tous, pour » vous engager à rendre à cette ville les honneurs » que vous lui devez, à perpétuer cette recon- » noiſſance dans votre poſtérité, & à en charger

» vos fils & les fils de vos enfans. Que Jupiter
» & tous les Dieux du ciel ſoient témoins de cet
» inſigne bienfait, & du retour dont nous vous
» chargeons » !

Adraste. Ah! Théſée, nous ſçavons & nous ſentons toute la grandeur du bienfait dont vous avez comblé Argos dans le plus preſſant beſoin. Notre reconnoiſſance ſera immortelle : elle doit égaler vos faveurs.

Thésée. Que voulez-vous de plus ? parlez.

Adraste. Votre bonheur & celui de votre état. Que ne méritez-vous pas ?

Thésée. J'accepte vos ſouhaits, & j'en forme autant pour vous.

Comme Adraſte eſt prêt de ſe ſéparer de Théſée, Minerve s'apparoît tout-à-coup à eux, & défend à Théſée de livrer ſi aiſément les cendres des morts aux Argiens. Elle exige qu'ils faſſent avant leur départ un ſerment de ne porter jamais les armes contre Athènes, & de faire avec cette ville une alliance éternelle. Elle ordonne que le roi Adraſte prononce le ſerment pour tout ſon peuple, & ſe lie par de terribles imprécations contre l'Argolide, ſi l'on vient un jour à le violer. Une cérémonie ſacrée doit rendre authentique ce ſerment, dont elle veut qu'on grave les paroles dans le fond d'un trépied ſacré, deſtiné par Hercule au temple de Delphes. Après y avoir fait couler le ſang

ſang des victimes ; on placera ce monument éternel de la fidélité des Argiens dans le temple d'Apollon ; & le couteau ſacré dont on ſe ſera ſervi pour égorger trois brebis ſur ce trépied ſera caché ſous terre, près du bûcher des morts, pour être un jour l'effroi de ceux d'Argos, qui, oubliant leurs ſermens, oſeroient porter les armes contre la ville d'Athènes. Théſée doit encore céder un bois ſacré pour y purifier les Argiens.

La déeſſe adreſſe enſuite la parole aux enfans des morts. Elle leur prédit qu'un jour ils vengeront leurs pères ; qu'ils renverſeront Thèbes ; & que le nom * d'*Épigones*, que leur donnera la Grèce, auſſi bien que leur heureuſe expédition de Thèbes, fera l'entretien de toute la poſtérité. Ces *Épigones*, ou enfans de ſept ou huit braves, ſe rendirent célèbres au nombre de neuf, à ſçavoir, Ægialée, fils d'Adraſte, Therſandre, fils de Polynice, Diomède, fils de Tydée, Sthénélus, fils de Capanée, Stratolaüs, fils de Parthénopée, Polydore, fils d'Hippomédon, Alcméon & Amphiloque, fils d'Amphiaraüs & Mélon, fils d'Etéoclus. Des huit pères, ſept périrent ; Adraſte reſta ſeul : du reſte, Etéoclus n'étoit pas cenſé l'un des ſept chefs, étant

* Ἐπίγονοι. [1]

[1] Le texte porte ἔκγονοι. Mais la correction de Canter adoptée par le P. Brumoy paroît certaine. Tous les interprètes & les meilleurs éditeurs en ont jugé ainſi.

beau-frère de Capanée [1]. Leurs fils, dix ans après, les vengèrent sous la conduite d'Alcméon.

Mais en voilà trop sur cette antiquité fabuleuse. Cette tragédie toute politique étoit faite uniquement pour flatter Athènes : c'est un trait de son histoire qui est assez précieux aux citoyens pour s'en prévaloir contre l'Argolide. Ces sortes d'intérêts ne nous touchent plus, & tout ce qu'on pourroit dire, ne nous rendroit pas ce sujet intéressant. Thésée promet à Minerve d'exécuter ses ordres ; & le roi Adraste se dispose à jurer de faire tout ce que la déesse a prescrit.

1 Voyez la note sur Etéoclus, acte III, sc. III, de la traduction de cette pièce.

LES SUPPLIANTES,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

PERSONNAGES.

ETHRA, mère de Théſée.

LE CHŒUR, composé d'Argiennes, mère des ſept guerriers qui avoient accompagné Adraſte au ſiège de Thèbes.

THÉSÉE, chef des Athéniens.

ADRASTE, roi des Argiens.

UN HÉRAUT Thébain.

UN HÉRAUT Athénien, perſonnage muet.

UN MESSAGER.

ÉVADNÉ, veuve de Capanée, l'un des ſept chefs du ſiège de Thèbes.

IPHIS, père d'Evadné.

UN ENFANT, fils d'un des ſept chefs Argiens.

AUTRES ENFANS, fils de ces mêmes chefs, perſonnages muets.

MINERVE.

La ſcène eſt dans un lieu découvert, à l'entrée du temple de Cérès, à Eleuſine, bourg très-voiſin d'Athènes.

LES SUPPLIANTES, TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ETHRA, ADRASTE, LE CHŒUR, ENFANS.

ETHRA.

DÉESSE tutélaire de cette terre ! ô Cérès Eleusine ! [1] & vous prêtres qui la servez dans cet auguste temple ! recevez les vœux d'Ethra ; je vous demande le bonheur pour moi-même, pour Thésée mon fils, pour la cité d'Athènes, pour la terre où règne Pitthée [2] ; lieux chéris, où je fus élevée par ce tendre père au sein d'une maison florissante, jusqu'au jour où, docile aux ordres de Loxias [3],

1 J'adopte cette expression d'usage, quoique celle de Cérès Eleusinienne fût plus régulière.

2 Trézène.

3 Il est question de l'oracle donné à Egée & du dessein que ce prince forma de consulter Pitthée dans la tragédie de MÉDÉE, act. III, sc. III, tom. VI.

il me donna pour épouſe à Egée, fils de Pandion. Je vous adreſſe cette prière, en portant les yeux ſur ces femmes chargées d'ans, qui ont quitté leurs maiſons & la terre d'Argos pour venir en ces lieux ſe proſterner à mes genoux, armées du rameau des ſupplians, en proie à d'effrayantes douleurs : ce ſont des mères privées de leurs enfans, depuis que ſept fils généreux ont ſuccombé devant les portes de Cadmus, ſept guerriers qu'Adraſte conduiſit contre Thèbes, pour rendre à ſon gendre Polynice, errant & fugitif, ſa part de l'héritage d'Œdipe. Les mères de ces héros qui ſont morts dans le combat, veulent enſevelir leurs corps : ceux qui les ont en leur pouvoir s'y oppoſent, & ne veulent point leur permettre de les enlever, mépriſant les loix antiques des dieux. Chargé du poids d'une commune douleur, Adraſte ſe joint à elles pour implorer mon ſecours ; ſes yeux ſont baignés de larmes ; il gémit ſur les triſtes ſuites d'une guerre entrepriſe ſous de malheureux auſpices ; il ſollicite mon appui auprès de mon fils pour l'engager à obtenir par la voie de la perſuaſion, ou par celle des armes, qu'on rende aux morts les derniers devoirs : c'eſt ſur lui, c'eſt ſur Athènes qu'ils fondent leur unique eſpérance. Avant que la charrue ouvre le ſein de la terre, je viens, au nom du peuple, faire les ſacrifices dans ce lieu ſaint, où l'on vit le premier épi ſortir

hérissé de la terre, & présenter à l'homme sa substance nourricière : un lien sacré, mais volontaire, m'arrête auprès de l'autel des [1] deux déesses : la compassion qu'excitent en moi ces mères dont la blanche vieillesse est privée de l'appui de leurs enfans, & mon respect pour les rameaux [2] des supplians me retiennent en ces lieux. J'ai envoyé un héraut à Thésée afin de l'engager à venir vers moi, & à terminer les maux de ces infortunées, ou à satisfaire par quelque acte de religion à la nécessité qu'imposent ces supplications sacrées ; car une femme sage & prudente ne fait rien par elle-même, & laisse agir les hommes.

LE CHŒUR.

J'implore ton aide d'une voix éteinte, j'embrasse tes genoux de mes foibles mains : rachète mes enfans, qui sont la proie de la mort & la pâture des animaux carnaciers.

Laisse-toi toucher par mes larmes ; vois sur mon visage ridé les traces sanglantes de mes ongles, & mes cheveux blancs arrachés de dessus ma tête. Hélas ! chers enfans, je n'ai point reçu dans ma maison vos tristes & précieuses dépouilles ; je n'ai pas la consolation de voir s'élever sur la terre le fatal monument qui doit renfermer vos cendres chéries.

1 Cérès & Proserpine.

2 Ces rameaux étoient des branches d'olivier couvertes de laine.

Tu es mère, auguſte reine ! un fils a fait chérir ta couche : partage mon infortune, reſſens les maux que j'éprouve en voyant périr ceux que j'ai mis au monde ; engage ton fils dont j'implore le ſecours, à marcher vers l'Iſmène [1], à remettre entre mes mains les corps de ces fils ſi tendrement chéris, afin que je m'acquitte d'un devoir douloureux.

Je m'approche de l'autel où fume l'encens des holocauſtes, couverte de vêtemens conformes à ma ſituation déplorable bien plus qu'à l'éclat de ce temple auguſte [2] ; mais ma cauſe eſt juſte, & les dieux, en t'accordant un fils qui fait ton bonheur, t'offrent un moyen de réparer nos injures. Puiſſe l'excès de ma miſère émouvoir ton cœur ſenſible ! Remets un fils entre les mains d'une mère ſuppliante ; qu'il lui ſoit permis de recueillir ſes triſtes membres & de les enfermer dans la tombe.

Quels cris douloureux ſe font entendre ? Les ſacrificateurs frappent leur poitrine à coups redoublés. . . . . O vous qui partagez ma douleur, ô vous qui déplorez nos maux par vos lugubres chants, formons un chœur funèbre pour rendre hommage au dieu des enfers : déchirez votre viſage, faites ruiſſeler le ſang de vos joues ; c'eſt l'honneur que les vivans doivent rendre aux morts.

1 Fleuve de Thèbes.

2 La différence qu'il y a entre cette traduction & celle du P. Brumoy, tient à la ponctuation. J'ai ſuivi celle de Canter.

Mon cœur est insatiable de larmes ; elles coulent comme une source intarissable qui se précipite de la cîme d'un rocher battu des flots : il n'est aucun terme à mes gémissemens. Rien n'égale le désespoir d'une mère à qui la mort enlève ses enfans chéris. Ah, puissé-je trouver dans l'ombre de la mort l'oubli de mes douleurs !

SCÈNE II.

ETHRA, ADRASTE, THÉSÉE, LE CHŒUR [1].

THÉSÉE.

Quels cris ai-je entendu ? D'où vient que ce sanctuaire retentit de gémissemens plaintifs & de coups redoublés ? Je vole sur les pas de ma mère, sa longue absence du palais m'inspire une terreur secrette [2]. — Mais que vois-je ? ma mère assise au foyer de l'autel ; des femmes étrangères l'entourent : tout annonce leur infortune ; leurs yeux éteints se remplissent de larmes, leur tête chenue est rasée en signe de deuil, & leurs vêtemens sont

1 Les ENFANS ne quittent pas la scène ; mais j'ai cru ne devoir pas répéter l'indication de ces personnages muets, qui ne servent qu'au spectacle.

2 Entendant les lamentations des cérémonies funèbres, Thésée craint qu'il ne soit arrivé quelqu'accident à sa mère, qu'elle ne soit morte. C'est ce qui est plus clairement exprimé dans le Grec, que je n'ai sçu le faire dans la traduction.

peu assortis à la pompe d'une cérémonie religieuse. Ma mère, daignez m'apprendre le sujet qui les amène ; c'est à vous de m'instruire, c'est à moi de vous écouter : satisfaites mon impatience.

ETHRA.

Mon fils, ces femmes sont les mères des sept chefs qui sont morts devant Thèbes. Tu vois comme elles m'entourent de rameaux supplians.

THÉSÉE.

Qui est celui que j'apperçois à la porte du temple, qui pousse des gémissemens ?

ETHRA.

C'est, m'ont-elles dit, Adraste, roi des Argiens.

THÉSÉE.

Ces enfans qui l'environnent sont-ils les siens ?

ETHRA.

Non : ce sont les fils de ceux qui sont morts.

THÉSÉE.

Quel est l'objet de leur prière ?

ETHRA.

Je pourrois t'en instruire ; mais c'est à ceux qui ont besoin de ton secours de t'expliquer leurs desirs.

THÉSÉE.

Parle donc, ô toi, qui t'enveloppes dans tes vêtemens déchirés ! découvre ta tête, suspends tes gémissemens ; tu ne peux rien obtenir, si ta langue ne fait connoître tes besoins.

ADRASTE.

Illuſtre chef des Athéniens, Théſée ! tu vois à tes pieds un humble ſuppliant qui implore ton ſecours, & celui de la ville qui eſt ſous ta puiſſance.

THÉSÉE.

Que demandes-tu ? quel ſecours t'eſt néceſſaire ?

ADRASTE.

Le bruit de ma malheureuſe expédition eſt-il parvenu juſqu'à toi ?

THÉSÉE.

Tu n'as pas traverſé la Grèce en ſilence, & peu de gens ont pu l'ignorer.

ADRASTE.

J'ai vu périr la fleur de la jeuneſſe d'Argos.

THÉSÉE.

Tels ſont les coups de la guerre cruelle.

ADRASTE.

J'ai redemandé leurs corps.

THÉSÉE.

As-tu envoyé des hérauts ſous la protection de Mercure, pour obtenir la permiſſion de leur rendre les derniers devoirs ?

ADRASTE.

Les barbares m'ont refuſé cette dernière conſolation.

THÉSÉE.

Qu'ont-ils répondu à ta demande juſte & ſacrée ?

ADRASTE.

Et qu'ont-ils à répondre ? la proſpérité les aveugle.

THÉSÉE.

Viens-tu donc implorer mes conſeils ou mon aſſiſtance ?

ADRASTE.

O Théſée ! rends à Argos ſes enfans.

THÉSÉE.

Argos ne peut donc agir ? Qu'eſt devenue ſa gloire & ſa puiſſance.

ADRASTE.

Elle eſt anéantie. Tu es notre unique recours.

THÉSÉE.

As-tu pris cette réſolution de ton chef, ou la ville entière l'a-t-elle approuvée ?

ADRASTE.

Tous les enfans de Danaüs te ſupplient d'enſevelir leurs morts.

THÉSÉE.

Quel fut le motif qui te détermina à conduire contre Thèbes ſept cohortes belliqueuſes ?

ADRASTE.

Je voulois ſoutenir les intérêts de mes deux gendres.

THÉSÉE.

Auquel des habitans d'Argos avois-tu donné tes filles en mariage ?

ADRASTE.

n'avois point contracté d'alliance dans ma patrie.

THÉSÉE.

Des étrangers avoient eu la préférence ?

ADRASTE.

Tydée & Polynice étoient ceux qui avoient fixé mon choix.

THÉSÉE.

Quelle raison t'avoit déterminé en leur faveur ?

ADRASTE.

L'oracle obscur de Phébus.

THÉSÉE.

Quel étoit cet oracle ?

ADRASTE.

Il m'ordonnoit de donner mes filles à un sanglier & à un lion [1].

THÉSÉE.

Comment interprêtas-tu ces paroles ?

ADRASTE.

Ces deux héros se réfugièrent de nuit à la porte de mon palais.

THÉSÉE.

Qui [2] ?

1 On a déjà vu cet oracle cité dans les PHÉNICIENNES, acte II, sc. II, t. V.

2 Ce mot tient ici la place d'un vers. « Qui & qui ? Explique-toi : car tu as parlé de deux à la fois » — Cependant Adraste n'a point dit comme dans ma traduction : « Ces deux héros ». Mais il s'est exprimé au nombre duel que nous n'avons point en françois : c'est ce qui ôte à cette partie du dialogue toute sa grâce, dès qu'on veut le traduire.

ADRASTE.

Tydée & Polynice. Il s'éleva entr'eux une querelle.

THÉSÉE.

Tu leur donnas tes filles comme à ceux que désignoit le dieu ?

ADRASTE.

Leur querelle me fit penser qu'ils étoient désignés sous l'emblême de deux bêtes farouches.

THÉSÉE.

Par quel évènement quittèrent-ils leur patrie pour se retirer dans ton palais ?

ADRASTE.

Tydée se déroboit aux suites du meurtre involontaire d'un frère.

THÉSÉE.

Et pourquoi le fils d'Œdipe étoit-il absent de Thèbes ?

ADRASTE.

Pour prévenir l'effet des imprécations de son père, & ne point répandre un sang qui devoit lui être cher.

THÉSÉE.

Cet exil volontaire étoit digne d'éloges.

ADRASTE.

Mais celui qu'il laissa paisible possesseur du sceptre profita de son absence pour violer ses droits.

THÉSÉE.

Son frère lui ravit-il son bien ?

ADRASTE.

Voilà l'injure que j'ai voulu venger, en entreprenant une guerre dans laquelle j'ai succombé.

THÉSÉE.

As-tu consulté les devins & la flamme des victimes?

ADRASTE.

Hélas! c'est en cela que j'ai péché.

THÉSÉE.

Les dieux ne se sont pas montrés propices à ton entreprise.

ADRASTE.

[1] Amphiaraüs la désaprouvoit.

THÉSÉE.

Comment as-tu fait si peu de cas de la faveur des dieux?

ADRASTE.

J'ai cédé aux cris d'une jeunesse tumultueuse.

THÉSÉE.

Tu as préféré l'audace à la prudence?

ADRASTE.

Funeste erreur qui a causé la perte de plusieurs généraux! — O chef des Athéniens! ô le plus vaillant des Grecs! ce n'est pas sans rougir que je tombe à tes pieds, que j'embrasse tes genoux,

1 Le devin Amphiaraüs, qui fut cependant un des sept chefs. Voyez tom. V, LES PHÉNICIENNES, acte I, sc. II, & acte V, sc. I.

le front couvert de cheveux blancs, roi, jadis fortuné : mais il faut céder à l'inflexible destinée. Rends aux morts la sépulture, prends pitié de mes peines, & plains ces mères infortunées, condamnées à vieillir sans enfans, sans appui. Etrangères en ces lieux, succombant sous le poids des années, elles se rendent dans ce temple, non pour célébrer les sacrés mystères de Cérès, mais pour enfermer dans la tombe ceux dont les mains devoient leur rendre ce triste & dernier honneur. La prudence veut que l'homme riche envisage la pauvreté, & que le pauvre porte les yeux sur l'homme riche, qu'il l'imite, si le desir des richesses s'empare de son propre cœur; que celui qui ne connoît point le malheur craigne les funestes revers; & que le poëte, lorsqu'il enfante des chants harmonieux, les enfante au sein du plaisir; s'il n'éprouve ce doux sentiment, il ne pourra point, en proie à mille chagrins, charmer les autres par ses chants, on n'a pas droit de l'exiger [1]. Mais pourquoi, direz-vous, la terre de Pélops ne peut-elle me fournir le secours que je viens implorer à Athènes? Je dois répondre à cette question qui s'est peut-être déjà offerte à votre pensée. Sparte est cruelle

[1] « Il use, dit Plutarque en parlant d'Euripide, il use d'une très-» odieuse & importune vanterie, en cela mesmement qu'il va entre-» lacer parmy des accidens & affaires tragiques, un propos de soy-mesme, » qui n'appartient rien à la matière subjecte. » PLUTARQ. tom. XIV, » pag. 434.

&

& dissimulée [1]; les autres villes sont petites & sans pouvoir. La tienne seule peut embrasser utilement ma défense ; elle sçait plaindre les malheureux ; elle est gouvernée par un pasteur [2] jeune & vaillant : combien de villes ont péri pour n'avoir pas joui d'un pareil avantage !

LE CHŒUR.

Je joins ma prière à la sienne. Thésée ! aie pitié de mon infortune.

THÉSÉE.

J'ai souvent combattu l'opinion de ceux qui disent que dans la vie les maux l'emportent sur les biens ; je pense au contraire que les biens y sont répandus en plus grand nombre, & si cela n'étoit point, nous ne jouirions plus de la clarté du jour. Je rends hommage au dieu qui enseigna aux mortels à quitter la vie sauvage des brutes, qui nous doua d'intelligence & rendit notre langue la mes-

1 J'ai suivi ici la correction adoptée par Musgrave & plusieurs autres critiques : elle consiste à substituer le mot grec, qui signifie *cruelle*, à deux autres mots qui signifieroient *ma ville de Sparte*, & qui ne se lieroient point aux mots suivans. J'ai évité, avec soin, d'adopter les conjectures des sçavans sur le texte que je traduis, lorsque le sens étoit assez clair pour s'en passer. Il m'a paru qu'ici c'étoit le cas contraire. J'observerai d'ailleurs que Musgrave n'a fait usage que de deux manuscrits pour l'édition de cette tragédie : que l'un de ces manuscrits paroît la copie de l'autre, & que ni l'un ni l'autre ne sont fort anciens.

2 « Pasteur des peuples ». C'est une expression Homérique qu'Euripide rajeunit.

ſagère des paroles, & l'interprète de nos penſées; qui nous inſtruiſit à nous nourrir des fruits de la terre, & qui répandit ſur eux la fécondante roſée: joignez à tous ces bienfaits l'art de nous défendre contre les ardeurs du ſoleil & l'intempérie des ſaiſons; celui de voler ſur les mers, & de ſuppléer, par le commerce qui unit les nations entr'elles, aux productions qui manquent à chaque contrée. Enfin ſi l'avenir obſcur ſe dérobe à notre connoiſſance, la flamme, les oiſeaux & les entrailles des victimes le dévoilent aux yeux des devins. N'eſt-ce pas un excès d'orgueil de ne point être ſatisfait de tout cet appareil de biens dont un dieu à fait don à la vie humaine? Mais notre eſprit veut être plus puiſſant que dieu: livrant nos cœurs à de ſuperbes dédains, nous nous perſuadons que nous ſommes plus ſages que les dieux: toi-même tu parois avoir été du nombre de ceux qu'égarent ces vaines penſées. Docile aux ordres d'Apollon, tu as livré tes filles à des étrangers, comme ſi cet oracle eût été la voix des dieux mêmes, & tu as terni l'éclat de ton illuſtre maiſon par une alliance impure. L'homme prudent ne doit pas allier le ſang pur au ſang criminel; il doit ſonger à acquérir pour le ſoutien de ſa maiſon des amis floriſſans; car dieu, confondant les deſtinées de ceux qui ſont unis, fait périr le juſte & l'innocent par les calamités qui fondent ſur le coupa-

ble. Et lorſque tu as mené au combat l'armée des Argiens, quand les devins ont parlé, tu as refuſé de les entendre ; tu as violé la défenſe des dieux immortels, & tu as entraîné la ruine de ta patrie, pour céder aux clameurs d'une jeuneſſe turbulente & ambitieuſe, qui enviſageant la guerre comme le chemin des honneurs, brûlant de les obtenir à tout prix, corrompt & bouleverſe les empires. L'un aſpire au commandement des armées ; l'autre cherche une occaſion de déployer impunément ſon humeur fière & inſolente ; celui-ci penſe à ſatisfaire ſes vues intéreſſées ; aucun ne ſonge aux maux que ſouffre la multitude : car trois partis diviſent les cités ; les riches, gens inutiles & inſatiables, plus ils ont, plus ils deſirent ; les pauvres, qui ne peuvent fournir à leur propre ſubſiſtance, terribles, & qu'anime ſans ceſſe l'envie & la haine, ſéduits par les diſcours de leurs chefs, ils lancent contre les riches mille traits injurieux : l'état moyen eſt le ſeul qui conſerve l'ordre & les mœurs, qui fait reſpecter les loix, & par qui les républiques ſubſiſtent & ſont floriſſantes. — Tu veux que je combatte pour toi : que pourrois-je dire d'honnête pour y engager mes concitoyens ? Va, contente-toi des vœux que je fais pour ton bonheur, & ne m'entraîne point dans ta mauvaiſe fortune.

LE CHŒUR.

Adraſte a commis une faute ; mais il faut l'im-

puter à une jeunesse imprudente & pardonner à sa foiblesse.

ADRASTE.

Prince ! nous accourons à toi comme à celui qui peut guérir nos maux, non pour trouver un juge sévère ou pour entendre de durs reproches, mais pour solliciter les secours de ton amitié ; si tu le refuses, il faudra nous soumettre à la nécessité : car quel autre parti peut me rester encore ? Partez, ô mères vénérables ! laissez ici cette verte feuillée ; attestez la terre & les dieux, Cérès armée de flambeaux étincelans, la lumière brillante du soleil ; qu'ils sçachent qu'on méprise nos supplications sacrées. [1] [Ah! respecte les liens du sang, ta mère est fille de Pitthée:] Pélops son père, est au nombre de nos ancêtres. Que vas-tu faire ? trahiras-tu une cause que tout t'invite à défendre ? chasseras-tu ces vieilles & déplorables mères que tout abandonne à la fois ? Non, tu seras notre refuge & notre asyle : les bêtes sauvages se retirent dans les antres & dans les rochers, l'esclave aux pieds des autels : une ville agitée par la tempête de l'adversité, cherche dans une autre ville son salut & sa délivrance ; car le bonheur & la prof-

1 Il y a ici dans tous les manuscrits une lacune qu'on supplée imparfaitement, d'après Mélanchton & d'autres. Ce supplément est renfermé entre deux parenthèses. Musgrave croit que ce qui suit cette lacune, est la fin d'un discours prononcé par le chœur ou par un demi-chœur, & non par Adraste.

périté des mortels ne ſont pas éternels & inébranlables.

LE CHŒUR.

Marchons, infortunée ! quittons le ſacré parvis de la déeſſe Proſerpine ; allons embraſſer les genoux de Théſée, & le prier d'accorder la ſépulture aux corps de nos malheureux enfans, douce eſpérance de ma vieilleſſe, que la mort a moiſſonnés ſous les murailles de Thèbes ! Tendez vers lui vos mains ſuppliantes. O prince chéri ! ô le plus vaillant des Grecs ! je me proſterne à tes pieds ; ne repouſſe pas la main d'une mère déſolée ; prends pitié d'une mère ſuppliante qui, telle qu'une malheureuſe [1] fugitive, fait retentir ce temple de ſes chants plaintifs & lugubres. Hélas ! mes fils étoient de ton âge ; ne vois pas ſans horreur leurs corps dévorés par les vautours ; ne ſois pas inſenſible aux larmes d'une mère, qui te demande à genoux un tombeau pour ſes enfans.

THÉSÉE.

Ma mère, pourquoi ces pleurs ? pourquoi couvrir votre tête d'un voile ? Les gémiſſemens de ces femmes ont attendri votre cœur ; le mien eſt ému je l'avoue ; mais relevez votre tête chenue, & ceſſez de répandre des larmes auprès du foyer ſacré de Cérès.

1 En qualité de ſuppliantes, les femmes du chœur ne méritoient pas le nom de fugitives.

ETHRA.

Hélas ! (elle pleure.)

THÉSÉE.

Modérez votre douleur.

ETHRA.

Femmes infortunées !

THÉSÉE.

Leur infortune n'eſt pas la vôtre.

ETHRA.

Souffre, mon fils, que j'ouvre un avis ſalutaire.

THÉSÉE.

La ſageſſe parle ſouvent par la bouche des femmes.

ETHRA.

Je n'oſe t'expliquer ma penſée.

THÉSÉE.

Cacher à ſes amis une vérité utile, c'eſt manquer à un devoir ſacré.

ETHRA.

Oui, je dois rompre un ſilence blâmable & qui peut te devenir fatal. La ſevère décence que la coutume impoſe à mon ſexe, ne m'empêchera point de déclarer ici ce que je crois ſage & néceſſaire. Mon fils, ton premier devoir eſt d'honorer les dieux : tu remplis tous les autres, négligerois-tu le plus important ? S'il ne s'agiſſoit pas de réprimer l'injuſtice, je me garderois de vouloir enflammer ton courage ; mais une telle entre-

prise te doit couvrir de gloire ; & je t'exhorte sans frayeur à réprimer les hommes violens qui veulent priver les morts de la sépulture & de la pompe funèbre, à les forcer de remplir un saint devoir, à contenir les perturbateurs des sacrés usages de tous les Grecs : c'est le respect des loix qui rend les cités florissantes. Veux-tu qu'on puisse dire que tu as cédé à la crainte ; que lorsque tu pouvois moissonner des lauriers pour ta patrie, ta lâcheté les a fait perdre ? Faudra-t-il qu'on pense que celui qui a terrassé [1] le sanglier farouche, vainqueur dans un combat sans gloire, tremble à la vue du casque & de la lance ? Jamais mon fils ne s'exposera à cet indigne reproche. Vois comment ta patrie, lorsqu'on l'accuse d'imprudence [2], lance sur le calomniateur téméraire un foudroyant regard : elle s'agrandit dans les dangers & dans les travaux, tandis que les villes obscures & timides ont des succès proportionnés à leur vues obscures & bornées. O mon fils ! sois le vengeur des morts, vole au secours de ces femmes infortunées & suppliantes. Mon cœur, en te voyant combat-

1 Le sanglier *Phée*, tué par Thésée à Cromyon, bourg dépendant de Corinthe.

2 Il paroît par un passage d'Isocrate, que les ennemis de la gloire des Athéniens leur reprochoient une conduite impolitique dans les affaires de la Grèce, à cause du penchant qu'avoit ce peuple généreux à s'attacher constamment au parti le plus foible. Cette générosité pouvoit d'ailleurs s'accorder avec leurs véritables intérêts.

tre pour la justice, sera inaccessible à la crainte. Le peuple de Cadmus est au faîte de la prospérité : le sort amènera d'autres évènemens ; car la fortune a ses revers.

LE CHŒUR.

O reine auguste & chérie ! en embrassant ma défense tu prends soin de sa gloire : c'est pour nous un double sujet de consolation & de joie.

THÉSÉE.

Ma mère, les reproches que j'ai faits à Adraste me paroissent toujours légitimes, & ses torts sont trop réels ; mais je sens à mon tour la sagesse de vos conseils : il n'est pas dans mon caractère de me soustraire aux dangers, & c'est par ma valeur que je suis connu dans la Grèce : j'ai choisi pour caractère d'être le fléau des méchans. Il ne m'est plus possible de démentir mes premiers travaux. Que diroient les envieux de ma gloire, si je refusois un combat auquel ma mère elle-même, une mère, dont la tendresse s'alarme au moindre péril, croit devoir exciter mon courage. Je pars, je vais racheter les corps de ces guerriers. J'emploierai d'abord les paroles persuasives ; si l'on me refuse, je les enleverai à la pointe de l'épée : si les dieux me secondent, le succès est certain ; mais je veux que les citoyens ratifient ma résolution par leurs suffrages. Ils le feront dès qu'ils pourront la connoître ; mais en le consultant, je

rendrai le peuple plus zélé pour cette cauſe ; car c'eſt à lui que j'ai remis l'empire, en rendant à cette ville ſes droits & ſa liberté, en y rétabliſſant l'égalité des ſuffrages. Adraſte m'accompagnera ; ſa vue donnera du poids à mes diſcours. Je marche vers l'aſſemblée ; & après avoir obtenu le conſentement du peuple, je raſſemblerai l'élite de nos guerriers & je les mettrai ſous les armes : alors je députerai à Créon pour lui redemander les morts. Ainſi, ô femmes infortunées ! dépouillez ma mère de ces couronnes ſacrées, afin qu'elle puiſſe me ſuivre dans le palais d'Egée, ſoutenue par ma main reſpectueuſe. Malheur au fils ingrat qui ne ſert pas dans leur vieilleſſe ceux à qui il doit le jour ! les devoirs de la piété filiale ſont une dette ſacrée, que nos propres enfans acquitteront à notre égard comme nous l'aurons fait nous-mêmes.

SCÈNE III.

LE CHŒUR SEUL.

O ARGOS ! ô ma patrie ! entends, entends ſes paroles ſaintes & religieuſes. Que la terre des Pélaſges en faſſe éclater ſa joie.

Puiſſe-t-il venir à bout de ſa glorieuſe entrepriſe ! puiſſe-t-il arracher nos fils à leurs injuſtes

raviſſeurs, les rendre à notre tendreſſe, & mériter par ſes bienfaits l'amitié de notre patrie !

Un religieux exploit eſt un glorieux monument élevé au ſein d'un état. Celui qui honore un état obtient pour prix une reconnoiſſance immortelle. Oui, Théſée achévera ſon entrepriſe ; il ſera mon protecteur : nous obtiendrons la ſépulture de nos fils.

O toi, ville de Pallas ! protège une mère infortunée contre les violateurs des loix. C'eſt toi qui reſpectes la juſtice, qui réprime le méchant, & qui ſoutiens le foible opprimé.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉSÉE, UN HÉRAUT ATHÉNIEN, LE CHŒUR.

THÉSÉE.

O TOI qui es chargé de porter au loin mes ordres & ceux de la ville, héraut ! va, traverſe l'Aſope & l'Iſmène, & parle ainſi à l'auguſte roi des Thébains : Théſée te demande, au nom de l'union qui doit régner entre deux peuples voiſins, d'enſevelir les morts, de céder à cet égard au vœu des Erechtéides, & de te concilier leur amitié & leur bienveillance. S'il ſe rend à ma prière, reviens auſſi-tôt ſur tes pas ; s'il s'y refuſe, dis-lui qu'il ſe prépare à recevoir ma troupe guerrière, que déjà elle eſt ſous les armes, qu'elle s'aſſemble auprès du puits de Callichore. La ville a approuvé ma réſolution avec tranſport, & s'empreſſe de la ſeconder. — Arrête, je vois un héraut Thébain qui s'avance : les ordres dont il eſt chargé peuvent influer ſur les miens.

SCÈNE II.

ADRASTE, THÉSÉE, UN HÉRAUT THÉBAIN, LE CHŒUR.

LE HÉRAUT THÉBAIN.

Où eſt le roi des Athéniens ? à qui dois-je porter les ordres de Créon, qui règne dans la terre de Cadmus depuis qu'Etéocle a ſuccombé ſous la main de ſon frère ?

THÉSÉE.

Etranger ! quelle eſt ton erreur de chercher un roi dans ces lieux ? Apprends que cette ville ne dépend point d'un ſeul homme ; elle eſt libre, & le peuple y règne d'année en année : le riche n'y jouit d'aucune prérogative, & le pauvre y maintient ſes droits & ſon égalité primitive.

LE HÉRAUT THÉBAIN.

[1] A cet égard, nous ſurpaſſons votre prudence. La ville où je ſuis né eſt ſous l'empire d'un ſeul, & n'eſt point gouvernée par la multitude. Là, perſonne ne peut exciter, par de vains diſcours, une fermentation dangereuſe, ni tourner les eſprits au gré de ſon caprice ou de ſon intérêt particulier; on n'y voit point le même homme tour-à-tour

[1] Littéralement : « Tu nous donnes là un point comme aux dés. »

cheri & déteſté, puis, couvrant ſes fautes paſſées ſous le voile de la calomnie, ſe dérober au glaive de la juſtice. Et comment le peuple pourroit-il gouverner avec ſageſſe, lui qui ne peut approfondir un raiſonnement? car la ſcience & l'habileté exigent du temps & non de la promptitude. Un ouvrier qui vit de ſon travail voudroit en vain s'occuper du gouvernement de la république; ſon ignorance des affaires, qu'entretient la néceſſité de ſes occupations domeſtiques & journalières, l'en rend entièrement incapable. Et quoi de plus cruel pour les citoyens vertueux, que de voir les dignités accumulées ſur la tête des méchans, & des gens obſcurs & vils qui ſéduiſent & entraînent le peuple par leur éloquence?

THÉSÉE.

Certes, voilà un héraut prodigue de raiſonnemens & d'éloquence! Mais, puiſque tu as ouvert le combat, je veux bien te répondre: écoute-moi. Quoi de plus funeſte qu'un roi? les loix ſe taiſent en ſa préſence; lui ſeul il fait la loi; il la garde en ſa puiſſance, elle n'eſt plus pour les citoyens. Sous l'empire des loix écrites, le foible & le puiſſant jouiſſent également des droits de la nature: le dernier des citoyens oſe répondre avec fierté au riche arrogant qui l'inſulte: le bon droit des petits l'emporte ſur l'orgueil des grands. C'eſt-là qu'eſt en uſage cette formule de la liberté:

« Qui a quelque chose à proposer pour le bien de la » république [1]? » Aussi-tôt chacun est libre de faire entendre sa voix ou de garder le silence. Quoi de plus propre à maintenir l'égalité ? Par-tout où le peuple est le maître, il voit avec plaisir s'élever de braves & vaillans citoyens. Mais un roi les envisage comme autant d'ennemis, & fait périr les plus illustres; il se défie de leurs vues, & leur vertu lui fait ombrage. Comment sous un tel gouvernement un état peut-il prospérer ? Comme un champ dont au printemps l'on fauche les tendres épis, il voit la fleur de ses guerriers moissonnée avant l'âge de réaliser ses espérances. Qui voudra travailler pour procurer à ses enfans des biens destinés à enrichir un tyran ? Qui prendra soin d'élever ses filles dans l'honneur & dans la vertu, pour servir aux plaisirs de celui qui peut, au gré de son caprice, les arracher du sein d'une mère au désespoir ? Plutôt mourir, que de voir mes filles contracter malgré moi d'indignes liens ! Mais en voilà assez pour te confondre : explique maintenant le sujet qui t'amène; & sçache que si tu n'étois revêtu d'un sacré caractère, tu ne m'aurois pas impunément fatigué par de vains discours. Un messager doit s'acquitter promptement de sa charge, & retourner aussi-tôt à la ville qui l'envoie. Que

1 Formule usitée dans les assemblées publiques. On en peut voir un exemple dans la tragédie d'ORESTE, t. V, p. 106.

Créon à l'avenir fasse choix d'un héraut moins prodigue de paroles.

LE CHŒUR.

[1] Quand la fortune élève les méchans, ils sont vains & superbes, comme si leur bonheur étoit inébranlable.

LE HÉRAUT THÉBAIN.

Écoute, & terminons une dispute dans laquelle nous ne pouvons réciproquement nous convaincre. Je vous défends, au nom de tous les Thébains, de recevoir Adraste en cet état; s'il y est entré, qu'il en sorte avant que le soleil se plonge dans l'onde amère. Déliez ces couronnes mystérieuses; & n'ayant aucun intérêt à soutenir les Argiens, n'exigez point qu'on enterre leurs morts. Si tu te rends à ma demande, ta patrie est à l'abri de l'orage; sinon les flots de la guerre vont ébranler les deux empires. Laisse à la réflexion le temps de calmer ta colère; fier de la liberté qui règne dans ta république, & te confiant en tes forces, ne t'irrite pas de mes discours, & n'y fais pas une réponse altière. L'espérance est souvent un présent funeste, qui porte les peuples à combattre en enflant leur orgueil. Lorsque dans un état la guerre est proposée au choix des citoyens, chacun, en don-

1 Cette réflexion porte sur Créon & les Thébains, dont le héraut s'étoit exprimé avec autant d'orgueil que de légéreté.

nant son suffrage, se flatte qu'il évitera la mort, & qu'un autre parera ses coups. Mais si la mort même s'offroit aux yeux dans l'instant où l'on porte le suffrage, la Grèce ne seroit pas dépeuplée par cette fureur des combats. Tous les hommes sentent assez ce qu'ils devroient préférer, ils sçavent que la guerre est funeste, ils n'ignorent point les avantages inestimables de la paix; elle est l'amie des muses & le fléau des méchans; elle aime peupler les états, elle se plaît à les enrichir. Méchans que nous sommes! nous abandonnons tous ces biens pour allumer le feu de la guerre. L'homme fort, l'état puissant, jette le foible dans les fers. Prendras-tu la défense de ceux qui furent nos ennemis, & rendras-tu les honneurs de la sépulture à ceux de qui l'insolence a causé la perte? Est-ce à tort que le corps de l'orgueilleux Capanée, consumé par la foudre, reste fumant sur cette échelle qu'il a dressée contre nos murs en jurant de les renverser même contre la volonté du souverain des dieux? ou qu'un gouffre effroyable engloutit le char du devin [1]? que tous ces chefs audacieux, qui ont succombé sous nos coups, montrent leurs membres déchirés par les rochers dont nos mains les ont accablés? Ou fais-toi plus sage que Jupiter, ou conviens que les dieux ont justement puni les méchans. Le sage dans son cœur met à côté de ses enfans ceux dont il tient le

1 Amphiaraüs.

jour

jour & la patrie qui l'a vu naître : il travaille sans cesse à sa prospérité, & ne fait rien qui puisse lui nuire. Rien de plus dangereux qu'un chef téméraire. Le pilote calme & tranquille peut souvent prévenir le naufrage. La véritable valeur n'est autre que la prudence.

ADRASTE.

C'étoit assez sans doute que Jupiter accomplît ses vengeances ; & il ne falloit pas que vous y joignissiez d'injustes outrages. Lâche !....

THÉSÉE.

Arrête, & ne préviens pas ma pensée. C'est à moi que le héraut s'adresse : souffre que je lui réponde. J'ignorois jusqu'ici, je l'avoue, que Créon eût sur moi quelque empire, & que sa volonté pût faire la loi dans Athènes. Lui obéir, seroit le reconnoître. Je ne commence point la guerre ; je n'ai point conduit, avec les Argiens, mes armées contre Thèbes ; je veux ensevelir les morts sans offenser cette ville, sans provoquer les combats homicides ; mais en maintenant la loi de tous les Grecs. Qu'y a-t-il dans cette conduite de blâmable ou de répréhensible ? Si vous avez reçu des Argiens quelqu'injure, ils sont morts. Votre défense a été glorieuse ; leur défaite, en les couvrant de honte, a fait expirer la vengeance. Souffrez que leurs corps soient rendus à la terre, que cette dépouille mortelle retourne à l'élément dont elle fut formée, comme l'esprit

s'unit au fluide éthéré dont il tira ſon origine. Ce corps ne nous appartient pas en propre ; c'eſt une maiſon étrangère qu'on nous permet d'habiter pendant la durée de la vie ; celle qui l'a nourri doit à la fin s'en emparer. Penſez-vous qu'Argos ſoit la ſeule qui ſouffre de vos refus ? Non, la Grèce entière partage ſa douleur ; c'eſt elle qui gémit de voir expoſer ces cadavres privés des honneurs qu'ils réclament. La terreur glaceroit les plus vaillans courages, ſi la loi ne s'oppoſoit à une telle impiété. Vous oſez m'offenſer par des paroles menaçantes, & vous craignez de couvrir ces morts de pouſſière ! Qui peut vous en empêcher ? Craignez-vous qu'enſevelis par vous ils n'ébranlent les fondemens de votre ville, ou que des ombres du tombeau il ne s'élève une poſtérité vengereſſe ? C'eſt une vaine dépenſe de paroles d'alléguer des frayeurs lâches & puériles. Inſenſés ! voyez quel eſt le ſort déplorable de notre eſpèce : la vie eſt une lutte continuelle : le bonheur n'eſt fixé nulle part. Heureux pour un inſtant, déjà cet inſtant n'eſt plus ; peut-être il n'eſt pas encore. La fortune ſe fait un jeu de ces changemens : car l'homme malheureux lui rend hommage afin d'obtenir ſes faveurs, & celui qui en jouit tremblant à chaque inſtant de les perdre, célèbre, exalte ſa grandeur. Profondément pénétrés de notre miſère & des viciſſitudes du ſort, ne pourſuivons pas avec une colère & une

vengeance implacable quiconque se rend coupable à notre égard de quelque injustice, & craignons d'en commettre nous-mêmes qui deviennent fatales à notre patrie. Prévenez ce malheur : ne nous refusez pas d'enfermer les morts dans la tombe, & ne m'obligez pas à employer la force pour vous y contraindre. Ne pensez pas que je souffre qu'on dise parmi les Grecs, que tandis que la loi antique & sacrée a pris Athènes pour asyle & m'a choisi pour son défenseur, je l'ai laissé impunément violer.

LE CHŒUR.

Sers la justice avec courage, & ne crains point les vains efforts de la calomnie.

LE HÉRAUT THÉBAIN.

Je n'ai qu'un mot à dire, achève de m'écouter.

THÉSÉE.

Parle, puisqu'il le faut ; car le silense t'est pénible.

LE HÉRAUT THÉBAIN.

Tu n'enlèveras point les corps des Argiens.

THÉSÉE.

J'ai un mot à te répondre ; daigne à ton tour m'écouter.

LE HÉRAUT THÉBAIN.

J'écoute : c'est mon devoir d'en agir comme toi.

THÉSÉE.

J'enlèverai les morts, & je les mettrai dans la tombe.

LE HÉRAUT THÉBAIN.

Il faut auparavant courir le hazard des combats.

THÉSÉE.

J'ai terminé des entreprifes plus périlleufes.

LE HÉRAUT THÉBAIN.

Ton père en te formant t'a-t-il fait invincible ?

THÉSÉE.

Oui, contre les méchans ; c'eft contre eux que j'exerce ma valeur.

LE HÉRAUT THÉBAIN.

Tu entreprends beaucoup, ainfi que ta patrie.

THÉSÉE.

C'eft par fes grandes entreprifes qu'elle eft heureufe & floriffante.

LE HÉRAUT THÉBAIN.

Viens donc ; ofe affronter la lance des fils de la terre.

THÉSÉE.

Quels guerriers fi vaillans un dragon auroit-il fait naître ?

LE HÉRAUT THÉBAIN.

Tu ne tarderas pas à l'apprendre : ton courage préfomptueux a befoin que l'expérience l'éclaire.

THÉSÉE.

Ta ridicule jactance n'excitera point mon courroux. Va, fors de mes états ; reporte tes vains difcours à celui qui t'envoie. Il eft temps de voler aux armes. — Que les fantaffins & les chars fe

mettent en mouvement ; que les coursiers fougueux blanchissent leurs freins d'écume, & portent la terreur dans la campagne Thébaine. Moi-même, le fer à la main, je vais aux portes de Cadmus ; je remplacerai le héraut qui devoit y porter mes ordres. Toi, Adraste, demeure ; ne mêle point ta fortune à la mienne. Je combattrai sous de meilleurs auspices ; & ce bras, qui n'a point éprouvé de revers, peut espérer quelque succès, si les dieux vengeurs de la justice daignent seconder ses efforts. La victoire est à celui qui réunit ce double avantage. Sans la faveur des dieux, la valeur devient inutile.

SCÈNE II.

ÉTHRA [1], LE CHŒUR.

ÉTHRA.

O MÈRES infortunées de ces chefs malheureux ! une terreur soudaine vient glacer mes sens.

LE CHŒUR.

Quel est ce nouveau sujet de crainte que vous nous apportez ?

1 Elle arrive du palais d'Egée, où son fils l'avoit conduite, & vient apprendre au chœur ce qu'elle sait des dispositions que la ville fait en faveur des morts. Musgrave adopte ici la conjecture d'un autre critique, qui substitue dans cette scène le personnage d'Adraste à celui d'Ethra.

ÉTHRA.

L'armée de Pallas va se ranger sous ses différens chefs.

LE CHŒUR.

Nous annoncez-vous qu'elle est prête à combattre ou à tenter les voies de conciliation ?

ÉTHRA.

Ce seroit un gain sans doute que la paix : mais on verra de nouveau dans le même lieu [1] les meurtres inspirés par Arès, les combats, le désespoir des mères désolées qui frapperont leur poitrine à coups redoublés. . . .

LE CHŒUR.

Ah malheureuse ! à qui dois-je attribuer tant de maux ?

ÉTHRA continuant.

. . . . Mais si le destin renversoit à son tour celui qui brille de l'éclat de la prospérité ! . . . . . Cet espoir fait renaître la confiance dans mon cœur.

LE CHŒUR.

Vous nous représentez les dieux comme les soutiens de la justice.

ÉTHRA.

Qui distribue les calamités, si ce n'est leur pouvoir suprême ?

LE CHŒUR.

Ils les dispensent inégalement aux mortels.

1 Devant Thèbes.

ÉTHRA.

Vous ſuccombez à vos anciennes frayeurs. La vengeance a appelé la vengeance ; le meurtre a appelé le meurtre. Les dieux accordent aux mortels le ſoulagement de leurs peines ; ils ſçavent mettre un terme à toutes choſes.

LE CHŒUR.

Ne pouvons-nous approcher de ces ſuperbes tours, & quitter l'eau ſacrée de Callichore. . . . .

ÉTHRA.

Si les dieux vous donnoient des aîles pour vous élever dans les airs. . . . . .

LE CHŒUR continuant.

. . . . . . Pour aller vers ces murs que baignent les eaux de deux fleuves ? [1]

ÉTHRA continuant.

. . . . . Vous verriez de nouveau les ames de vos amis deſcendre chez Pluton. [2] Quel eſt donc le deſtin réſervé au vaillant chef des Athéniens ?

LE CHŒUR.

Invoquons encore une fois les dieux. Oui, c'eſt la première ſource de confiance à oppoſer à nos frayeurs. O Jupiter ! époux de la fille d'Inachus, notre aïeule [3], ſois favorable à cette ville ; embraſſe ſa défenſe & la mienne. Je veux venger ta gloire

1 Les murs de Thèbes où coulent l'Iſmène & le Dircé.

2 Cette traduction ſuppoſe une légère correction au texte. C'eſt le changement d'un σ en δ.

3 Io.

outragée, & poser sur le bûcher les corps de ceux qui te doivent leur existence [1].

SCÈNE III [2].

UN MESSAGER, ADRASTE, LE CHŒUR.

LE MESSAGER.

CITOYENNES, j'ai bien des choses heureuses à vous apprendre. J'ai échappé moi-même à un grand danger : (car j'avois été fait prisonnier dans le combat que les bataillons des sept guerriers livrèrent près des eaux de Dircé.) Et je vous annonce que la victoire est à Thésée. Je vous éviterai d'inutiles discours, en me faisant connoître à vous. J'étois esclave de Capanée, que Jupiter a consumé de sa foudre étincelante.

LE CHŒUR.

Ami, tu nous apportes une agréable nouvelle, en nous annonçant ta délivrance & le succès de Thésée. Si tu ajoutes que l'armée d'Athènes est sauvée, tu auras porté dans nos cœurs toute la consolation qu'ils peuvent recevoir.

LE MESSAGER.

L'armée n'a point souffert. C'est ainsi qu'il fal-

1 Parce que Jupiter étoit l'auteur & le père des Argiens. J'ai adopté l'explication de Musgrave. En suivant Barnes, il faudroit traduire : « J'apporte sur ton autel ta statue outragée. »

2 Barnes place ici le commencement du troisième acte.

lorsqu'Adraste sût combattre avec les Argiens lorsqu'il partit des bords de l'Inachus pour renverser la ville de Cadmus.

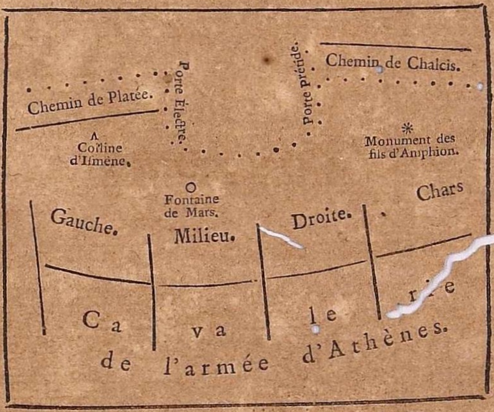
LE CHŒUR.

Comment le fils d'Egée & ses guerriers ont-ils remporté la victoire ? Toi, qui a joui de ce spectacle, peins-le à nos yeux qui en ont été privés.

LE MESSAGER.

Le soleil au milieu de sa course dardoit à-plomb ses ardens rayons. [1] Placé au haut d'une tour du côté de la porte Electre, javois sous moi la vaste

1 PLAN de l'attaque observée & décrite par le messager.



plaine : je vois l'armée d'Athènes qui se forme en trois corps, dont l'un pesamment armé, s'avance vers la colline d'Ismène ; l'autre, commandé par le fils d'Égée en personne, & composé des habitans de l'ancienne Cécropie [1], occupe l'aîle droite ; & la troisième, des Paraliens, armés de lances, s'empare de la fontaine de Mars. Un nombre égal de cavaliers entouroit l'armée, & les chars étoient reculés derrière le monument d Amphion. Les Thébains étoient rangés au devant des murs ; ils avoient mis derrière eux les corps pour lesquels on alloit combattre. La cavalerie étoit opposée à la cavalerie, les chars menaçoient les chars. Alors le héraut de Thésée parle en ces termes : « Guerriers, » faites silence ; ô bataillons Thébains ! écoutez-» moi. Nous venons protéger les morts ; en deman-» dant leur sépulture, nous défendons la loi com-» mune des Grecs, & notre dessein n'est pas de » répandre le sang. » Créon n'a point fait de réponse ; il est demeuré sous les armes en silence. Les conducteurs des chars commencent aussi-tôt la bataille, & poussant leurs chevaux dans la mêlée, [2] ils portent leurs guerriers jusqu'au milieu

1 Tribu des Athéniens.

2 » L'auteur de l'histoire d'Angleterre, intitulée : « An history of En-» gland in a serie of letters from a Nobleman to his son », décrit la manière dont les anciens Bretons combattoient avec les chars ; elle ressemble à celle des Grecs, telle qu'Euripide la représente. Dans l'une & l'autre nation, les

des fantassins : les uns combattent avec courage, les autres épouvantés se retirent vers le gros de l'armée. Phorbas, qui commandoit la cavalerie des Athéniens, remarque le désordre des chars ; les chefs de la cavalerie Thébaine s'en apperçoivent en même-temps : les deux troupes aussitôt fondent l'une sur l'autre avec une égale impétuosité, se disputent & s'arrachent tour-à-tour la victoire. Je les voyois, mais je ne pouvois distinguer leurs voix : car j'étois dans le lieu où combattoient les chars & les guerriers qu'ils portoient [1]. Ici tant d'objets funestes s'offrent à la fois à mes regards, que je ne sçais lequel je dois commencer à décrire : sera-ce ces tourbillons de poussière qui s'élèvent jusqu'aux

guerriers se font porter au milieu de la mêlée & font une prompte retraite. Voici les expressions de l'auteur Anglois : « Their chariots generally » attacked the enemy's cavalry, and from these they would frequently » leap and fight on foot, till, beind fatigued or overpowered, they » would resume their seats, and make the best retreat possible. » tom. I, p. 24.

1 Le messager s'excuse indirectement de ne point rapporter les discours des chefs de la cavalerie & les détails de ce combat ; la cavalerie, rangée sur les bords extérieurs de l'armée, étoit trop éloignée de lui pour qu'il pût rien entendre. La manière dont il s'exprime ici pour désigner sa position, semble d'abord contredire ce qu'il a dit au commencement de son discours, qu'il étoit à la porte Électre & les chars derrière le monument d'Amphion : mais cette contradiction disparoîtra, si l'on fait attention qu'il n'est point question ici de la première position des chars, mais du lieu où ils combattoient & où ils avoient posé leurs guerriers pour combattre : cet endroit devoit être en effet très-voisin de la porte Électre. Ceci suppose que le lecteur a les yeux sur le petit plan de la note précédente.

cieux, ou les flots de ſang humain qui ſuivent les mouvemens des corps embarraſſés dans les rênes, ou ces guerriers qui tombent, ou ces chars fracaſſés dont les conducteurs précipités avec violence briſent leur tête contre la terre, & demeurent ſans vie au milieu des débris de ces mêmes chars?

Créon voyant que la cavalerie a ébranlé ſon armée, n'attend pas que le découragement s'empare de ſes guerriers; il s'avance ſaiſiſſant ſon large bouclier. Théſée, inacceſſible à la crainte, marche couvert de ſes armes reſplendiſſantes. Les deux armées ſe joignent & ſe mêlent; la mort vole au hazard; on n'entend qu'un cri terrible: « Frappez, Thébains, » frappez avec vigueur; repouſſez les fiers Érech- » téïdes. » Les enfans du dragon redoublent leurs efforts; ils font plier notre aîle gauche; mais la droite avoit l'avantage. La victoire étoit indéciſe; l'habileté du général l'a fixée. Sans s'arrêter à pourſuivre les fuyards, il vole à l'aîle gauche qui chanceloit: là, il crie d'une voix effroyable qui a fait retentir la terre: « Enfans, ſi vous ne réſiſtez au » choc impétueux des fils de la terre, la ville de » Pallas eſt anéantie. » Ses cris relèvent leur courage; lui-même arme ſa main de la maſſue formidable [1] d'Épidaure: il frappe à droite & à gauche. Sous le poids de cette maſſe énorme, on voit les têtes avec les caſques ſe détacher du tronc &

[1] Enlevée à Périphète d'Épidaure.

mordre la poussière. Enfin, après des prodiges de valeur, il force les ennemis à céder le champ de bataille. Je pousse aussitôt le cri de la victoire; je saute transporté de joie, & mes mains s'empressent d'applaudir à son triomphe. Les vainqueurs s'avancent aux portes: on n'entend dans la ville que des cris & des hurlemens; les vieillards remplissent les temples; la peur est sur tous les visages. Thésée sembloit prêt à pénétrer au dedans des murs.... Il s'arrête, en disant qu'il ne vient point pour porter le ravage, mais pour redemander les morts. Il montre en cet instant qu'il est vraiment digne de commander; intrépide dans le danger, & modéré dans la victoire, il punit [1] un peuple insolent, qui, fier de sa prospérité & cherchant à s'élever jusqu'au dernier échelon de la fortune, a perdu tous les biens dont il étoit maître de jouir.

LE CHŒUR.

O jour heureux & qui surpasse mes espérances! Je reconnois la main des dieux, & je sens moins le poids de mes infortunes en voyant punir ceux qui les ont causées.

ADRASTE.

O Jupiter, que la sagesse des mortels est vaine!

1 Littéralement, IL HAIT. J'ai traduit ce mot selon le sens qu'il doit avoir en le rapportant à Thésée: mais il me paroît qu'il doit se rapporter à la divinité, & qu'il manque ici un ou deux vers où ce rapport étoit exprimé. Le P. Brumoy a entendu ce passage un peu différemment. Voyez l'extrait qui précède cette traduction.

c'eſt en tes mains que ſont nos deſtinées, & nos actions dépendent de ta volonté. Quand je conduiſois contre Thèbes toutes les forces d'Argos & une jeuneſſe brave & nombreuſe, Étéocle m'offrit la paix à des conditions modérées; je ne voulus pas les accepter, & je péris. Enflé par ſes ſuccès, comme celui que la fortune comble tout-à-coup de ſes dons après l'avoir long-temps maltraité, le peuple inſenſé de Cadmus devint injuſte & inſolent, & dans l'excès de ſon inſolence, il tombe & périt comme moi. O mortels inſenſés! pareil à l'imprudent qui tend ſon arc au-delà des juſtes bornes, vous méritez les maux qui vous affligent; vous n'obéiſſez point à la voix de l'amitié; il faut que l'évènement vous inſtruiſe. Et vous, cités orgueilleuſes, libres de détourner par les paroles les maux dont vous êtes menacées, c'eſt par le ſang & non par les paroles que vous terminez vos querelles. — Mais quittons d'inutiles ſoins: apprends-moi comment tu as échappé au danger: & donne-moi tous les détails que mon cœur deſire.

LE MESSAGER.

Dès que le tumulte s'eſt emparé de la ville à la ſuite du combat, je ſuis ſorti des portes, tandis que les reſtes de l'armée y rentroient en hâte.

ADRASTE.

Apportez-vous les morts qui ont donné lieu à ce combat?

LE MESSAGER.

Nous apportons les corps des chefs des ſept cohortes.

ADRASTE.

Que dis-tu ? Où donc eſt le reſte des morts ?

LE MESSAGER.

Ils ſont enſevelis dans les vallées du Cithéron.

ADRASTE.

De quel côté ? qui leur a rendu les derniers devoirs ?

LE MESSAGER.

Théſée les a enſevelis ; le rocher ombreux d'Éleuthère eſt le lieu dont il a fait choix.

ADRASTE.

Où ſont ceux qu'il n'a pas encore rendus à la terre ?

LE MESSAGER.

Ils ſont près de ces lieux. Le zèle abrège les diſtances.

ADRASTE.

Les mains des ſerviteurs les ont-elles enlevés douloureuſement de la terre ſouillée de leur ſang ?

LE MESSAGER.

Aucun eſclave n'a eu part à ce travail..... [1] Vous auriez cru, ſi vous aviez été témoin de ſon zèle, que Théſée avoit été uni à ces morts par les liens de la plus tendre amitié.

1 Muſgrave indique ici une lacune.

ADRASTE.

A-t-il lui même lavé leurs bleſſures ?

LE MESSAGER.

Il a préparé le lit funèbre, il a couvert les corps.

ADRASTE.

[1] Porter ces triſtes reſtes étoit un ſervice également douloureux & humiliant.

LE MESSAGER.

Eſt-il humiliant pour l'homme de prendre part aux maux de l'humanité ?

ADRASTE.

O ! pourquoi ne ſuis-je pas mort avec eux ?

LE MESSAGER.

Ces larmes inutiles ne font que renouveler la douleur de ces infortunées.

ADRASTE.

Hélas ! ce ſont leurs pleurs qui font couler les miens. Mais il eſt temps de m'acquitter d'un ſaint devoir, j'élève les mains à la rencontre des morts ; j'entonne les chants lamentables du tombeau, j'appelle des amis dont je ſuis abandonné, ô malheureux que je ſuis ! Je pleure dans la ſolitude. Car, hélas ! la ſeule perte que les mortels ne puiſſent point réparer, c'eſt la perte de cette vie mortelle : les autres biens peuvent tous être rendus à nos vœux. [2]

1 La plupart des éditions mettent ces paroles & la réponſe du meſſager (c'eſt-à-dire, les vers 769 & 770) dans la bouche du chœur.

2 Adraſte, élevant les mains ſelon l'uſage, va à la rencontre des

SCÈN

SCÈNE IV.

LE CHŒUR seul.

D'UN côté le bonheur, de l'autre l'infortune; la gloire couvre cet état; l'honneur s'accumule sur la tête de ses chefs. Mais pour moi, contempler les membres déchirés de mes fils! Quel spectacle plein d'amertume! Il sera beau néanmoins, puisqu'il fera luire à mes yeux un jour inespéré en même-temps qu'il m'offrira l'image la plus déchirante.

Plût à dieu que Chronus [1], ancien père de toutes choses, m'eût jusqu'à ce jour préservé du joug de l'hymen! Pourquoi falloit-il que des fils reçussent de moi la vie? Je n'aurois point eu à redouter les maux auxquels je succombe, si je n'avois point connu l'hyménée: mais, hélas! maintenant privée de mes enfans chéris, je me vois la proie de la douleur sans espoir de pouvoir m'y soustraire.

— Mais j'apperçois déjà les corps de ces fils qui ne sont plus pour moi. Malheureuse! ne puis-je donc mourir avec eux & descendre dans le même tombeau?

morts, ainsi qu'il vient de le dire. Le messager se retire: ainsi la scène reste vide & l'acte finit.

1 Saturne ou le Temps.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADRASTE, LE CHŒUR.

ADRASTE.

Mères infortunées ! pleurez, pleurez les morts; répondez à mes chants lugubres par vos accens plaintifs.

LE CHŒUR.

O chers enfans ! ô nom plein d'amertume pour de tendres mères ! Je t'appelle, ô toi qui es la proie de la mort !

ADRASTE.

Coup affreux qui m'accable !

LE CHŒUR.

Ah ! quels tourmens égalent ceux que mon cœur endure ?

ADRASTE.

O citoyens d'Argos ! voyez quel est mon sort [1].

[1] Il paroît qu'en disant ces mots, Adraste s'éloigne un instant pour faire avancer ceux qui apportent les corps. Pour ménager la douleur des Argiennes, il s'étoit d'abord présenté seul à elles.

LE CHŒUR.

Ils voient une mère éplorée à qui la mort a ravi ſes enfans.

SCÈNE II.

ADRASTE, LE CHŒUR. [On apporte les corps.

ADRASTE.

APPORTEZ les corps ſanglans de ces guerriers malheureux, indignement immolés par d'indignes vainqueurs, & qui ſeuls ont ſupporté tous les travaux du combat.

LE CHŒUR.

Donnez-moi ces corps chéris, que je les preſſe dans mes bras, que nous puiſſions couvrir de nos baiſers ces froides & chères dépouilles.

ADRASTE.

Les voilà; je les livre entre vos mains. O fardeau de douleurs!

LE CHŒUR.

Hélas! vous ne pouvez ſçavoir ce qu'éprouve le cœur d'une mère.

ADRASTE.

Entendez ma voix gémiſſante.

LE CHŒUR.

Vous déplorez à la fois mes maux & les vôtres.

ADRASTE.

Plût au ciel que les bataillons Thébains m'eussent arraché la vie, qu'ils m'eussent renversé dans la poussière du combat.

LE CHŒUR.

Plût au ciel que jamais l'hymen ne m'eût soumise à sa loi, & que je ne fusse point entrée dans le lit d'un époux !

ADRASTE.

Un océan de douleurs s'offre à vos tristes regards, ô trop malheureuses mères !

LE CHŒUR.

Nos ongles sillonnent nos joues ; la cendre couvre nos têtes.

ADRASTE.

Hélas ! que la terre s'ouvre & m'engloutisse ! que mes membres déchirés soient dispersés par la tempête ! que la foudre de Jupiter tombe & fracasse ma tête !

LE CHŒUR.

O funeste alliance dont tu formas les nœuds !... funeste oracle de Phébus !... Tu as livré ta fille à une furie chargée de pleurs qui quitta la maison d'Œdipe pour s'emparer de ton palais [1].

1 Dans les PHÉNICIENNES (acte II, scène III.) Jocaste annonce à Polynice ces plaintes & ces reproches. « O Adraste, s'écriera-t-on » autour de toi, quelle funeste alliance as-tu contractée ? Ta fille » seule, par un hymen malheureux, nous a tous perdus pour jamais. » Vol. V, pag. 300.

SCÈNE III.

THÉSÉE, ADRASTE, LE CHŒUR.

THÉSÉE[1].

PRÊT à t'interroger, maintenant que tu as épuisé les gémissemens sur l'armée de ces guerriers, je termine, en quittant ce triste sujet, de longs discours sur tes malheurs; Adraste, il est d'autres détails que je veux apprendre de toi. De quel sang sont sortis ces héros, que leur courage rend fameux parmi les mortels? Réponds-moi, car tu dois être plus exercé dans tous les arts de la sagesse que le reste des citoyens, tu les surpasses par ton âge autant que par tes lumières. Je connois les exploits de ces guerriers, ces prodiges de valeur auxquels ils espéroient que Thésée ne pourroit résister, ils sont tels qu'aucun discours ne peut les exprimer[2]. Il

1 Peut-être Thésée est-il entré plutôt sur la scène : on peut croire cependant que par égard pour la douleur des Argiennes, il n'a point voulu être témoin de leurs premiers transports. Le commencement du discours est obscur, & on soupçonne que le texte est altéré. Je l'ai traduit littéralement en suivant le sens le plus naturel qu'il m'a paru offrir.

2 Thésée n'avoit pas été au siège de Thèbes. En Grec, il semble dire qu'il a vu ces exploits; mais il faut entendre cela de la vue de l'esprit, ou supposer que près des murs de Thèbes il a vu des traces de ces exploits étonnans.

est une chose encore que je ne te demanderai point, pour ne pas faire une question ridicule, c'est le nom des adversaires que chacun d'eux eut à combattre, celui des ennemis dont la lance leur perça le sein. De tels discours appartiennent également à celui qui les fait & à celui qui les reçoit[1]. Dans l'ardeur de la mêlée, quand le fer étincelle de toutes parts, qui peut observer exactement la conduite de chaque guerrier ? Non, je ne te fais point une question si déplacée, & je n'en croirois point celui qui se vanteroit d'y répondre[2]. Quand l'ennemi nous touche & nous presse, à peine a-t-on le temps de songer à sa propre vie.

ADRASTE.

Tu m'imposes une tâche qu'il m'est doux de remplir. En louant des amis, je rendrai à la fois hommage à la vertu & à la vérité.

Vois ce corps d'une grandeur extraordinaire, percé d'un trait enflammé : c'est le vaillant Capanée ; il étoit né dans l'opulence & n'en conçut jamais d'orgueil ; il n'eut point des sentimens plus fiers que s'il eût vécu dans l'indigence ; il fuyoit

1 C'est-à-dire, que l'un peut aussi bien les faire que l'autre.

2 Le duc de Sully observe, au sujet de la rencontre d'Aumale, qu'il n'y eut pas deux personnes de ceux qui y avoient assisté, qui pussent s'accorder sur le récit des circonstances particulières de l'action ; & son commentateur observe qu'il n'y a presque point de combats dont on ne puisse en dire autant. MÉM. DE SULLY, liv. IV.

ceux qui, méprisant la simplicité, sont glorieux d'étaler une table somptueuse ; car il disoit que le mérite n'est pas dans la voracité, & que peu suffit aux besoins. Ami vrai, ami des absens autant que de ceux qui l'entouroient, il étoit tel, sans doute, que rarement on en trouve de semblables : cœur sincère, bouche affable, jamais il ne fit de promesse vaine à ses domestiques ni à ses concitoyens. — Vois cet autre corps ; c'est celui d'Étéoclus [1], héros dévoué à la vertu : il étoit jeune, manquant des biens de la fortune, mais il obtint de nombreux honneurs dans la terre d'Argos. Ses amis lui offrirent souvent de l'or, mais il ne voulut jamais le laisser entrer dans sa maison, & craignit de montrer des mœurs serviles, en pliant la tête sous le joug des richesses. Il voua sa haine aux séducteurs, jamais à la cité qu'ils corrompent : & en effet, ce n'est point elle qu'il faut accuser, lorsqu'elle prête l'oreille aux lâches conseils d'un chef pervers. — Le troisième est Hippomédon : il méprisa dès sa jeunesse les travaux doux & tranquilles ; l'étude & les plaisirs des muses ne captivèrent point son cœur ; il habitoit les champs & endurcissoit son

1 Cet Étéoclus est ici à la place d'Adraste lui-même, qui attaquoit la septième porte, suivant le récit de cet assaut, qu'on trouve dans la tragédie des PHÉNICIENNES. Vol. V, acte V, scène I. Euripide, en nommant Etéoclus parmi les chefs, s'est conformé à la tradition qu'Eschyle avoit adoptée dans sa tragédie des SEPT CHEFS. Vol. I, pag. 388.

corps à la fatigue ; ardent aux rudes exercices, qui ſont le propre de l'homme, il ne ſe plaiſoit qu'à la chaſſe, à monter à cheval & à lancer le javelot, voulant que ſa patrie trouvât en lui un citoyen en état de la défendre. — Cet autre eſt le fils d'Atalante : ſon nom eſt Parthénopée ; il ſurpaſſoit en beauté tous les jeunes gens de ſon âge. L'Arcadie l'a vu naître ; mais, amené dès ſes plus tendres années ſur les rives de l'Inachus, il fut élevé dans Argos, & montra toujours pour cette ville la reconnoiſſance & l'attachement que méritoient les ſoins qu'y reçut ſon enfance. Il ne fut haï de perſonne ; il ne donna jamais d'ombrage ; il n'eut jamais de querelles, & ſçut toujours éviter ce qui rend également odieux l'étranger & le citoyen. Dans les ſanglans combats, il défendit Argos au péril de ſes jours, avec la même ardeur que ſi c'eût été ſa patrie ; il triomphoit de ſes ſuccès, il s'affligeoit de ſes revers ; & pour que rien ne manquât à ſa gloire, il fut à l'abri des foibleſſes auxquelles expoſe la beauté. — Voilà Tydée ; un mot fait ſon portrait & ſon éloge. Il n'étoit pas brillant par ſes diſcours ; mais ſous le bouclier, c'étoit un redoutable ſophiſte, qui ſçavoit inventer des ruſes merveilleuſes. Méléagre ſon frère le ſurpaſſoit par la fineſſe de l'intelligence ; mais Tydée s'eſt fait un nom égal à celui de Méléagre par la ſcience de la guerre, en formant au

ſein des boucliers un ordre, une muſique [1] exacte & rigoureuſe. Cœur avide de gloire, riche de vertus, c'étoit dans les actions qu'il montroit la vigueur de ſon ame, dans les diſcours cette vigueur ſe démentoit. Ceſſe de t'étonner, Théſée ! que de tels citoyens aient affronté la mort. La bonne éducation rend ſenſible à l'honneur. Celui qui a l'habitude des actions vertueuſes, rougiroit de commettre une lâcheté. On peut former l'enfance à la valeur, comme on l'inſtruit à entendre & à répéter les élémens des ſciences qu'elle ignore. Toutes les impreſſions qu'on reçoit dans cet âge tendre, on les conſerve juſques dans la vieilleſſe. Pères ! veillez ſur l'éducation de vos enfans.

LE CHŒUR.

O mon fils ! c'eſt pour ton malheur que je t'ai nourri, que je t'ai porté dans mon ſein, que j'ai ſouffert les douleurs de l'enfantement. Maintenant Pluton jouit de mes peines. Et moi infortunée, je n'ai plus le ſoutien de ma vieilleſſe, en vain j'ai donné le jour à un tendre fils.

ADRASTE.

Les dieux, en engloutiſſant dans le ſein de la terre le généreux fils d'Œclée [2] avec ſon char &

1 Le mot *muſique* avoit chez les Grecs une acception plus étendue que celle que nous lui attribuons.

2 Le devin Amphiaraüs. Il prévoit ſa deſtinée dans les SEPT CHEFS d'Eſchyle. Vol. I, pag. 393.

ſes chevaux, ont célébré hautement ſa vertu. En payant un tribut de louanges au fils d'Œdipe, à Polynice, je n'aurai point recours au menſonge : car j'avoue qu'il fut étranger pour moi, juſqu'au jour où il quitta ſa patrie pour ſe retirer dans Argos, & ſe condamna à un exil volontaire. — Sçais-tu maintenant quels ſont mes vœux pour la ſépulture de ces héros ?

THÉSÉE.

Je l'ignore ; mais à cet égard, je n'ai d'autre volonté que la tienne.

ADRASTE.

Le corps de Capanée que Jupiter a frappé d'un trait de feu. . . . . .

THÉSÉE.

Ne ſera-t-il pas enſeveli à part, comme une dépouille ſacrée ?

ADRASTE.

C'eſt mon deſſein. Tous les autres ſeront placés ſur un commun bucher.

THÉSÉE.

Où feras-tu dreſſer un monument à Capanée ?

ADRASTE.

Dans ce lieu même, à côté de cet édifice [1].

[1] EDIFICE. Ce mot ſuppoſe une correction de M. Tyrwhitt. Si on n'en faiſoit point uſage, il faudroit traduire « à côté de ces corps » lamentables. » Le mot CORPS n'eſt pas exprimé, ce qui rend cette

THÉSÉE.

Laiſſons aux eſclaves le ſoin de cet ouvrage, & nous, enſeveliſſons ces autres corps. Qu'on les porte devant nous, afin que nous allions remplir ce ſaint devoir.

ADRASTE.

Mères infortunées, ſuivez de près les corps de vos enfans.

THÉSÉE.

Adraſte, ce que tu demandes d'elles n'eſt point convenable.

ADRASTE.

Quoi! n'eſt-ce pas à de tendres mères qu'il convient de toucher les corps de leurs fils?

THÉSÉE.

Elles mourroient de douleur en voyant ces corps conſumés [1]; car, c'eſt un ſpectacle plein d'amertume que celui des morts & des honneurs funèbres.

phraſe obſcure. Du reſte, le ſens eſt le même au fond. La place déſignée pour le bucher de Capanée eſt le lieu de la ſcène, ou lui eſt du moins contigue. C'eſt ce qu'exprime la réponſe d'Adraſte.

1 Grec : altérés, changés, déformés. Il s'agit ou du changement opéré par la flamme du bucher, ou de l'altération naturelle de leurs traits par la mort & par le temps. Dans la ſcène I, de l'acte III, on a vu les ſuppliantes embraſſer les corps de leurs fils, & Adraſte les livrer entre leurs mains; mais probablement la piété ne leur permettoit pas alors de lever le voile qui les enveloppoit, & il eſt certain que les bienſéances théatrales (ſi ſcrupuleuſement obſervées par les Grecs & en particulier par Euripide) devoient s'oppoſer à ce qu'on offrît aux yeux des corps dépouillés. Il me paroît cependant que le changement que Théſée craint d'offrir aux Argiennes, eſt celui que doit cauſer le feu du bucher.

Pourquoi donc veux-tu ajouter de nouvelles peines à celles qu'elles endurent.

ADRASTE.

Je cède à ton avis. Restez, mères gémissantes! rendez-vous aux sages conseils de Thésée. Lorsque les corps seront consumés, vous viendrez recueillir leurs cendres. Mortels infortunés! pourquoi vous armer de lances? pourquoi former sans cesse les uns contre les autres des desseins meurtriers? Calmez cette fureur, suspendez ces travaux; vivez au sein des cités, vivez paisibles au milieu de leurs paisibles habitans. La vie est de courte durée... qu'elle s'écoule avec douceur, & non dans les fatigues & dans les périls de la guerre [1].

1 On remarque aisément le dessein du poëte dans cette scène. Il fait rester le chœur sur la scène pour l'animer, pendant que les esclaves dressent le bucher de Capanée, & pour qu'il y ait un témoin du dévouement d'Evadné: Adraste & Thésée se retirent précédés du convoi: & leur retour donnera lieu à de nouveaux mouvemens qu'inspirera la vue de l'urne, où ils rapporteront les cendres des guerriers qu'ils vont ensevelir. Je ne crois donc pas absolument nécessaire d'adopter le changement que Musgrave propose dans la distribution des personnages. Ce commentateur veut qu'on substitue Adraste à Thésée & réciproquement, depuis ces mots, « les dieux, en engloutissant, &c. » jusqu'à ceux-ci, « Qu'on les porte devant nous, &c. »

SCÈNE IV.

LE CHŒUR seul.

HÉLAS ! je n'ai plus de fils ; je ne suis plus une heureuse mère parmi les Argiennes : il n'est plus de bonheur pour moi. Diane, qui préside aux enfantemens, n'abaissera plus sur moi ses regards propices. Mon existence n'est qu'une suite de douleurs. Telle qu'un nuage emporté par les vents, je suis en proie à la tempête.

Mères infortunées de sept chefs illustres parmi les Argiens, nous vieillissons dans l'horreur de la plus affreuse solitude. Nous n'avons plus de fils. Je ne suis point la proie de la mort ; je ne suis point parmi les vivans : mon sort est d'être seule entre la mort & la vie.

Infortunée ! les larmes seules me sont laissées ; le monument que j'ai élevé à mon fils dans ma maison, c'est ma tête rasée, cette couronne de mes cheveux, ces chants que n'accepte point Apollon à la chevelure dorée ; dès le matin, réveillée par ma douleur, j'humecterai ma couche de mes larmes.

— Déjà je vois le lit funèbre de Capanée & sa tombe sacrée ; hors de l'enceinte du temple, les monumens que Thésée offre aux autres

morts [1]; & près de nous la vertueuſe épouſe de ce héros frappé de la foudre, Évadné à qui le roi Iphis a donné le jour. Pourquoi, après avoir ſuivi pendant quelque temps le chemin qui conduit vers nous, paroît-elle tout-à-coup fixée ſur ce rocher eſcarpé qui domine ſur cet édifice ſacré [2]?

1 Le chœur appercevoit de loin ces monumens.

2 Ces derniers mots, « déjà je vois; &c. » devroient peut-être commencer l'acte qui ſuit: mais comme c'eſt un uſage conſtant du théatre Grec que le chœur annonce le commencement de chaque action & l'entrée de chaque perſonnage, il m'a ſemblé plus convenable de placer cette indication avant de diviſer l'acte ou la ſcène, afin que le lecteur pût juger de la conformité de cette diviſion moderne, avec les paroles mêmes de l'auteur. C'eſt, pour le dire en paſſant, une circonſtance heureuſe pour nous, que l'uſage des anciens tragiques dont je viens de parler: car ſi le chœur ne décrivoit ce qui ſe paſſe ſur la ſcène, nous n'aurions ſouvent aucun moyen de nous en faire de juſtes idées.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉVADNÉ, LE CHŒUR.

ÉVADNÉ.

Brillante étoile du ſoir, & toi flambeau de la lune, dont la douce lumière éclaire les danſes nocturnes des nymphes légères, deviez-vous préſider aux fêtes par leſquelles on célébra mon hymenée ? pourquoi reçûtes-vous les chants dont Argos retentit lorſque le brave Capanée me donna ſon cœur & ſa main ? Furieuſe & déſeſpérée, je fuis une maiſon déſerte ; je viens m'emparer du bucher & me précipiter dans le tombeau où doit repoſer mon époux ; j'y trouverai la fin de mes peines, & l'ombre du trépas couvrira ma douleur. O douce mort qui va m'unir à ce que j'aime ! Fortune, exauce mes vœux.

LE CHŒUR.

Tu vois le bucher ; il eſt ſous tes pieds : c'eſt le tréſor de Jupiter. C'eſt-là que repoſe, conſumé par le feu céleſte, l'époux que tu pleures.

ÉVADNÉ.

Je vois arriver la fin que j'attends avec impa-

tience. La fortune conduit ici mes pas ; mais c'eſt pour ſatisfaire à ce qu'exige ma gloire que je vais, du haut de ce roc eſcarpé, me précipiter dans les flammes ; j'unirai ſur le même bucher mon corps à celui d'un époux ; placée à ſes côtés, je deſcendrai avec lui dans la couche de Proſerpine. Non, cher époux, mon cœur fidelle ne te [illegible] point dans la tombe. O flambeau nuptial ! doux & fatal hymenée ! puiſſent mes fils chéris contracter dans Argos une heureuſe alliance ! Et toi, dont la tendreſſe a fait le bonheur de ma vie, cher époux, reçois mon dernier ſoupir [1].

LE CHŒUR.

Voilà ton père, le vieux Iphis, qui lui-même vient ſe rendre auprès de toi ; il arrive pour entendre un étrange diſcours ; il veut apprendre un malheur qu'il ignore, & qui va le plonger dans la douleur.

1 Il y a dans cette ſcène quelques expreſſions obſcures & où le texte paroît altéré. Cette dernière phraſe, par exemple, n'offre point en Grec un ſens exact ; dans la première que prononce Évadné, il y a un mot qui ne forme pas de ſens. J'ai ſuivi, pour ce mot-là, la correction de Muſgrave, & j'ai traduit avec un peu plus de liberté ce qui, dans le texte, m'a paru manquer de clarté.

SCÈNE

SCÈNE II.

ÉVADNÉ, IPHIS, LE CHŒUR.

IPHIS.

O FILLE infortunée ! ô malheureux vieillard ! condamné par les dieux à porter à la fois le deuil de deux enfans si chers ! prêt à reporter dans sa patrie le corps de mon fils Étéoclus, qui a succombé sous le fer des Thébains ; & occupé à chercher ma fille, l'épouse de Capanée, qui a quitté sa maison dans un transport de douleur [1], pressée du desir de suivre son époux au tombeau. Hélas ! je veillois sur ses jours, & ma tendre sollicitude la mettoit à couvert de sa propre fureur ; mais elle a profité du trouble & de la désolation où m'a jeté cette nouvelle accablante, pour se dérober à mes soins & à mon amour. C'est en ces lieux que je la crois retirée. Si vous en avez connoissance, daignez m'éclairer sur son sort.

ÉVADNÉ.

Pourquoi vous adresser à elles ? Vous me voyez ;

1 Le poëte suppose donc qu'Evadné étoit venue seule d'Argos à Eleusine chercher le tombeau de Capanée ; comme Iphis venoit du même lieu chercher le corps d'Etéoclus. Ainsi la nouvelle de la victoire de Thésée & du transport des corps à Eleusine étoit censée déjà parvenue à Argos.

ô mon père ! De ce roc qui domine ſur le bucher de Capanée, telle qu'un oiſeau prêt à s'élancer dans les airs, je meſure le redoutable abîme.

IPHIS.

Ma fille, quel tranſport ! pourquoi cet appareil ? qui te fait abandonner ta maiſon pour venir en ces lieux ?

ÉVADNÉ.

Vous ne recevrez pas mes raiſons, ſi je les explique ; & moi-même je veux vous épargner de ſi triſtes diſcours [1].

IPHIS.

Quoi ! tu refuſerois d'ouvrir ton cœur à ton père !

ÉVADNÉ.

Vous ne pouvez juger du ſentiment qui m'anime.

IPHIS.

Pourquoi ces ornemens dont tu es parée ?

ÉVADNÉ.

O mon père ! ces ornemens ſont pour un grand objet.

IPHIS.

Conviennent-ils au deuil où te plonge la mort d'un époux ?

1 Quoique cette traduction ſoit fidelle, ſans rien changer au texte, celui-ci paroîtra plus clair & la traduction plus exacte, ſi on change le premier mot de la phraſe grecque, ὁρμὴν, en deux monoſyllabes, οὐ μὲν.

ÉVADNÉ.

Ils annoncent que je ſuis préparée pour exécuter mes nouveaux projets.

IPHIS.

Pourquoi donc en ces triſtes lieux, près de la tombe & du bucher ?

ÉVADNÉ.

C'eſt le théâtre de ma victoire.

IPHIS.

Ma fille, & ſur qui donc prétends-tu remporter la victoire ?

ÉVADNÉ.

Sur toutes les femmes que le ſoleil éclaire.

IPHIS.

Par les ouvrages de Minerve, ou par la ſageſſe de ton cœur [1] ?

ÉVADNÉ.

Par ma vertu ; car je ſuivrai mon époux dans la tombe.

IPHIS.

Qu'as-tu dit ? quelle eſt donc cette énigme inſenſée & funeſte ?

ÉVADNÉ.

Je vais me précipiter dans le bucher de Capanée.

1 Il paroît qu'Iphis juge que la raiſon de ſa fille eſt égarée, & qu'il veut la ramener à un état plus tranquille par des queſtions ſimples & naturelles à peu près comme celles qui font un effet ſi touchant dans LE ROI LÉAR.

IPHIS.

O ma fille ! ne profère pas de tels discours en présence de tant de personnes.

ÉVADNÉ.

Je veux qu'ils soient connus de tous les Argiens.

IPHIS.

Je ne souffrirai point cet excès de démence.

ÉVADNÉ.

L'empêcher est hors de votre pouvoir. C'en est fait. Je vous laisse des pleurs ; mais pour moi, pour mon époux, c'est un doux sacrifice. (*Elle se précipite.*)

LE CHŒUR.

O femme ! tu commets un atroce exploit.

SCÈNE III.

IPHIS, LE CHŒUR.

IPHIS.

INFORTUNÉ ! ô Argiennes ! je succombe.

LE CHŒUR.

O spectacle déchirant ! faut-il que vos yeux soient témoins de cet affreux dévouement ?

IPHIS.

Vit-on jamais un plus malheureux père ?

LE CHŒUR.

Infortuné vieillard ! Œdipe t'enveloppe dans sa

fatale deſtinée, après avoir cauſé la ruine de ma patrie.

IPHIS.

Hélas! que n'eſt-il donné aux hommes d'être jeunes deux fois, de devenir deux fois vieillards: car dans le ſein de nos maiſons, ſi quelque choſe eſt contraire à l'ordre, nous le rectifions par de ſeconds conſeils; mais il ne nous eſt point permis d'en uſer ainſi dans le cours de notre âge; deux fois jeunes & vieillards, ſi quelqu'erreur nous égaroit, jouiſſant d'une double vie, nous corrigerions cette erreur. C'eſt ainſi que dans ma jeuneſſe en portant mes regards ſur ceux qui étoient pères, j'étois amoureux de la paternité, je mourois de deſir de poſſéder des enfans; ah! ſi j'avois ſenti ce que j'éprouve, ſi j'avois connu la douleur d'un père à qui ſes enfans ſont ravis, jamais je ne me ſerois expoſé aux maux dont je ſuis la proie. J'avois un fils vaillant & vertueux: hélas! il n'eſt plus. Infortuné! que vais-je devenir? Irai-je dans ma maiſon? Je ſupporterai donc la ſolitude d'un vaſte palais, le déſeſpoir attaché à mon exiſtence? Chercherai-je un azyle dans le palais de Capanée? ah! qu'il m'eût été cher ſi je pouvois encore y rencontrer ma fille! Ma fille.... elle n'eſt plus, elle, dont les douces careſſes verſoient ſur mes cheveux blancs la conſolation & la joie, dont les mains tendres & pieuſes embraſſoient ma tête

blanchie, qui la couvroit de ses baisers. . . . . Ah! rien n'est plus doux pour un père accablé d'années, que les services qu'il reçoit d'une fille chérie. Les fils ont l'ame fière & le courage plus élevé; ils connoissent moins les soins délicats & les caresses affectueuses. — Conduisez-moi dans mon palais: plongez-moi dans les ténèbres; je veux y laisser périr sans nourriture ce corps déjà consumé par l'âge & par la douleur. Quelle consolation trouverois-je à toucher les os de mon fils[1]? O inéluctable vieillesse! que je te hais! que je hais ceux qui cherchent à prolonger nos jours par des alimens, des breuvages, des secrets magiques, & qui détournent le char de la vie pour la dérober au trépas. Il faudroit, au contraire, que celui qui n'est plus qu'un citoyen inutile, devînt aussi-tôt la proie de la mort, & fît place à ceux qui sont plus jeunes que lui.

1 Le mot Grec est des deux genres. Mais il me paroît que c'est de son fils que parle le vieillard & non de sa fille. Il donne par ce mot une raison de sa conduite: & cette conduite avoit besoin d'être expliquée. Iphis est venu pour chercher sa fille, & aussi pour reporter à Argos le corps de son fils Etéoclus. Ainsi, quoique sa fille ne soit plus, il a encore une raison de rester. Dans l'excès de son désespoir, résolu de mourir de faim, sûr que les cendres d'Etéoclus & d'Evadné seront pieusement recueillies, il lui paroît inutile de différer l'exécution de son projet.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR partagé en deux bandes, UN ENFANT, ADRASTE, THÉSÉE.

DEMI-CHŒUR.

HÉLAS, voilà les os de nos enfans qu'on apporte en ces lieux : ſoutenez-moi, fidelles eſclaves, ſoutenez une mère accablée d'infirmités, d'années & de douleurs ; qui a vécu pour voir le deuil de ſes enfans, & pour éprouver des tourmens dont ſon foible corps ne peut ſoutenir la violence. Quel ſupplice égale les déchiremens d'une mère qui pleure un tendre fils ?

UN ENFANT.

O mère infortunée ! j'emporte du bucher les cendres de mon père, fardeau peſant pour ma douleur. Cette urne étroite renferme tout ce qui m'eſt cher.

DEMI-CHŒUR.

Oui, tu fais verſer de douces larmes à une mère déſolée. O reſtes précieux de ce qu'Argos eut jamais de plus grand !

L'ENFANT.

Et moi, infortuné ! privé d'un tendre père,

j'habiterai une maison déserte ! celui qui m'a donné le jour ne me serrera plus dans ses bras.

DEMI-CHŒUR.

Hélas ! qu'est devenu le fruit de mes douleurs ? où est le prix de mes veilles, & les tendres soins de l'éducation maternelle, & l'assiduité vigilante qui écartoit le sommeil de nos paupières, & les doux embrassemens d'un fils ?

L'ENFANT.

Hélas ! vos fils ne sont plus. Réduits en cendre [1] & dissipés dans l'éther, ils ont pris leur essor vers les royaumes sombres. O mon père ! tu entends les paroles que je t'adresse. Fais que je venge ta mort aussi-tôt que je pourrai soutenir le poids du bouclier.

ADRASTE.

Jeune enfant ! que les dieux exaucent tes vœux généreux !

L'ENFANT.

Puissent-ils remettre en mes mains la vengeance d'un père ! ses malheurs ne sont point encore assoupis [2].

1 « Réduits en cendre & dissipés dans l'éther. » C'étoit l'opinion d'Anaxagore que l'esprit, à l'instant de la mort, se dissipoit dans les airs & se résolvoit en fluide éthéré. Mais cette réflexion paroît mal placée dans la bouche d'un enfant : aussi quelques critiques l'attribuent-ils à Adraste.

2 Les manuscrits attribuent ces paroles à Adraste, & les liens aux

LE CHŒUR.

Hélas ! hélas ! .... C'eſt aſſez des malheurs qui font couler nos larmes ; c'eſt aſſez des douleurs auxquelles notre cœur eſt en proie.

L' ... N T.

L'Aſope un jour me verra à la tête des vaillans A.giens venger la mémoire d'un père [1]. — O mon père ! il me ſemble te voir encore me careſſer entre tes bras. Quoi ! je n'entendrai plus ta voix m'adreſſer de douces exhortations ! Ta mort frappe à la fois le cœur d'une vénérable mère & celui d'un tendre fils. — Doux & cruel fardeau, ſous qui mon cœur ſuccombe ! cendre chérie ! repoſe ſur mon ſein.

ADRASTE.

O ſoupirs déchirans ! ô plaintes attendriſſantes ! je ne puis retenir mes larmes.

LE CHŒUR.

O mon fils ! tu n'es plus : tu n'es plus, mon fils ! chère & fidelle image de ton infortunée mère !

précédentes. Je les ai placées dans la bouche du jeune enfant ſur l'autorité de Muſgrave. J'ai ſuivi le ſentiment de cet éditeur, touchant la diſtribution des perſonnages dans quelques autres endroits de cette ſcène, où il m'a ſemblé que la clarté du dialogue n'étoit pas compatible avec la diſtribution que d'autres éditeurs ont indiquée.

1 J'ai adopté la correction heureuſe de M. Tyrwhitt ſur ce paſſage: elle éclaircit le texte ſans changer eſſentiellement le ſens.

THÉSÉE[1].

Adraste, & vous citoyennes d'Argos, vous voyez ces enfans qui ont dans leurs mains les cendres des héros à qui ils doivent la naissance, ces corps qui sont le fruit de ma victoire, & moi & l'état que je gouverne, nous offrons ce don à votre tendresse. Conservez-en une juste reconnoissance, & n'oubliez point ce que j'ai fait pour vous. J'adresse à tous vos citoyens les mêmes discours; qu'ils honorent cette cité, que vos enfans transmettent à leurs enfans d'âge en âge la mémoire des bienfaits que vous avez reçus. Que Jupiter en soit témoin; que tous les dieux du ciel sçachent quels traitemens vous avez éprouvés de notre part.

ADRASTE.

Oui, Thésée, nous sçavons quels services tu as rendus à notre patrie: tu as tiré Argos de la détresse; la mémoire de cette action ne vieillira point dans nos cœurs; nous en conserverons une éternelle reconnoissance. Les généreux secours que tu viens de nous accorder, exigent de notre part un retour d'amitié, d'aide & de bons offices.

1 Rien n'indique clairement que Thésée paroît dès le commencement de cette scène; on pourroit même supposer qu'il avoit été de nouveau consulter les citoyens d'Athènes avant de livrer les cendres des Argiens à leurs mères: cependant il m'a paru plus naturel de le faire entrer sur la scène avec la pompe funèbre, avec Adraste & les jeunes enfans.

THÉSÉE.

Que puis-je faire encore pour ſoulager votre infortune ?

ADRASTE.

Ton bonheur, ô Théſée ! eſt l'unique objet de nos vœux : tes vertus, & celles de ta patrie, nous aſſurent qu'ils ſeront remplis.

THÉSÉE.

J'en accepte l'augure ; & j'en forme pour vous de ſemblables.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MINERVE.

MINERVE.

THÉSÉE, écoute la voix de Minerve, & ſois docile à ſes ordres afin d'aſſurer ton bonheur. Ne livre pas ſi aiſément ces os aux Argiens, & ne laiſſe point encore ces enfans les emporter dans leur terre natale. Pour prix de tes travaux & de ceux que ta patrie a ſoufferts, exige avant tout un ſerment ſolemnel : c'eſt Adraſte qui doit le prêter entre tes mains : il eſt roi & a l'autorité néceſſaire pour jurer au nom de la terre de Danaüs. Le ſerment ſera que les Argiens ne porteront jamais la guerre dans cette contrée, & qu'ils la défendront

contre les attaques de ſes ennemis. Qu'ils invoquent ſur eux la vengeance céleſte, ſi jamais, violant leur ſerment, ils tournoient leurs armes contre Athènes. Sçache quel eſt le lieu où tu dois immoler les victimes. Tu poſsèdes dans ton palais un trépied d'airain, préſent que le grand Hercule, au retour de ſon expédition contre Troie, preſſé de terminer quelque périlleuſe entrepriſe, te chargea de placer ſur l'autel Pythien. Sur ce trépied immole trois brebis, & grave le ſerment dans ſa cavité ſacrée. Enſuite laiſſe-le ſous la garde du dieu qu'on adore à Delphes; qu'il ſubſiſte comme un monument de ce ſerment redoutable, & comme un témoignage aux yeux de la Grèce entière. Et lorſque tu auras achevé le ſacrifice, cache le fer enſanglanté dans les entrailles de la terre, auprès du bucher des ſept illuſtres morts; & ſi jamais les Argiens oſoient enfreindre leur ſerment & marcher contre ta patrie, la vue de cette épée les fera pâlir de frayeur; ſemant l'horreur & la mort, elle repouſſera juſques dans leurs foyers leurs légions épouvantées. Quand tu auras exécuté ce que je viens de te preſcrire, renvoie à leurs amis la cendre de ces héros. Que l'endroit où leurs corps ont été purifiés par le feu devienne un bois ſacré, planté auprès du [1] chemin conſacré à la déeſſe Iſthmienne [2]. Tel eſt le

1 Carrefour.
2 Ino, Leucothoé.

devoir que je te prescris. Et vous, enfans des Argiens ! un jour vous porterez le ravage dans les murs de Thèbes, vous vengerez la mort de vos pères. Égialée [1], émule de celui qui t'a donné le jour, & toi, fils de Tydée, qui te donne le nom glorieux de Diomède, dès qu'un tendre duvet ombragera vos joues, vous armerez les enfans de Danaüs, & vous assiégerez la ville aux sept portes. Votre arrivée remplira d'amertume le cœur de vos ennemis; devenus forts & tels que deux fiers lionceaux, vous marcherez contr'eux & vous serez les destructeurs de leur superbe cité. Le sort ne changera point l'arrêt qu'il a prononcé. Décorés dans la Grèce du nom d'Épigones, vous imposerez à la postérité le devoir de chanter vos exploits : tel sera l'éclat des triomphes que les dieux accorderont à vos armes.

THÉSÉE.

O Minerve ma souveraine ! je m'empresse d'obéir à tes ordres : sous l'empire de la sagesse, mon cœur ne peut faillir. Je vais exiger le serment que tu m'as dicté : daigne, pour prix de mon obéissance, continuer à me conduire. Aussi long-temps que cette ville jouira de ta protection & de ta faveur, elle sera tranquille & florissante.

LE CHŒUR.

Adraste, allons par un serment redoutable en-

1 C'étoit le fils d'Adraste.

gager pour jamais nos cœurs; & payons d'un juſte retour d'amour & de reconnoiſſance, les ſervices que nous avons reçus de cette cité généreuſe, & du héros qui la gouverne.

FIN.

EXAMEN
DE LA TRAGÉDIE
DES SUPPLIANTES.

Cette pièce paroît se ressentir plus que d'autres, de l'éloignement où nous sommes du temps où elle fut écrite. On y trouve quelques lacunes ; le nombre des actes est réduit à quatre ; le jeu de la scène, la distribution des personnages, offrent des incertitudes, des obscurités qui nuisent à l'intérêt.

Cet intérêt d'ailleurs n'est point le même que s'il rouloit sur les sentimens communs de l'humanité. Tous les peuples civilisés, peut-être tous les peuples sauvages, ont envisagé les devoirs envers les morts comme trop importans pour être négligés ou abandonnés au caprice des particuliers ; les inconvéniens qui résulteroient d'un tel abus ont frappé tous les législateurs ; mais l'attachement superstitieux de chaque peuple aux pratiques qu'il a une fois adoptées, le zèle que chaque citoyen met à remplir ce devoir envers ceux qui lui sont chers, ne peuvent point toucher aussi vivement des hommes étrangers à leurs préjugés & à leurs coutumes, que des vertus d'un autre ordre qui ne varient pas selon les temps & les climats.

On peut néanmoins se transporter par la pensée au

milieu d'un peuple où régnoient des opinions qui ne ſont point les nôtres, & trouver même dans ſes préjugés quelque choſe de noble & de touchant. Il faut ſe rappeler que les ames de ceux qui ne recevoient pas la ſépulture erroient cent ans ſur les bords du Styx; qu'aucun malheur ne paroiſſoit comparable à cet abandon d'un corps livré aux animaux dévorans; & que lorſqu'un ennemi s'en emparoit, la honte & l'humiliation mettoient le comble à cette infortune.

Ces ſentimens ſont peut-être moins éloignés de nos mœurs qu'ils ne le paroiſſent au premier coup-d'œil [1], & lors même qu'ils nous ſeroient étrangers à tous égards, ils ſont aſſez voiſins de la nature pour émouvoir notre ſenſibilité. Nous

1 Mademoiſelle de Montpenſier raconte que quand elle paſſa à Champigny pour la première fois, elle ſentit une ſecrette émotion à la penſée de tous les morts de ſa famille dont ce lieu renfermoit la cendre, & elle enviſagea comme une ſorte d'inſpiration la réſolution qu'elle prit dès-lors de recouvrer cette terre, aliénée par ſon père à la maiſon de Richelieu. Ce moyen fut employé dans le procès. M. Maillet, qui a ſi bien décrit les pyramides d'Egypte, met au-deſſus de tous les attentats l'impiété de celui qui a violé ces tombeaux. Et un voyageur plus récent, qui paroît d'ailleurs auſſi philoſophe que bon obſervateur, appelle un trafic infâme le tranſport des momies en Europe, quoique l'inſpection de ces corps ait contribué à jeter du jour ſur les uſages de l'Egypte ancienne, & ne puiſſe ſans doute cauſer un mal réel à aucun être ſenſible! Dans combien de villes l'anatomie, cette ſcience d'une utilité ſi évidente & ſi reconnue, trouve-t-elle des obſtacles dans les préjugés populaires? Combien ont long-temps refuſé & refuſent peut-être encore d'éloigner de leur ſein & du centre de leurs égliſes les plus fréquentées, des corps privés de vie qui ſont le tombeau des vivans?

ſerions

ſerions encore affectés du ſpectacle de ces mères gémiſſantes qui aſſiègent le temple de Cérès, qui environnent Éthra de rameaux d'olivier ; tandis qu'Adraſte & les jeunes enfans, placés auprès de lui, demeurent à la porte du temple dans le ſilence de la douleur. Cette pompeuſe expoſition a du rapport avec celle de l'ŒDIPE ROI de Sophocle : elle met ſous les yeux le tableau de l'action qu'il s'agit de développer. « Ces mères obtiendront-elles » les corps de leurs enfans ». Il eſt bon d'obſerver que ce ſujet eſt plus particulier qu'il ne le paroît au premier coup-d'œil : ce n'eſt point ſimplement la ſépulture des corps, mais leur poſſeſſion que les mères réclament & qu'elles obtiennent. Si l'on ne faiſoit point cette conſidération, la quatrième ſcène du dernier acte paroîtroit épiſodique & l'apparition de Minerve inutile. A l'exception de ces deux dernières ſcènes, le quatrième acte offre un épiſode qui eſt, à la vérité, voiſin du ſujet, mais qui ne lui eſt point aſſez lié, & en particulier le perſonnage d'Iphis y eſt fort étranger.

D'ailleurs, c'eſt une tragédie politique où il eſt évident que le poëte a fait des alluſions fréquentes aux évènemens dont ſes ſpectateurs étoient témoins, & qu'il a ſacrifié même quelquefois ſon ſujet au plaiſir de flatter leur haine ou leur amour-propre.

Occupé de ce deſſein, & ſuivant avec ſoin le développement d'une action publique qui favoriſoit

ſes vues, Euripide me paroît avoir négligé la partie des mœurs. Il y a des traits bien ſentis dans le caractère d'Éthra & de Théſée ; mais ces traits ſont rares, & les autres caractères ſont un peu communs. On aura remarqué ſans doute avec intérêt l'extrême retenue d'une reine qui craint de s'expliquer devant ſon fils, retenue ſemblable à la modération de Pénélope lorſque Télémaque la fait rentrer dans ſon palais[1] ; la docilité de Théſée, qui, ſans abandonner ſon ſentiment, ſe ſoumet aux conſeils de ſa mère ; la nobleſſe avec laquelle ce prince repouſſe les menaces du héraut Thébain, en lui déclarant que tant d'orgueil eſt incapable d'allumer ſon courroux. Ce dernier mot fait une oppoſition aſſez remarquable avec l'emportement du fils de Théſée dans la tragédie des HÉRACLIDES, contre un héraut Argien que le jeune prince frapperoit de ſon ſceptre, s'il n'étoit retenu par le chœur ; quoiqu'il ſoit peint d'ailleurs comme un roi plein de vertu.

Nous ne pouvons prononcer ſur le mérite de cette pièce qu'avec une grande réſerve ; l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur les Athéniens, dépendoit de trop de circonſtances qui n'exiſtent plus pour nous. Elle porte encore aujourd'hui un caractère de grandeur au milieu de la ſimplicité du ſujet ; le ton en eſt ſolemnel & religieux, l'accent noble & pathé-

1 ODYSS. XXI.

tique, l'action tranquille & majestueuse; mais nous ne jugeons qu'imparfaitement de la pompe du spectacle, de l'empire des préjugés, de l'influence des circonstances; & il est impossible de réparer les outrages du temps.

Je remarquerai aussi en passant que dans cette tragédie & dans celles qui vont suivre, nous manquons pour la parfaite intelligence de quelques passages obscurs, d'un secours qui n'est point à mépriser, quoiqu'il ne soit ni indispensable ni constamment utile : je veux parler des scholiastes Grecs. L'usage auquel étoient destinés ces remarques, ces scholies sur la plupart des auteurs Grecs, étoit, à ce qu'il paroît, d'en faciliter l'intelligence aux jeunes gens peu versés dans l'étude de leur propre langue, & dans la mythologie & l'histoire. Je présume du moins que ces notes avoient pour but l'instruction de la jeunesse plutôt que l'étude particulière du cabinet, soit par la manière dont elles sont faites, soit parce qu'elles sont ordinairement plus abondantes sur certaines pièces, qui sans doute étoient l'objet ordinaire des leçons publiques de littérature. C'est communément le commencement de l'ouvrage où les commentaires sont le plus abondans. Cette circonstance peut servir à prouver l'ancienneté de l'arrangement des tragédies d'Euripide que les éditions grecques ont conservé & que j'ai soigneusement respecté dans cette édi-

tion. Cet arrangement eſt ſingulier, il ne paroît être ni celui des ſujets, ni celui des temps où les pièces furent repréſentées, peut-être tient-il à la préférence que les anciens critiques donnoient à certaines tragédies pour les faire lire à leurs diſciples. Quoi qu'il en ſoit, les ſept premières tragédies d'Euripide ſont plus ou moins chargées de tels commentaires, reſpectables par leur antiquité, toujours dignes d'être conſultés, quelquefois importans, plus ſouvent inutiles, dont je n'ai point manqué de faire uſage lorſqu'ils m'ont paru jeter du jour ou de l'intérêt ſur la lecture de cet auteur, & que j'ai cité quelquefois comme d'aſſez bonnes autorités, ſans leur accorder néanmoins une aveugle confiance, & en les abandonnant ſans regret dès qu'ils s'écartent eux-mêmes des règles d'une ſaine critique. Cela leur arrive ſouvent ſans doute; j'ai remarqué cependant un de ces ſcholiaſtes d'Euripide, qu'il n'eſt pas difficile de reconnoître (quoiqu'aucun nom ne diſtingue leurs divers commentaires), dont la critique m'a paru conſtamment judicieuſe & même philoſophique; c'eſt auſſi celui qui s'occupe par préférence des remarques relatives à la philoſophie: d'autres diſent des mots trop courts à la vérité, mais qui ſont quelquefois des traits de lumière, ſur le jeu de la ſcène; plus ſouvent ſur le ſens de la phraſe; ou ſur quelque point de grammaire, ou de mythologie. Le nombre de ces notes

grecques va toujours en diminuant depuis la première tragédie jusqu'à la septième où elles finissent, & dès la huitième, qui est celle des SUPPLIANTES, on en est privé tout-à-fait. C'est peut-être une raison d'excuser un traducteur, s'il fait dès-lors un peu plus d'usage des conjectures que quelques sçavans critiques ont proposées pour rétablir le texte là où il est évidemment corrompu, quoique sans doute il faille user de cette ressource avec beaucoup de réserve.

SUJET
DE LA TRAGÉDIE
D'IPHIGÉNIE EN AULIDE.

Il eſt trop connu pour s'y arrêter. C'eſt le fameux ſacrifice d'Iphigénie, dont tant de poëtes ont parlé ſi différemment. Euripide ſuppoſe que cette jeune princeſſe fut ſauvée par Diane même, à qui on la ſacrifioit, & tranſportée en Tauride, tandis qu'une autre victime tomboit ſous le couteau ſacré. Idée qui paroît tirée du ſacrifice d'Abraham, confondu avec celui de Jephté [1].

1 Rien ne paroît moins probable que ces conjectures par leſquelles on a voulu dériver la mythologie grecque, des traditions d'un peuple ignoré des Grecs.

IPHIGÉNIE
EN AULIDE,
TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

PERSONNAGES.

AGAMEMNON.

UN VIEILLARD, officier de la maiſon d'Agamemnon. *

LE CHŒUR, compoſé de femmes de Chalcis.

MÉNÉLAS.

CLYTEMNESTRE.

ACHILLE.

UN ENVOYÉ.

SOLDATS.

SUITE DE CLYTEMNESTRE.

La ſcène eſt en Aulide, † ville & port de la Béotie.

* Cet acteur fait deux rôles, celui de confident d'Agamemnon, & celui d'homme dévoué aux intérêts de Clytemneſtre. Voilà pourquoi il a deux titres différens dans les éditions grecques, quoique ce ſoit le même perſonnage.

† Aulide & Chalcis étoient deux villes ſéparées par l'Euripe, aujourd'hui détroit de Négrepont. La première eſt dans la Béotie, & la ſeconde dans l'Eubée.

IPHIGÉNIE EN AULIDE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE UNIQUE[1].

AGAMEMNON, UN VIEILLARD, officier de sa maison.

AGAMEMNON.

Ami, suis-moi devant ce portail. *

LE VIEILLARD.

Je vous suis ; mais, seigneur, quel nouveau projet vous réveille ?

1 Le P. Brumoy ne compte pas l'intermède pour une scène, & en effet, il est hors de l'action tragique. Musgrave conjecture, avec beaucoup de vraisemblance, que cette première scène de l'IPHIGÉNIE étoit précédée d'un prologue où Diane faisoit l'exposition de la pièce. En effet, quelques citations des anciens ne se retrouvent plus dans le texte tel que nous le possédons, & paroissent avoir fait partie d'un prologue. D'ailleurs, aucune autre pièce d'Euripide n'est sans prologue ; car nous sçavons avec certitude, & non par conjecture, que celui qui manque à Rhésus y étoit autrefois. Enfin, aucune autre ne commence par des vers anapestes. Ces raisonnemens ont beaucoup de force.

* Il eût été plus noble de dire, comme dans le Grec : « Vieillard, » sors de la maison, j'ai à te parler ». (Note de l'ancien éditeur.)

AGAMEMNON.

Tu le ſçauras.

LE VIEILLARD.

La * vieilleſſe dérobe le ſommeil à mes yeux : mais vous....

AGAMEMNON.

Quel aſtre s'élève ſur nos têtes ?

LE VIEILLARD.

C'eſt l'étoile brillante du chien céleſte †. A peine eſt-elle au milieu de ſa courſe ; cependant....

* C'eſt un contreſens : le vieux domeſtique dit pour ſe faire valoir : « Sçachez, prince, que ma vieilleſſe eſt vigilante, & que je vois » encore fort clair ». Si cette louange qu'il ſe donne eſt froide & peu tragique, tant pis alors pour Euripide. (Note de l'ancien éditeur.)

† Le grec ajoute : « voiſin des ſept pléïades ». Ces ſortes d'épithètes ne doivent point entrer dans le texte françois. Cela le rend languiſſant.

IMITATIONS de Racine. Iphigénie, acte I, ſcène I.

ARCAS.

C'eſt vous-même, ſeigneur ! Quel important beſoin
Vous a fait devancer l'aurore de ſi loin ?
A peine un foible jour vous éclaire & me guide ;
Vos yeux ſeuls & les miens ſont ouverts dans l'Aulide.
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?
Les vents nous auroient-ils exaucés cette nuit ?
Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune.

AGAMEMNON.

Heureux qui ſatisfait de ſon humble fortune,
Libre du joug ſuperbe où je ſuis attaché,
Vit dans l'état obſcur où les dieux l'ont caché.

AGAMEMNON.

Les flots, les oiſeaux, les vents, l'Euripe, tout eſt encore dans le ſilence.

LE VIEILLARD.

Pourquoi donc ô Agamemnon, ſortir ſi-tôt de votre tente, tandis que le repos règne dans l'Aulide, & que tout, juſqu'aux ſentinelles, paroît endormi [1]? Retirons-nous, croyez-moi.

AGAMEMNON.

Heureux vieillard, que je ſuis jaloux de ton ſort! Que j'envie le bonheur de quiconque vit ignoré du monde, ſans gloire & ſans ſouci! Malheureux ceux qui vivent dans les honneurs!

LE VIEILLARD.

Quoi donc? eſt-il rien de plus éclatant?

AGAMEMNON.

Eclat trompeur, vains honneurs! quand on les deſire, ils ſemblent doux & charmans. Les poſsède-t-on? on les trouve remplis d'amertume. * Dans un rang tel que le mien, ſi vous n'accompliſſez les ordres cruels des dieux, ſi vous ne cédez aux caprices des hommes, vous êtes malheureux.

1 « Le repos règne dans l'Aulide, & les gardes des murs ſont immobiles. Rentrons ». Il ne dit pas que les ſentinelles dorment, ce que le général n'auroit pas dû ſouffrir; mais que l'heure de relever les gardes des remparts du camp n'étoit pas arrivée, & que ces gardes étoient d'ailleurs tranquilles.

* Agamemnon indique en général le ſujet de ſa douleur, qu'il va développer à ſon confident.

LE VIEILLARD.

Prince, j'ose le dire, ces plaintes ne sont pas justes, ni dignes d'un grand roi. * Pensez-vous donc qu'Atrée vous ait donné le jour pour posséder seul des biens purs & sans mélange ? Mortel, la joie & la douleur sont votre partage. Tel est l'ordre du destin. Il faut s'y soumettre. Cependant que faites-vous ? rongé d'inquiétude, vous passez la nuit à la lueur d'une foible lumière, tantôt à tracer une lettre, tantôt à rayer ce que vous avez écrit. Vous la fermez, vous la r'ouvrez, vous jetez de dépit le flambeau †, & vous versez un torrent

IMITATIONS de Racine.

* Mais parmi tant d'honneurs vous êtes homme enfin.
Tandis que vous vivrez, le sort qui toujours change
Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.
Bientôt.... Mais quels malheurs dans ce billet tracés,
Vous arrachent, seigneur, les pleurs que vous versez.
Votre Oreste au berceau va-t-il finir sa vie ?
Pleurez-vous Clytemnestre ou bien Iphigénie ?
Qu'est-ce qu'on vous écrit ? daignez m'en avertir.

Ibid.

AGAMEMNON.

La reine qui dans Sparte avoit connu ta foi,
T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.

Ibid.

† Il paroît, par ce qui est dit un peu plus haut, qu'Agamemnon n'écrivoit pas sa lettre à la lumière d'un flambeau, mais d'une lampe, λαμπτῆρος φάος. Ainsi il est plus naturel de penser que ῥίπτεις πεύκην

de larmes. Voici, voici encore cette fatale lettre entre vos mains [1]. Enfin, la douleur & l'irréſolution vous mettent hors de vous. Quelle eſt votre peine? Qu'eſt-il arrivé de nouveau? Au nom des dieux, daignez m'en inſtruire. Que ma vertu, que ma fidélité vous touchent? * Avez-vous oublié le rang que Tyndare m'a donné auprès de votre épouſe?

AGAMEMNON.

Ecoute † mes malheurs. Tu ſçais que des trois

ſignifie plutôt des tablettes, qu'une torche de pin. Les anciens écrivoient ſur des planchettes fort minces de pin ou d'autre bois.

Dans l'HIPPOLYTE, la lettre que Théſée découvre entre les mains de ſon épouſe morte, eſt appellée de même πεύκη. C'eſt le chœur qui dit à ce prince: « Quand toutes les femmes du monde ſe pendroient: » quand elles rempliroient de leurs écritures tous les pins ou ſapins » du mont Ida, τὴν ἐν Ἴδῃ πεύκην, je n'en croirois pas davantage » qu'Hippolyte fût un ſcélérat ». (Note de l'ancien éditeur.)

1 « Voici.... cette lettre entre vos mains. » Cette phraſe eſt du traducteur.

* Mot à mot, « Tyndare m'a donné à votre épouſe comme une » partie de ſa dot, pour être attaché à ſon ſervice ».

IMITATIONS de Racine.

† Tu vois mon trouble: apprends ce qui le cauſe,
Et juge s'il eſt temps, ami, que je repoſe.
Tu te ſouviens du jour qu'en Aulide aſſemblés,
Nos vaiſſeaux par les vents ſembloient être appelés;
Nous partions; & déjà par mille cris de joie
Nous menacions de loin les rivages de Troie.
Un prodige étonnant fit taire ce tranſport, &c.

Ibid.

filles de Léda, Phœbé, la reine Clitemnestre, & Hélène [1], celle-ci s'attira les vœux de tous les princes Grecs; ſource de menaces, & de diſcordes ſanglantes entre les amans qui ſeroient rebutés. Tyndare le prévit, & balança long-temps à ſe déterminer. Enfin, il imagina un expédient; il engagea les rivaux à s'embraſſer, à faire des libations ſur les victimes brûlantes, & à * s'obliger par les ſermens les plus ſaints, de prêter main-forte à l'époux d'Hélène, quel qu'il fût, ſi on venoit à lui enlever ſon épouſe. On devoit pourſuivre le raviſſeur Grec ou Barbare, entrer à main armée dans ſes états & renverſer ſa ville † capitale. Tous ſe lièrent par un ſerment mutuel. Tyndare après cet engagement uſa de ruſe; car au lieu de choiſir l'époux, il en laiſſa le choix à l'inclination de ſa fille [2]. Elle en choiſit un.... Plût aux dieux qu'il

1 Agamemnon commence ſans exorde. « Léda, fille de Theſtias, » avoit trois filles, Phœbé, Clytemneſtre mon épouſe, & la jeune » Hélène ».

* Pauſanias dit que Tyndare ſacrifia un cheval en exigeant ce ſerment des amans d'Hélène.

† Le ſiège de Troie fait entendre que le ſerment regardoit la ville capitale, ou du moins celle qui ſerviroit d'aſyle au raviſſeur.

2 Quelle ruſe peut-on trouver dans cette facilité de Tyndare? La ruſe conſiſtoit à avoir exigé le ſerment. Voici le ſens. « Après que le » vieillard eut reçu leurs ſermens, & que par cet heureux artifice il ſe » fut aſſuré de leurs diſpoſitions, il accorda à ſa fille la liberté de » choiſir celui d'entr'eux qui ſeroit le plus à ſon gré & vers lequel la » douce haleine de Vénus paroîtroit diriger ſon cœur. »

n' l'eût jamais épousée ! ce fut Ménélas. Cependant le jeune prince qu'on dit avoir décidé de la beauté de trois déesses, Paris vint à Lacédémone avec un train & * une magnificence de Phrygien. Il aima Hélène : † l'amant enleva bientôt l'amante, & la conduisit vers le mont Ida ¶. Ménélas outré de cet affront atteste les anciens sermens de ses rivaux. Les Grecs prennent les armes, se rassemblent en Aulide, avec des vaisseaux, des chars, des boucliers, & tout l'appareil d'une guerre formidable : ils épousent la querelle de mon frère, & en sa faveur, ils m'élisent pour leur chef. Funeste dignité, que n'es-tu tombée en d'autres mains ! L'impossibilité de naviguer retient long-temps l'armée impatiente sur le rivage. Calchas consulté garde un triste silence, & répond enfin qu'il faut immoler à la divinité [1] tutélaire de ces lieux.... ma fille Iphigénie ; qu'à ce prix seul nous aurons les vents favorables &

* Le Grec porte, βαρβάρῳ χλιδήματι, barbarico luxu. Les Grecs & les Phrygiens se traitoient mutuellement de barbares.

† ἐρῶν ἐρῶσαν. Ce dernier mot, qui fait un bel effet, n'est pas exprimé dans le françois. « Il l'aima : il s'en fit aimer. » (Note de l'ancien éditeur.)

¶ Ida, montagne de l'Asie mineure, la plus haute de celles de l'Hellespont. Elle occupe, par ses diverses branches, une partie de la Troade.

1 Diane est nommée dans l'original.

l'avantage de renverser Troie *. Frappé de cet oracle accablant & résolu de ne pas souffrir qu'on immolât une victime si chère, j'ordonne à Talthybie de congédier l'armée, jusqu'à ce qu'enfin gagné par les raisons de Ménélas, je signai l'arrêt barbare.

IMITATIONS de Racine.

* Surpris, comme tu peux penser,
Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer :
Je demeurai sans voix, & n'en repris l'usage
Que par mille sanglots qui se firent passage, &c.
De ma fille, en pleurant, j'ordonnai le supplice :
Mais des bras d'une mère il falloit l'arracher.
Quel funeste artifice il me fallut chercher !
D'Achille qui l'aimoit j'empruntai le langage :
J'écrivis en Argos pour hâter ce voyage,
Que ce guerrier pressé de partir avec nous,
Vouloit revoir ma fille, & partir son époux.

Ibid.

Acte I, scène III.

ULYSSE.

N'est-ce pas vous enfin de qui la voix pressante
Nous a tous appelés aux campagnes du Xante,
Et qui de ville en ville attestiez les sermens,
Que d'Hélène autrefois firent tous les amans,
Quand presque tous les Grecs, rivaux de votre frère,
La demandoient en foule à Tyndare son père ?
De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,
Nous jurâmes dès-lors de défendre ses droits,
Et si quelque insolent lui voloit sa conquête,
Nos mains du ravisseur lui promirent la tête.

J'écrivis

J'écrivis à la reine, & lui commandai d'envoyer au plutôt sa fille en Aulide, pour la donner en mariage à Achille. Je relevai le mérite de ce héros, & j'ajoutai, pour presser Clytemnestre, qu'il ne vouloit partir qu'en qualité d'époux d'Iphigénie. C'est ainsi que je déguisai à une mère le sacrifice de sa fille, sous le faux prétexte d'un hymen imaginaire. Au reste le secret fatal n'est encore qu'entre Calchas, Ulysse, Ménélas & moi. Mais la pitié l'emporte; je révoque mon premier ordre dans cette lettre que tu m'as vu fermer & r'ouvrir cette nuit. Va donc, prends ce billet & cours à Argos.... Arrête, je connois ta fidélité, & ton dévouement pour mon épouse & ma maison; je veux auparavant te faire part de ce que j'écris.

« Recevez * de votre époux, ô Clytemnestre, cet » ordre bien différent du premier......

LE VIEILLARD.

Continuez, seigneur, & ne me cachez rien; afin que le sens de mes paroles s'accorde avec ce que vous écrivez.

AGAMEMNON.

« Gardez-vous bien d'envoyer votre fille en » Aulide. Son hymen est remis à un temps plus » commode..... »

* Pour renvoyer la fille & la mère offensée,
Je leur écris qu'Achille a changé de pensée.

Racine.

LE VIEILLARD.

Mais * quoi ? croyez-vous que le bouillant Achille, frustré d'un doux espoir, ne courra pas à la vengeance. L'entreprise est délicate. Qu'en pensez-vous, seigneur ?

AGAMEMNON.

Achille nous prête son nom sans le sçavoir. Il ignore le prétexte de l'hymen & le projet du sacrifice. Il ignore heureusement que ma fille lui fut destinée en effet avant le coup qui m'accable [1].

LE VIEILLARD.

N'importe. Votre entreprise me paroît bien hardie, seigneur : comment donc avez-vous pu livrer à la déesse & aux Grecs une victime si précieuse, votre fille, & l'épouse d'Achille ?

* Et ne craignez-vous point l'impatient Achille ?
Avez-vous prétendu que muet & tranquille,
Ce héros qu'armera l'amour & la raison,
Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom ?
Verra-t-il à ses yeux son amante immolée ?
Racine.

1 Agamemnon ne veut pas dire qu'en effet il eût, avant cette époque, dessein d'unir sa fille à Achille ; mais qu'il a feint d'avoir ce dessein, & qu'Achille ignore cette feinte ou ce prétexte allégué à Clytemnestre. Aussi le vieillard ne répond-il pas, « n'importe » : il dit : « O roi Agamemnon, vous osez former une effrayante entreprise. » Vous avez déclaré votre fille unie par l'hymen au fils de la déesse » des mers, & vous n'aviez d'autre dessein que d'amener aux Grecs » une victime ».

AGAMEMNON.

Que veux-tu ? je ſuis tombé dans un abîme de malheurs qui m'a troublé l'eſprit [1]. Ah, père infortuné *.!.... Mais cours vers la reine, oublie la lenteur de ton âge.

LE VIEILLARD.

J'y vole, ſeigneur.

AGAMEMNON.

Que la fatigue ou le ſommeil n'arrête point tes pas à l'ombre des bocages, ou ſur le bord d'un ruiſſeau.

LE VIEILLARD.

Jugez mieux de ma promptitude à ſervir vos deſirs.

AGAMEMNON.

Obſerve ſur-tout, à l'entrée des routes qui ſe diviſent [2], ſi le char où eſt ma fille n'aura point

1 « Hélas, la raiſon m'avoit abandonné. Dieux ! je ſuis précipité » dans les abîmes de l'infortune ».

* Prends cette lettre. Cours au-devant de la reine,
Et ſuis ſans t'arrêter le chemin de Mycène.
Dès que tu la verras défends-lui d'avancer,
Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.
Mais ne t'écarte point, prends un fidelle guide.
Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
Elle eſt morte, &c.

Racine, acte I, ſcène I.

2 On pourroit auſſi traduire : « Obſerve de toutes parts lorſque tu

passé vers les vaisseaux des Grecs : considère jusqu'aux vestiges des roues.

LE VIEILLARD.

Comptez sur ma vigilance.

AGAMEMNON.

Je ne te retiens plus ; pars promptement : & si tu rencontres le char, détourne toi-même les coursiers vers le chemin * d'Argos.

LE VIEILLARD.

Mais par quel indice pourrai-je trouver créance dans l'esprit de la reine [1].

AGAMEMNON.

Voici [2] le sceau dont † j'ai scellé la lettre que tu portes. Cet indice suffira. Adieu. L'aurore commence à paroître, & le char du soleil s'avance.

» entreras dans une route qui se divise ». Il n'est pas parlé dans le Grec des vestiges des roues, mais bien de leur célérité, qui pouvoit tromper la vigilance du vieillard dans cet endroit où il y avoit un double chemin.

* Euripide dit, vers le chemin de la ville bâtie par les Cyclopes. Il entend Argos ou Mycènes, & il les confond presque toujours, apparemment à cause de leur proximité, ce que ne fait pas Sophocle dans ÉLECTRE. Elles étoient en effet très-distinguées. Agamemnon fut le premier qui les réunit sous son empire.

1 « De la reine & de votre fille ».

2 « Conserve le sceau que tu portes sur ces tablettes ». Agamemnon ne donne point en ce moment un sceau à son officier, il parle du cachet qui ferme la lettre.

† Les cachets des anciens étoient figurés. Pline dit que César portoit un sphinx sur le sien.

Va soulager mes peines. (en s'en allant.) Ah! que j'éprouve bien que nul mortel ici-bas n'est heureux jusqu'à la mort!

INTERMÈDE.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

J'AI * quitté Chalcis, ma patrie, qu'arrose la célèbre Aréthuse †, j'ai traversé le passage étroit de l'Euripe pour venir voir en ces lieux la florissante armée des Grecs & leurs mille vaisseaux. Quelle joie de voir nos maris sur une si

* Le sujet de l'intermède qui sépare chaque acte, naît du fond de la tragédie même, & chacun en particulier de l'acte qui le précède. Ils augmentent l'impression, & tiennent le spectateur en haleine. Celui-ci, qui fait voir comme en perspective vingt rois à la tête d'une armée formidable, & mille vaisseaux rangés dans le port d'Aulide, à l'imitation d'Homère, produit un plus bel effet que dans l'Iliade. Car il prévient le spectateur par le grand intérêt du sacrifice d'Iphigénie, de qui seule dépend le sort de la Grèce assemblée [1].

1 On seroit tenté de croire que le poëte a présenté à l'esprit une galerie de tableaux; & il pouvoit en effet y avoir à Athènes quelque monument public dont ces situations fussent empruntées.

† Les géographes font mention de quatre fleuves ou fontaines du nom d'Aréthuse: le premier dont il s'agit ici, arrose l'Eubée, aujourd'hui Négrepont; deux autres coulent, l'un à Smyrne, & l'autre dans l'isle d'Ithaque, patrie d'Ulysse: & le dernier, le plus connu de tous chez les poëtes, est l'Aréthuse de Sicile, qui passoit à Syracuse.

belle flotte servir la vengeance de Ménélas & d'Agamemnon [1] ! ils feront repentir Paris d'avoir ravi Hélène aux rives d'Eurotas *. Ce fier berger se vantera en vain de l'avoir reçue en don de Venus, lorsqu'assise au bord d'une onde pure cette déesse disputoit à Junon & à Pallas le prix de la beauté.

ANTISTROPHE I.

J'ai passé par les bois consacrés à Diane [2]. La vénération s'est peinte sur mon front : j'ai voulu satisfaire une innocente curiosité, & contempler à loisir les tentes, les armes, & la cavalerie des Grecs. J'ai vu les deux † Ajax, dont l'un fait la gloire de Salamine [3], goûter avec Protésilas le

1 « J'ai quitté Chalcis . . . . . . pour venir sur ce rivage contempler » l'armée des Grecs & les vaisseaux dociles sous la main de ces demi- » dieux. Car nous avons entendu dire à nos époux, que ces guerriers » avec mille vaisseaux vont suivre aux champs Troyens le blond » Ménélas & le noble Agamemnon, pour reprendre Hélène enlevée » sur les rives couvertes de roseaux de l'Eurotas, par Paris à qui Vénus » en fit don, lorsqu'au bord », &c.

* Fleuve de Lacédémone, qui va se jeter dans le golfe de la Laconie.

2 « Qu'on honore par de fréquens sacrifices ». Ce qui suit a rapport à la pudeur plutôt qu'à la vénération. « Rougissant d'une jeune pudeur. »

† L'un étoit fils d'Oïlée, l'autre de Télamon. Le dernier étoit roi de l'isle & ville de Salamine dans le golfe Saronique. Ce fut lui qui disputa les armes d'Achille à Ulysse.

3 « J'ai vu les deux Ajax réunis, le fils d'Oïlée & le fils de Télamon, la couronne de Salamine. »

doux plaisir * des paisibles jeux. J'ai vu † Palamèdes, petit-fils de Neptune, & § Diomèdes occupé des divertissemens du disque, & Mérion ce favori de Mars [1], ce prodige de valeur, & le fils de Laërte parti de ses rochers insulaires, & Nirée, le prince le mieux fait de toute la Grèce [2].

ÉPODE I.

J'ai vu le fils de Thétis, l'élève de Chiron, Achille dont la vîtesse égale la rapidité des vents. Je l'ai vu courir tout armé sur le rivage, & prétendre l'emporter à la course sur un char traîné par quatre coursiers également beaux. Ils avoient les freins dorés; les deux qu'on avoit attachés au timon étoient marquetés de blanc, les deux autres, qui fléchissoient au gré du conducteur, avoient les crins de couleur isabelle, la peau tachetée, & la jambe admirable [3]. Il me semble encore voir Eumélus,

* Le poëte appelle ces jeux πεσσῶν μορφὰς πολυπλόκους, tesserarum formas multiplices. Cela justifie les auteurs, qui disent que c'étoit un jeu de dés à plusieurs faces ornées de diverses figures de divinités.

† Palamèdes, fils de Nauplius, prince de l'Eubée.

§ Diomèdes, fils de Tydée, roi d'Étolie, & le plus brave des Grecs après Achille & Ajax.

1 « Rejeton de Mars. »

2 Le Grec dit simplement, « & Nirée, le plus beau des Grecs. »

3 « Ceux de volée, écartés l'un de l'autre, avoient les crins d'une » couleur dorée & leurs jambes au-dessus du pied étoient marquées de

roi de * Phères, animer de la voix & de l'aiguillon ſes courſiers fougueux ; cependant le fils de Pélée, quoique chargé de ſes armes & à pied, paroiſſoit toujours voltiger proche les roues.

STROPHE II.

De là ma curioſité m'a conduite vers ce nombre prodigieux de vaiſſeaux, qui préſente à l'œil le plus beau ſpectacle du monde. On voit, à droite, la flotte des Myrmidons †, composée de cinquante navires. Sur la pouppe paroiſſent les ſtatues d'or des Néréïdes : elles ſervent à diſtinguer l'armée d'Achille.

» diverſes couleurs ». On ſe rappelle que les quatre chevaux étoient attelés de front. Le P. Brumoy a fait un renverſement dans la phraſe, qui ne me paroît pas néceſſaire. En Grec, Eumèle eſt nommé avant la deſcription des chevaux qu'il conduiſoit.

* Phères, ville & petit état de Theſſalie, près du lac Bébie qui les ſépare de la Magnéſie.

† Le chœur parcourt ici tous les armemens des différentes parties de la Grèce. Si l'on jette un coup d'œil ſur la carte, l'on trouvera d'abord les Myrmidons, peuples de la Theſſalie, que la fable dit avoir été fourmis ; puis les Argiens dans le Péloponnèſe : enſuite les Béotiens au nord de l'Attique. De là on verra, en tirant toujours vers le nord, la Phocide, les Locriens, les Éniens. On repaſſera enſuite au Péloponnèſe, pour trouver Mycènes dans l'Argolide, puis Pylos ou Pyle de Neſtor, peu éloignée du golfe Chelonites, mais différente d'une autre Pyle qui eſt dans la Meſſénie ſur la même côte de la mer Ionienne, & qui fut le ſujet d'une longue conteſtation entre Athènes & Lacédémone (comme nous le verrons au ſujet d'Ariſtophane dans la troiſième partie.) Un coup d'œil ſur la carte vaut mieux que les définitions géographiques.

ANTISTROPHE II.

Peu loin se voit la flotte des Argiens, avec égal nombre de voiles. Elle est commandée par Euryale [1], fils de Mécistée, & par Sthénélus, fils de Capanée. Paroît [2] ensuite celle du fils de Thésée, venu d'Attique avec soixante vaisseaux, portant pour symbole la statue de Pallas, signe favorable pour lui sur terre & sur mer, & qu'il porte sur ses chars & sur ses vaisseaux [3].

STROPHE III.

J'ai vu ensuite les cinquante voiles des Béotiens parées de leur symbole particulier. C'est Cadmus * tenant en main un serpent d'or. Leitus, issu des enfans de la Terre est chef de cette armée de mer. Il est parti de la Phocide [4]. Le fils d'Oïlée, parti

1 Il n'est pas nommé, mais désigné comme le fils de Mécistée ou Mékistée ; & le poëte ajoute que Talaüs l'élevoit. Celui-ci étoit père de Mékistée, & par conséquent grand'père d'Euryale.

2 Dans Homère, c'est Ménesthée & non le fils de Thésée qui est chef des Athéniens.

3 Le traducteur a fait une équivoque. Il est question du char de Pallas, & non des chars des Athéniens..... « Portant comme un signe » propice pour ses nautonniers, la déesse Pallas dans un char attelé de » coursiers aîlés ».

* Cadmus, fondateur de Thèbes, changé en serpent.

4 Musgrave fait ici une légère correction, parce que la Phocide ne dépendoit point des Thébains. En la suivant, on traduiroit : « Celle » des Phocéens paroît ensuite ».

de la ville de Thronie, commande pour les Locriens pareil nombre de vaisseaux.

ANTISTROPHE III.

Agamemnon, fils d'Atrée, a fait venir cent vaisseaux de Mycènes. Le vaillant * Adraste commande sous lui [1], comme un ami qui s'intéresse à l'affaire de son ami, devenue celle de toute la Grèce, depuis que la perfide Hélène a quitté Ménélas pour suivre un hymen étranger. Suivent les vaisseaux du vieux Nestor, roi de Pyle. On y voit pour symbole, une figure aux pieds de taureau. C'est Alphée, dieu du fleuve de ce nom [2].

* Josué Barnès croit que le mot Ἄδραστος, n'est pas un nom d'homme, mais une épithète à Ménélas qu'on sous-entend. Le sens fait voir qu'il se trompe. Il ajoute qu'Euripide pourroit bien s'être mépris, vu qu'Adraste, roi de Sicyonne, étoit mort avant la guerre de Troie. Cela est plus vraisemblable. Car Euripide s'est en effet trompé, dit-il, en donnant Eurytus pour chef aux Épéens dans l'épode II du même chœur; Homère en nomme quatre autres, dont l'un est fils de cet Eurytus. Après tout, les traditions sur la guerre de Troie étoient différentes, & cette solution vaut mieux qu'une comparaison pénible entre le dénombrement d'Homère & celui d'Euripide, pour en conclure que ce dernier s'est mépris.

1 Gr. avec lui.

2 C'étoit un fleuve du Péloponnèse; aussi le Grec exprime-t-il qu'il étoit voisin de la patrie de Nestor. Il étoit ordinaire de peindre les fleuves sous l'image d'un taureau, mais on leur attribuoit la tête de cet animal; & je ne me rappelle pas qu'on les ait peint avec les pieds de taureau, soit dans les arts, soit en poésie. Peut-être au lieu du mot ταυρόπουν, faudroit-il lire ταυρωπὸν, « à face de taureau. »

ÉPODE II.

Les Éniens ont douze vaiſſeaux ſous la conduite du roi Gounéus. Suivent les princes d'Élide, qu'on nomme Épéens. Euryte eſt leur chef. Mégès, fils de Phylée, conduit la flotte des Taphiens * aux rames blanches [1]. Il a quitté volontiers les Échinades †, iſles inacceſſibles aux nautonniers. Ajax de Salamine rapproche l'aîle droite de l'aîle gauche, & ferme la flotte entière par douze vaiſſeaux ſi bien équipés à entendre & à voir ceux qui les montent, que les vaiſſeaux étrangers qu'ils rencontreront ne peuvent éviter d'être pris. Voilà ce que j'ai vu & entendu : bien sûre de ne perdre jamais le ſouvenir d'un ſi bel armement [2].

* Taphiens, habitans de Taphie, iſle de la mer Ionienne, ainſi nommée à cauſe de Taphus, iſſu de Neptune & d'Hippothoé, fille de Neſtor. Cette iſle étoit une des Échinades vis-à-vis l'embouchure du fleuve Achéloüs. Voyez la carte.

1 Le P. Brumoy corrige ici le texte qui dit clairement, « Eurytus » étoit le roi de ces Épéens ; il menoit l'Arès Taphien aux blanches » rames ; deſquels Taphiens Mégès étoit roi. » Ce texte eſt contraire à toutes les traditions hiſtoriques ou fabuleuſes du ſiège de Troie, & le P. Brumoy me paroît avoir eu raiſon de s'en écarter comme il a fait.

† Pourquoi, volontiers ? le Grec ne le dit pas : le ſens ne le comporte pas. (Note de l'ancien éditeur.)

2 Quoique ce paſſage ait, en grec, quelque choſe d'obſcur, on peut le traduire plus ſimplement en ſuivant l'édition d'Oxford. Après ces mots : PAR DOUZE VAISSEAUX. «Tel eſt le récit qu'on m'a fait & ce que j'ai vu : » j'ai vu ce peuple navigateur, auquel ſi quelqu'un oſe oppoſer les

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉNÉLAS, LE VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

Ah Ménélas ! ce que vous ofez faire fied-t-il à un roi & au frère d'Agamemnon [1] ?

MÉNÉLAS.

Va, tu portes trop loin la fidélité.

LE VIEILLARD.

Vos reproches me font glorieux.

MÉNÉLAS.

Je te ferai repentir de ton infolence.

LE VIEILLARD.

Dois-je fouffrir que vous ouvriez les lettres dont je fuis chargé ?

» pirogues barbares, qu'il ne fe flatte pas de retourner dans fa patrie....
» J'ai vu l'appareil de l'expédition navale & guerrière ; j'avois appris
» dans ma maifon les autres détails ; jamais je n'en perdrai le fou-
» venir ».

1 « Eft-il digne de vous » ? Le vieillard ne rappelle pas les qualités de Ménélas.

MÉNÉLAS.

Dois-tu * porter dans ce funeste écrit tous les malheurs des Grecs ?

LE VIEILLARD.

C'est vainement disputer, seigneur ; rendez-moi ce billet.

MÉNÉLAS.

Je n'en ferai rien.

LE VIEILLARD.

Et moi je ne vous quitte point.

MÉNÉLAS.

Prends † garde qu'une mort prompte ne punisse ton audace.

LE VIEILLARD.

Il est beau de mourir pour ses maîtres.

MÉNÉLAS.

Laisse-moi, misérable, c'est trop parler pour un esclave.

LE VIEILLARD.

O mon maître, ô Agamemnon, où êtes-vous ? nous sommes trahis ; Ménélas ferme l'oreille à la voix de l'équité, & me ravit votre secret.

* Quelques-uns croient que Ménélas reproche dans ce vers au vieil officier quelque trame secrette contre les Grecs, & que l'accusé répond : « c'est une affaire à part, il n'en est pas question maintenant ». Ce rafinement ne vaut rien. Il obscurcit le texte, qui s'exprime tout naturellement de la façon que je le dis.

† Il y a dans le Grec, « je te briserai la tête de mon sceptre ». C'est la menace faite à Thersite dans Homère.

SCÈNE II.

AGAMEMNON, MÉNÉLAS, LE VIEILLARD, LE CHŒUR.

AGAMEMNON.

Quel bruit ai-je entendu ? d'où viennent ces cris & ce désordre ?

LE VIEILLARD.

C'est * moi, seigneur, & non Ménélas que vous devez écouter.

AGAMEMNON, renvoyant le vieillard.

Quelle raison avez-vous, Ménélas, d'entrer en querelle avec cet homme, & de lui faire violence ?

MÉNÉLAS.

Tournez les yeux sur moi, si vous l'osez ; je parlerai ensuite.

AGAMEMNON.

Roi [1] & fils d'Atrée, je tremblerai devant vous ! je n'oserai soutenir vos regards ?

* Le vieillard se retire après ce mot. Il ne lui convient pas d'être témoin de la querelle des deux rois : il faut supposer la même chose de cet acteur, quand il a révélé son secret à Clytemnestre dans la scène III du quatrieme acte.

1 Ce mot ROI n'est pas dans le grec.

MÉNÉLAS.

Reconnoiſſez-vous cette lettre, qui recèle un myſtère affreux ?

AGAMEMNON.

Commencez par la rendre, & je vous écouterai.

MÉNÉLAS.

Oui, je la rendrai, mais ce ſera quand j'aurai communiqué aux Grecs ce qu'elle contient.

AGAMEMNON.

Quoi donc ? vous oſez l'ouvrir [1], & lire ce que vous deviez ignorer !

MÉNÉLAS.

Et pour augmenter vos peines, je vais publier le crime que vous avez commis en ſecret.

AGAMEMNON.

Où avez-vous pris cette lettre ? (à part) ah Dieux ?.... mais d'où eſt venue cette audace ?

MÉNÉLAS.

Du deſir de voir arriver votre fille en ces lieux [2] ?

AGAMEMNON.

Et de quel droit, je vous prie, entrez-vous dans mes ſecrets ſans mon aveu ?

1 C'eſt au paſſé : « Vous avez oſé, &c. »

2 Ceci eſt plus fin que le texte d'Euripide. Agamemnon demande : » Où avez-vous pris cette lettre ?.... » Ménélas répond : « Au lieu où » je veillois pour voir arriver d'Argos votre fille. »

MÉNÉLAS.

Ma volonté eſt mon droit. Eſt-ce à vous à me donner la loi ?

AGAMEMNON.

Eſt-il un outrage plus cruel ? ne ſuis-je donc plus le maître de ma famille, & le roi des Grecs [1] ?

MÉNÉLAS.

Écoutez, Agamemnon : parlons de ſang froid [2]. Vos ſentimens ne ſont point ſtables. Vous changez d'un jour à l'autre ; votre irréſolution nous perd.

AGAMEMNON.

Et votre indiſcrétion me pèſe. Une langue indiſcrète eſt un mal bien dangereux.

MÉNÉLAS.

Un eſprit indéterminé eſt pire. Il eſt injuſte, il eſt diſſimulé. Que la colère ne vous faſſe point haïr la vérité. Je veux l'expoſer toute nue à vos yeux *. Rappelez-vous le temps où vous deſirâtes

1 Il n'eſt pas queſtion dans le Grec de ſa qualité de roi.

2 « Parlons de ſang froid ». Cette phraſe eſt ajoutée par le traducteur. Le mètre trochaïque continue, il paroît que l'accent reſte le même, & qu'il parle toujours avec le même feu. Le chœur qui eſt de ſang froid, & qui dit un mot après le diſcours de Ménélas, ſe ſert de l'ïambe : mais Agamemnon reprend auſſitôt le trochée pour répondre à ſon frère.

* Moi-même (je l'avoue avec quelque pudeur)
Charmé de mon pouvoir & plein de ma grandeur,
Ces noms de roi des rois & de chef de la Grèce,
Chatouilloient de mon cœur l'orgueilleuſe foibleſſe.

Racine.

être

l'être élu chef de l'armée grecque pour la guerre de Troie. Vos refus apparens cachoient une ambition véritable. Que vous étiez populaire alors! Prodigue de careſſes, vous donniez un libre accès à quiconque le ſouhaitoit, ou ne le ſouhaitoit pas; votre palais étoit ouvert à tout le monde. C'eſt ainſi qu'à prix de douceur & d'affabilité, vous achetâtes de nous le rang où vous êtes élevé. Quelle en fut la récompenſe? parvenu au comble de vos vœux, vous changez tout-à-coup de conduite, vous devenez méconnoiſſable à vos amis, d'un abord difficile *, inviſible & relégué dans votre palais. Un pareil changement ſied-il à un homme équitable? ſied-il à un roi chargé de la dignité ſuprême? N'eſt-il pas plus raiſonnable d'être d'autant plus conſtant envers ſes amis, que la fortune nous met plus en état de leur être utile [2]? Voilà

* Le texte porte, ἔσω κλείθρων σπάνιος, rarus intrà clauſtra. Il faut ἔξω. Æmil. Portus a raiſon. C'eſt-à-dire, « rarement hors de votre » palais, caché comme un tyran [1] ».

1 Peut-être pourroit-on conſerver l'ancienne leçon, en ſéparant par la ponctuation les mots qu'on lie d'ordinaire. « D'un difficile accès: » toujours dans ton palais: rare ailleurs ». Mais ce tour eſt un peu forcé. Muſgrave trouve la conjecture d'Æmilius Portus indubitable.

2 Un pareil, &c. Le Grec n'uſe pas ici de la forme interrogative ni du nom de roi. « Cependant un homme de bien en parvenant à » de hauts emplois, ne doit pas changer de mœurs; mais au contraire, » il doit être plus fidelle à ſes amis que jamais, alors que favoriſé par » la fortune, il peut les ſervir efficacement ».

mon premier ſujet de plainte, & votre première faute. Vous arrivez en Aulide, & toute l'armée avec vous ; les dieux irrités nous refuſent les vents : les Grecs laſſés d'attendre vous preſſent de renvoyer la flotte, & de ne plus demeurer inutile en Aulide. Que deveniez-vous alors * ? quel titre vous reſtoit après celui de roi des rois, privé de vos mille vaiſſeaux, & d'une armée prête à inonder les champs Troyens ? que faire, me diſiez-vous ? quel parti prendre ? avouez-le, vous trembliez de perdre le haut rang qui vous flatte. Calchas dans un ſacrifice annonce une heureuſe navigation, pourvu qu'on immole Iphigénie à Diane ; vous promettez d'y conſentir. Vous envoyez de vous-même, & ſans y être forcé, (n'alléguez point la violence,) un ordre précis à la reine de faire partir ſa fille. Vous prétextez l'hymen d'Achille †. J'en atteſte Jupiter, & cet air même témoin de vos paroles [1] :

* Cette interprétation n'eſt ni aſſez claire ni aſſez bien conſtruite. Le Ménélas d'Euripide dit bien plus nettement : « Quelle misère alors, » quelle confuſion, de vous voir ſur le point de perdre le comman» dement de mille vaiſſeaux, & l'eſpérance de couvrir des armées » grecques les campagnes de Troie » ! (Note de l'ancien éditeur.)

† J'ai joint à l'AIR qui ſeul eſt dans le Grec, le dieu même de l'AIR. C'eſt la penſée du poëte. Nous verrons dans la troiſième partie, qu'Ariſtophane faiſoit un crime à Euripide de ces ſermens par l'AIR.

1 Le traducteur a fait ici une tranſpoſition inutile, & il ne me paroît pas fondé à introduire le nom de Jupiter dans la phraſe, dont voici le ſens littéral. « Puis changeant de penſée, tu envoie en ſecret

& quand il eſt queſtion d'accomplir vos promeſſes, vous changez de penſée, vous tracez une lettre clandeſtine, & vous ne pouvez vous réſoudre à ſacrifier Iphigénie *. Tel eſt le train ordinaire. On oſe † tout pour parvenir aux honneurs qu'on obtient ſouvent d'une multitude aveugle ; puis on recule honteuſement, non pourtant ſans raiſon, puiſqu'on ſe ſent incapable de ſoutenir le poids de ſon rang & de ſervir la république. Car pour moi, ce qui me touche en ceci, c'eſt l'intérêt de la Grèce. Je la plains dans ſon malheur. Elle veut ſe venger glorieuſement d'une nation barbare ; puis elle ſe voit contrainte de la laiſſer échapper ; & d'en devenir la fable à cauſe de votre fille & de vous [1]. La richeſſe ne feroit pas pour moi une

» une autre lettre, où tu déclares que jamais tu ne feras le meurtrier » de ta fille. Cet air eſt le même qui t'a entendu tenir ce diſcours ». Comme s'il diſoit, l'air qui a tranſmis tes diſcours à nos oreilles t'entoure encore, en un inſtant tu as changé.

* Cet endroit embarraſſe fort les interprètes ; je crois avoir attrapé le vrai ſens, par une légere tranſpoſition.

† Le texte grec n'a aucun embarras, & ne demande point de tranſpoſition. « Voilà, dit Ménélas, le génie des hommes. Vous en voyez » une multitude qui ſe mêlent de la république, & forment de vaſtes » entrepriſes qui bientôt s'en déſiſtent honteuſement, rebutés ſoit par » les contradictions d'un peuple volage, ſoit par le ſentiment de leur » propre incapacité ». Cette verſion eſt preſque littérale. (Note de l'ancien éditeur.)

1 « Je gémis ſur-tout du malheur de la Grèce, qui, voulant s'il-

raiſon de donner à un homme le commandement d'une ville ou d'une armée. * La fermeté doit être le partage d'un chef. Tout homme eſt capable de gouverner, s'il eſt conſtant.

LE CHŒUR.

Que les querelles ſont terribles, quand elles naiſſent entre deux frères !

AGAMEMNON.

Je puis me plaindre de vous à mon tour. Je le ferai à plus juſte titre & en peu de mots, plus modéré envers un frère que vous ne l'avez été envers moi. † La modération eſt compagne de la probité. Quelle fureur, dites-moi, vous fait reſpirer le ſang & le carnage ? qui vous a offenſé ? que prétendez-vous ? jouir d'un heureux hymen. Eſt-il en mon pouvoir de vous le procurer. Si vous avez mal conſervé votre conquête, dois-je être la vic-

» luſtrer par une glorieuſe entrepriſe, laiſſe des barbares, hommes de » néant, s'échapper de ſes mains avec un rire inſultant, à cauſe de » ta fille & de toi ».

* Il ne s'agit ici ni de fermeté ni de conſtance : il eſt queſtion de prudence & de ſens commun. νοῦν χρὴ τὸν στρατηλάτην ἔχειν πόλεως. « Quand on ſe mêle de gouverner, il faut du ſens, dit Ménélas : » donnez-moi le premier venu, pourvu qu'il ait de la prudence, ξύνεσιν, » voilà celui qui doit commander ». Le P. Brumoy a voulu adoucir ce qu'il y a de dur en cette morale. (Note de l'ancien éditeur.)

† Dans le Grec, « je laiſſe les injures à ces ames baſſes qui ne » ſçavent rougir de rien ». (Note de l'ancien éditeur.)

time d'une faute dont je ſuis innocent ? * eſt-ce mon rang qui bleſſe vos regards ? voulez-vous racheter une ingrate beauté aux dépens de la raiſon & de l'honneur ? † un plaiſir ſi chèrement vendu eſt indigne d'un homme de bien. Quant à mon changement, ſi j'ai quitté un mauvais parti pour en ſuivre un plus juſte, ſuis-je condamnable ? ou plutôt ne l'êtes-vous pas beaucoup plus, vous qu'un dieu favorable a délivré d'une furie, & qui voulez la reprendre, quelque prix qui en doive coûter ? des amans aveugles firent un vœu téméraire ; § l'amour fut le dieu ⁜ qui vous le dicta auſſi-bien

* « C'eſt, dites-vous, mon ambition qui vous choque. Mais » n'eſt-ce point plutôt, &c. » φιλότιμον, veut dire ambition. (Note de l'ancien éditeur.)

† πονηρȣ̃ φωτὸς ἡδοναὶ κακαί. « Les plaiſirs des méchans, ſont des » plaiſirs qui leur reſſemblent ». Mais le P. Brumoy veut abſolument de la politeſſe. Cependant deux lignes après, l'Agamemnon François traite Hélène de furie dans la traduction, pendant que le Grec ſe contente de l'appeler une méchante femme. (Note de l'ancien éditeur.)

§ Ἐλπὶς Θεός, dit le Grec, ſpes dea. Cela revient au mot que j'ai ſubſtitué.

⁜ Avant ces mots, je trouve une omiſſion. « Penſez-vous, dit » Agamemnon, qu'ils le firent [ce vœu] en votre conſidération ? non, » l'amour fut le dieu, &c ». (Note de l'ancien éditeur.)

ULYSSE.

Mais ſans vous ce ſerment que l'amour a dicté,
Libres de cet amour, l'aurions-nous reſpecté ?

Racine, acte I, ſcène III.

qu'à eux. Qu'ils l'accompliſſent donc avec vous. Un jour viendra (je l'eſpère), que vous reconnoîtrez combien ce ſerment fut frivole & forcé. Je déclare pour moi que je ne ſerai point le bourreau de mes enfans. Pourſuivez, tant qu'il vous plaira, la vengeance inique d'une perfide épouſe. C'eſt votre paſſion. Mais il m'en coûteroit trop de larmes, ſi j'étois aſſez injuſte pour livrer mon ſang aux Grecs. Voilà nettement & en un mot ma penſée. Si vous ne voulez vous rendre à la raiſon, je ſçaurai ſoutenir mes droits. .

LE CHŒUR.

Ce [1] diſcours d'Agamemnon eſt bien différent de ſes promeſſes paſſées. Mais peut-on le blâmer de vouloir épargner ſon ſang ?

MÉNÉLAS.

Malheureux que je ſuis ! hélas, il ne me reſte donc plus d'amis.

AGAMEMNON.

Ne les forcez pas à ſe perdre, & ils vous ſerviront.

MÉNÉLAS.

Comment puis-je en vous reconnoître mon frère ?

1 Ici recommence le vers ïambe qui n'eſt point changé, juſqu'à l'intermède du chœur.

AGAMEMNON.

J'épouse vos ſentimens juſtes, & non pas vos fureurs.

MÉNÉLAS.

Mais un ami ne doit-il pas entrer dans les peines de ſon ami ?

AGAMEMNON.

Mettez-moi à l'épreuve quand il s'agira de vous ſervir, & non quand il faudra m'accabler de douleur [1].

MÉNÉLAS.

L'intérêt de la Grèce ne vous touche donc plus ?

AGAMEMNON.

La Grèce eſt troublée, comme vous, par quelque noire divinité.

MÉNÉLAS.

Je le vois, l'éclat du ſceptre vous éblouit, & vous fait trahir ſans pitié votre frère ; hé bien, je trouverai d'autres reſſources, & j'emploierai d'autres amis.

1 « Exhorte-moi lorſque tu me feras quelque bien, & non dans le » temps où tu me plonges dans la douleur ».

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN ENVOYÉ.

L'ENVOYÉ.

Je * viens, ô roi des Grecs, heureux Agamemnon, je viens d'amener votre fille Iphigénie; la reine votre épouſe l'accompagne avec le petit Oreſte. Abſent depuis un temps ſi long [1], vous allez jouir

* EURIBATE.

La reine, dont ma courſe a devancé les pas,
Va remettre bientôt ſa fille entre vos bras....
Déjà de leur abord la nouvelle eſt ſemée;
Et déjà de ſoldats une foule charmée,
Sur-tout d'Iphigénie admirant la beauté,
Pouſſe au ciel mille vœux pour ſa félicité.
Les uns avec reſpect environnoient la reine;
D'autres me demandoient le ſujet qui l'amène.
Mais tous ils confeſſoient que ſi jamais les dieux
Ne mirent ſur le trône un roi plus glorieux,
Également comblé de leurs faveurs ſecrettes,
Jamais père ne fut plus heureux que vous l'êtes.

AGAMEMNON.

Eurybate, il ſuffit. Vous pouvez nous laiſſer,
Le reſte me regarde, & je vais y penſer.

Racine, acte I, ſcène III.

1 « Depuis un temps ſi long ». Quand on eſt éloigné de ſa patrie, ne fût-ce que pour quelques mois, le temps, dit Homère, paroît toujours long & pénible.

à loiſir d'une ſi chère vue. La fatigue du voyage les retient ſur les bords d'une fontaine pure, où elles ſe repoſent. Nos courſiers paiſſent dans la prairie [1]. J'ai couru tout préparer & vous annoncer cette nouvelle déjà répandue dans l'Aulide. L'arrivée de votre fille pouvoit-elle ſe cacher ? toute l'armée eſt accourue en foule autour de la princeſſe. Les grands & les heureux attirent les regards & la vénération des hommes. « Quel » hymen, diſoient-ils à l'envi, ou quelle fête lui » prépare-t on ? ſeroit-ce qu'Agamemnon a ſou- » haité de la revoir après une ſi longue abſence ? » ſans doute, diſoient d'autres, qu'on veut * la » préſenter à Diane, déeſſe tutélaire de l'Aulide. » Quelle heureuſe main doit la conduire à l'autel » ? mais pourquoi vous arrêter par ces diſcours ? préparez le ſacrifice, ornez vos têtes de fleurs ; & vous, ô Ménélas, diſpoſez tout pour les réjouiſſances de l'hymen. Que le bruit de la danſe & le doux ſon des inſtrumens raniment le palais ! voici un jour fortuné pour Iphigénie.

1 Littéralement : « Nous les avons lâchées (les jumens) dans » l'herbe des prés, pour qu'elles goûtent la nourriture » : Le précédent éditeur a cru qu'il s'agiſſoit du repas des princeſſes, & il fait à cette occaſion le reproche au P. Brumoy de déguiſer les mœurs antiques ; ce reproche n'eſt pas ſans fondement à d'autres égards ; mais ici le traducteur me paroît fidelle.

* Pour la diſpoſer à ſon hymen, ſuivant la coutume.

AGAMEMNON.

C'eſt aſſez : retirez-vous [1]. La fortune favorable aura ſoin du reſte.

SCÈNE IV.

AGAMEMNON*, MÉNÉLAS.

AGAMEMNON.

INFORTUNÉ père †, que dis-tu [2] ? qui dois-tu plaindre d'abord ? ah, c'eſt par toi-même que tu

1 « Entre dans le palais ». C'eſt-à-dire, dans la tente royale ; car l'armée étoit campée en Aulide.

* Il y a des commentateurs qui prétendent que Ménélas ſe retire & revient incontinent après. Ils ont tort, la ſuite montre qu'il doit demeurer ſur la ſcène, outre que les anciens étoient fort attentifs à ne faire entrer ou ſortir leurs acteurs qu'avec légitime raiſon.

† AGAMEMNON.

Juſte ciel, c'eſt ainſi qu'aſſurant ta vengeance,
Tu romps tous les reſſorts de ma vaine prudence.
Encor ſi je pouvois, libre dans mon malheur,
Par des larmes au moins ſoulager ma douleur !
Triſte deſtin des rois ! eſclaves que nous ſommes
Et des rigueurs du ſort & des diſcours des hommes,
Nous nous voyons ſans ceſſe aſſiégés de témoins,
Et les plus malheureux oſent pleurer le moins.

Racine, acte I, ſcène V.

2 « Que dirai-je ». Il parle toujours à la première perſonne : ce tour me ſemble plus naturel.

dois commencer. Dans quels pièges le deſtin t'a jeté ! la cruelle fortune, plus vigilante que toi, a rompu toutes tes meſures ; & tu n'oſes pleurer ! heureux ceux qu'elle a fait naître dans l'obſcurité ! elle leur laiſſe du moins la reſſource de la plainte & des larmes *. Ce triſte avantage nous eſt refuſé. Eſclaves couronnés de nos peuples, nous les avons pour tyrans. Roi, je rougis de verſer des pleurs, & père déplorable, j'ai honte de n'en pas répandre. C'eſt peu : comment aborder mon épouſe ? que lui dire ? quel accueil lui ferai-je ? elle m'a perdu en arrivant en Aulide ſans mon aveu : mais enfin, une mère n'a-t-elle pas droit de conduire ſa fille à un hymen préparé ? hélas, en amenant ce qu'elle a de plus cher au monde, elle n'a que trop bien ſervi ma perfidie. D'autre part, quel retour de tendreſſe quand je ſonge à cette infortunée fille, deſtinée, non plus à Achille, mais à Pluton ? je crois déjà la voir à mes pieds m'accabler de reproches, & me dire : « Père barbare, eſt-ce là » l'hymen que vous me prépariez ? puiſſiez-vous, » puiſſent tous ceux qui vous ſont chers en célébrer » un pareil » ! je crois voir à ſes côtés Oreſte s'écrier en bégayant †, « ah, Paris, pourquoi

* Il faut ἄποντα ταῦτα dans le texte. Hæc abſunt à nobis, au lieu de ἅπαντα, qui ne fait aucun ſens raiſonnable, quoi qu'en diſe Barnes.

† Ce n'eſt point certainement Oreſte qui dit, ni qui peut dire ce

» enlevois-tus Hélène? c'est toi qui m'as causé tous » ces maux ».

LE CHŒUR.

Mon cœur est attendri, & je prends au malheur de ces princes toute la part qu'une étrangère y doit prendre [1].

MÉNÉLAS.

Souffrez *, mon frère, que je touche votre main en signe de paix.

AGAMEMNON.

J'y consens; vous êtes le vainqueur, & je suis le malheureux.

MÉNÉLAS.

Je jure par Pelops votre aïeul & le mien [2], que je vous parlerai à cœur ouvert & sans artifice. Quand j'ai vu les larmes couler de vos yeux, je l'avoue, mes entrailles se sont émues, je n'ai pu retenir mes pleurs. Non, je ne suis plus ce cruel

qui suit: Ah! Paris, &c. c'est la réflexion d'Agamemnon lui-même. « Je m'imagine entendre le petit Oreste qui crie d'une voix lamen- » table, sans sçavoir pourquoi. Ce n'est encore qu'un enfant...... » hélas, hélas, malheureux Paris, en quel gouffre de maux me pré- » cipite ton fatal hymen ». (Note de l'ancien éditeur.)

1 Comme étrangères, les femmes du chœur devoient être plus touchées du malheur d'Agamemnon, que du bien général de la Grèce.

* Coutume grecque pour marquer qu'on se réconcilioit. On touchoit le menton pour supplier, comme Iphigénie le fait dans la suite en se jetant aux pieds d'Agamemnon.

2 « Et par Atrée, notre pere commun ».

Ménélas qui voulois vous persuader d'immoler votre fille. J'entre dans vos sentimens. Ne la sacrifiez point à mes intérêts. Il n'est pas juste que je sois satisfait, & que vous soyez malheureux. Que prétends-je en effet ? un doux hymen ! ne puis-je pas me le procurer, si je le veux ? mais en vous perdant, je ne trouve qu'une ingrate & je perds un frère. J'étois aveugle, j'ai ouvert les yeux, & je vois qu'il est * atroce à un père d'immoler ses enfans. † La pitié est entrée dans mon cœur à la seule pensée d'une fille de mon frère, égorgée sur les autels pour ma querelle. Qu'a cette princesse à démêler avec Hélène ? congédions l'armée : qu'elle parte d'Aulide. Cessez donc, ô mon frère, cessez de m'attendrir par vos pleurs. Si un cruel oracle menace votre fille, cela ne me regarde plus, & je déclare que je n'y prends nulle part. C'en est fait, je quitte un parti barbare pour me rendre à la raison. Je dois ce changement à ma tendresse

* Je doute que ce tour soit françois : je traduirois donc : « J'ai » conçu le malheur d'un père réduit à immoler ses propres enfans ».
(Note de l'ancien éditeur.)

† ULYSSE.

Je suis père, seigneur, & foible comme un autre.
Mon cœur se met sans peine à la place du vôtre,
Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis prêt de pleurer.
Racine.

pour un frère. C'eſt le propre du ſage de s'en tenir au plus juſte parti [1].

LE CHŒUR.

Généreux ſentimens, & dignes de la race de Tantale ! ô Ménélas, vous ne dégénérez point de vos ancêtres.

AGAMEMNON.

Oui, un changement ſi peu attendu me touche : je reconnois mon frère.

MÉNÉLAS.

L'intérêt * diviſe trop ceux que le ſang unit. J'abhorre une liaiſon que les diſſenſions mutuelles déchirent.

AGAMEMNON.

Il eſt vrai. Mais hélas ! votre changement ne me rend point ma fille. J'en ſuis venu à la cruelle néceſſité de tremper mes mains dans ſon ſang.

MÉNÉLAS.

Comment ? qui vous force à la faire périr ?

AGAMEMNON.

Les Grecs, toute l'armée.

MÉNÉLAS.

Nullement, ſi vous renvoyez Iphigénie.

« 1 C'eſt le caractère de l'homme droit de ſe rendre toujours à » l'avis qu'il croit le meilleur ».

* « Vois-je une famille diviſée par quelque intérêt d'amour ou » d'avarice, dès-là j'abhorre une liaiſon, &c ». C'eſt en effet ce que dit Euripide. (Note de l'ancien éditeur.)

AGAMEMNON.

J'ai pu cacher le reste aux Grecs, puis-je leur céler son départ [1] ?

MÉNÉLAS.

Devez-vous craindre une multitude aveugle ?

AGAMEMNON.

Calchas lui découvrira le funeste oracle.

MÉNÉLAS.

Faites expirer votre secret avec lui. Quoi de plus aisé ?

AGAMEMNON.

Tout pontife est avide de gloire, & respecté, quelque méchant qu'il soit.

MÉNÉLAS.

Tout pontife est utile & nuisible *; on peut s'en servir ou s'en défaire, à son gré.

1 « Supposons que je puisse cacher son départ : à un autre égard, je » tenterai vainement de me couvrir des ombres du mystère ». Ménélas répond : « A quel égard ? devez-vous &c ».

* Ce vers & le précédent en grec signifient ce que je leur fais signifier, ou bien ils sont froids. La traduction latine, trop exactement littérale, ne les rend point 2.

2. Voici le sens littéral de ces deux vers :

AGAMEMNON. « Toute la race des devins est méchante & ambi» tieuse.

AGAMEMNON.

Mais vous ne touchez pas le véritable ſujet de crainte qui me vient à l'eſprit.

MÉNÉLAS.

Je ne puis le deviner, ſi vous ne l'exp[illegible]ſez.

AGAMEMNON.

Le voici, Ulyſſe [1] ſçait tout.

MÉNÉLAS.

Ulyſſe ne peut nous nuire en rien.

AGAMEMNON.

Vous connoiſſez ſa ſoupleſſe, ſes manières inſinuantes & populaires.

MÉNÉLAS.

Et de plus ſon ambition démeſurée.

AGAMEMNON.

Figurez-vous * donc Ulyſſe qui harangue au

MÉNÉLAS. « Elle n'eſt rien : elle eſt inutile, ſa préſence n'eſt bonne » à rien ».

Ou bien,

« Sa préſence n'eſt point inutile ni utile ».

C'eſt la ponctuation qui détermine la différence de ces deux ſens. On peut ſoupçonner dans le texte quelqu'altération, ou peut-être quelque double ſens qui nous échappe.

1 « Le fils de Siſyphe ». Il falloit conſerver cette qualification injurieuſe.

* ULYSSE.

Penſez-vous que Calchas continue à ſe taire,
Que ſes plaintes, qu'en vain vous voudrez appaiſer,

milieu

milieu des Grecs, qui leur révéle l'oracle dicté à Calchas; qui leur dit que j'ai promis le ſacrifice de ma fille, & que j'ai refuſé d'accomplir ma promeſſe. Il entraînera toute l'armée par ſon éloquence: il la contraindra de nous égorger, & ma fille après nous. Si je fuis en Argos, les Grecs réunis fondront ſur moi, & renverſeront mes états. Voilà tous mes malheurs. O dieux, où me réduiſez-vous dans ces triſtes conjonctures! cher Ménélas, vous le voyez, vos conſeils ne ſont plus de ſaiſon [1]. Je ne vous demande qu'une grâce: en paſſant par le camp, faites en ſorte que Clytemneſtre ignore

Laiſſent mentir les dieux ſans vous en accuſer?
Et qui ſçait ce qu'aux Grecs fruſtrés de leur victime,
Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime?
Gardez-vous de réduire un peuple furieux,
Seigneur, à prononcer entre vous & les dieux.

Racine, acte I, ſcène III.

AGAMEMNON.

Seigneur, de mes efforts je connois l'impuiſſance;
Je cède, & laiſſe aux dieux opprimer l'innocence.
La victime bientôt marchera ſur vos pas;
Allez: mais cependant faites taire Calchas,
Et m'aidant à cacher ce funeſte myſtère,
Laiſſez-moi de l'autel écarter une mère.

Acte I, ſcène V.

1 Vous le voyez, vos conſeils &c. Addition du traducteur.

mon fatal ſecret juſqu'à ce que j'aie immolé ſa fille à Pluton. Par-là j'aurai la foible conſolation d'être moins malheureux * : & vous, ô étrangères, gardez ſur tout ceci un ſilence inviolable.

INTERMÈDE

LE CHŒUR.

STROPHE.

Suites [1] affreuſes d'un fol amour ! heureux ceux qu'unit un chaſte & tranquille hymen ſous les lois de la ſage déeſſe Vénus. La fureur au contraire agite ceux que Cupidon a bleſſés de ſes flèches. Ce dieu aux treſſes blondes a deux ſortes de traits. Par l'une il fait le bonheur de la vie, par l'autre il y jette le trouble & la confuſion. Écartez, charmante Vénus, écartez de nos cœurs ces traits empoiſonnés. Quelque beauté & de chaſtes amours, voilà tout ce que nous vous demandons. Faites-moi goûter vos douceurs, & garantiſſez-moi de votre ivreſſe.

* La beauté du vers grec n'eſt pas rendue :

Ὡς ἐπ' ἐλαχίστοις δακρύοις πράσσω κακῶς.

Ut in paucioribus lacrimis exiſtam miſer.

« Ce ſera du moins en mon malheur quelques larmes de moins qu'il » m'en coûtera ». (Note de l'ancien éditeur.)

1 Suites affreuſes d'un fol amour. Addition du traducteur.

ANTISTROPHE.

Les * mœurs des hommes ſont bien différentes, ainſi que leurs caractères. Les bonnes mœurs ſont en tout temps un tréſor ineſtimable. L'éducation les polit & contribue à la vertu. La pudeur qui fait les bonnes mœurs, a encore une autre qualité quand elle eſt jointe à la ſageſſe : elle apprend à connoître les bienſéances, & répand ſur la vie une gloire qui ne vieillit point. N'eſt-il pas glorieux en effet d'aſpirer à cette vertu qui retient les femmes dans les bornes d'un ſaint nœud, & qui, plus variée dans les hommes, rend par eux les villes floriſſantes ?

ÉPODE.

O berger Paris, vous parûtes dans les pâturages d'Ida †, le lieu de votre naiſſance, au milieu de vos troupeaux. Tandis qu'ils bondiſſent ſur l'herbe, vous chantez des airs étrangers ſur la flûte Phry-

* Cette antiſtrophe n'eſt pas le morceau le moins difficile de la pièce. Tous les commentateurs l'ont ſenti, car ils en ont dit peu de choſe. Après l'avoir ſouvent remaniée, je crois avoir ſaiſi à peu près le ſens. C'eſt une morale. Euripide moraliſe ſouvent [1].

1 L'obſcurité de cette ſtrophe vient de ce que le texte eſt corrompu : il y auroit bien des changemens à propoſer à la traduction de toute cette ode ; mais les détails néceſſaires pour juſtifier de tels changemens groſſiroient trop ce commentaire.

† « C'eſt toi, Paris, c'eſt ton funeſte voyage dans la Grèce, qui » cauſe tous nos maux. Né ſur le mont Ida, tu conduiſois les trou- » peaux de ton père dans les gras pâturages, &c ». Cette verſion fait un ſens plus ſuivi. (Note de l'ancien éditeur.)

gienne, à l'imitation des chalumeaux * d'Olympus. Les déesses vous font l'arbitre de leur beauté. Votre voyage en Grèce en est le prix. Vous entrez dans le palais d'Hélène [1], vous donnez & vous prenez de l'amour. Amour fatal, qui jette le désordre dans la Grèce, & qui l'entraîne toute entière sur des vaisseaux à la perte de Pergame !

* Olympus, excellent joueur de flûte & disciple de Marsyas, inventa, dit le scholiaste d'Aristophane, une nouvelle méthode. On croit que c'est l'accord de la flûte & du luth.

1 « Dans le palais décoré d'yvoire, où tes yeux rencontrant ceux » d'Hélène lui inspirèrent de l'amour, & portèrent le trouble dans ton » propre cœur ».

ACTE III.

SCÈNE* PREMIÈRE.

LE CHŒUR.

Que la fortune des grands eſt riante ! jetez les yeux ſur la princeſſe Iphigénie & ſur Clytemneſtre ; admirez l'éclat de leur naiſſance & de leur fortune. [1] Il faut l'avouer, ce ſont les dieux qui communiquent une partie de leur grandeur aux foibles mortels. Arrêtez, femmes de Chalcis, recevons la reine qui va deſcendre de ſon char. Soutenons la de nos mains, & préſentons-lui nos reſpects.

* J'ai cru devoir m'écarter un peu de ceux qui ont diſtribué les actes & les ſcènes de cette pièce. Ils croient que le chœur finit par ce morceau l'intermède précédent, & que Clytemneſtre commence le troiſième acte. Mais l'interruption du chant, & la manière dont Clytemneſtre répond en entrant aux civilités des femmes de Chalcis, marquent évidemment que ces femmes apperçoivent de loin le char de la reine, & commencent l'acte en ſe diſpoſant à la recevoir. Quand on fait réflexion à la grandeur des théâtres antiques, on ne doit plus être ſurpris d'y voir paroître un équipage complet. Les anciens s'appliquoient à rendre l'action théâtrale toute ſemblable à l'action réelle. Les machines des anciens étoient plus variées & plus ingénieuſes que les nôtres.

1 « Les riches & les puiſſans ſont des dieux aux yeux des mortels peu » fortunés ».

Interrompons nos chants pour recevoir la fille d'Agamemnon, ne l'affligeons point par un triste présage, & n'inspirons ni chagrin ni crainte à des princesses étrangères comme nous en Aulide.

SCÈNE II.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ORESTE, SUITE.

CLYTEMNESTRE dans son char.

Vos manières & vos paroles sont pour nous un présage heureux, & le gage d'un doux hymen pour lequel j'amène ma fille.... qu'on tire du char les présens que je lui destine, & qu'on les fasse transporter au palais.... ça descendez, ma fille; & vous, recevez-là doucement dans vos bras, & la conduisez.... Que quelqu'une me donne la main.... Vous autres, placez-vous devant ces chevaux au regard terrible, de peur qu'ils n'épouvantent cet enfant [1]. Prenez le petit

1 « Que quelqu'une de vous me prête l'appui de sa main, pour » que je quitte sans accident le siège où je suis assise, & que les » autres se tiennent auprès des chevaux attelés, car l'œil des chevaux » conçoit aisément l'épouvante & les rend indociles à la voix. Prenez » aussi cet enfant, Oreste, fils d'Agamemnon : car il est encore dans » l'âge où l'on ne peut expliquer sa pensée ».

Oreste. . . . *. Quoi, cher enfant, tu dors ? l'ébranlement du char t'a donc assoupi ? réveille-toi, pour être témoin de l'hymenée de ta sœur. Déjà considérable par ta naissance, tu vas le devenir encore plus par l'alliance du fils de Thétis égal aux dieux.... Demeurez à mes côtés, ma fille ; & faites dire, en vous montrant à ces femmes étrangères, que je suis une mère fortunée.... Voici votre père ; allons à sa rencontre.

SCÈNE III.

LES MÊMES, AGAMEMNON.

IPHIGÉNIE.

MADAME, me seroit-il permis de l'embrasser après une si longue absence ?

CLYTEMNESTRE.

O mon époux & mon roi [1], époux si justement révéré †, vous nous voyez rendues à vos ordres.

* Ce détail est d'une grande naïveté. S'il choque nos mœurs, on doit le passer du moins à un siècle où l'on ne rougissoit point encore, parmi les grands, des noms de mère & de père, d'épouse & d'époux, enfin où les sentimens de la nature osoient encore éclater avec noblesse.

1 « Epoux qui fais toute ma gloire, ô roi Agamemnon, &c ».

† Ainsi parloient à leurs maris les femmes d'autrefois :

IPHIGÉNIE.

Seigneur, où courez-vous, & quels empressemens
Vous dérobent si-tôt à mes embrassemens ?

IPHIGÉNIE.

O mon père, ne vous offensez pas de ma hardiesse : une longue absence me donne droit à vos embrassemens.

AGAMEMNON.

Embrassez-moi, ma fille ; je connois votre tendresse pour un père ; elle passe celle de mes autres enfans.

A qui dois-je imputer cette fuite soudaine ?
Mon respect a fait place aux transports de la reine.
Un moment à mon tour ne vous puis-je arrêter ?
Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater ?
Ne puis-je.....

AGAMEMNON.

Hé bien, ma fille, embrassez votre père.
Il vous aime toujours.

IPHIGÉNIE.

Que cet amour m'est chère !
Quel plaisir de vous voir & de vous contempler,
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller ?
Quels honneurs ! quel pouvoir ! déjà la renommée
Par d'étonnans récits m'en avoit informée.
Mais que, voyant de près ce spectacle charmant,
Je sens croître ma joie & mon étonnement !
Dieux ! avec quel amour la Grèce vous révère !
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père !

AGAMEMNON.

Vous méritiez, ma fille, un père plus heureux.

IPHIGÉNIE.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux ?

IPHIGÉNIE.

O mon père, quelle eſt ma joie de vous revoir après un temps ſi long!

AGAMEMNON.

Je puis vous dire la même choſe. La mienne n'eſt pas moindre.

A de plus grands honneurs un roi peut-il prétendre ?
J'ai cru n'avoir au ciel que des grâces à rendre.

AGAMEMNON.

Grands dieux ! à ſon malheur dois-je la préparer ?

IPHIGÉNIE.

Vous vous cachez, ſeigneur, & ſemblez ſoupirer.
Tous vos regards ſur moi ne tombent qu'avec peine.
Avons-nous ſans votre ordre abandonné Mycène ?

AGAMEMNON.

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux :
Mais les temps ſont changés auſſi-bien que les lieux.
D'un ſoin cruel ma joie eſt ici combattue.

IPHIGÉNIE.

Hé, mon père, oubliez votre rang à ma vue ;
Je prévois la rigueur d'un long éloignement,
N'oſez-vous ſans rougir être père un moment ?....
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

AGAMEMNON.

Ah ma fille ?

IPHIGÉNIE.

Seigneur, pourſuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis, &c.

Racine, acte II, ſcène II.

IPHIGÉNIE.

Que votre tendreſſe vous a inſpiré à propos le deſſein de m'appeler en Aulide !

AGAMEMNON.

Ah, ma fille, j'ignore ſi je dois m'en féliciter ou non.

IPHIGÉNIE.

Hé, mon père, d'où vient cette froideur après avoir paru me voir ſi volontiers.

AGAMEMNON.

Accuſez-en les ſoucis inſéparables du rang que je tiens de général & de roi.

IPHIGÉNIE.

Ne pouvez-vous, hélas, vous dérober un moment à ces ſoucis, pour vous prêter à ma tendreſſe ?

AGAMEMNON.

Ne ſuis-je pas avec vous, ma fille ? vous m'occupez tout entier.

IPHIGÉNIE.

Dépoſez donc cet air de majeſté qui me glace, & prenez un front ſerein.

AGAMEMNON.

Je le prends, ma fille ; mais ce n'eſt que pour un moment, & quand je vous vois [1].

1 « Oui, ma fille, je me livre ſans réſerve au plaiſir de te voir ». Le mot ἕως ne ſignifie pas toujours JUSQUES ; c'eſt quelquefois une affirmation, OUI, VRAIMENT. Héſychius l'interprète ainſi.

IPHIGÉNIE.

Cependant je vois couler des larmes échappées malgré vous.

AGAMEMNON.

Que l'abſence qui va nous ſéparer ſera longue !

IPHIGÉNIE.

Quoi ? mon père, que dites-vous ? je ne comprends point ce diſcours ; * mais il ne m'appartient pas de pénétrer vos ſecrets.

AGAMEMNON.

Cette diſcrétion & cette prudence redoublent mes chagrins.

IPHIGÉNIE.

Hé, comment donc voulez-vous que je parle pour ranimer votre joie ?

AGAMEMNON (*à part.*)

Ah! je ne puis plus me contraindre... C'eſt aſſez, ma fille ; encore une fois, je loue votre diſcrétion.

IPHIGÉNIE.

Laiſſez la guerre de Troie, & demeurez avec vos enfans.

AGAMMEMNON.

Plût aux dieux!.... mais non, je ne puis ce que je veux ; & c'eſt là ma douleur.

* J'ai ajouté ce mot : c'eſt la penſée d'Euripide. Voyez la réponſe d'Agamemnon.

IPHIGÉNIE.

Périssent les guerres, & tous les maux que produit Ménelas!

AGAMEMNON.

Ils en perdront d'autres après m'avoir perdu.

IPHIGÉNIE.

Quelle raison vous arrêtoit si long-temps en Aulide, seigneur?

AGAMEMNON.

La même qui m'empêche encore d'en faire sortir l'armée.

IPHIGÉNIE.

Où * donc vous faudra-t-il chercher les Phrygiens?

* Mot à mot, « où dit-on qu'habitent les Phrygiens » ? Iphigénie ne devoit pas, ce semble, ignorer leur pays; mais elle pouvoit ignorer en quel lieu il faudroit les chercher & les combattre. Et voilà au fonds ce que signifie le texte, « où sont à présent les Phrygiens [1] » ?

1 En effaçant la première lettre du vers, on obtiendroit un sens plus heureux.

IPHIGÉNIE.

« Que de temps vous avez passé loin de nous dans ces
» retraites de l'Aulide!

AGAMEMNON.

» Et maintenant encore un obstacle m'arrête & m'em-
» pêche de conduire l'armée.....

IPHIGÉNIE.

» Aux lieux *où* l'on dit qu'habitent les Phrygiens?

AGAMEMNON.

» Aux lieux où plut au ciel, &c ».

AGAMEMNON.

En des lieux où plût au ciel que Paris ne fût jamais né.

IPHIGÉNIE.

Vous allez donc traverser les mers & m'abandonner.

AGAMEMNON.

Non, ma fille, vous m'accompagnerez [1].

IPHIGÉNIE.

Ah * que je me croirois heureuse, si la bienséance me permettoit de m'embarquer avec vous !

AGAMEMNON.

Quel souhait formez-vous... oui, ma fille, † vous

1 Ce mot est à double sens en grec, & ne dit point clairement : « Vous m'accompagnerez ». Iphigénie doit l'entendre ainsi : mais Agamemnon dit : « Tu vas éprouver un sort semblable au mien en » cela ». C'est-à-dire, tu vas faire une longue navigation.

* Il est bon de prier le lecteur une fois pour toutes, de vouloir bien oublier un moment notre siècle, & se transporter à celui d'Euripide. Je n'examine point si les anciens faisoient mieux que nous de porter si loin la délicatesse sur les bienséances à l'égard du sexe. Mais enfin, il n'étoit pas permis aux dames de paroître dans les lieux où se trouvoient les armées, ni même de s'entretenir avec des hommes sans des raisons très-particulières. On verra dans la suite combien ces bienséances ont gêné notre poëte, & de quelles précautions il a usé quand il a été besoin de passer par dessus.

† Il entend les eaux du Styx. Cette équivoque est plus agréable dans le grec.

passerez les eaux, n'en doutez point; alors vous pourrez vous souvenir d'un père.

IPHIGÉNIE.

M'embarquerai-je seule, ou avec la reine.

AGAMEMNON.

Seule, sans votre père, ni votre mère.

IPHIGÉNIE.

J'entends votre pensée; vous me destinez un hymen ailleurs.

AGAMEMNON.

N'en demandez pas plus. La bienséance veut que vous ignoriez mes desseins.

IPHIGÉNIE.

Revenez donc au plutôt victorieux de la guerre de Phrygie.

AGAMEMNON.

Certain sacrifice différera mon départ.

IPHIGÉNIE.

Le secret de ce spectacle sacré est réservé aux Prêtres. Je ne demande point ce que c'est.

AGAMEMNON.

Vous le sçaurez ma fille, vous y serez, & peu loin de l'autel.

IPHIGÉNIE.

Y chanterons-nous des hymnes ?

AGAMEMNON (à part [1]).

Elle eſt heureuſe au moins de ne pas m'entendre, & j'envie ſon bonheur.... Retirez-vous Iphigénie, allez vous renfermer avec vos femmes. Le plaiſir de vous embraſſer me coûte bien cher, puiſqu'il doit être ſuivi d'une triſte & longue ſéparation. (à part) O jeuneſſe, ô beauté, dignes d'un meilleur ſort! ô Troie, ô Hélene, quels maux avez-vous enfantés! C'en eſt trop: je me tais. Mes yeux ſe rempliſſent de pleurs malgré moi, quand je t'embraſſe. Adieu, retire-toi.

1 Je ne crois pas qu'Agamemnon diſe à part ce mot ni celui que le traducteur indique peu après. « Tu es plus heureuſe que moi de n'avoir » point de tels ſoucis. Mais entre dans ces appartemens, va auprès des » perſonnes de ton ſexe; & en partant, donne-moi un triſte baiſer, » donne-moi ta main droite, car tu vas t'éloigner pour long-temps de ton » père. O bouche! ô ſein! ô cheveux blonds! quelle ſource de dou- » leurs eſt devenue pour moi la ville des Phrygiens & Hélène.... » Mais je finis ces triſtes diſcours; car je ſens en te preſſant dans mes » bras, que des larmes fugitives s'échappent malgré moi de mes yeux. » Va dans le palais ». Ce palais eſt la tente d'Agamemnon.

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

PARDONNEZ, madame, ces larmes, & cette pitié à la douleur de voir ma fille se séparer de moi pour suivre Achille. Cette séparation est heureuse, il est vrai; mais il en coûte toujours à un père, quand il livre à des mains étrangères des enfans élevés avec tant de soin sous ses yeux.

CLYTEMNESTRE.

Je n'ai point cette foiblesse. Sachez que ma douleur ne sera pas moindre quand il faudra me séparer d'Iphigénie. Mais enfin il le faut. Son âge & la loi commune l'exigent. Venons à l'époux destiné. Vous me l'avez nommé. Apprenez-moi sa naissance & son pays.

AGAMEMNON.

Ægine * étoit fille d'Asopus. . .

* Ce détail généalogique étoit nécessaire pour faire connoître Achille au spectateur. Quoi qu'on en dise, il ne sied pas mal dans Euripide, non plus que dans Homère. On le fait à Clytemnestre, qui n'en étoit pas instruite. Chose peu étonnante. Les femmes des anciens se piquoient peu d'être sçavantes; elles ignoroient jusqu'au nom des hommes qui n'étoient pas leurs époux.

CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Quel Dieu, ou quel mortel l'épousa ?

AGAMEMNON.

Jupiter lui-même. Il en eut pour fils Eaque, roi de l'isle Œnone *.

CLYTEMNESTRE.

Quelle postérité laissa ce roi ?

AGAMEMNON.

Pelée, celui-là même qui épousa la fille de Nérée.

CLYTEMNESTRE.

Fut-ce de l'aveu des dieux, ou contre leur gré ?

AGAMEMNON.

Jupiter la promit, & Nérée agréa cet hymen.

CLYTEMNESTRE.

Où fut-il célébré ? Dans les abîmes profonds de la mer ?

AGAMEMNON.

Non, la fête se passa sur le mont Pélion † où demeuroit Chiron.

* Œnone ou Œnopie, isle du golfe Saronique. Elle reçut successivement ces deux noms. Eaque la nomma Égine du nom de sa mère.

Æacus Æginam genitricis nomine dixit.
Ovid. MÉTAM. l. 7.

† Mont entre le golfe Pélasgique & la mer Égée.

CLYTEMNESTRE.

Quoi? dans le pays qu'on dit être habité par les Centaures [1]?

AGAMEMNON.

Là même. Les dieux s'y trouvèrent pour célébrer cette fête.

CLYTEMNESTRE.

Achille † fut-il élevé par Pelée, ou bien par Thétis?

AGAMEMNON.

Le père confia à Chiron l'éducation de son fils, de peur que le commerce des méchans ne corrompît ses mœurs.

1 Les poëtes racontent que c'étoient des monstres, moitié hommes, moitié chevaux, qui habitoient un canton de la Thessalie. On sçait que la cavalerie Thessalienne étoit la plus estimée de la Grèce : & c'est ce qui a donné naissance à cette fable. Chiron, fils de Saturne & de Philyra, fut le plus célèbre de tous, grand astronome, grand médecin, & d'une prudence consommée : c'est lui qui est connu parmi les signes du Zodiaque sous le nom de Sagitaire. (Note de l'ancien éditeur).

Le précédent éditeur, de qui j'emprunte cette note, ajoute qu'il est un peu surprenant que Clytemnestre soit si bien instruite sur le fait de Chiron & ne connoisse pas Achille. Il n'a pas pris garde que Clytemnestre ne connoît Chiron que sur sa grande réputation de sagesse. C'est au nom du Pélion qu'elle reconnoît la patrie des Centaures. Le P. B. a eu raison de justifier Euripide. Clytemnestre ne dit rien qui ne s'accorde avec l'ignorance où le poëte la suppose. Elle ne sçait que le nom de son gendre & celui de sa mère. Aussi ne demande-t-elle point ces noms-là, mais seulement si c'est sa mère ou son père qui ont présidé à son éducation.

† Les anciens s'informoient de l'éducation autant que de la naissance pour juger des hommes.

CLYTEMNESTRE.

J'admire la ſageſſe de Chiron qui l'éleva, & plus encore celle de Pelée, qui choiſit un ſi ſage gouverneur.

AGAMEMNON.

Voilà l'époux que je deſtine à votre fille.

CLYTEMNESTRE.

Il n'eſt point à dédaigner. Dites-moi préſentement quel climat de la Grèce il habite.

AGAMEMNON.

Vers le fleuve Apidanus, dans les confins de la Phthie *.

CLYTEMNESTRE.

Amenera-t-il ſi loin Iphigénie [2] ?

AGAMEMNON.

C'eſt à ſon époux à décider.

CLYTEMNESTRE.

Qu'ils vivent heureux ! je conſens à cet hymen. Mais quand ſe fera-t-il ?

AGAMEMNON.

Quand [3] l'aſtre de la nuit aura rempli tout ſon diſque †.

* Phthie, capitale de la Phthiotide en Theſſalie, entre le golfe Pélaſgique & le golfe Maliaque 1.

1 Il falloit donc écrire : « Dans les confins de Phthie ou de Phthiotide ».

2 « C'eſt là qu'il conduira notre chère Iphigénie » ?

3 « Lorſqu'arrivera le cercle heureux de la lune ». Je ne vois pas de raiſon d'exclure cette épithète : elle eſt très-analogue aux ſuperſtitions anciennes.

† A la pleine lune.

CLYTEMNESTRE.

Avez-vous eu ſoin d'immoler les victimes ordinaires à la déeſſe qui préſide aux mariages ?

AGAMEMNON.

J'en prendrai ſoin. Voilà ce qui m'occupe uniquement.

CLYTEMNESTRE.

Ne ferez-vous pas enſuite le banquet nuptial ?

AGAMEMNON.

Quand j'aurai immolé les victimes que je dois aux dieux.

CLYTEMNESTRE.

Où [1] préparera-t-on le feſtin pour les dames & pour moi ?

AGAMEMNON.

Ici proche les vaiſſeaux.

CLYTEMNESTRE.

Cela eſt juſte. * Si pourtant vous y conſentez, je ferai [2].....

1 « Où préparerai-je le repas des femmes » ?

* Le grec met συνένεγκαι δ'ὅμως ; Canterus traduit, « confer tamen aliquid ». Que veut dire cela ? J'ai ſuivi Brodeau, qui traduit plus ſenſément, « conſentias modò » ; & j'ai ajouté un mot interrompu pour préparer ce que va dire Agamemnon. Cela me paroît plus heureux & plus naturel. Ma hardieſſe à employer quelquefois ces ſens ſuſpendus, eſt certainement juſtifiée par le texte même.

2 « Il ſuffit ; c'eſt une néceſſité. Puiſſe cette fête n'en être pas » moins heureuſe ». Muſgrave prouve par des exemples, que c'eſt le ſens de cette phraſe diſcutée par le P. Brumoy. Ce commentateur propoſe une correction que ma traduction ne ſuppoſe point.

AGAMEMNON.

Madame, sçavez-vous ce que vous devez faire? je vous conjure de ne me pas refuser.

CLYTEMNESTRE.

Parlez. Ma complaisance * vous est assez connue.

AGAMEMNON.

C'est † à moi de paroître dans les lieux où

* Je n'ai osé traduire OBÉISSANCE; le terme est trop fort & trop choquant pour notre siècle.

† AGAMEMNON.

Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée;
Tout y ressent la guerre & non point l'hymenée.
Le tumulte d'un camp, soldats & matelots,
Un autel hérissé de dards, de javelots,
Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,
Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille,
Et les Grecs y verroient l'épouse de leur roi,
Dans un état indigne & de vous & de moi.
M'en croirez-vous? laissez de vos femmes suivie,
A cet hymen sans vous marcher Iphigénie.

CLYTEMNESTRE.

Qui, moi? que remettant ma fille en d'autres bras
Ce que j'ai commencé je ne l'achève pas?
Qu'après l'avoir d'Argos emmenée en Aulide,
Je refuse à l'autel de lui servir de guide?
Dois-je donc de Calchas être moins près que vous?
Et qui présentera ma fille à son époux?
Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée......

Achille se trouvera ; mais vous[1] . . . .

CLYTEMNESTRE.

Quoi, vous ferez sans moi ce que ma qualité de mère exige que je fasse ?

AGAMEMNON.

Nous ferons la cérémonie en présence de l'armée. Il ne convient pas aux femmes d'y paroître[2].

CLYTEMNESTRE.

Où voulez-vous donc que soit alors la mère d'Iphigénie ?

AGAMEMNON.

A Argos. Partez, retournez vous renfermer avec vos filles.

CLYTEMNESTRE.

Que je parte ! que j'abandonne Iphigénie ? & qui donc portera la torche nuptiale.

AGAMEMNON.

J'avois plus espéré de votre complaisance,
Mais puisque la raison ne vous peut émouvoir,
Puisqu'enfin ma prière a si peu de pouvoir,
Vous avez entendu ce que je vous demande ;
Madame, je le veux, & je vous le commande.
Obéissez.

Racine.

1 Mais vous. . . . Addition du traducteur.

2 Le grec dit seulement : « Je livrerai votre fille à son époux en » présence des Grecs ». Cette phrase, IL NE CONVIENT PAS, &c. est une addition qui me paroît superflue.

AGAMEMNON.

Moi.

CLYTEMNESTRE.

Vous ! la bienſéance le défend, & vous ne l'ignorez pas [1].

AGAMEMNON.

La bienſéance défend auſſi que vous paroiſſiez au milieu d'une armée.

CLYTEMNESTRE.

Elle veut qu'une mère préſente ſa fille à ſon époux.

AGAMEMNON.

Elle veut que vos filles qui ſont à Argos, ne demeurent pas plus long-temps ſans vous.

CLYTEMNESTRE.

Beau [2] ſujet de précipiter mon retour ! ne ſont-elles pas renfermées dans le palais ?

AGAMEMNON.

Madame, c'en eſt trop. Je le veux, partez, obéiſſez [3].

1 On voit par cet exemple & par d'autres, que c'étoit chez les Grecs la mère de l'épouſe qui portoit la torche nuptiale. Chez les Romains, c'étoit un jeune garçon, & il falloit que ſon père & ſa mère fuſſent encore vivans. Patrimi & matrimi pueri prætextati tres nubentem deducunt, unus qui facem profert ex ſpina alba, quia noctu nubebant. FESTUS.

2 Beau ſujet &c. Cette exclamation n'eſt point dans le grec, ni rien qui en rappelle l'idée. Clytemneſtre dit ſimplement : « Elles » ſont ſous une garde sûre dans l'appartement qui leur eſt réſervé ».

3 De tous ces mots là, Agamemnon ne dit que le dernier.

CLYTEMNESTRE.

Non certes, je ne partirai pas. J'en jure par la déesse d'Argos *. Les soins d'un père vous regardent, laissez-moi en partage ceux d'une mère. Adieu.

SCÈNE V.

AGAMEMNON seul.

HÉLAS ! j'espérois écarter une mère. Vains efforts ! frivole espoir ! elle a éludé mes détours. Malheureux, faut-il donc que je sois réduit à inventer mille prétextes pour tromper ce que j'ai de plus cher au monde, & sans pouvoir y réussir ! allons trouver Calchas, & conférons avec lui sur le remède qu'on doit apporter aux calamités de la Grèce, sur les desirs de Diane & sur mes malheurs. Tout † homme sensé doit choisir une épouse docile, ou n'en point avoir.

* Junon.

† La maxime est un peu crue. Mais elle est d'un Grec & d'Euripide.

INTERMÈDE.

LE CHŒUR.

C'EN est fait [1], l'armée grecque verra les ondes du fleuve Simoïs : nos mille vaiſſeaux iront à Ilion ; & nos armes puniront cette ſuperbe Troie bâtie par Apollon, cette Troie où l'on dit que Caſſandre paroît les cheveux épars & couronnée de laurier, quand elle ſouffre les impreſſions du dieu qui l'inſpire.

Il me ſemble déjà voir les Troyens répandus ſur Pergame & ſur leurs murs s'épouvanter à la vue de Mars & de ſon terrible équipage porté ſur nos mille vaiſſeaux [2]. Il va s'approcher du Simoïs pour enlever à Priam la ſœur de Caſtor & de Pollux, & la ramener en Grèce entre les piques & les boucliers des Grecs.

Je crois voir l'armée acharnée au carnage, environner Pergame & ſes tours, égorger les habitans, & cauſer bien des ſujets de larmes aux Troyennes & à l'épouſe de Priam. Que la fière Hélène [3] regrettera pour lors ſon époux trahi !

1 « C'en eſt fait », eſt un mot ajouté par le traducteur.

2 Voici la ſeconde fois que le P. Brumoy emploie dans cette ode cette expreſſion de MILLE VAISSEAUX, qui n'eſt point dans le grec.

3 En grec : « Hélène, fille de Jupiter ». C'eſt cette déſignation que le P. Brumoy a cru remplacer par une épithète qu'Euripide ne donne point à l'amante de Paris.

Dieux, éloignez de moi & de ma poſtérité de pareils * malheurs. Ils ſerviront long-temps d'un funeſte entretien aux riches Lydiennes & aux femmes des Phrygiens, qui ſe diront mutuellement en travaillant à leurs ouvrages de laine [1] : « Hélas, » qui ne s'arrachera les cheveux de douleur, en » apprenant le déplorable renverſement de notre » mourante patrie ! elle périt, & pour qui ? pour » vous cruelle Hélène, qu'on dit être fille de Jupiter, qui, ſous la forme d'un cygne, eut commerce avec Léda, ſi pourtant les écrits des » poëtes ne ſont pas fabuleux [2] ?

* Le grec met ἐλπὶς, il ſignifie ici accident, malheur, infortune, ou du moins crainte, comme en latin.

1 C'eſt plutôt de la toile que le mot grec déſigne.

2 Depuis ces mots, ELLE PÉRIT, c'eſt, ſi je ne me trompe, le chœur qui parle, & non les femmes Troyennes.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ACHILLE seul.

Ou eſt le général des Grecs ? qui de vous ira l'avertir qu'Achille, fils de Pelée, l'attend [1] ?.... nous ſommes raſſemblés & retenus malheureuſement ſur les bords de l'Euripe. Mais chacun de nous a ſes différens intérêts. Les uns, non encore liés par l'hymen, ont abandonné leur patrie & leurs maiſons ; les autres ont quitté leurs femmes & leurs enfans : tant eſt forte la paſſion de renverſer Troie, qui réunit toute la Grèce ſur ce rivage ! ce n'eſt pas certes, ſans une inſpiration particulière des dieux. Après tout, je veux entretenir Agamemnon ſur ce qui me touche ; que chacun parle pour ſoi. J'ai quitté Pharſale * & mon père Pelée. Pourquoi ? pour être arrêté par les foibles vents de l'Euripe. J'ai peine à contenir mes

1 « L'attend aux portes », c'eſt-à-dire à la porte de ſa tente.

* Ville de Theſſalie, peu éloignée de Lariſſe. Elle devint depuis célèbre par la défaite de Pompée.

Theſſaliens, qui me preſſent ſans relâche & me diſent : « Achille, qu'attendons-nous ? quel terme » preſcrit-on à notre départ ? faites promptement » ce que vous avez à faire, ou ramenez votre » armée ſans vous laiſſer déſormais abuſer par les » délais des Atrides ».

SCÈNE II.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

GÉNÉREUX fils de Thétis, votre voix a paſſé juſqu'à moi dans ce palais, & je ſuis ſortie pour venir à votre rencontre.

ACHILLE.

O * ſaintes loix de la pudeur ! une femme d'une ſi rare beauté en ces lieux ! que vois-je ?

* Je demande encore une fois quelque grace pour un ſiècle auſſi ſcrupuleux que celui d'Euripide. Nos idées, plus libres ſut l'article des bienſéances, ſeront ſans doute choquées de cette ſcène. Qui le croiroit ? Achille porte la délicateſſe juſqu'à s'étonner de voir une femme en Aulide, où étoit l'armée, juſqu'à n'oſer s'entretenir avec elle, juſqu'à refuſer le gage ordinaire des mères qui marioient leurs filles, cérémonie qui conſiſtoit à préſenter la main à l'époux choiſi ! Telle étoit la retenue du vieux temps.

CLYTEMNESTRE.

Je m'étonne peu de n'être pas connue d'Achille, qui ne m'a point encore vue, & je lui ſçais gré de prendre les intérêts de la pudeur.

ACHILLE.

Mais, madame, qui êtes-vous ? pourquoi venir en ces lieux, où l'on ne voit que des gens armés ?

CLYTEMNESTRE.

Apprenez, pour vous raſſurer ſur mon arrivée en Aulide, que je ſuis Clytemneſtre, fille de Léda, & femme d'Agamemnon [1].

ACHILLE.

Pardonnez, madame, à mon reſpect. Vous ſçavez qu'il ne m'eſt pas permis de vous entretenir ici ; je me retire.

CLYTEMNESTRE.

Quoi donc ? qui vous oblige à m'éviter ? recevez, en touchant cette main, le gage heureux de l'hymen que nous allons célébrer.

ACHILLE.

Que dites-vous, madame ? je reſpecte trop Agamemnon votre époux....

1 Elle dit ſimplement : « Je ſuis fille de Léda. Mon nom eſt » Clytemneſtre. Le roi Agamemnon eſt mon époux ».

CLYTEMNESTRE.

Que voulez-vous dire ? la coutume n'autorise-t-elle pas cette cérémonie & ce gage, puisque vous devez épouser ma fille ?

ACHILLE.

Que parlez-vous d'hymen ? certes, ma surprise est grande .... mais non ; votre erreur vous fait parler ainsi en ma faveur.

CLYTEMNESTRE.

Votre surprise est excusable. La nature inspire à tous les hommes je ne sçais quelle défiance [1] des amis qu'on n'a point encore pratiqués, sur-tout quand ils parlent d'hymen.

ACHILLE.

Mais [2], madame, encore une fois, je ne comprends pas votre pensée. Je n'ai point recherché cet honneur, & les Atrides ne s'en sont point ouverts à moi.

CLYTEMNESTRE.

Quel est donc ce mystère ? si mes discours

1 « Je ne sçais quel trouble en voyant des amis &c ».

2 Cette transition n'est point dans le grec. Et il y a plus de noblesse dans la manière simple dont Achille s'exprime, que dans ces tournures françoises. Il dit donc en deux vers : « Je n'ai jamais » recherché la main de votre fille, madame, & jamais l'offre d'une » telle alliance ne me fut faite par les Atrides ».

vous étonnent, les vôtres ne me ſurprennent pas moins.

ACHILLE.

Je vous laiſſe à juger, madame, qui de nous deux eſt dans l'erreur. C'eſt à chacun de nous à le voir : car nous ne cherchons pas à nous tromper mutuellement.

CLYTEMNESTRE.

Ah, cela eſt indigne ! on m'engage à nouer un hymen chimérique. Quelle confuſion !

ACHILLE.

Quelqu'un, ſans doute, nous joue vous & moi. Mais, madame, ne vous affligez point, & mépriſez tout ceci.

CLYTEMNESTRE.

Je me retire, ſeigneur. Je ne puis déſormais ſoutenir votre préſence après une mépriſe pareille, & un contre-temps qui me couvre de honte.

ACHILLE.

C'eſt plutôt à moi, madame, à vous parler ainſi. Je vais trouver votre époux dans le palais.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN VIEILLARD à la porte du palais [1].

LE VIEILLARD.

ARRÊTEZ *, illuſtre rejeton d'Éaque, & fils d'une déeſſe. J'ai bien des choſes à vous dire, auſſibien qu'à vous, madame [2].

ACHILLE.

Qui m'appelle d'une ſi étrange manière [3] ?

LE VIEILLARD.

C'eſt un eſclave. Ce titre ne me permet pas de m'enorgueillir juſqu'au point. . . . . .

ACHILLE.

A qui êtes-vous ? . . . . Cet homme n'eſt pas à moi. Agamemnon & moi n'avons rien de commun.

1 C'eſt le même qu'Agamemnon avoit chargé de la lettre pour Clytemneſtre.

* Ces cris & cette ſuſpenſion du confident, qui va révéler le ſecret de ſon maître, font un effet admirable, & diſpoſent Clytemneſtre à croire une choſe qui paroîtroit d'ailleurs incroyable.

2 Cette ſcène eſt en vers trochaïques juſqu'aux premières paroles du chœur, où recommencent les ïambes. C'eſt ici la première ſcène où le chœur agiſſe comme interlocuteur. Il a été muet juſqu'ici, à l'exception des ſcènes d'entr'acte.

3 « Quel eſt celui qui entr'ouvre la porte pour m'appeler ainſi ? » Que ſa voix ſemble émue & tremblante » !

LE VIEILLARD.

J'appartiens à Agamemnon, à qui Tyndare m'a donné [1].

ACHILLE.

Parle : dis-nous qui t'engage à m'arrêter ainſi ?

LE VIEILLARD.

Êtes-vous ſeuls ? n'y a-t-il aucun témoin ?

CLYTEMNESTRE.

Parle hardiment, & ſors de ce palais ; nous ſommes ſeuls.

LE VIEILLARD.

O fortune, favoriſe mes ſoins, & ſauve ceux que je veux ſauver.

ACHILLE.

Où aboutira un ſi étrange diſcours ? quel ſujet important le fait parler de la ſorte ?

CLYTEMNESTRE.

Ah, je te conjure, ne diffère plus à m'apprendre ce que tu me veux révéler.

LE VIEILLARD.

Mon zèle pour vous & pour vos enfans, vous eſt-il bien connu, madame ?

1 Selon les meilleurs manuſcrits, le vieillard dit : « J'appartiens à » la perſonne même qui s'offre à mes regards à l'entrée de cette » tente, Tyndare ſon père m'a donné à elle ». En effet, dès la première ſcène de cette tragédie, le vieillard s'eſt exprimé de même. « Tyndare m'a donné à votre épouſe, &c ». C'eſt ainſi qu'il a parlé à Agamemnon.

CLYTEMNESTRE.

Oui, je rends justice à ta fidélité. Je sçais que tu m'es attaché depuis long-temps.

LE VIEILLARD.

Vous souvient-il, madame, qu'Agamemnon m'a reçu comme un homme à vous [1].

CLYTEMNESTRE.

Je m'en souviens, te dis-je; je t'amenai à Argos, & tu m'as toujours servie.

LE VIEILLARD.

Il est donc juste que ma fidélité pour vous l'emporte sur celle que je dois à votre époux.

CLYTEMNESTRE.

Découvre donc promptement le mystère que tu viens m'annoncer.

LE VIEILLARD.

Un père .... doit tremper ses mains .... dans le sang de votre fille.

CLYTEMNESTRE.

Que dis-tu? va, malheureux vieillard, tes discours me font horreur.

LE VIEILLARD.

Ah, princesse infortunée, tu porteras donc ta tête sous le couteau fatal [2].

1 « Comme faisant partie de votre dot ».

2 Clytemnestre a interrompu le vieillard, en s'écriant : « Comment? » ô vieillard! j'ai horreur de tes discours, ta raison s'égare ». Le

CLYTEMNESTRE.

(à part.) O plus malheureuse mère !.... quoi donc, Agamemnon a-t-il l'esprit troublé ?

LE VIEILLARD.

Non [1], si ce n'est sur ce qui touche Iphigénie ; il n'écoute plus la raison.

CLYTEMNESTRE.

Quel mauvais démon l'agite ?

LE VIEILLARD.

Il suit l'oracle prétendu de Calchas, pour acheter à ce prix une heureuse navigation.

CLYTEMNESTRE.

Où ?.... (à part) déplorable mère ! fille plus déplorable dont un père veut devenir le bourreau.

LE VIEILLARD.

A Troie, pour recouvrer Hélène.

CLYTEMNESTRE.

Le retour d'Hélène seroit donc payé du sang d'Iphigénie !

LE VIEILLARD.

Voilà le mystère dévoilé. Agamemnon doit l'immoler à Diane.

vieillard répond à l'interrogation du premier mot par une phrase qui est la continuation de la précédente. « ..... En frappant d'un fer » meurtrier le tendre sein de cette infortunée ». Après quoi Clytemnestre s'écrie : « Malheureuse que je suis ! &c. »

1 « Il est plein de sens, si ce n'est pour vous & pour votre fille. A » cet égard, il est dans l'égarement ».

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi donc cet hymen prétexté qui m'a tirée d'Argos ?

LE VIEILLARD.

Pour vous obliger d'amener vous-même votre fille, comme pour la mettre entre les mains d'Achille.

CLYTEMNESTRE.

O ma fille, je t'ai donc amené pour mourir * !

LE VIEILLARD.

La cruauté d'Agamemnon vous a jetées l'une & l'autre dans ces malheurs.

CLYTEMNESTRE.

Je ſuis perdue : je ne puis retenir mes pleurs.

LE VIEILLARD.

Triſte reſſource que celle des larmes pour une mère qui perd ſes enfans !

CLYTEMNESTRE.

Mais, dis-moi, d'où ſçais-tu cela ? qui te l'a dit ?

LE VIEILLARD.

J'allois vous porter une ſeconde lettre....

CLYTEMNESTRE.

Pour me détourner, ou pour m'exhorter de conduire ma fille à la mort ?

* Le grec porte : καὶ σὺ, καὶ μήτηρ σέθεν. Il falloit donc traduire : « Pour mourir toutes deux du même coup qui te frappera ». (Note de l'ancien éditeur.)

LE VIEILLARD.

Pour vous en détourner. Le roi étoit redevenu père.

CLYTEMNESTRE.

Ah, malheureux, d'où vient ne m'as-tu pas rendu cette lettre ?

LE VIEILLARD.

Ménélas me l'a enlevée. Il est l'auteur de tous vos maux *.

CLYTEMNESTRE.

Fils de Pélée, fils de Thétis, vous entendez ; & vous gardez le silence [1] !

ACHILLE.

J'entends, madame. Ce qui vous touche m'afflige, & ce qui me regarde m'indigne.

CLYTEMNESTRE.

Ils égorgeront ma fille sous le prétexte trompeur de votre hymen !

ACHILLE.

Ce procédé d'Agamemnon excite ma fureur.

CLYTEMNESTRE.

Et † moi, je ne rougirai point d'embrasser vos

* Le vieillard se retire.

1 Et vous gardez le silence. Ces mots ne sont pas dans le grec.

† CLYTEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune :
Ce triste abbaissement convient à ma fortune.

genoux ; mortelle, je puis implorer le fils d'une divinité. Non, (souffrez-le, seigneur,) je suis mère, & je parle en faveur d'une fille. Laissez-vous toucher par des noms si chers. C'est votre épouse ; hélas, elle a dû l'être, & vainement je m'en suis flatée : mais enfin, c'est pour vous que je l'ai amenée, pour vous que je l'ai couronnée de fleurs ; triste effet de mes soins ! j'ai couronné la victime, & je la conduis à la mort. Quelle honte pour Achille, s'il lui refusoit son secours ! ah, seigneur, vous ne l'avez point épousée ; mais vous avez du moins été appelé l'époux de cette déplorable princesse. Par cette main que je touche, par le doux nom de mère, (car je n'ose implorer votre nom qui m'a perdue,) je vous conjure de ne pas nous abandonner. Vous êtes seul en ces lieux notre asyle, notre ami, & le dieu que j'implore. Il ne nous reste que vous. Que peut une

Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir,
Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.
C'est votre épouse, hélas ! qui vous est enlevée :
Dans cet heureux espoir je l'avois élevée.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord,
Et votre nom, seigneur, l'a conduite à la mort.
Ira-t-elle, des dieux implorant la justice,
Embrasser les autels parés pour son supplice ?
Elle n'a que vous seul. Vous êtes en ces lieux,
Son père, son époux, son asyle, ses dieux, &c.

Racine, acte III, scène V.

femme ſeule contre un roi barbare, & contre une armée féroce & intraitable ? pardonnez ce terme à mon déſeſpoir * ; je rends d'ailleurs juſtice à ſa valeur. Oſez nous prêter une main ſecourable, & nous ſommes ſauvées ; mais ſi vous nous abandonnez, c'en eſt fait d'Iphigénie & de moi.

LE CHŒUR.

Choſe étrange qu'une mère ! à quelles extrémités ne la porte point ſa tendreſſe ? c'eſt un inſtinct commun à toutes les mères, que celui de ſecourir leurs enfans.

ACHILLE.

Mon courage ira plus loin. Modeſte dans la proſpérité, je ſçais m'attendrir ſur les malheurs d'autrui [2].

* Clytemneſtre appelle l'armée des Grecs féroce & intraitable ; elle ajoute, χρήσιμον δ' ὅταν θέλωσιν, utile pourtant quand elle veut, ſans doute dans la crainte d'avoir choqué le belliqueux Achille en maltraitant l'armée : autrement ce ſeroit une fadeur qui gâteroit cet excellent morceau. Cela étant, on me pardonnera le détour que j'ai pris pour rendre la penſée plutôt que l'expreſſion : traduttore traditore, dit le proverbe italien ; je crains de n'avoir été que trop fidelle à mon original, à ſes dépens & aux miens [1].

1 Clytemneſtre veut dire & dit, à ce qu'il me ſemble, auſſi clairement qu'il étoit néceſſaire, qu'Achille peut ſe ſervir de ſon aſcendant ſur l'armée pour prévenir les deſſeins d'Agamemnon. Le P. Brumoy n'eût point trahi ſon auteur en exprimant cette penſée.

2 « Mon cœur altier va au devant de votre penſée, mais il ſçait » s'affliger des maux & ſe réjouir des proſpérités avec modération ».

LE CHŒUR.

Tel est le caractère des héros & des sages. La prudence est leur guide.

ACHILLE.

Il * est des conjonctures où il siéroit mal d'être trop modéré : il en est d'autres où l'on ne sçauroit l'être trop. Elevé dans le sein du respectable Chiron, j'ai puisé dans ses leçons une humeur libre & sincère. Prêt d'obéir aux Atrides quand leurs commandemens seront justes, je sçaurai leur tenir tête quand ils s'écarteront de l'équité. Jaloux de ma liberté, que je signalerai par mes exploits, je porterai à Troie, comme en Aulide, un cœur indépendant.

* ACHILLE à IPHIGÉNIE.

Madame, je me tais & demeure immobile.
Est-ce à moi que l'on parle, & connoît-on Achille.
Une mère pour vous croit devoir me prier :
Une reine à mes pieds se vient humilier,
Et me déshonorant par d'injustes alarmes,
Pour attendrir mon cœur on a recours aux larmes.
Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi ?
Ah ! sans doute, on s'en peut reposer sur ma foi.
L'outrage me regarde, & quoi qu'on entreprenne,
Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.
Mais ma juste douleur va plus loin m'engager.
C'est peu de vous défendre, & je cours vous venger,
Et punir à la fois le cruel stratagême,
Qui s'ose de mon nom armer contre vous même, &c.

Racine, acte III, scène VI.

Comptez, madame, comptez ſur mon ſecours. C'eſt trop ſouffrir d'un époux & de ceux qui vous ſont unis par le ſang. Attendez de moi tout ce qu'on peut attendre d'un prince, jeune à la vérité, mais trop ſenſible à vos malheurs pour ne s'y pas intéreſſer. Non, non, votre fille ne mourra point; le cruel Agamemnon ne portera point ſes mains ſanglantes ſur une princeſſe qui a dû être à moi. Je ne ſouffrirai pas que le barbare abuſe plus long-temps de mon nom pour voiler une perfidie [1]. Quoi, le nom d'Achille trancheroit les jours d'Iphigénie! Hélas! j'ai levé le fer ſur ſa tête: non. Son père ſeul eſt ſon bourreau. Mais je ne croirois pas mes mains innocentes, ſi le prétexte de mon hymen faiſoit périr une princeſſe opprimée qui mérite un ſort plus heureux. Je ſerois le plus méchant des Grecs, & le dernier des hommes, ſans en excepter Ménélas; enfin je ne ſerois plus le fils de Thétis, mais d'une furie, ſi je devenois le miniſtre de la barbarie d'Agamemnon. Raſſurez-vous, madame, & comptez que * Sipyle, d'où

1 « Le cruel..... le barbare ». Ces épithètes ne ſont pas dans le grec, « Je ne me livrerai pas moi-même aux pièges d'Agamemnon. Car mon » nom, ſans lever le fer, va devenir le meurtrier d'Iphigénie; l'au- » teur du crime eſt votre époux; mais je ne m'en croirois pas exempt, » &c ». Dans la ſuite de ce diſcours, le traducteur emploie les mots d'AIMER & d'AMOUR, que le poëte Grec ne met pas dans la bouche d'Achille.

* Sipyle étoit une ville de Lydie, où demeuroit Tantale, père de

les Atrides tirent leur origine, sera toujours célèbre, & que ma patrie au contraire tombera dans l'oubli, avant que votre époux ose porter ses mains sacrilèges sur votre fille. Il n'en fera rien. J'en jure par le dieu Nérée qui vit sous les eaux, par cet illustre père de la déesse dont je tiens le jour. Que le devin Calchas reporte les préparatifs du sacrifice. Qui sont ces prophètes audacieux? des gens vils qui disent par conjecture & par hazard le vrai & le faux, plus souvent l'un que l'autre, & dont toute la science dépend des évènemens. Au reste, madame, ne pensez pas qu'un intérêt qui m'est cher me fasse agir. Je puis m'en flatter, plusieurs princesses ont recherché mon alliance. L'affront seul dont me couvre Agamemnon, suffiroit pour animer mon courroux. N'eût-il pas dû me parler, & m'autoriser à aimer Iphigénie? J'aurois été assez heureux, madame, pour l'obtenir de votre main. Agamemnon redoutoit-il la tendresse d'un époux? Ah! eût-il fallu livrer aux Grecs un gage si cher, si l'intérêt de la Grèce l'eût demandé, j'ose le dire, madame *, Achille auroit pu se résoudre à sacrifier son amour

Niobé, de qui Agamemnon & Ménélas tiroient leur origine. Je dois à Barnes l'interprétation de cette pensée, c'est-à-dire, la comparaison de Sipyle avec la patrie d'Achille. Les autres commentateurs n'ont pas pris le sens.

* Cela paroîtra peu galant. Mais Achille n'est ni François, ni héros de roman. La fierté est plus de son caractère que l'amour. Voyez le parallèle de l'Iphigénie grecque & françoise, vers la fin.

au bien public. Mais, je ne ſuis plus rien dans l'eſprit des Atrides [1]. Il m'eſt pourtant aiſé de leur faire ſentir que je puis les ſervir ou leur nuire. Cette épée que je vas teindre de ſang * avant que de la plonger dans le ſein des Troyens, me répondra de quiconque auroit l'audace de vouloir m'enlever votre fille. Soyez en repos, madame, vous m'avez imploré comme un dieu; je ne le ſuis pas †: mais je ſçaurai le devenir pour vous.

LE CHŒUR.

O Achille, ces généreux ſentimens ſont bien dignes de vous & de la déeſſe qui vous a donné le jour.

CLYTEMNESTRE.

Ah, ſeigneur, que dois-je faire? je ne puis trop louer votre générosité. La reconnoiſſance l'exige; mais la crainte de vous déplaire me retient.

1 « Il importe peu à leurs yeux de me traiter avec égards ou avec » mépris ».

* Dans la tragédie grecque, la propoſition d'Achille n'eſt pas abſolue; elle eſt conditionnelle. « Ce fer, dit-il en montrant ſon » épée, avant que de ſe plonger dans le cœur des Troyens, pourroit » rougir de quelque autre ſang, ſi l'on entreprenoit de me ravir » Iphigénie ». (Note de l'ancien éditeur.)

† Canterus & les autres commentateurs traduiſent ainſi, ἀλλ' ὅμως γενήσομαι, je ne ſuis pas dieu, mais peut-être le deviendrai je. Ce qui eſt d'un froid à glacer. Euripide n'a point dit une ſottiſe pareille. Il a ſous-entendu σοι, « je le deviendrai pour vous ». Le lecteur fin jugera ſi j'ai eu tort de penſer ainſi.

Je ſçais combien les louanges déplaiſent aux héros.
Je rougis cependant de n'avoir à vous préſenter
que des larmes : quel entretien pour Achille, que
le triſte récit des maux qui ſe font ſentir à moi
ſeule, & qui ne paſſent point juſqu'à lui. Que
dis-je ? pardonnez ; quand on eſt aſſez généreux
pour ſe prêter aux afflictions des autres, on les
reſſent comme eux. Continuez donc, ſeigneur,
de vous attendrir ſur le ſort d'une mère indigne-
ment traitée ; je m'étois flatée d'avoir un fils dans
Achille. Mon eſpérance a été vaine : voilà mon
premier malheur. Mais d'un autre côté, quel
funeſte préſage pour votre hymen, que la mort de
l'épouſe qui vous fut deſtinée ? ce ſecond malheur
intéreſſe l'époux auſſi bien que la mère. Enfin,
qu'ajouterois-je à vos paroles ? votre diſcours com-
prend tout, &, comme vous l'avez dit, le ſort de
ma fille ne dépend que de vous. Souhaitez-vous,
ſeigneur, qu'elle vienne tomber à vos pieds ?
Quoique les loix de l'exacte bienſéance ſemblent
le défendre, vous la verrez, ſi vous l'ordonnez,
paroître en votre préſence avec cette noble pudeur
qui éclate ſur ſon front. Du moins en ſon abſence,
accordez à la mère ce que la fille obtiendroit de
vous.

ACHILLE.

Qu'elle reſte dans ſon appartement ; je ne veux
oint gêner ſa modeſtie.

CLYTEMNESTRE.

Il est juste, seigneur, qu'elle vienne en rougissant rendre grâce à son libérateur.

ACHILLE.

Gardez-vous encore une fois, madame, de l'amener en ma présence. Évitons de donner lieu à un reproche imprudent. Ignorez-vous les entretiens d'une armée nombreuse & oisive ? je vous l'ai déjà dit, madame, sans cette inutile démarche, je n'en serai pas moins ardent à vous servir. En dût-il coûter des combats pour finir vos malheurs, le dessein en est pris. Il suffit. Si je trompe votre espérance, & si je ne vous rends votre fille *, puissé-je périr !

CLYTEMNESTRE.

Vivez, seigneur, & faites toujours des heureux.

ACHILLE.

Madame, pour réussir plus sûrement dans notre dessein, daignez encore m'écouter.

CLYTEMNESTRE.

Parlez [1], seigneur, je vous écoute avec le plus grand plaisir du monde.

* Le texte ajoute, « si au contraire je la sauve, je ne périrai pas ». Cet allongement, qui est gracieux dans le grec, seroit insupportable en françois. Les auteurs grecs ne manquent guères ces sortes d'alternatives.

1 « Parlez, seigneur. C'est à moi de vous écouter ». Ou bien : « Je

ACHILLE.

Tâchons d'abord d'engager Agamemnon à reprendre des sentimens de père.

CLYTEMNESTRE.

Nous le tenterons en vain. Il est foible; il craint trop l'armée.

ACHILLE.

Mais enfin, on peut opposer raisons à raisons.

CLYTEMNESTRE.

Foible espoir! ordonnez cependant, seigneur, & j'agirai.

ACHILLE.

Je* vous conseille, madame, d'aller d'abord vous jeter à ses pieds, pour le détourner d'immoler sa fille. S'il est sourd à vos cris, revenez à moi. Si au contraire il se rend à vos larmes, mon secours

» dois me soumettre à tout ce que vous ordonnerez ». Le mot grec, qui signifie ÉCOUTER, désigne souvent l'OBÉISSANCE. Il n'y a rien dans ce texte qui rappelle l'expression ajoutée par le P. Brumoy.

* ACHILLE à CLYTEMNESTRE & IPHIGÉNIE.

Enfin vous le voulez. Il faut donc vous complaire:
Donnez-lui l'une & l'autre un conseil salutaire:
Rappelez sa raison, persuadez-le bien
Pour vous, pour mon repos, & sur-tout pour le sien.
Je perds trop de momens en des discours frivoles:
Il faut des actions & non pas des paroles.

Racine, acte III, scène VII.

deviendra inutile. Iphigénie ſera délivrée, j'en ſerai plus diſpoſé à ne pas haïr Agamemnon, & moins blâmé des Grecs, pour avoir uſé de douceur plutôt que de violence. Enfin, vous jouirez du plaiſir d'être ſortie de cet embarras, au contentement des perſonnes qui vous ſont chères, à votre ſatisfaction, & ſans le ſecours de mon bras.

CLYTEMNESTRE.

La * ſageſſe dicte vos conſeils, ſeigneur : je m'y rends. Mais ſi je ne réuſſis pas, où reverrai-je Achille ? où retrouverai-je ce bras, ce ferme appui dans mes maux ?

ACHILLE.

Je ne m'éloigne pas de ces lieux, madame ; je paroîtrai, quand il en ſera temps, & je vous épargnerai le chagrin & la confuſion de porter vos larmes au milieu d'une armée. Ce ſeroit dégrader une reine, la fille du grand Tyndare, nom ſi reſpecté des Grecs.

CLYTEMNESTRE.

Allez; ſeigneur, ſervez-moi de guide en cette entrepriſe. Il eſt de mon intérêt de vous ſeconder.

* Seigneur, daignez m'attendre, & ne la point quitter :
A mon perfide époux, je cours me préſenter,
Il ne ſoutiendra point la fureur qui m'anime :
Il faudra que Calchas cherche une autre victime.
Racine, acte III, ſcène V.

Du reſte, s'il eſt des dieux rénumérateurs de la juſtice, (& s'il n'en étoit pas, que deviendroient nos laborieuſes vertus ?) puiſſent-ils vous combler de leurs biens [1] !

INTERMÈDE.

LE CHŒUR.

STROPHE.

Quelle * différence, grands dieux, entre l'hymen de Thétis & celui d'Iphigénie ! en faveur de la déeſſe, avec quelle grâce ne parut pas Hymenée, ſi ſouvent chanté ſur la flûte Libyenne, ſur le luth ami des danſes, & ſur les chalumeaux ! Que les ſons de ces inſtrumens furent alors gracieux, quand les Piérides aux beaux cheveux ſe trouvèrent ſur le mont Pélion aux nôces de Pélée ! ornées de bro-

1 « Il eſt vrai : ordonnez, c'eſt à moi d'obéir. S'il eſt des dieux, » juſte comme vous l'êtes, vous ſerez couronné de biens. S'il n'en » eſt pas, que ſervent de vains efforts » ?

* Cette addition naît du ſujet. C'eſt le fonds de tout l'intermède [2].

2. C'eſt la première phraſe de ce chœur que le traducteur a ajoutée : il eût mieux fait, je crois, de la ſupprimer pour ſuivre de plus près le mouvement de la phraſe grecque & pour imiter le déſordre lyrique qui caractériſe l'intermède.

dequins d'or, elles frappoient la terre en cadence d'un pied léger. Elles chantoient divinement, & dans leurs chants elles confondoient les noms de Pélée & de Thétis. Cette fête embellissoit la forêt de Pélion & les montagnes des Centaures. Le jeune Phrygien Ganymède, favori de Jupiter, versoit le doux nectar dans les coupes d'or, tandis que les cinquante filles de Nérée dansoient autour des époux [1].

ANTISTROPHE.

La troupe équestre des Centaures accourut avec des flèches de bois en main [2] & des couronnes de jonc sur la tête. Le festin des dieux, & la joie que répandoit Bacchus avec le vin, les attiroit. Les filles de Thessalie élevèrent au ciel par leurs cris redoublés, la déesse Thétis comme un astre naissant [3]. Apollon, qui voit l'avenir, & Chiron, qui connoît l'origine des Muses, annoncèrent dès-lors Achille, & prédirent qu'il devoit un jour,

1 « Dansoient pour célébrer cet hymen ».

2 « Des flèches de sapin ». Cette épithète fait équivoque en françois, sur-tout lorsqu'on dit en général DES FLÈCHES DE BOIS. Il eût peut-être mieux valu la supprimer.

3 L'auteur grec emploie la tournure directe. « Grande déesse, » s'écrioient les jeunes Thessaliennes, &c ». Et de même pour les prophéties d'Apollon & de Chiron.

avec ſes Myrmidons armés de piques, entrer dans les champs de Troie & renverſer les états de Priam; qu'il y paroîtroit revêtu des armes fabriquées par Vulcain, préſent que doit lui faire un jour ſa divine mère. Enfin *, les dieux célébrèrent les louanges † de l'amante & celles de l'amant.

* Barnès donne un autre ſens à cette phraſe. Le πρώτας grec, veut dire, ſelon lui, que les dieux « célébrèrent les nôces de Thétis, » comme étant la principale des Néréïdes & l'hymenée de Pélée ». J'ai trouvé un ſens plus naturel & plus délicat. Thétis étoit déeſſe, Pélée étoit mortel : il paroiſſoit juſte que les louanges de l'épouſe précédaſſent celles de l'époux.

† S'il étoit parlé de louanges dans le texte grec, l'obſervation du P. Brumoy ſeroit heureuſe & juſte. Mais le chœur ne fait ici mention que de noces & d'hymenée, γάμον, ὑμεναίους. Or, il eſt abſurde de dire que les dieux célébrèrent le mariage de Thétis d'abord, & enſuite celui de Pélée, comme ſi ce n'eût pas été le même. La note de Joſué Barnes n'eſt donc pas ſi peu judicieuſe, quand il entend par πρώτας ou πρώτης, la principale, ou ſi l'on veut, l'aînée des Néréïdes. Sans doute qu'en qualité de déeſſe, elle eſt par-tout nommée la première, THÉTIS ET PÉLÉE; mais cela ne fait rien à notre queſtion [1]. (Note de l'ancien éditeur.)

1 Muſgrave oppoſe au ſentiment de Barnes la mythologie, qui déſigne Amphitrite comme l'aînée des Néréïdes plutôt que Thétis. Je vois cependant qu'Amphitrite eſt appelée MÈRE DES NÉRÉÏDES par le poëte Arion. ANALECT. Brunck. t. III, p. 327. Ainſi je crois l'objection peu ſolide. J'ajouterai ici en paſſant, & pour le petit nombre de lecteurs qui s'intéreſſent à la critique grecque, qu'on trouve dans cette épigramme d'Arion que je viens de citer, une expreſſion que Muſgrave cherchoit pour autoriſer la correction qu'il propoſe de faire à ce paſſage d'Euripide.

ÉPODE.

Pour vous, triste Iphigénie, les Grecs vous couronneront de fleurs & de bandelettes. Ils enfonceront le couteau sacré dans votre sein; votre sort sera semblable à celui d'une tendre génisse sortie du fonds d'une grotte, errante sur les montagnes, & nourrie au son des instrumens champêtres. Ainsi élevée dans les bras d'une mère qui vous destinoit un doux hymen chez les Argiens, vous serez leur victime. Quel pouvoir auront alors, pour vous défendre, les charmes de la pudeur & de la vertu? hélas! dans le siècle où nous sommes, l'impiété est en crédit. Elle va tête levée, tandis que la vertu est foulée aux pieds. L'injustice triomphe de l'équité; & voilà ce qui doit faire craindre à tous les mortels la colère vengeresse des dieux.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLYTEMNESTRE *seule.*

HÉLAS ! je le cherche en vain. Vainement je ſors du palais pour le trouver *. Mon barbare [1] époux ne revient point ! cependant ma fille éplorée s'abandonne aux regrets & aux gémiſſemens depuis qu'elle a appris le ſort que lui prépare ſon père. Mais le voici ce père cruel, qui doit impitoyablement égorger ſes enfans.

* CLYTEMNESTRE à ACHILLE.

Tout eſt perdu, ſeigneur, ſi vous ne nous ſauvez :
Agamemnon m'évite, & craignant mon viſage,
Il me fait de l'autel refuſer le paſſage, &c.

Racine, acte III, ſcène VII.

1 BARBARE. Cette épithète n'eſt pas dans le grec. Le P. Brumoy ajoute ſouvent cette épithète & celle de CRUEL ſans néceſſité. Ces additions altèrent un peu les caractères. Il y a dans ceux du théatre grec plus de retenue & de gravité.

SCÈNE II.

CLYTEMNESTRE, AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

Ah, madame, je vous rencontre à propos hors du palais, & ſans témoins. J'ai bien des choſes à dire à une mère, qu'il eſt bon que votre fille n'entende pas.

CLYTEMNESTRE.

Quel eſt ce nouveau myſtère ?

AGAMEMNON.

Envoyez * votre fille avec moi au ſacrifice. Tout eſt préparé, l'eau luſtrale, les gâteaux d'immolation, le feu ſacré où l'on doit les jeter, & les victimes dont le ſang doit couler en l'honneur de Diane avant l'hymen d'Iphigénie.

CLYTEMNESTRE.

Vos † paroles ſont juſtes ; mais comment

*AGAMEMNON.

Calchas eſt prêt, madame, & l'autel eſt paré :
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.
Racine, acte VI, ſcène III.

†CLYTEMNESTRE.

Venez, venez, ma fille ; on n'attend plus que vous.

nommer votre conduite? ſortez, ma fille, paroiſſez : vous ſçavez les deſſeins d'un père. Il ſuffit. Apportez ſous vos voiles Oreſte votre frère. La voici, ſeigneur, prête à vous obéir. Écoutez-la. Je parlerai enſuite ſur ſes intérêts & les miens.

SCÈNE III.

IPHIGÉNIE, CLYTEMNESTRE, AGAMEMNON, LE CHŒUR.

AGAMEMNON.

MA fille..... mais d'où viennent ces larmes & ces triſtes regards? vous baiſſez les yeux & vous en couvrez de vos voiles [1]!

Venez remercier un père qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.

AGAMEMNON.

Que vois-je? quel diſcours! ma fille, vous pleurez,
Et baiſſez devant moi vos yeux mal aſſurés.
Quel trouble! mais tout pleure, & la fille & la mère.
Ah! malheureux Arcas, tu m'as trahi.....

Ibid. ſcène IV.

1 Ces voiles, c'eſt le PÉPLOS, manteau léger, commun aux hommes & aux femmes, dont les Grecs ſe couvroient le viſage dans le deuil & dans la profonde douleur.

IPHIGÉNIE.

Dieux ! par où commencer le récit de mes infortunes ? * le présent, le passé, l'avenir, tout m'accable & confond mes pensées † !

AGAMEMNON.

Que vois-je ? d'où viennent ce trouble & cette confusion ? elles semblent s'accorder à m'effrayer : tout paroît éperdu, & la fille & la mère !

CLYTEMNESTRE.

Répondez, Agamemnon, à ce que je vais vous demander ; mais répondez sans artifice.

AGAMEMNON.

Parlez, madame ; je répondrai comme je dois.

CLYTEMNESTRE.

Avez-vous résolu, cruel, d'égorger votre fille & la mienne ?

* Ici le traducteur corrige Euripide, & il a raison ; mais il ne le rend pas. Je pense qu'on pouvoit conserver le sens sans tomber dans l'ineptie, en faisant dire à Iphigénie : « Les autres peuvent garder » quelque ordre dans leurs discours. Mais la multitude de mes infor- » tunes est si grande, que je ne sçais par où commencer ». (Note de l'ancien éditeur.)

† Voici le grec, ἅπασι γὰρ πρώτοισι χρήσασθαι πάρα, κἂν ὑστάτοισι, κἂν μέσοισι πανταχοῦ, c'est-à-dire, selon tous les interprètes : « Car en tout discours, il faut un commencement, un milieu » & une fin ». Ce n'est point ainsi que la douleur parle. N'est-il pas plus sensé de croire qu'Iphigénie veut dire : « Je ne sçais par où com- » mencer le récit de mes infortunes, s'il faut les rapporter toutes, les » premières, les dernières, & les autres ; c'est-à-dire, le passé, le » présent, & l'avenir » ; ce qui revient au tour que j'ai choisi.

AGAMEMNON.

Ah ciel!..... quelle affreuse parole vous est échappée! quel soupçon, madame!

CLYTEMNESTRE.

Encore une fois, seigneur, répondez à cette question.

AGAMEMNON.

Madame, faites des questions moins étranges, & je vous répondrai.

CLYTEMNESTRE.

Je m'en tiens à celle-ci. Ne vous écartez point.

AGAMEMNON.

O fortune, ô destin, ô génie, auteur de mes maux!

CLYTEMNESTRE.

C'est le même génie pour ma fille & pour moi. Il fait trois malheureux.

AGAMEMNON.

Madame, de quoi vous plaignez-vous?

CLYTEMNESTRE.

Ah, barbare, osez-vous le demander? Votre artifice se détruit de lui-même.

AGAMEMNON (à part.)

Malheureux, je suis trahi!

CLYTEMNESTRE.

Que sert de feindre * : je sçais tout, on m'a tout révélé. Ce silence même, ces sanglots, ces soupirs, tout avoue votre perfidie.

AGAMEMNON (à part.)

Je suis réduit à me taire. C'en est trop d'ajouter l'imposture à mes autres malheurs.

CLYTEMNESTRE.

Ecoutez moi ; je vais parler à mon tour ; mais sans déguisement, & sans énigme. Quel époux ai-je trouvé dans Agamemnon ? un ravisseur qui m'enlève contre mon gré, après avoir tué † Tantale, mon premier époux ; après avoir arraché de mon sein un fils ; après l'avoir écrasé en le précipitant à mes yeux. Mes frères, Castor & Pollux, vous déclarent la guerre pour me venger ; vous tombez aux genoux de Tyndare : ce généreux vieillard vous dérobe à ma vengeance [1], j'oublie le passé ; je re-

* CLYTEMNESTRE.

Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse, &c.

Racine, acte IV ; scène IV.

† Homère a cru que Clytemnestre avoit été mariée en premières noces au roi Agamemnon. Euripide a pensé autrement, puisqu'il lui donne Tantale pour époux avant Agamemnon. Eustathe, sur le livre II de l'ILIADE. Barnes ajoute, avec raison, que ce Tantale étoit autre que le père de Pélops & le grand'père d'Agamemnon. Cela est visible. C'étoit le fils de Thyeste.

1 Ou plutôt à LEUR vengeance. Le grec dit simplement, TE DÉLIVRE.

viens à vous. Témoin de ma conduite * irréprochable, depuis ce retour vous me rendrez juſtice. Mes complaiſances & vos richeſſes accrues parmi mes ſoins, vous ont fait regarder comme le plus heureux des mortels au dedans & au dehors. Un ſort tel que le vôtre eſt bien rare & bien digne d'envie : enfin pour couronner cette félicité, je vous donne trois filles avec cet enfant chéri ; & pour récompenſe de tant de biens, vous m'ôtez Iphigénie. Mais ſi l'on vous demande pourquoi vous l'immolez, dites-moi, que pourrez-vous répondre ? Vous gardez le ſilence ! je vais parler pour vous. C'eſt afin de rendre Hélène à Ménélas †. Il eſt beau en effet de payer le retour d'une ingrate du ſang innocent de nos enfans, & de racheter ce que

* Clytemneſtre n'eut pas lieu dans la ſuite de ſe vanter ainſi de ſa fidélité. Ces reproches montrent qu'elle s'en repentoit peut-être déjà. L'amour d'Égiſthe & le meurtre d'Agamemnon, vengèrent depuis les crimes qu'elle avoit reprochés à cet époux malheureux.

† CLYTEMNESTRE.

Si du crime d'Hélène on punit ſa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione ſa fille.
Laiſſez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié dont il eſt trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent ſa victime ?
Pourquoi vous imputer la peine de ſon crime ;
Pourquoi moi-même enfin me déchirant le flanc,
Payer ſa folle amour du plus pur de mon ſang ?

Racine, ibid. ſcène IV.

nous haïssons le plus par ce qui nous reste de plus cher. Ah, cruel ! si la guerre de Troie te contraint de m'abandonner, si ton absence dure, quels seront mes sentimens dans ma triste solitude, [1] quand je redemanderai vainement Iphigénie aux lieux qu'elle habitoit autrefois, quand je la chercherai dans l'appartement de mes filles, privées pour jamais de la revoir ! « O, ma fille, ma chère fille, » m'écrierai-je, c'est ton père ; oui, c'est ton père » seul qui t'a fait périr. Tel est le prix & l'exemple » funeste qu'il laisse à sa famille ». Non, [2] barbare, non, je ne sçais dans ma fureur qui m'empêchera, moi & mes filles, de faire retomber sur toi le sort que tu nous prépares. Mais que dis-je ? Ah, seigneur, n'irritez pas une mère en furie, & ne la forcez pas de vous haïr. Vous immolerez votre fille ! hé ! quelles prières ferez-vous aux dieux en la sacrifiant ? Que leur demanderez-vous donc si vous égorgez vos enfans ? sera-ce votre retour ? retour aussi fatal que votre départ aura été honteux. Dois-je le souhaiter & le demander pour vous ? Quelle idée aurois-je des dieux, si je les implorois

1 « Lorsque je porterai les yeux sur la place que ma fille occupoit, » lorsque j'entrerai dans ses appartemens déserts ; seule, abreuvée de » mes larmes, & sans cesse occupée à gémir : O ma fille, m'écrierai- » je, &c ».

2 « Dès lors il ne faut qu'un prétexte pour que tes filles & moi- » même nous te recevions à ton tour comme tu l'auras mérité ».

pour un parricide ? mais je veux que vous l'obteniez ; revenu dans Argos, que ferez-vous ? irez-vous embrasser vos enfans ? hé ! ne vous privez-vous pas de cette consolation ? qui d'entr'eux osera regarder un père qui les assassine de sang froid ? Vous ne répondez point [1]..... Je le vois, votre silence approuve mes raisons. Allons plus loin. Vous * sied-il de n'aimer que le titre de général & de roi ? ne deviez-vous pas parler aux Grecs en père. Que ne leur disiez-vous : « O Grecs, » vous souhaitez d'aller à Troie ; j'y consens. Que » le sort décide qui de nous doit immoler sa » fille »..... L'intérêt étant commun, le péril devoit l'être. Falloit-il que vous fussiez le seul à donner une victime à la Grèce ? n'étoit-il pas plus juste que Ménélas sacrifiât Hermione pour une mère dont l'intérêt le demande ? Quoi ! ma vertu & ma fidélité seront récompensées par la perte de ma

1 Vous ne répondez point. Cette addition altère la pensée. Les Grecs s'interrompoient rarement. Ils achevoient de s'expliquer, & ne sollicitoient pas une réponse prématurée.

* CLYTEMNESTRE.

Mais non : l'amour d'un frère & son honneur blessé,
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé.
Cette soif de régner que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt rois vous servir & vous craindre,
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
Cruel, c'est à ces dieux que vous sacrifiez, &c.

Racine, ibid, scène IV.

fille, tandis que la perfide, la coupable Hélène, plus heureuse que moi, ramenera la sienne triomphante & adorée à Sparte [1]? répondez à mes raisons, si vous les trouvez peu justes. Si au contraire vous en sentez la force & l'équité, revenu à vous-même, rendez-moi, rendez-vous Iphigénie.

LE CHŒUR.

Laissez-vous fléchir, ô Agamemnon. Il est beau de conserver & d'épargner son sang. La tendresse paternelle est un sentiment avoué de tous les hommes.

IPHIGÉNIE.

O mon père *, si j'avois l'éloquence d'Orphée & l'art d'enchanter les rochers, pour les forcer à me suivre; si j'avois le talent d'attendrir les cœurs par mes paroles, j'aurois recours à ce moyen pour toucher un père. Mais, hélas! je n'ai d'autre éloquence que celle de mes larmes. Je verse des pleurs, c'est tout ce que je puis. [2] Suppliante à vos

1 Il faut traduire, en suivant les meilleurs manuscrits: « Tandis que » la coupable Hélène élevant sa fille à Sparte & sous ses yeux, vivra » au sein du bonheur ». Hélène n'avoit pas emmené Hermione avec elle; elle l'avoit laissée dans le palais de Ménélas; & Clytemnestre, qui ne prévoit point la durée du siège de Troie, suppose qu'Hélène sera de retour à Sparte assez tôt pour présider à l'éducation de sa fille.

* Ce commencement sent un peu la harangue. C'est que les Grecs étoient naturellement harangueurs.

2 « Au lieu du rameau des supplians, c'est moi-même que je mets » à vos pieds ».

pieds, je n'ai pour ma défenſe que le titre de votre fille. Ne me raviſſez pas le jour que j'ai reçu de vous, tandis que je puis en goûter la douceur, & ne me forcez pas avant le temps de voir la région ſouterraine des morts. * C'eſt moi qui la première vous appellai du doux nom de père, & que vous honorâtes du tendre nom de votre fille : c'eſt moi qui paſſant la première dans vos bras, épuiſai la tendreſſe paternelle par mille careſſes réciproques. Hélas ! vous me diſiez alors, « ô ma fille, aurai-je un jour le bonheur de te » voir floriſſante & révérée dans la maiſon d'un » époux heureux & digne de moi » ? Attachée à votre ſein, & baiſant cet auguſte viſage, que je touche à préſent de mes mains : « Ah, mon père, » diſois-je à mon tour, mon cher père, jouirai-» je du plaiſir de vous recevoir un jour dans mon » palais, & de rendre à votre vieilleſſe la recon-» noiſſance due à une pénible éducation » ? Ces tendres entretiens ſont toujours préſens à mon eſprit : hélas ! ils ſont ſortis de votre mémoire, &

* IPHIGÉNIE.

Fille d'Agamemnon c'eſt moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père.
C'eſt moi qui, ſi long-temps le plaiſir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
Et pour qui tant de fois prodiguant vos careſſes,
Vous n'avez point du ſang dédaigné les foibleſſes.

Racine, ibid. ſcène IV.

vous ne songez plus qu'à me donner la mort. Ah! seigneur, quittez cette affreuse pensée, je vous en conjure par les manes de Pélops & d'Atrée, par une mère qui m'a enfantée avec douleur, & qui souffre à mon sujet les plus vives douleurs d'un second enfantement. Que m'importe l'hymen de Paris & d'Hélène, auquel vous me sacrifiez? jetez du moins un regard sur moi; pourquoi détourner les yeux? laissez-moi jouir de votre vue & de vos embrassemens; si mes prières ne vous fléchissent pas, que j'emporte du moins en mourant ce dernier gage de votre amour. Ton enfance, ô mon frère, me sera d'un foible secours. Aide-moi cependant de tes larmes pour émouvoir un père; sauve moi du trépas. Oui, un âge si tendre est susceptible de sentiment & de compassion.[1] Vous le voyez, mon père, le silence de cet enfant parle en ma faveur. Laissez agir l'amour & la pitié. Nous vous en conjurons par votre auguste visage. Vous voyez à vos genoux deux supplians bien chers, l'un encore enfant, l'autre à la fleur de l'âge. Les rebuterez-vous? Enfin pour faire évanouir tous vos prétextes, songez que rien n'est plus cher aux mortels que la vie, rien plus affreux que la mort. La fureur seule peut rendre celle-ci

1 « Vous le voyez, ô mon père, il vous adresse une muette » prière ». Ce qui suit est la prière qu'Iphigénie prête à son frère, & qu'elle fait en même-temps pour elle-même.

ſouhaitable : une vie malheureuſe eſt même plus priſée qu'une glorieuſe mort [1].

LE CHŒUR.

Miſérable Hélène, dans quelle confuſion ta perfidie jette les Atrides & leurs enfans !

AGAMEMNON.

Je ſerois le plus inſenſé des humains *, ſi je n'aimois tendrement mes enfans. Mon cœur n'eſt pas inſenſible, vous m'en devez croire. Mais je ſçais juſqu'où doit aller la pitié. Il m'eſt dur ſans doute d'en venir à cette cruelle extrémité ; mais, madame, il eſt plus dangereux de m'en exempter [2]. Tel eſt mon malheur ; il le faut. Conſidérez, je vous prie, ce nombre prodigieux de vaiſſeaux, & ces rois puiſſans à qui Troie devient inacceſſible & imprenable, ſi Iphigénie ne meurt, ſuivant l'oracle de Calchas. Le deſir qui les anime à traverſer au plutôt les mers eſt une ſorte de fureur. Ils brûlent

1 Le génie de la langue grecque paroît déterminer un ſens encore plus inexcuſable. « Vivre lâchement vaut mieux que mourir avec » gloire ». C'eſt avec raiſon ſans doute que Racine fils a cenſuré ce paſſage dans la COMPARAISON qu'on trouvera à la ſuite de cette pièce.

* AGAMEMNON.

Pour défendre vos jours de leurs loix meurtrières,
Mon amour n'avoit pas attendu vos prières..... &c.

Racine, ibid. ſcène IV.

2 Agamemnon emploie deux fois le même mot. « Il eſt affreux » d'oſer former un tel deſſein ; il eſt affreux de ne point l'oſer ».

brûlent

lent de passer dans cette terre barbare, & d'exterminer les ravisseurs de nos femmes. Si j'élude l'oracle, cette armée furieuse viendra, n'en doutez point, égorger mes filles jusques dans Argos. Ni vous, ni moi, madame, ne serons épargnés. Au reste, ma fille, ce n'est point Ménélas qui m'asservit à ses projets. Ses sentimens ne sont pas la règle des miens. C'est à la Grèce que je vous immole. Je le fais à regret; mais il faut céder à la nécessité; il faut acheter la liberté publique au prix de ma tendresse & de votre sang, pour apprendre aux barbares que les Grecs ne laissent pas les ravisseurs impunis.

SCÈNE IV*.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, LE CHŒUR.

CLYTEMNESTRE.

LE barbare! il fuit & te livre à la mort: ô ma fille! ô étrangères, ô mère infortunée!

* Euripide change dans cette scène la mesure du vers, aussi bien que dans la septième & huitième du même acte, & dans tous les chœurs. La cadence qu'il prend ici est plus courte, plus vive, & plus propre à exprimer la douleur. J'ai tâché d'y ajuster mes expressions, autant qu'il m'a été possible. Il faut encore observer dans cette scène la situation de Clytemnestre, qui doit être tombée entre les mains de ses femmes comme une personne pénétrée de la plus vive douleur.

IPHIGÉNIE.

Les * † mêmes plaintes conviennent à ma fortune. O ma mère, ô Clytemneſtre ! hélas, je ne verrai plus la lumière du ſoleil. Il m'éclaire pour la dernière fois. Forêts de Phrygie, montagnes d'Ida, où Priam expoſa Paris arraché du ſein de ſa mère, vous qui lui donnâtes votre nom, que n'acheviez-vous ſa triſte deſtinée ! pourquoi devenu berger, a-t-il pu conduire ſes troupeaux [1] ſur les bords d'une claire fontaine, & dans une prairie émaillée de fleurs dignes d'être cueillies par les déeſſes ? hélas ! elles y vinrent pour mon malheur. Venus fière de ſon empire ſur les cœurs, Pallas

* En cet endroit, le P. Brumoy a bien traduit & mal repris. ταὐτὸ μέλος ne veut nullement dire, « la même meſure de vers », ce qui feroit d'un froid inſoutenable. Mais, « idem carmen lugubre, » [illegible]one carmen », comme dit Virgile : les mêmes plaintes, les mêmes chants funèbres. Toute la note porte donc à faux. (Note de l'ancien éditeur.)

† Euripide dit : « la même meſure de vers convient à ma fortune ». C'eſt une vraie faute. L'acteur ne doit jamais dire qu'il parle en vers. Ce langage, qu'il emploie pour flatter plus agréablement l'oreille, paſſe inſenſiblement pour le langage ordinaire. Je dois m'imaginer entendre Iphigénie elle-même, & non pas le poëte.

1 « Autour des eaux tranſparentes, aux lieux où coulent les ſources » conſacrées aux nymphes, où les prés fleuris ſe couronnent de fleurs » nouvelles, & où la roſe & l'hyacinthe naiſſent pour être cueillies » par la main des déeſſes ». Je ne mets ici cette verſion que pour indiquer les images que le poëte prodigue dans ſes chants, & dont l'éclat & la fraîcheur ne pourroient être conſervés que par les ſoins & le talent d'un poëte.

& Junon, l'une comptant ſur ſa valeur, l'autre ſur ſa qualité d'épouſe de Jupiter, ſe diſputèrent entr'elles le prix de la beauté en préſence de Mercure. Jugement odieux de Paris, tu fais la gloire des Grecs, & tu me cauſes la mort.

LE CHŒUR.

Il n'eſt que trop vrai, aimable Iphigénie, c'eſt afin d'ouvrir le chemin d'Ilion que Diane vous choiſit pour victime.

IPHIGÉNIE.

O Clytemneſtre, ô ma mère, ce qui m'accable de douleur, c'eſt que celui qui m'a donné le jour m'abandonne & me trahit..... Que je ſuis malheureuſe d'avoir vu Hélène! Pour elle je meurs, & je meurs par les cruelles mains d'un père qui ſe dépouille à mon égard de tout ſentiment d'humanité..... Non, l'Aulide ne devoit jamais recevoir dans ſes ports les vaiſſeaux des Grecs. Vents, auteurs de mes maux, vous deviez porter la flotte à Troie, & non pas la retenir ſur l'Euripe *.... Mais le maître des vents, le dieu Jupiter diſpoſe à ſon gré de leur ſouffle à l'égard des mortels. Favorable aux uns, peu propice aux autres, il donne à ceux-ci une courſe heureuſe, il arrête ceux-là dans le port; il diſpenſe la joie & la douleur comme il lui plaît.

* Cette ſentence, outre ſon ſens propre, renferme, comme on voit, un ſens moral, que le poëte a eu principalement en vue.

Que la destinée des foibles humains est déplorable ! falloit-il encore ajouter la mort à leurs calamités !

LE CHŒUR.

Hélas, hélas, la fille de Tyndare est la source féconde des malheurs qui assiègent les Grecs. Mais je plains encore plus votre sort : vous en méritiez un plus beau.

SCÈNE V.

IPHIGÉNIE, CLYTEMNESTRE, LE CHŒUR, ACHILLE, SOLDATS.

IPHIGÉNIE.

Ah, madame, qui sont ces hommes dont l'abord m'effraie [1] ?

CLYTEMNESTRE.

Rassurez-vous, ma fille ; voici Achille, voici l'époux pour lequel je vous amenois en Aulide.

IPHIGÉNIE.

Qu'on m'ouvre les portes du palais pour me dérober à ses regards.

1 Elle ne dit pas en Grec que ces hommes l'effraient : mais le sens & la suite ne l'indiquent pas moins que le changement brusque du mètre, qui devient rapide & précipité. C'est le trochaïque ; il continue pendant la plus grande partie de cette scène.

CLYTEMNESTRE.

Qui fuyez-vous, Iphigénie ? votre libérateur [1] ?

IPHIGÉNIE.

Oui, cet Achille même ; je rougis de lever les yeux ſur lui.

CLYTEMNESTRE.

Comment ?

IPHIGÉNIE.

La triſte iſſue de cet hymen me couvre de confuſion.

CLYTEMNESTRE.

Demeurez [2]. L'amour n'aura point de part en cet entretien. Cette pudeur eſt ici hors de ſaiſon. Elle ne vous ſauvera pas, ſi pourtant il eſt encore poſſible de vous ſauver.

ACHILLE.

Que je vous plains, madame !

CLYTEMNESTRE.

Vous n'en avez que trop de lieu, ſeigneur.

ACHILLE.

On n'entend que cris confus dans l'armée.

CLYTEMNESTRE.

A quel ſujet ? parlez.

1 « Votre libérateur ». Cette addition gâte le ſens. Iphigénie, qui n'a point connoiſſance de l'entretien que ſa mère a eu avec Achille, n'auroit pas compris ce mot là.

2 Il n'eſt point queſtion d'amour dans le grec. Clytemnestre dit : « Tu n'es point dans une ſituation qui autoriſe la fierté. Demeure, &c ».

ACHILLE.

Au ſujet d'Iphigénie.

CLYTEMNESTRE.

Quel préſage ! & que venez-vous de me dire !

ACHILLE.

Toute l'armée crie qu'il faut l'immoler.

CLYTEMNESTRE.

Et perſonne ne s'oppoſe à ces clameurs ?

ACHILLE.

J'ai moi-même été en danger.....

CLYTEMNESTRE.

De quoi, ſeigneur ?

ACHILLE.

D'être la victime de leur aveugle fureur *.

CLYTEMNESTRE.

Pour avoir voulu ſauver ma fille ?

ACHILLE.

Pour cela même.

CLYTEMNESTRE.

Quel inſolent a oſé attenter à votre vie ?

ACHILLE.

Tous les Grecs.

CLYTEMNESTRE.

Et vos ſoldats n'ont pas volé à votre ſecours ?

ACHILLE.

Ils ont été les premiers à ſe ſoulever contre moi.

* Grec : D'être accablé de pierres.

CLYTEMNESTRE.

Ah, ma fille, c'en eſt fait, nous ſommes perdues.

ACHILLE.

Ils ont eu l'inſolence de me nommer indigne d'un hymen que je préférois au ſalut de la Grèce [1].

CLYTEMNESTRE.

Hé que leur avez-vous dit ?

ACHILLE.

Épargnez [2] du moins, leur diſois-je, celle qui devoit être mon épouſe. . . . .

CLYTEMNESTRE.

Hélas !

ACHILLE.

Celle qu'un père m'a deſtinée. . . . .

CLYTEMNESTRE.

Et qu'il m'a fait amener d'Argos pour vous.

ACHILLE.

Vains efforts ! il a fallu céder aux cris redoublés.

CLYTEMNESTRE.

Multitude cruelle & intraitable !

ACHILLE.

Cependant je ſçaurai vous ſecourir, madame.

CLYTEMNESTRE.

Quoi ? ſeul contre tous ?

1 Ce n'eſt pas le ſens. Achille dit ſimplement : « Ils m'appeloient un » homme vaincu par l'hymen ».

2 Le grec n'emploie pas la tournure directe. « D'épargner, &c ».

ACHILLE montrant ſes ſoldats.

Voyez-vous ces fidelles amis ſous les armes ? voilà vos défenſeurs.

CLYTEMNESTRE.

Puiſſe réuſſir votre valeur !

ACHILLE.

Comptez ſur un heureux ſuccès.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille ne mourra donc point ?

ACHILLE.

Non. Du moins tant qu'il ſera en mon pouvoir de la défendre.

CLYTEMNESTRE.

Eh qui voudroit vous l'enlever [1] ?

ACHILLE.

Ah, madame, l'armée entière. Ulyſſe doit venir la prendre.

CLYTEMNESTRE.

Qui ? ce prince iſſu de Siſyphe ?

ACHILLE.

Lui-même.

CLYTEMNESTRE.

De ſon propre mouvement, ou choiſi par les Grecs ?

1 C'eſt une ſimple queſtion que fait Clytemneſtre. « Quelqu'un » viendra-t-il en ces lieux pour tenter de me la ravir » ? Achille répond : « Une troupe nombreuſe viendra dans ce deſſein. Ulyſſe la conduira ».

ACHILLE.

Choisi par les Grecs, & de son propre mouvement.

CLYTEMNESTRE.

Le lâche ! de quel emploi il s'est chargé !

ACHILLE.

Je sçaurai l'écarter.

CLYTEMNESTRE.

L'inhumain auroit-il le cœur assez dur pour m'arracher ma fille ?

ACHILLE.

Lui, madame ? il la traîneroit à vos yeux *.

CLYTEMNESTRE.

Que ferai-je donc, seigneur ?

ACHILLE.

Retenez votre fille.

CLYTEMNESTRE.

Pourrai-je, par mes foibles efforts, l'empêcher d'être immolée ?

ACHILLE *montrant son épée ou ses soldats.*

Voici qui me répondra d'elle †.

IPHIGÉNIE.

Clytemnestre, & vous, Achille, écoutez mes

* Grec : Par les cheveux.

† Barnes seul, que je sçache, a bien expliqué ce mot, ἀλλα μὴν εἰς τοῦτόγ' ἥξει. « Voici qui termineral 'affaire, elle en viendra là. » Et non pas, « Ulysse viendra pour cela même ».

paroles [1]. Je vois, madame, que vous avez éclaté en vain contre votre époux. Ne tentons pas l'impossible. Il est juste de louer la générosité d'Achille; mais il faut penser aussi à ne pas soulever sans fruit toute l'armée contre vous & contre lui. Apprenez donc, madame, le parti que le ciel m'a inspiré de prendre [2]. Je suis résolue de * mourir. C'est peu [3]. Je veux sans murmure & sans plainte me signaler par une mort glorieuse & volontaire. Considérez, je vous prie, combien ce parti est juste. La Grèce toute entiere, a les yeux attachés sur moi. De moi seule dépend le départ des vaisseaux & le renversement de Troie. Ma mort vengera l'enlèvement d'Hélene, & em-

1 Iphigénie ne nomme que sa mère; mais elle parle au plurier & s'adresse à la fois à Achille & à Clytemnestre.

2 C'est là une expression moderne. Iphigénie ne parle point d'une inspiration du ciel. « Écoutez, ma mère, le dessein que j'ai formé & » qui est le fruit d'une réflexion sérieuse ».

* Je ne dois pas dissimuler qu'Aristote (POÉT. C. 16.) « dit qu'Euripide a péché contre l'égalité des mœurs, en ce que l'Iphigénie suppliante qu'on voit au commencement, n'est pas la même que » l'Iphigénie courageuse qu'on voit à la fin ». Sur quoi M. Dacier ne balance pas à condamner Euripide. Seroit-ce un crime d'en juger autrement sur l'impression que fait cette tragédie? Ce mélange de foiblesse & de courage n'est-il point plutôt un coup de l'art d'un grand maître?

3 « C'est peu ». Ce mot ajouté défigure la pensée d'Iphigénie. Elle ne fait point valoir son sacrifice; elle justifie sa résolution. « Je suis » déterminée à mourir. Mais je veux que ma mort soit glorieuse & » volontaire ».

pêcheront les barbares d'oſer porter à l'avenir leurs profanes mains ſur les femmes Grecques. Je les ſauverai toutes en mourant. Libératrice de la Gréce, ce beau nom rendra ma gloire digne d'envie. Dois-je après tout ſi fort regreter le jour? Vous me l'avez donné moins pour vous que pour la patrie. Combien de Grecs armés ſur terre & ſur mer, touchés des malheurs de la Grèce, oſeront combattre & mourir pour elle ? & moi, lâchement avare de mon ſang, j'arrêterois ſeule une ſi noble entrepriſe! de quel front ? & que leur répondrions-nous ? De plus, dois-je permettre qu'Achille combatte ſeul contre tous, & prodigue ſa vie pour ſauver la mienne? la * vie d'un homme ſeul † eſt plus précieuſe que celle d'un grand

* Ce trait juſtifie les auteurs qui diſent qu'Euripide n'aimoit pas le ſexe. Il met γυναικῶν μυρίων. « Une infinité de femmes » ; il ſeroit très-dur d'exprimer dans toute ſa force la haine d'Euripide. Dolce, poëte italien, traduit ſans balancer,

Mille femine inſieme, e mille, e mille.

† On ſçait bien qu'Euripide fut par excellence μισογύνης, « l'en- » nemi des femmes ». Mais ſi on rapproche ce vers prétendu ſi malin du vers précédent, toute la malice diſparoît. Iphigénie vient de dire, qu'il n'eſt pas juſte d'expoſer les jours d'Achille pour l'amour d'une femme : à quoi elle ajoute,

εἷς γ' ἀνὴρ κρείσσων γυναικῶν μυρίων ὁρᾷν φάος.

Non pas un homme en général, mais « un tel homme, un héros tel » qu'Achille eſt plus digne de vivre qu'une multitude de femmes ».

(Note de l'ancien éditeur.)

nombre de femmes. Enfin ſi Diane veut qu'on m'immole, foible mortelle, pourrai-je réſiſter à une déeſſe ? ſoyons donc la victime de la patrie. Je me dévoue. Grecs, me voici prête, ſacrifiez-moi, & renverſez Troie. Vos trophées feront ma gloire, & me tiendront lieu pour toujours d'hymen, d'époux & de poſtérité. L'ordre veut que les Grecs commandent aux barbares, & non les barbares aux Grecs. Ceux-là ſont nés pour l'eſclavage ; & ceux-ci pour la liberté.

LE CHŒUR.

Iphigénie, votre deſſein eſt bien généreux. Que celui de la fortune & de la déeſſe eſt différent !

ACHILLE.

Digne fille d'Agamemnon, les dieux jaloux de mon bonheur, me rendroient trop heureux s'ils vous donnoient à moi. J'envie le ſort de la Grèce, & votre deſtin. Vous augmentez ſa gloire, elle accroît la vôtre. Vous avez parlé d'une manière digne de la patrie & de vous. Sans ſonger à réſiſter aux dieux, plus puiſſans que nous, vous avez cédé à la néceſſité * & à l'utilité publique :

* Le tour grec eſt plus ſententieux & plus beau. « Vous avez ſainement jugé que le meilleur parti eſt de ſupporter conſtamment un mal néceſſaire ».

ἐξελογίσω τὰ χρηστὰ, τ᾽ἀναγκαῖα γε.

(Note de l'ancien éditeur.)

& voilà ce qui redouble mon amour [1]. Cette grandeur d'ame, (il faut que je l'avoue,) & ce caractère aimable que je viens de connoître, me font souhaiter plus que jamais le bonheur de devenir votre époux. Ne refusez donc pas de vous prêter au bras secourable qui cherche à vous dérober à la mort. Je meurs désespéré [2], j'en atteste Thétis, si je ne vous délivre en combattant contre les Grecs. Considérez donc, je vous prie, combien la mort qui vous attend est affreuse, & cessez de la souhaiter.

IPHIGÉNIE.

J'ai parlé sans intérêt, & sans égard pour personne, seigneur [3]. Qu'Hélène, qui me surpasse en beauté, anime les Grecs à combattre & à mourir pour elle. Je n'ai pas cette vanité. Epargnez-moi la douleur de voir répandre votre sang, ou celui des Grecs; souffrez que je sauve ma patrie par ma mort.

1 « Mon amour ». En grec : « Le desir de vous avoir pour épouse ».

2 « Je meurs désespéré ». Achille dit seulement : « Je serai pénétré » de douleur ».

3 En adoptant la correction proposée dans les MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES BELLES-LETTRES, t. IV, p. 296, & qui consiste dans le changement d'une lettre, le sens deviendra plus heureux. « C'est assez » des meurtres & des combats qu'excite la beauté d'Hélène : ne mourez » point à cause de moi & ne donnez point la mort à d'autres; mais » laissez-moi sauver la Grèce, il est en mon pouvoir ».

ACHILLE.

O grandeur d'ame que j'admire malgré moi *! votre courage, Iphigénie, m'oblige de me rendre. Pourquoi diſſimuler ? je ne puis blâmer ces nobles ſentimens. Mais peut-être vous repentirez-vous de les avoir portés trop loin. Sçachez donc que pour juſtifier ma parole, je vais me placer avec ces ſoldats & ces armes proche l'autel, non pour être témoin de votre funeſte mort ; mais pour devenir votre libérateur. Peut-être alors, voyant le fer menacer votre tête, vous rendrez-vous à mes conſeils. Ne croyez pas, Iphigénie, que je vous abandonne à votre projet téméraire. Je vais au temple de Diane, & je vous y attends.

* On s'étonnera peut-être de voir un amant ſouſcrire en quelque ſorte à la mort volontaire de ſon amante. M. Racine porte plus loin l'amour d'Achille. Chez lui, ce héros jure de ſauver Iphigénie malgré elle. Il brave les dieux & l'armée. Le fer brille, & le ſang commence à couler. Cela devoit être ainſi pour notre temps. Mais le reſpect profond des anciens pour les ſacrifices & pour les dévouemens volontaires, obligeoit Euripide de rendre Achille plus modéré. Ce prince s'efforce de rompre le projet d'Iphigénie, qu'il ne peut pourtant s'empêcher d'admirer; il ne pouvoit faire plus : enfin, il part réſolu de la délivrer, ſi elle révoque ſon vœu. Mais tant qu'il ſubſiſte, c'eſt une victime ſacrée. Elle lie les mains à Achille 1.

1 Il faut ajouter à cette obſervation, (très-juſte & confirmée par divers exemples), qu'Achille n'eſt pas amant d'Iphigénie dans la tragédie d'Euripide.

SCÈNE VI.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

Vous vous taiſez, madame, & vos yeux ſont baignés de pleurs.

CLYTEMNESTRE.

Malheureuſe! n'ai-je donc pas ſujet de pleurer!

IPHIGÉNIE.

Ne m'attendriſſez pas; ſongez plutôt à m'affermir..... Mais, madame, accordez-moi une grâce.

CLYTEMNESTRE.

Parlez. Puis-je vous rien refuſer.

IPHIGÉNIE.

Que ni vos cheveux indignement coupés, ni vos voiles *, ni vos vêtemens n'annoncent le regret de ma mort.

CLYTEMNESTRE.

Que dites-vous? hélas, mère dénaturée, je ne ferois pas éclater la douleur de vous avoir perdue!

IPHIGÉNIE.

Vous ne me perdrez point. Je vivrai toujours, & ma gloire réjaillira ſur vous.

* Grec: Ni vos habits noirs.

CLYTEMNESTRE.

Je ne pleurerois pas ma fille descendue au tombeau !

IPHIGÉNIE.

Il n'est point de tombeau pour moi.

CLYTEMNESTRE.

Eh quoi ? ne mourrez-vous pas [1] ?

IPHIGÉNIE.

L'autel de la déesse me servira de monument *.

CLYTEMNESTRE.

Hé bien, ma fille, je ferai ce que vous souhaitez.

IPHIGÉNIE.

Regardez-moi, madame, comme l'heureuse libératrice de la Grèce.

CLYTEMNESTRE.

Que dirai-je en votre nom à vos tristes sœurs ?

IPHIGÉNIE.

Ne souffrez pas non plus que leur douleur paroisse sur leurs vêtemens.

CLYTEMNESTRE.

Mais quelle agréable parole leur porterai-je de vous ?

1 On devroit traduire, je crois, un peu différemment en suivant le sens littéral de chaque mot. « Quoi, ta mort est ordonnée & non ta » sépulture » !

* Elle dit prophétiquement cette énigme, dont le sens est qu'elle sera enlevée par Diane pour être la prêtresse de son temple en Tauride.

IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

Que je les embraſſe. Quant au jeune Oreſte, élevez-le avec tendreſſe.

CLYTEMNESTRE.

Embraſſez-le pour la dernière fois.

IPHIGÉNIE.

Cher enfant, tu m'as ſervie autant qu'il a été en ton pouvoir.

CLYTEMNESTRE.

De retour à Argos, que ferai-je pour vous ?

IPHIGÉNIE.

Chériſſez mon père & votre époux.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! il mérite d'eſſuyer les plus grands malheurs pour venger votre mort [1].

IPHIGÉNIE.

C'eſt malgré lui, & pour la Grèce qu'il m'a perdue.

CLYTEMNESTRE.

Dites par artifice, dites d'une manière indigne du ſang d'Atrée.

1 « Il aura d'effrayans combats à ſoutenir à cauſe de toi ». C'eſt à deſſein que Clytemneſtre s'exprime obſcurément. Le mot COMBATS qu'elle emploie, a en grec une très-grande latitude : il ſignifie poétiquement des malheurs, de grands & tragiques évènemens.

IPHIGÉNIE.

Qui va me conduire à l'autel ? victime volontaire, je n'attendrai pas qu'on m'y traîne *.

CLYTEMNESTRE.

Moi [1], ma fille, je ne vous quitte point; je m'attache à vos vêtemens.

IPHIGÉNIE.

Non, madame; rentrez, je vous supplie : il le faut, & pour vous & pour moi. † Que quelqu'un des officiers de mon père m'accompagne jusqu'à la prairie consacrée à Diane, où je dois être immolée.

CLYTEMNESTRE.

Vous partez donc, Iphigénie.

IPHIGÉNIE.

Pour toujours & sans retour.

* Grec : Par les cheveux.

1 Je ne sens pas la raison qu'a eue le P. Brumoy de réunir ici deux mots entrecoupés dans le dialogue grec.

CLYTEMNESTRE. C'est moi qui remplirai cet office.

IPHIGÉNIE. Non, ma mère, il n'est pas fait pour vous.

CLYTEMNESTRE. Je m'attacherai à tes vêtemens.

IPHIGÉNIE. Ma mère, cédez à mes instances. Demeurez en ces lieux, la décence l'exige & pour vous & pour moi.

† Elle parle aux domestiques d'Agamemnon qui surviennent. Il paroît par la suite qu'Agamemnon même est avec eux dans l'enfoncement du théâtre.

CLYTEMNESTRE.

Vous abandonnez une mère !

IPHIGÉNIE.

Et pour aller à la mort que je n'ai pas méritée.

CLYTEMNESTRE.

Arrêtez, cruelle ; ne me quittez pas dans l'état où je ſuis.

IPHIGÉNIE.

Je[1] ne veux plus prolonger vos douleurs *.

1 Littéralement : « Je ne permets pas de pleurer ». Peut-être faut-il traduire : « Que les larmes ne troublent point cet acte religieux ». Ce mot peut s'adreſſer au chœur, à l'officier qu'Iphigénie a pris pour conducteur auſſi bien qu'à Clytemneſtre. Peut-être y a-t-il un intervalle entre cet ordre & le mot précédent prononcé par Clytemneſtre. Cet intervalle pourroit être rempli par le mouvement de la ſcène : Iphigénie ſe dégage des bras de ſa mère, elle s'éloigne un inſtant ; on conduit Clytemneſtre dans le palais. Iphigénie s'approche de l'orcheſtre où eſt le chœur & fait les apprêts de ſon ſacrifice.

* Il eſt croyable que Clytemneſtre tombe évanouie, & qu'on l'enlève dans le palais, tandis qu'Iphigénie exhorte le chœur à chanter des hymnes en l'honneur de Diane. On devoit voir au fonds du théatre une partie de l'appareil du ſacrifice : le chœur ſemble en être témoin oculaire.

SCÈNE VII.

IPHIGÉNIE, LE CHŒUR.

IPHIGÉNIE.

Commencez, jeunes filles [1], à chanter des hymnes en l'honneur de Diane. Préludez par vos chants au ſacrifice, & attirez aux Grecs un heureux préſage. Que quelqu'un porte des corbeilles pour commencer la cérémonie ſacrée. Qu'on allume le feu deſtiné aux gâteaux d'immolation. Que mon père porte ſa main ſur l'autel. Je vais procurer la victoire & le ſalut de la Grèce. Conduiſez-moi comme une victime victorieuſe d'Ilion, & fatale aux Phrygiens. Préparez des couronnes, ornez-en ma tête. Répandez l'eau luſtrale; & dans vos libations, invoquez Diane, la reine, l'heureuſe Diane, autour de ſon temple & de ſes autels. Je vais, puiſqu'il le faut, accomplir l'oracle par mon ſang répandu.

LE CHŒUR.

O mère vénérable, ô Clytemneſtre! nous * ne

1 « Jeunes étrangères ». Elles étoient mariées. Voyez l'intermède de l'acte I.

* Le grec dit à peu près le contraire. « Que de larmes nous donnerons bientôt à vos malheurs! mais nous les retenons pour le préſent; la cérémonie ne les permet pas ». (Note de l'ancien éditeur.)

pouvons plus donner de larmes à votre ſort. La cérémonie ne le permet pas *.

IPHIGÉNIE.

Ne ſongez, mes filles, qu'à chanter les louanges de Diane. Elle habite dans l'Aulide : elle préſide aux rivages où la Grèce en armes eſt arrêtée pour moi..... O terre où j'ai reçu le jour, ô Argos, ô Mycène où je devois régner.....

LE CHŒUR.

Pourquoi implorez-vous cette ville de Perſée, bâtie par les mains des Cyclopes ?

IPHIGÉNIE.

O Mycène, tu m'as vu naître dans ton ſein comme un aſtre brillant..... Mais non, je ne refuſe point de mourir.

LE CHŒUR.

La gloire qui ſuivra cette mort ſera immortelle.

IPHIGÉNIE.

O jour, ô ſoleil, ô lumière de Jupiter ! ſur le point de paſſer dans une autre région, prête à jouir d'une autre deſtinée, je vous dis un éternel adieu.

* Ce mot confirme ce qu'on a dit ci-deſſus au ſujet du reſpect des anciens pour les ſacrifices & les dévouemens volontaires.

SCÈNE VIII [1].

LE CHŒUR.

Voyez *, voyez partir la victime qui triomphe d'Ilion & des Phrygiens. La voici couronnée, prête à recevoir le bain fatal & à porter sa tête sous le couteau sacré..... Dieu! elle va ensanglanter l'autel..... Elle approche..... Allez, aimable victime; un père vous attend avec l'eau lustrale au milieu de l'armée, qui ne soupire qu'après le voyage de Troie..... Voici le moment du sacrifice. Invoquons Diane, & redoublons nos vœux pour l'engager à nous être favorable..... Vénérable déesse, s'il vous faut des victimes humaines, conduisez du moins les Grecs dans les climats de

1 Cette scène a tous les caractères d'un intermède. L'action visible cesse; la scène suivante est donc le commencement d'un sixième acte.

* Quelques commentateurs ont cru qu'il manquoit quelque chose entre la scène VI & VII. Cela peut être. Mais je penserois plutôt que celle-ci est défectueuse, parce qu'elle est un peu courte pour le temps du sacrifice. Le récit suivant suppose un intervalle plus long. Les commentateurs n'en disent rien, quoique la difficulté soit réelle. Tout considéré, il me semble vraisemblable que les instrumens de musique, pour augmenter l'agitation du spectateur, remplissoient seuls le vide de cette scène. Comme personne, je crois, n'a donné ses conjectures là-dessus, celle-ci peut passer pour bonne, en attendant qu'il en vienne une meilleure.

la perfide Troie; donnez la victoire à Agamemnon, & faites qu'il revienne avec son armée triomphante vous offrir, au nom de la Grèce, une brillante couronne, comme un monument éternel de sa gloire.

SCÈNE IX.

UN ENVOYÉ, CLYTEMNESTRE, LE CHŒUR.

L'ENVOYÉ.

SORTEZ, ô Clytemnestre, sortez de ce palais *, venez entendre les prodiges que je dois vous raconter.

CLYTEMNESTRE.

Je sors tremblante & consternée. Viens-tu m'annoncer de nouveaux malheurs ?

L'ENVOYÉ.

Non. Je veux au contraire vous apprendre sur le sort de votre fille des prodiges étonnans.

CLYTEMNESTRE.

Ne diffère donc point de satisfaire mon impatience.

L'ENVOYÉ.

Vous sçaurez tout, madame, à moins que mon

* La reine étoit donc entrée dans le palais à la fin de la scène VI.

récit ne ſoit interrompu par le trouble où m'ont jetté tant de prodiges.

Nous étions arrivés au bois & à la prairie de Diane, où votre fille étoit conduite par toute l'armée. Les Grecs s'aſſemblent autour d'elle. Agamemnon la voit s'avancer vers le terme fatal; il gémit, il détourne la vue, il verſe des larmes, & * ſe couvre le viſage de ſa robe. Sa fille s'ap-

* Voilà ce qui a donné lieu au tableau ſi vanté de Timanthe; le poëte méritoit au moins autant d'éloges que le peintre. Racine a voilé auſſi ſon Agamemnon, mais d'une manière qui n'eſt pas à l'abri de toute critique.

Achille eſt à l'autel. Calchas eſt éperdu;
Le fatal ſacrifice eſt encor ſuſpendu.
On ſe menace, on court, l'air gémit, le fer brille.
Achille fait ranger autour de votre fille
Tous ſes amis pour lui prêts à ſe dévouer.
Le triſte Agamemnon qui n'oſe l'avouer,
Pour détourner les yeux des meurtres qu'il préſage,
Ou pour cacher ſes pleurs s'eſt voilé le viſage.

Racine.

Comment cet Agamemnon, ce chef des rois, au lieu de prendre les armes pour empêcher la ſédition, ſe contente-t-il de ſe voiler le viſage, lui qui peu de temps auparavant avoit dit,

Ma gloire intéreſſée emporte la balance.
Achille menaçant détermine mon cœur.

Il devoit donc, ce ſemble, paroître en général d'armée au milieu de ce trouble, & non pas en père accablé de douleur. J'ai entendu cette réflexion d'une perſonne qui a beaucoup de ſagacité d'eſprit. Euripide n'eſt point dans le même cas; toute l'armée eſt tranquille &

proche, & lui parle de cette ſorte : « Me voici » prête, ô mon père ; je me dévoue volontiers » pour ma patrie & pour toute la Grèce. On m'a » conduite à l'autel ; qu'on m'immole, puiſque » l'oracle l'ordonne. Grecs, ſoyez heureux, ſi » votre bonheur ne dépend que de ma mort. » Prenez votre victime qui vous aſſure la victoire, » & revenez triomphans. Au reſte que perſonne ne » porte ſes mains ſur moi : je préſenterai mon » ſein ». Elle dit, & tous ſont frappés d'étonnement de voir dans un âge ſi tendre un courage ſi rare joint à tant de vertu. Talthybie étoit debout au milieu de l'aſſemblée ; & comme il préſidoit au ſacrifice, « Grecs, s'écrie-t-il, gardez un re» ligieux ſilence, & formez d'heureux préſages ». Calchas tire le glaive, le met dans un vaſe d'or [1], & couronne la victime. Achille, lui-même, prend une coupe remplie d'eau ſacrée, & s'avance vers l'autel : « ô déeſſe, dit-il, fille de Jupiter, » vous qui prenez plaiſir à la chaſſe des bêtes fé» roces, vous qui faites briller l'aſtre de la nuit, » acceptez cette victime, qu'Achille, Agamem» non, & toute l'armée vous préſentent. Le pur

proſternée au pied de l'autel : Achille même obéit aux dieux malgré lui, & reſpecte le vœu d'Iphigénie. Agamemnon a donc pu ſe livrer à ſa douleur, & pour lors il eſt beau de le voir le viſage voilé.

1 « Dans une corbeille enrichie d'or..... Le fils de Pélée prend » à la fois la corbeille & l'eau luſtrale, & court autour de l'autel ».

» ſang d'Iphigénie va couler ſur vos autels ; dai-
» gnez en ſa faveur accorder à nos vœux une
» heureuſe navigation, & la priſe de Pergame ».
Cependant les Atrides & tous les Grecs demeurent triſtement les yeux fixés à terre. Le Prêtre prend le glaive, invoque les dieux, marque de l'œil l'endroit où il doit frapper. Je frémiſſois & baiſſois les yeux, lorſque voilà tout-à-coup un prodige ſurprenant. Calchas frappe : tous entendent le coup ; mais la victime diſparoît, ſans qu'on apperçoive aucune trace de ſa retraite. A la vue de ce miracle, opéré ſans doute par quelque divinité, le pontife pouſſe un cri, l'armée lui répond : on voit le prodige, & l'on en croit à peine ſes yeux. Une biche d'une taille extraordinaire, & d'une rare beauté, étoit étendue à terre & encore palpitante : l'autel étoit arroſé de ſon ſang. Repréſentez-vous, madame, la joie de Calchas à ce ſpectacle. « Braves chefs de cette armée, s'écrie-
» t-il, voyez-vous cette nouvelle victime ? con-
» tente de notre ſoumiſſion, Diane a ſubſtitué
» cette biche à la place d'Iphigénie. Le ſang d'une
» princeſſe ſi accomplie lui a paru trop précieux
» pour le répandre ſur ſes autels. C'en eſt fait :
» La déeſſe exauce nos vœux, elle facilite notre
» courſe, & les approches de Troie ». [1] A ces

1 Ces mots paroiſſent être la ſuite du diſcours de Calchas. Il faut donc traduire : « Vous tous donc, matelots, relevez votre courage

mots l'armée paroît ſe ranimer. On court vers les vaiſſeaux ; on ſe précipite ; on ſe diſpoſe au départ. Et ſi j'en crois cette ardeur, dès ce jour nous quittons l'Aulide, & nous voguons ſur la mer Égée. Enfin, après que Calchas a laiſſé la victime ſe conſumer dans les flammes, il a formé des vœux pour l'heureux retour de l'armée.

Voilà, madame, ce qu'Agamemnon m'a ordonné de vous raconter. « Pars, m'a-t-il dit, apprends » à la reine les nouvelles faveurs des dieux, & la » gloire où m'élève la Grèce ». [1] Témoin de ce ſpectacle, vous devez m'en croire. Pardonnez à votre époux, ne pleurez plus Iphigénie ; elle s'eſt envolée chez les dieux : le même jour l'a vue mourir & revivre. Ainſi les juſtes dieux jettent-ils un regard favorable ſur les foibles mortels quand ils y penſent le moins ; ils ſauvent ceux qui leur ſont chers.

LE CHŒUR.

Que je vous félicite, madame ! votre fille vit, & vit dans la compagnie des dieux.

» abattu : volez à vos vaiſſeaux ; car dès ce jour, il faut que nous » quittions les profondes retraites de l'Aulide pour traverſer les flots » de la mer Égée ».

1 En parlant d'Agamemnon, le meſſager ne rapporte pas ſes propres paroles, il uſe en grec d'une tournure indirecte. Il dit enſuite : « J'ai » tout vu de mes yeux ; j'étois préſent au ſacrifice ; on ne ſçauroit » douter que votre fille n'ait été tranſportée au ſéjour des dieux ».

CLYTEMNESTRE.

O ma fille ! quel dieu t'a enlevée ? de quel nom désormais te dois-je appeler ? mais ne me trompe-t-on point ? ce prodige n'est-il point inventé pour finir mes regrets ?

L'ENVOYÉ.

Madame, Agamemnon vient lui-même confirmer mon récit.

SCÈNE X.

AGAMEMNON, LES MÊMES.

AGAMEMNON.

Cessez d'être inquiète sur le sort de votre fille ; madame : elle jouit, n'en doutez point, du commerce des dieux. Prenez cet enfant, & retournez à Argos. La flotte se dispose à partir : recevez dès ce moment mes adieux. Nos entretiens seront plus longs à mon retour de Troie : partez & vivez heureuse.

LE CHŒUR.

O fils d'Atrée, que la joie vous accompagne dans le voyage & le retour ! puissiez-vous revenir vainqueur, & chargé des riches dépouilles de Troie !

FIN.

RÉFLEXIONS
SUR
L'IPHIGÉNIE EN AULIDE
D'EURIPIDE, DE LODOVICO DOLCÈ, DE ROTROU, ET DE RACINE.

Iphigénie eſt plus connue en France par M. Racine que par Euripide. Le poëte Grec ne mérite pourtant pas moins d'éloges que le François, quoique le portrait qu'a tracé l'un & l'autre ſoit différent. Si l'imitateur a donné des graces nouvelles à l'original, il en a emprunté d'autres qu'il avoue lui-même avoir été les plus approuvées. C'eſt en bâtiſſant avec autant d'élégance que de ſolidité ſur le fonds des anciens, qu'il a mérité cet éloge de Boileau.

> Que tu ſçais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
> Étonner, émouvoir, ravir un ſpectateur !
> Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
> Ne coûta tant de pleurs à la Grèce aſſemblée,
> Que dans l'heureux ſpectacle à nos yeux étalé,
> En a fait ſous ſon nom verſer la Chammeſlé.
>
> (Épître à M. Racine.)

La néceſſité de remplir une tragédie françoiſe d'évènemens, l'a pour le moins autant engagé à ima-

giner l'épiſode d'Ériphile, que l'envie d'épargner aux ſpectateurs le prodige de la biche ſubſtituée à Iphigénie. Cet épiſode eſt véritablement tiré du ſujet, comme il l'obſerve, & par-là il eſt plus excuſable que celui d'Aricie dans Phèdre. Mais l'un & l'autre eſt toujours épiſode, & par ces deux reſſorts qui ſe reſſemblent ſi fort, il arrive qu'Achille perd preſqu'autant de ſon caractère dans la pièce d'Iphigénie, qu'Hippolyte dans celle de Phèdre. Achille, galant & François au point où il eſt, dément un peu l'Achille Grec. Mais ce héros devenu françois a laiſſé dans les eſprits des impreſſions ſi profondes, que le Grec a beſoin de quelque réflexion & de quelque indulgence pour ne pas nous choquer entièrement. Ainſi les vieux portraits des ancêtres habillés à l'antique, perdent-ils leur mérite à la vue des portraits modernes, dont la draperie eſt de pure imagination. Iphigénie eſt auſſi un peu différente de part & d'autre, ainſi que Clytemneſtre; pour Agamemnon ſes traits ſont à-peu-près les mêmes. Il n'eſt ni moins père, ni moins roi dans Euripide que dans Racine; mais autrement roi dans ce dernier. Deux autres Auteurs célèbres ont traité le même ſujet avec beaucoup de ſuccès; à ſçavoir, Louis Dolcè, Italien, & Rotrou. Nous comparerons tous les quatre. L'Iphigénie de Dolcè, réimprimée en 1566, & celle de Rotrou, miſe au jour en 1649, méritent

d'entrer dans le parallèle, ne fût-ce que pour faire connoître le progrès de l'eſprit humain dans le tragique. Les critiques françois, comme le P. Rapin, parlent trop peu, & d'une manière trop vague des divers théatres de l'Europe. Il n'y a que le détail & la comparaiſon qui ſoient inſtructifs en cette matière. Voyons d'abord l'économie de chaque pièce.

ACTE PREMIER.

Les trois imitateurs d'Euripide ſe ſont contentés de traduire ſa première ſcène : ils ne pouvoient mieux faire. C'eſt un morceau fini. L'embarras d'Agamemnon redevenu père produit un double effet, l'un & l'autre admirable : c'eſt 1°. d'attendrir & d'intéreſſer le ſpectateur dès l'entrée, & en ſecond lieu d'expoſer le ſujet & toutes ſes dépendances ſans obſcurité, ſans détour & de la manière que le feroit la nature, ſi elle offroit la réalité au lieu de la repréſentation. Rotrou a voulu enchérir ſur Euripide, en faiſant voir d'abord Agamemnon au fond de ſa tente, où il écrit & déchire une lettre, puis la recommence, puis appelle un valet. Ce monologue eſt interrompu par des allées & venues pour introduire un confident. Le reſte de la ſcène eſt Euripide tout pur ; Dolcè n'a fait que l'allonger ; Racine n'en a rien perdu. La différence unique qu'il y ait entre ces

quatre morceaux vient de la différence des temps & des mœurs. Chez Euripide on voit un roi à la grecque, c'eſt-à-dire, un peu bourgeois, ſelon notre manière de penſer. Dolcè lui a donné un air de prince Italien ; Rotrou le relève encore davantage : mais Racine le rend tout-à-fait majeſtueux à la françoiſe. Les écrits des auteurs, comme les tableaux des peintres, ſe reſſentent toujours de ces différences de lieux & de ſiècles, en ſorte qu'un œil un peu fin pourroit deviner à-peu-près l'âge d'un tableau ou d'un ouvrage par les traits qu'il y découvriroit. Cette réflexion a lieu dans le théatre, & doit être appliquée non-ſeulement à tout le reſte des quatre Iphigénies, mais encore à toutes les pièces tragiques, tant anciennes que modernes.

Euripide, après cette unique ſcène, amène le chœur qui en fait une autre & finit l'acte. Cela a paru trop ſimple aux autres poëtes. Pour allonger l'acte, Dolcè introduit Calchas ; & Rotrou jette une nouvelle incertitude dans le ſein d'Agamemnon. Mais tout cela revient, à peu de choſe près, au ſyſtême du poëte Grec. Pour Racine, il fait venir ſur la ſcène Achille & Ulyſſe qui parlent le langage d'Homère, ſource de grandes beautés. Voici un trait qu'il a imité de Rotrou, à qui il doit auſſi le perſonnage d'Ulyſſe. C'eſt Agamemnon qui parle au roi d'Ithaque.

Ah !

Ah ! ſeigneur, qu'éloigné du malheur qui m'opprime,
Votre cœur aiſément ſe montre magnanime !
Mais que, ſi vous voyiez ceint du bandeau mortel
Votre fils Télémaque approcher de l'autel,
Nous vous verrions, touché de cette affreuſe image,
Changer bientôt en pleurs ce ſuperbe langage,
Eprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
Et courir vous jeter entre Calchas & lui * !

Rotrou avoit dit moins élégamment :

J'avois ſans ce diſcours aſſez de connoiſſance
De l'adreſſe d'Ulyſſe & de ſon éloquence ;
Mais il éprouveroit en un pareil ennui,
Que le ſang eſt encor plus éloquent que lui †.

Il y a dans Racine d'autres imitations pareilles, ſoit d'Homère, ſoit de Rotrou ; mais elles ſont ſi heureuſes qu'on eſt bien éloigné d'en ſçavoir mauvais gré au poëte. C'eſt un talent bien rare que celui d'imiter ainſi.

ACTE II.

L'économie de Racine eſt ici différente de l'original, à cauſe de l'épiſode d'Eriphile. Le poëte françois a toutefois conſervé la belle ſcène de l'entrevue d'Iphigénie & de ſon père, qu'on voit au troiſième acte du grec : il l'a rendue plus françoiſe

* Racine, IPHIG. act. I, ſc. III.
† Rotrou, IPHIG. act. II, ſc. III.

que Rotrou ; en un mot, il n'a rien pris du second acte d'Euripide, que la surprise de l'arrivée d'Iphigénie malgré les précautions du roi. Dolcé & Rotrou ont suivi le grec pas à pas, excepté un petit nombre de changemens peu considérables. Leurs discours sont plus étendus, mais non pas plus énergiques. Celui de Ménélas chez Rotrou est remarquable.

Ne vous souvient-il pas avec combien d'adresse,
Vous vous êtes fait chef des troupes de la Grèce.
Ah ! comme ce grand cœur se sçavoit abaisser :
Le front ne portoit pas l'image du penser,
Et votre modestie alors incomparable,
Fut un adroit chemin à ce rang honorable.
Jamais pour s'élever on ne se mit si bas.
Vous offriez à l'un, à l'autre ouvriez les bras,
Serriez à l'un la main, jettiez les yeux sur l'autre,
Portiez votre intérêt beaucoup moins que le nôtre
De qui vous demandoit vous préveniez les pas,
Parliez à qui vouloit, & qui ne vouloit pas,
Et lors votre maison à tout le monde ouverte,
Jusques aux basses-cours n'étoit jamais déserte.
Mais quand cette affectée & fausse humilité
Vous eut de notre chef acquis la qualité,
Un soudain changement de mœurs & de visage,
Fut de cet artifice un trop clair témoignage, &c*.

Ce n'est pas là de la poésie de Racine ; mais il

* Rotrou, IPHIG. act. II, sc. II.

n'y manque guère que ce tour élégant & châtié. La conteſtation de Ménélas avec ſon frère eſt du reſte auſſi vive que dans Euripide. Racine, en ſupprimant le perſonnage de Ménélas, en a mis pluſieurs traits dans la bouche de Clytemneſtre, d'Ulyſſe & d'Achille, pour en perdre le moins qu'il pourroit. Mais la jalouſe Ériphile a plu & a dû plaire davantage, comme étant plus conforme au goût dominant de notre ſiècle. La conteſtation dont je parle eſt cependant un beau morceau : on y trouve toute l'éloquence qui peut rendre une cauſe douteuſe pour ſuſpendre les eſprits, & pour entretenir les ſpectateurs dans cette émotion ſi néceſſaire au théatre, ſans ſortir du ſujet. Racine qui l'a très-bien vu, la ſupplée par une autre querelle entre Agamemnon & Achille. C'eſt la ſcène ſixième de ſon quatrième acte, où l'on lit cet endroit merveilleux d'Homère, & ſi fort applaudi de nos jours. Achille parle :

Hé, que m'a fait à moi cette Troie où je cours ?
Au pied de ſes remparts quel intérêt m'appelle ?
Pour qui, ſourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils ?
Jamais vaiſſeaux partis des rives du Scamandre
Aux champs Theſſaliens osèrent-ils deſcendre ?
Et jamais dans Lariſſe un lâche raviſſeur,
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma ſœur * ?

* Racine, IPHIG. act. IV, ſc. VI.

Cet endroit & tant d'autres, traduits par les bons écrivains françois, ſont des preuves ſans réplique en faveur des anciens. Qu'on leur donne des Racines pour interprêtes, & ils ſçauront plaire aujourd'hui comme autrefois.

ACTE III.

Euripide n'a été ſuivi de perſonne dans ſa première ſcène du troiſième acte. Ni Dolcé, ni Rotrou, & moins encore Racine, n'ont oſé faire paroître un char ſur le théatre, & en faire deſcendre Clytemneſtre & ſa fille avec le petit Oreſte endormi. Ce ſpectacle ſi naïf ne convenoit qu'aux mœurs antiques; il n'en eſt pas moins beau pour qui ſçait priſer le naturel. Une mère eſcortée d'une foule de femmes, & qui veut qu'on la croie heureuſe d'être mère d'une telle fille; une jeune princeſſe dont la modeſtie laiſſe entrevoir la joie & la vanité qu'elle a d'avoir bientôt Achille pour époux; un enfant que la fatigue endort, & que ſon âge diſpenſe de prendre aucun intérêt bien ſenſible à ce qui ſe paſſe; l'inquiétude & les précautions de cette mère attentive pour ſes enfans; ces préparatifs à un bonheur qui ne ſera rien moins; quelle vérité dans cette peinture! Racine en a pris ce qu'il a pu, eu égard à nos manières, qu'il ne falloit pas choquer. Ses deux autres prédéceſſeurs

n'ont pas non plus négligé quelques-uns de ces traits. Dans le reste de l'acte, Racine, suivant toujours sa pointe, anticipe sur Euripide. Il met en œuvre la brouillerie d'Agamemnon avec Clytemnestre, & il en tire de grands mouvemens. Achille s'éclaircit avec elle ; il aime de plus en plus Iphigénie ; il découvre le mystère du sacrifice ; il entre en fureur ; Ériphile en triomphe. Voilà sur quoi roule cet acte. Dolcé & Rotrou sont plus fidelles à Euripide ; aussi le sont-ils trop, plus traducteurs en cela que poëtes : il est vrai que l'entrevue d'Iphigénie avec son père, celle de Clytemnestre avec son époux, & les efforts d'Agamemnon pour écarter de l'autel son épouse, suffisoient bien pour remplir un acte. Mais Racine a distribué toute cette matière selon son plan avec plus d'étendue, & Euripide l'a fait, suivant le sien, avec plus de simplicité, de manière que dans le premier le théatre est plus diversifié, & dans le second le spectateur est plus attendri. Divers mouvemens agitent le théatre chez l'un, & partagent l'attention du spectateur ; chez l'autre rien ne détourne les yeux de dessus Iphigénie ; pas un mot qui ne soit pour elle ; sa naïveté même la rend plus chère, car pour ne parler que de la scène où elle aborde le roi, cette scène est à la vérité plus courte & plus noble dans le françois ; mais aussi est-elle plus poussée & plus

tendre dans le Grec. Iphigénie y paroît moins princeſſe & plus aimable ; Agamemnon moins roi, & plus père. Nous remarquerons bientôt une autre différence qui a dû frapper les lecteurs. Il faut dire, à la louange de Dolcé, qu'il a traité cette ſcène en grand maître qui entendoit bien ſon original. Il a marqué avec cette naïveté fine, (qui eſt plus du goût de la langue italienne que de la nôtre), toute celle d'Iphigénie dans les diverſes queſtions qu'elle a faites à ſon père. Celui-ci touché de ſon eſprit & de ſa ſimplicité en prend un prétexte pour cacher la cauſe véritable des ſoupirs & des larmes qui lui échappent. « Eh ! comment voulez-vous que » je parle (répond-elle) pour ranimer votre joie » ? ainſi ai-je traduit. Dolcé a oſé traduire plus littéralement, heureux de n'avoir pas rendu ridicule la penſée de l'auteur, qui eſt ſi gracieuſe dans l'original.

Eſſer vorrei per aggradirvi ſciocca [1].

Ασύνετα μένγ᾽ ἐροῖεν, εἰ σέγ᾽ εὐφρανῶ.

Ce qui montre l'excès de l'embarras & du père, & de la fille, ſans compter pluſieurs traits que Racine n'a oſé toucher, & qui, dans notre ſiècle, où la nature eſt plus contrainte par je ne ſçais quelle

1 M. Carmeli traduit ainſi.

— Dunque noi coſe men ſagge
Direm, ſe ſia, ch' io ti rallegri.

dignité, ne ſeroient pas en effet bien reçus, ni hazardés par les anciens s'ils revenoient au monde d'aujourd'hui.

ACTES IV & V.

Dans l'acte quatrième, la néceſſité de faire jouer l'épiſode d'Ériphile a contraint Racine de faire pour cette jalouſe princeſſe une ſcène entièrement détachée du reſte; car Clytemneſtre paroît d'un côté du théâtre, tandis qu'Ériphile s'en va de l'autre, ſans autre raiſon de venir ou de s'en aller. La ſuite eſt tirée d'Euripide, excepté la ſcène d'Achille & d'Agamemnon, dont nous avons parlé. Pour le poëte grec, on a vu qu'il remplit cet acte d'une ſcène d'Achille avec Clytemneſtre, d'une autre de l'officier qui vient dévoiler le ſecret du ſacrifice; enfin de l'emportement d'Achille au ſujet de cette nouvelle.

Le cinquième acte de Racine eſt fondé ſur la révolution que fait Ériphile en trahiſſant Iphigénie, qui par-là ſe voit livrée à Calchas. Achille pénètre, l'épée à la main, jusqu'à l'autel :

Et quoique ſeul pour elle, Achille furieux
Épouvantoit l'armée & partageoit les dieux.

Calchas arrête tout; regarde Ériphile, & déclare que c'eſt elle, qui, ſous un nom emprunté, eſt

l'Iphigénie que demande Diane. On pourroit peut-être dire ſur cela, pourquoi Calchas ſçachant tout ne déclaroit-il pas plutôt le ſecret, & pourquoi en eſt-il cru ſi aiſément ſur ſa parole ; lui que les chefs ne ménagent pas trop dans la pièce ? Mais ce feroit peut-être auſſi une chicane ; il faut ſe prêter à l'enchantement du théatre ; & après tout, cela eſt imaginé le mieux du monde pour nos mœurs, comme Racine l'avoit bien prévu. Car quelle apparence de faire mourir Iphigénie, ou de ne la ſauver que par un prodige incroyable ! Dolcé même n'a pu ſupporter le prodige, & entr'autres petites libertés, il fait dire à l'acteur qui vient raconter l'hiſtoire du ſacrifice : « Quelques-uns » ont cru voir une biche au lieu d'Iphigénie ».

Ma creder non voglio io quel che non vidi.

De ſorte que chez lui, non-ſeulement Iphigénie meurt, mais elle eſt décapitée dans les formes.

Allor tornando à la fanciulla veggo
Quì l'infelice teſta, e colà il corpo.

Pour Rotrou, il change un peu la machine, & après avoir mis le ſacrifice ſous les yeux du ſpectateur, ce qui ne laiſſe pas d'être un beau coup de théatre, il fait enlever la victime ſi ſoudainement, qu'on demande,

Qui des deux nous la cache, ou la terre ou les cieux?

Auſſi-tôt Diane paroît, & finit ainſi la pièce avec quelque vraiſemblance, puiſque le ſpectateur a été averti qu'Iphigénie avoit été vouée à Diane dès ſon enfance. Dans tout le reſte Dolcé & Rotrou ſuivent aſſez le procédé d'Euripide, hormis en deux circonſtances conſidérables, où Dolcé demeure fidelle à ſon original, tandis que Rotrou & Racine ont grand ſoin de s'en écarter. Ces deux choſes ſont ſi eſſentielles à toute la pièce, qu'il eſt important de les examiner de plus près : ce ſont les caractères d'Iphigénie & d'Achille. Euripide avoit ſi bien marqué ceux d'Agamemnon & de Clytemneſtre, que ſes ſucceſſeurs n'y ont rien ajouté. Racine ſeul, en donnant plus de grandeur à l'un & à l'autre, un peu aux dépens de la tendreſſe, a ſagement retranché les reproches que Clytemneſtre fait à ſon époux, reproches odieux qui bleſſent nos mœurs, & qui rendent ces perſonnages moins eſtimables, quoique plus reſſemblans ; en effet, Rotrou ne croit pas que ce ſoit aſſez que Clytemneſtre diſe au roi ſon mari :

Va, père indigne d'elle, & digne fils d'Atrée,
Pour qui la loi du ſang fut ſi peu révérée ;
Et qui crut comme toi faire un exploit fameux,
Au repas qu'il dreſſa des corps de ſes neveux *.

* Rotrou, act. IV, ſc. VI.

Ce que Racine a imité & adouci en cette manière :

> Vous ne démentez point une race funeste.
> Oui, vous êtes le sang d'Atrée & de Thyeste,
> Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
> Que d'en faire à sa mère un horrible festin *.

Rotrou après Euripide, y ajoute encore le titre d'assassin d'un premier époux, & d'un fils du premier lit, avec le nom de ravisseur, chose que Racine a bien fait de supprimer. Revenons aux deux autres caractères.

Iphigénie, chez Euripide, n'est pas tout-à-coup héroïne : il lui en coûte pour se déterminer à mourir : la nature parle chez elle avant la vertu. Comme elle ignore d'abord le prix de son sacrifice, & qu'elle se regarde plutôt comme victime de Ménélas que des Grecs, elle ne rougit pas de demander grace à son père. Elle emploie pour le fléchir les efforts de Clytemnestre, ses raisons personnelles, ses larmes, ses attraits, & jusqu'au silence éloquent du petit Oreste. Tout cela est extrêmement touchant, & n'a point choqué Athènes [1]. Dolcé n'a pas cru que cela dût déplaire à l'Italie, quand il fait dire à Iphigénie,

* Racine, IPHIG. act. IV, sc. IV.

1 On critiquoit à Athènes ce caractère d'Iphigénie ; mais comme manquant de constance ou d'uniformité. Voyez la note * page 234.

Ben ſapete, che à tutti è dolce il lume
Di queſto Cielo: e vi ritorni à mente
Ch'io prima di tutt' altri miei fratelli
Vi chiamai padre; & voi di tutti ancora
Queſti, figliuola mi chiamaſte prima.
Ricordivi, che'l primo dolce peſo
Fui de le voſtre braccia, e prima io n'ebbi
I cari baci, e ve gli diedi ſpeſſo, &c *.

Rotrou & Racine ont penſé autrement; & ils ont eu raiſon en France, où l'on eſtime à la vérité la vie autant qu'ailleurs, mais où l'on veut qu'on la mépriſe pour la montre. Ils ne donnent aucune foibleſſe à Iphigénie: Dès qu'elle apprend le deſſein d'Agamemnon, elle lui dit chez Racine:

Mon père,
Ceſſez de vous troubler, vous n'êtes point trahi.
Quand vous commanderez, vous ſerez obéi;
Ma vie eſt votre bien. Vous pouvez la reprendre;
Vos ordres, ſans détour, pouvoient ſe faire entendre.
D'un œil auſſi content, d'un cœur auſſi ſoumis
Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis,
Je ſçaurai, s'il le faut, victime obéiſſante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente,
Et reſpectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le ſang que vous m'avez donné †.

Et chez Rotrou,

Le ſang qui ſortira de ce ſein innocent,
Prouvera malgré vous ſa ſource en ſe verſant §.

* Ludov. Dolcé, IFIG. act. IV, ſc. II.
† Racine, IPHIG. act. IV, ſc. IV.
§ Rotrou, IPHIG. act. IV, ſc. III.

Il eſt vrai que les deux poëtes françois ont ſenti la beauté & la décence même de cette foibleſſe qu'Euripide donne d'abord à Iphigénie ; & le plus récent ne manque pas, ſur les traces de l'ancien, d'en laiſſer échapper quelques traits par ces vers,

Si pourtant ce reſpect, ſi cette obéiſſance
Paroît digne à vos yeux d'une autre récompenſe,
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'oſe vous dire ici qu'en l'état où je ſuis
Peut-être aſſez d'honneurs environnoient ma vie,
Pour ne pas ſouhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant un ſévère deſtin
Si près de ma naiſſance en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'eſt moi qui la première,
Seigneur, vous appellai de ce doux nom de père ;
C'eſt moi qui, ſi long-temps le plaiſir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux.
Et pour qui tant de fois prodiguant vos careſſes,
Vous n'avez point du ſang dédaigné les foibleſſes *.

D'ailleurs Iphigénie conſent à s'enfuir avec Clytemneſtre, & cette fuite rendue ſans effet prolonge agréablement le ſpectacle. Iphigénie ſeroit aſſurément peu eſtimable dans l'original, ſi elle s'obſtinoit à ſe ſouſtraire à la mort ; mais après avoir réfléchi ſur la gloire de ſon trépas, elle l'accepte ſi généreuſement, elle refuſe avec tant de conſtance le ſecours d'Achille, elle fait les

* Racine, IPHIG. act. IV, ſc. IV.

préparatifs du ſacrifice, & ſe livre enfin avec tant de grandeur d'ame, que les premiers mouvemens de la nature, & les ſoupirs même qui lui échappent dans ſes derniers adieux, ne font que relever ſon héroïſme. Ce mélange de foibleſſe & de courage eſt certainement la méchanique ſecrette de la tendreſſe du théatre, & l'inſtrument poëtique qui fait couler les larmes des ſpectateurs. Iphigénie eſt moins amante dans Euripide que dans Racine; & par-là, outre qu'elle ſe montre moins foible, elle interrompt moins l'attention ſur ſon malheur par des ſcènes poſtiches. Son dévouement en eſt plus volontaire. Car le moindre des ſoupirs qu'elle donne à ſon amant dans le François, ou le plus léger retour vers la vie, auroit autoriſé Achille dans Euripide à la ſauver. Mais elle rejette les offres de ce héros juſqu'à l'autel, & préſente généreuſement ſon ſein à Calchas, qui frappe. L'Iphigénie françoiſe ne va pas juſques-là. Le poëte engage ſon amant, que les adieux de ſa maîtreſſe ont trop attendri, à la tirer d'embarras, & le ſpectateur d'inquiétude. L'héroïne n'eſt donc pas miſe à la dernière épreuve, & par conſéquent ſon dévouement en a d'autant moins d'éclat, que la volonté & l'effet en pareil cas ſont deux choſes fort différentes.

Le caractère d'Achille eſt tout-à-fait François

chez Racine. Le poëte l'a voulu tel, parce qu'il falloit plaire à des personnes qu'il avoit faites à cette manière galante de traiter la tragédie. Il feint qu'Achille étoit déjà autorisé à aimer Iphigénie. Cela fait une difficulté qu'il lève adroitement, ou plutôt qu'il pallie. Car il n'est pas trop vraisemblable qu'Agamemnon voulant attirer sa fille en Aulide pour l'immoler, se serve du prétexte du mariage avec un héros dont l'amour soit public, ni que l'on tympanise dans l'armée la nouvelle de cet hymen. Voilà pourtant ce qui arrive. Il n'en est pas de même dans Euripide. Car il suppose qu'Achille ignore qu'on lui ait destiné Iphigénie pour épouse. L'arrivée même d'Iphigénie surprend toute l'armée, qui n'en sçait pas le véritable motif. Ces deux différentes suppositions font que ce n'est plus le même Achille de part & d'autre. Racine le fait paroître dès la seconde scène, tout occupé de ses projets amoureux & guerriers, n'ayant en vue que de précipiter son hymen pour voler à Troie. Il a fallu beaucoup d'art pour allier ainsi l'amour & la gloire dans un héros dont l'emportement, la bravoure & la hauteur ont fait de tout temps le vrai caractère. Toutes les autres scènes d'Achille sont de ce goût, quoique le motif de l'honneur se mêle dans la suite à l'intérêt de l'amour.

Le poëte grec n'amène Achille au palais d'Agamemnon, que par une impatience qui lui prend de partir pour Troie. Clytemnestre, qu'il rencontre, le salue comme gendre. Achille, qui ne comprend rien à ce discours, manifeste sa surprise d'une manière assez peu conforme aux nôtres, mais si naturelle pour le siècle d'Euripide, qu'on ne peut y trouver à redire sans chicaner. On passe donc à l'Achille ancien de refuser une marque de civilité que veut lui donner Clytemnestre : mais on comprend moins, & par conséquent on a plus de peine à lui passer un autre point ; à sçavoir, 1°. Qu'il dise à Clytemnestre, en parlant d'Agamemnon : « N'eût-il pas dû me parler & m'autoriser à aimer » Iphigénie ? j'aurois été assez heureux, madame, » pour l'obtenir de votre main. Agamemnon re- » doutoit-il la tendresse d'un époux ? Ah ! eût- » il fallu livrer aux Grecs un gage si cher ; si » l'intérêt de la Grèce l'eût demandé, j'ose le » dire, madame, Achille auroit pû se résoudre à » sacrifier son amour au bien public ». Ou, comme dit Dolce,

Suo debit'era avermi fatto conto
L'intento suo, & datomi la figlia ;
Che l'avrei forse conceduta anch'io
A tante bellicose inclite schiere,
Se pur l'andata à Troja (ch'io no'l credo)
Atender si dovea da la sua morte.

Ch'anch'io bramo l'honor, l'utile, e'l bene
Del la famosa Grecia, &c *.

2°. Qu'Achille refuse d'abord de voir Iphigénie; quoique Clytemnestre lui en donne une si belle occasion, quand elle veut elle-même l'amener à ses pieds. 3°. Qu'après l'avoir vue & s'être épris d'amour pour elle, charmé tout-à-coup de sa générosité & de son dévouement, il souffre tranquillement qu'elle courre à la mort, & ne lui promette son secours qu'au cas qu'elle se repente de son dessein; en quoi il lui tient si bien parole qu'il la laisse en effet mourir, & qu'il contribue lui-même au sacrifice par des libations. Voilà certes un amant bien extraordinaire pour nos jours. Dolcé l'a rendu tel de son temps en Italie. Rotrou n'a osé le faire en France, & beaucoup moins Racine. On ne sçauroit les blâmer; mais doit-on blâmer Euripide? il connoissoit le goût de ses spectateurs, comme nos poëtes connoissent le goût de ceux d'aujourd'hui. Reprenons ces trois articles.

1°. Achille a raison de parler à Clytemnestre plutôt en héros offensé qu'en amant d'Iphigénie; puisque ne l'ayant pas encore recherchée, l'intérêt de la gloire devoit plus agir sur son cœur que

* Ludov. Dolcé, IFIGEN. atto III, sc. V.

celui de l'amour. Il en marque même plus de désintéressement à une mère affligée, en lui faisant entendre que c'est moins l'amour qui l'anime à sauver Iphigénie, que l'honneur & l'équité.

2°. Clytemnestre lui demande s'il veut qu'Iphigénie vienne elle-même se prosterner à ses pieds. Il refuse de la voir sur la sévérité des bienséances grecques, & outre qu'il en apporte de bonnes raisons, il montre encore plus par-là combien son zèle est désintéressé [1].

3°. Il est véritablement plus difficile de concevoir comment Achille laisse mourir son Iphigénie, uniquement parce qu'elle s'est dévouée, & parce qu'elle le veut ainsi. Mais (comme on l'a déjà observé) si l'on a égard au respect des anciens pour les dévouemens & pour les personnes qui se faisoient volontairement victimes, l'on jugera qu'Achille n'a pu en user autrement, sans se rendre exécrable par une impiété trop criante. Que ne fait-il pas au reste pour rompre le dessein d'Iphigénie ? prières, insinuations, tendresses, il met tout en œuvre. Il ne peut s'empêcher de l'admirer ; mais il n'omet rien pour l'en détourner. Il va

1 Il eût été plus simple de dire que l'Achille d'Euripide n'est point amoureux. Comment auroit-il le desir de voir Iphigénie qu'il ne connoît point, qu'il n'aime point, qu'il n'a jamais vue ? Lorsqu'il la voit enfin & qu'il lui parle avec intérêt, il n'est que son défenseur & jamais son amant.

même, bien armé & escorté de soldats fidelles, entourer l'autel pour délivrer Iphigénie au moindre signe qu'elle paroîtra donner, ne fût-ce que par un soupir. Il espère qu'elle y consentira : mais en vain. La princesse a pris son parti. Aussi Clytemnestre désespère-t-elle de la sauver, & n'exige pas d'Achille qu'il la dérobe au couteau sacré, malgré son vœu. C'est donc par égard à un acte de religion, qu'il faut entrer dans le caractère des trois personnages : & cela seul fait évanouir la difficulté, malgré l'impossibilité d'y conformer nos idées. A ces difficultés près, l'Iphigénie d'Euripide est justifiée par l'heureux succès de l'Iphigénie de Racine.

Quelques fortes que ces raisons me paroissent en faveur d'Euripide, je sens trop qu'on aura peine à les goûter. Que peuvent tous les raisonnemens du monde contre un préjugé né de l'oubli, ou du mépris des manières anciennes ? toute ma prétention se borne à mettre le lecteur dans la nécessité, ou de faire grâce à Euripide, ou de regarder son siècle comme le plus insensé qui fût jamais : alternative qui ne souffre pas de milieu, & qui peut servir de solution à presque toutes les objections qu'on a faites contre les anciens par égard à leurs usages. Car il paroît bien dur de prononcer que cette Athènes, si sça-

vante & si spirituelle, manquoit de goût & de bon sens au point d'approuver des extravagances palpables. C'est se contredire soi-même : c'est attribuer à un siècle & à un auteur, des qualités & des vices qui ne peuvent s'allier, un sens droit & de travers, un discernement fin & grossier, la lumière & les ténèbres. Si l'on ne prétendoit relever que des défauts ordinaires, tels que ceux qui sont attachés aux choses les plus parfaites par le sort de l'humanité, il n'y auroit pas de contradiction sans doute. Mais ce ne sont pas seulement ces défauts qu'on reproche à l'antiquité. On lui en impute de si frappans, (& à côté des beautés les plus frappantes,) qu'il faut nécessairement conclure la contradiction dont je parle, ou rentrer dans la voie de l'examen, pour sçavoir lequel des deux a raison, ou notre siècle, ou celui d'Euripide par exemple, & si l'Achille de Racine ne choqueroit pas les anciens Grecs, comme nous sommes choqués de l'Achille d'Euripide.

Quant à Racine, sa gloire, qui croît toujours à mesure qu'il devient ancien à notre égard, ne sçauroit être intéressée par le parallèle qu'on ose faire entre ce grand poëte & son modèle. Il ne peut perdre à être comparé. Mais comme cette comparaison fait honneur aux anciens, dont il a puisé ce goût naturel qui le rend si cher aux

François, il m'a paru qu'on ne pouvoit mieux ſentir les beautés d'Euripide, qu'en les rapprochant de celles de Racine [1].

1 L'action de l'IPHIGÉNIE EN AULIDE d'Euripide répond à cette queſtion : « Les Grecs veulent le ſacrifice d'Iphigénie, l'obtiendront-» ils » ? La réſolution que doit prendre Agamemnon forme le nœud. Cette réſolution eſt combattue par ſa tendreſſe & par celle de Clytemneſtre, par les raiſons de Clytemneſtre & d'Iphigénie. Celles qu'il allègue lui-même & ſur-tout la crainte des Grecs le raffermiſſent. On voit par la manière dont il peint les combats qu'il éprouve (act. V, ſc. III.) que les Grecs ſont dans cette tragédie les vrais auteurs de l'entrepriſe qui en fait le ſujet, quoique le ſpectateur, loin de s'intéreſſer au ſuccès de leurs vœux, ne deſire que de les voir échouer.

COMPARAISON DE L'IPHIGÉNIE D'EURIPIDE, AVEC L'IPHIGÉNIE DE RACINE.

PAR M. RACINE FILS[1].

Le ſacrifice d'Iphigénie eſt un des plus heureux ſujets que les poëtes tragiques aient pu mettre ſur le théatre. Un roi qui, par amour pour ſon peuple & par obéiſſance aux dieux, ſe dépouille des ſentimens les plus tendres de la nature ; une princeſſe qui, à la fleur de ſon âge, lorſque la naiſſance, la jeuneſſe & la beauté lui promettent une deſtinée glorieuſe, ſe voit conduite à la mort par l'ordre de ſon père. Quels objets ſont plus capables d'exciter la compaſſion, & de faire verſer aux ſpectateurs ces larmes qui font leurs délices & la gloire du poëte !

1 MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES BELLES-LETTRES, t. VIII, p. 288. Ce mémoire fut lu en 1727, & publié en 1733, la même année que parut le THÉATRE DES GRECS. V. t. VI, p. 269, not. 1.

Un ſpectacle ſi touchant par lui-même, peut le devenir encore davantage par les ornemens que le poëte habile y ſçait ajouter. Il eſt naturel de plaindre un père réduit à la fâcheuſe néceſſité à laquelle Agamemnon ſe trouve réduit; mais on peut augmenter ſes malheurs, par le nombre & la nature des combats qu'on lui donnera à ſoutenir : il eſt naturel de s'intéreſſer au ſort d'une princeſſe condamnée à une mort qu'elle n'a point méritée; mais plus cette princeſſe ſera aimable & vertueuſe, plus ſon ſort paroîtra digne de pitié. C'eſt à l'auteur qui entreprend une pareille tragédie, à inventer ces reſſorts qui touchent les cœurs.

Euripide a repréſenté ce fameux ſacrifice ſur le théatre d'Athènes : inſtruit par ſon exemple, Racine a tranſporté le même ſpectacle ſur le théatre de Paris, & les François l'ont vu avec le même plaiſir que les Athéniens l'avoient vu autrefois. La principale gloire, qui eſt celle de l'invention, appartient à Euripide. Mais comme ſon imitateur peut avoir embelli le même ſujet par de nouvelles circonſtances, & avoir inventé de nouveaux reſſorts pour émouvoir, il peut s'être acquis une gloire qui ne ſoit propre qu'à lui. Je vais tâcher de faire connoître le mérite particulier de ces deux poëtes, par une comparaiſon ſuivie de leurs pièces.

La liberté qui doit régner dans la république des lettres, & le droit que nous avons tous de

juger des ouvrages d'esprit, me permettent de faire cette comparaison. J'ai comme un autre le droit de juger ; j'avoue cependant qu'Euripide auroit contre moi un juste sujet de récusation. Si Plutarque, dans ses comparaisons des héros de la Grèce avec ceux de Rome, a été soupçonné de favoriser les héros de la Grèce, par amour pour sa patrie ; ce même amour se trouvant en moi réuni à un autre intérêt plus particulier, doit me porter à favoriser le poëte François. Je suis un juge suspect ; mais après tout, je puis ne me pas laisser corrompre, & l'on ne doit m'en accuser qu'après avoir examiné les raisons sur lesquelles sera établi le jugement que j'en vais porter.

Dans la tragédie que j'examine, Agamemnon & Iphigénie sont les deux principaux personnages qui attachent tous les yeux. Dans Euripide, ainsi que dans Racine, la scène est ouverte par Agamemnon, & l'on peut dire qu'Euripide a été plus heureux dans cette pièce que dans presque toutes les autres, où, pour expliquer le sujet qu'il va traiter, il a recours à un prologue dont la froideur convient peu au poëme dramatique, qui doit être tout en action. L'action de cette tragédie commence dès les premiers vers ; ils apprennent aux spectateurs le lieu de la scène, l'heure où l'action commence, & le silence qui règne sur la terre & sur la mer. Agamemnon, qui est sorti de

ſa tente pour appeler ſon eſclave, y rentre en déplorant les malheurs de ceux qui ſont dans les grandes places; l'eſclave, que ces triſtes réflexions étonnent, eſt encore plus ſurpris quand il voit ſon maître attaché ſur une lettre, où tantôt il écrit, tantôt il efface, qu'il plie & déplie tour à tour, enfin qui jette à terre ſon flambeau & fond en larmes. Cet admirable tableau jette dès l'ouverture de la ſcène le trouble dans l'ame du ſpectateur, & excite en lui la curioſité d'apprendre la cauſe de l'inquiétude d'Agamemnon; il l'apprend auſſi-tôt de la bouche de ce prince, qui, après avoir raconté à ſon eſclave la naiſſance, le mariage & l'enlèvement d'Hélène, l'ardeur des Grecs pour la venger & l'arrivée de l'armée en Aulide, ajoute que cette armée fut tout d'un coup retenue en Aulide par la colère des dieux, qui demandèrent pour les appaiſer le ſang d'Iphigénie; que ne pouvant ſe réſoudre à obéir à cette loi cruelle, il voulut d'abord congédier l'armée; qu'enſuite vaincu par les raiſons de ſon frère Ménélas, il ſe rendit, & envoya ordre à Clytemneſtre d'amener ſa fille en Aulide, ſous le prétexte faux qu'Achille la demandoit en mariage; mais qu'enfin, cédant à de nouveaux remords, il vient de rétracter ſon premier ordre dans cette lettre dont il le charge, il lui recommande de la porter promptement à Clytemneſtre, & de la prévenir pour l'empêcher de

mettre le pied dans l'Aulide. Tel eſt le début de cette tragédie dans Euripide.

Son imitateur ne s'eſt point écarté d'un modèle ſi parfait : l'ouverture eſt la même ; on pourroit ſeulement y deſirer cette vive peinture d'Agamemnon, qui, plein de trouble & d'irréſolution, écrit & efface, plie & déplie ſa lettre. Dans le récit qui ſert à l'expoſition du ſujet, Agamemnon ne remonte pas à la naiſſance, au mariage, ni à l'enlèvement d'Hélène ; ce détail refroidit la narration, & l'on doit ſuppoſer que le ſpectateur en eſt inſtruit : Agamemnon vient tout-à-coup au prodige qui arrêta l'armée en Aulide, & au fatal oracle que prononça Calchas. S'il eſt réſolu d'y obéir, ce n'eſt point comme dans Euripide, Ménélas qui l'y oblige, ce miniſtère odieux ne convient point à un frère, c'eſt Ulyſſe dont la cruelle induſtrie le ſéduit ; c'eſt ſon propre orgueil qui le rend amoureux du rang ſuprême ; enfin ce ſont les dieux qui, toutes les nuits, lui préſentent la foudre. Tant de ſéductions & de menaces, qui ont arraché ſon conſentement, le rendent plus excuſable qu'Euripide ne le fait paroître, & plus il eſt excuſable, plus il eſt digne de compaſſion. Il a été contraint de céder ; cependant quand il ſe repréſente Iphigénie qui approche & court au trépas, quand il ſe rappelle les charmes de cette fille ſi vertueuſe, la nature reprend ſon empire ; il change de réſolu-

tion, & se flatte que les dieux ne lui demandent ce sacrifice que pour l'éprouver ; il donne à Arcas la lettre qui révoque ses premiers ordres.

L'esclave, chargé de rendre cette lettre, est arrêté dans Euripide par Ménélas, qui la lui arrache avec violence. Au bruit qu'il fait, Agamemnon accourt, & les deux frères s'accablent mutuellement d'injures ; Ménélas représente Agamemnon comme un homme qui n'a point rougi de commettre toutes sortes de bassesses pour obtenir, par les suffrages du peuple, le commandement de l'armée, & qui, ayant obtenu ce qu'il souhaitoit, est devenu fier & intraitable, comme un homme qui, loin d'être alarmé par l'oracle de Calchas, s'y soumit avec joie pour conserver sa place, en sacrifiant sa fille à son ambition. Agamemnon, au lieu de réfuter ces reproches, qui le couvrent de honte s'ils sont véritables, se contente de répondre par d'autres reproches, en accusant son frère d'avoir perdu la raison à cause de l'impatience qu'il a de reprendre une femme aussi méprisable qu'Hélène en sacrifiant à ce fol amour tous les intérêts du sang ; une dispute de cette nature ne produit pas, selon moi, un noble effet, & les injures que se disent ces deux frères les deshonorent tous deux. C'est avec bien plus d'art que Racine charge Ulysse du cruel emploi d'encourager Agamemnon au meurtre de sa fille, en

lui représentant la gloire de sa patrie ; en l'exhortant à pleurer tandis qu'il est seul, pour donner à la nature ce qu'il lui doit ; en affectant d'unir ses larmes aux siennes ; en se servant enfin de tous les artifices que son éloquence industrieuse sçait mettre en usage.

Tandis qu'Agamemnon espère que sa fille, qu'il a contremandée, n'arrivera pas, on vient lui annoncer qu'elle approche. A cette fatale nouvelle, quelle doit être sa douleur ! C'est ce que peint admirablement Euripide ; & j'avoue qu'il me touche ici beaucoup plus que son imitateur. « Hélas ! que deviendrai-je ? dit Agamemnon, » en quelle extrémité suis-je réduit ? La cruelle » fortune, plus puissante que moi, a renversé tous » mes desseins ! Heureux ceux, qui dans un rang » moins élevé, peuvent en liberté exhaler leur » douleur par leurs plaintes & leurs larmes : ce » triste soulagement m'est défendu ; vil esclave » du peuple, j'ai honte de verser des pleurs, & » j'ai honte de n'en point verser. Que dirai-je à » mon épouse ? de quel front oserai-je l'aborder ? » Elle m'a perdu en arrivant ici. Hélas ! une juste » raison l'y amenoit ; elle y venoit célébrer l'hy- » men de sa fille : quelle surprise pour elle, » quand, au lieu de cet époux qu'elle attendoit, » elle trouvera un père parricide ! & toi, malheu- » reuse Iphigénie, dont l'hymen va se célébrer

» dans les enfers, j'entends tes regrets; tu vas
» me dire : ô mon père, eſt-ce donc à la mort
» que vous deviez me conduire ! je verrai à mes
» pieds le tendre Oreſte : la langue de cet enfant
» ne peut encore exprimer ſa penſée ; mais au
» défaut de la voix, ſes cris & ſes larmes me
» parleront aſſez ».

Ces paroles & l'approche d'Iphigénie changent tout-à-coup le cœur de Ménélas ; il mêle ſes larmes à celles de ſon frère ; il reconnoît qu'il eſt injuſte de ſacrifier une fille auſſi aimable qu'Iphigénie, à l'envie de reprendre une femme telle qu'Hélène ; il a honte d'y avoir pu conſentir ; il preſſe Agamemnon de déſobéir à l'oracle ; mais il n'eſt plus temps, Calchas, Ulyſſe & toute l'armée s'y oppoſent.

Iphigénie arrive & ſe jette dans les bras d'Agamemnon ; la froideur des embraſſemens du père, ſon embarras pour étouffer le chagrin qui le domine, ſes réponſes ambiguës, ſes paroles entrecoupées, les demandes de la fille & l'inquiétude que lui cauſe un accueil ſi peu attendu ; enfin le trouble de l'un & de l'autre eſt ſi vivement dépeint dans Euripide, que Racine n'a preſque d'autre gloire, que celle d'avoir ſuivi pas à pas ſon original.

Mais je ſuis contraint de parler ici d'une princeſſe qu'il amène avec Iphigénie, & qu'il nomme

Ériphile. Il assure, dans sa préface, que sans cet heureux personnage, il n'eût osé entreprendre cette tragédie, parce qu'il n'eût pu se résoudre à souiller la scène par le meurtre horrible de la vertueuse Iphigénie. Cette Ériphile n'avoit point paru sur le théâtre d'Athènes, & plusieurs critiques prétendent que les Athéniens n'y avoient rien perdu. Tout personnage, disent-ils, qui n'est point essentiel à la tragédie, est condamnable, parce que tout ce qui ne concourt pas nécessairement à l'action principale, la ralentit. Que vient faire Ériphile? Elle vient entretenir sa confidente de ses malheurs & de son amour pour Achille. Personne ne prend intérêt à ses malheurs; son amour touche aussi peu le spectateur, qu'il touche Achille lui-même; elle ne fait que détourner l'attention qu'on a pour Iphigénie, qui seule est digne de l'attirer. Il est vrai que sa mort épargne le chagrin de voir celle d'Iphigénie; mais quand le poëte auroit fait mourir Iphigénie, il n'auroit fait que suivre l'autorité de la fable, comme il l'a suivie dans la tragédie d'Hippolyte, où la scène est souillée par le meurtre également horrible d'un prince vertueux, la victime innocente d'une calomnie atroce. Voilà ce que plusieurs critiques sévères ont dit sur le personnage d'Ériphile, je ne veux ni approuver, ni réfuter leur jugement, & je viens à Euripide, qui introduit Achille sur le théâtre.

On ne voit aucune raiſon apparente, qui puiſſe amener Achille dans cette pièce ; il ignore juſqu'à ce moment tout ce qui ſe paſſe au ſujet d'Iphigénie ; il ignore ſon arrivée dans l'Aulide, & la cauſe de ſon arrivée ; il n'a jamais eu deſſein de la demander pour épouſe, c'eſt par hazard qu'il vient chercher Agamemnon ; il rencontre une dame qu'il n'a jamais vue, & par reſpect il veut ſe retirer : Clytemneſtre, qui s'empreſſe de ſe faire connoître à lui comme à l'époux futur de ſa fille, tombe dans une étrange ſurpriſe, lorſqu'elle lui entend dire que jamais il n'a ſongé à cet hymen, & qu'on l'a trompé. Quelle peut être la cauſe d'un bruit ſi faux ? ils l'ignorent tous deux, & leur étonnement eſt égal. L'eſclave d'Agamemnon vient dévoiler ce myſtère ; il leur apprend les funeſtes deſſeins de ſon maître ſur Iphigénie. A cette affreuſe nouvelle, Clytemneſtre ne rougit point de ſe jeter aux genoux d'Achille ; « elle s'humilie » pour ſauver les jours de ſa fille ; elle s'abaiſſe » devant le fils d'une déeſſe ; elle eſt ſeule dans » un camp ſéditieux, & n'a pour autel qu'elle » puiſſe embraſſer, que les genoux d'Achille ; » c'eſt pour lui qu'Iphigénie eſt venue en Aulide, » quoiqu'elle n'ait point été ſon épouſe, elle en a » porté le nom : ce nom la conduira-t-il à la » mort » ? Une prière ſi tendre pénètre le cœur d'Achille ; il voit qu'on a abuſé de ſon nom ; il

doit tirer raiſon de cette offenſe ; ſon honneur y eſt engagé : c'en eſt aſſez pour lui ; il jure à Clytemneſtre qu'il prendra la défenſe d'Iphigénie ; qu'il ſera ſon dieu tutélaire ; qu'elle peut s'en repoſer ſur lui ; il ne veut pas même qu'Iphigénie vienne ſe jeter à ſes pieds ; il doit épargner cette humiliation à une princeſſe auſſi reſpectable, & ſans l'avoir vue, il eſt aſſez intéreſſé à la protéger ; il réitère ſes ſermens à Clytemneſtre, & l'exhorte cependant à tâcher de fléchir par elle-même Agamemnon : « Si vous ne réuſſiſſez pas, lui dit-il, » alors vous reviendrez à moi ».

Ces ſentimens qu'Euripide donne à Achille, ſont nobles & généreux : un héros tel que lui doit ſon ſecours à l'innocence opprimée ; mais enfin il n'eſt excité à la défenſe d'Iphigénie que par un effet de généroſité : un motif plus vif & plus intéreſſant l'anime dans la tragédie françoiſe. Ce héros généreux eſt en même temps un amant paſſionné : ce n'eſt pas ſeulement la protection d'une infortunée qu'il embraſſe, c'eſt encore celle d'une princeſſe qu'il aime avec tranſport, qu'il veut épouſer, & qui lui eſt promiſe ; il défend une vie dont dépend le bonheur de la ſienne. Cet hymen qu'il attendoit, a ſervi de prétexte pour faire venir Iphigénie en Aulide ; il eſt trompé dans ſon eſpérance ; il voit qu'on a abuſé de ſon nom ; il a ſon honneur & ſon amour à venger. Que ne

doit-on pas attendre d'un héros que ces deux intérêts animent ? & quel eſt l'art du poëte d'avoir ſçu les réunir ? Souvent les perſonnages amoureux qu'on introduit ſur notre théatre, déshonorent la majeſté de la tragédie ; mais l'amour d'Achille n'a rien que de grand & de noble : on ne le voit point ſoupirer aux pieds de ſa maîtreſſe. Achille, quoiqu'amant, eſt toujours Achille, il ne ſonge qu'à ſe venger de l'affront qu'il a reçu, & à ſauver les jours de l'épouſe qui lui eſt deſtinée. L'on dira, peut-être, qu'il n'eſt pas glorieux à Achille de s'occuper de ſon amour, tandis que toute l'armée eſt retenue en Aulide par la colère des dieux. Eſt-ce là le temps qu'un héros doit choiſir pour préparer la pompe de ſon hymen ? Le poëte, qui a prévu cette objection, l'a miſe dès le commencement de ſa pièce dans la bouche d'Ulyſſe, & Achille l'a détruite en répondant, que ſon amour ne l'empêcheroit pas de deſcendre le premier au rivage de Troie, qu'il ne demande que Troie, & un vent favorable qui l'y conduiſe ; comme il a préféré peu de jours, mais illuſtres, à une vie longue, mais obſcure, nulle autre paſſion n'eſt capable de retarder celle qui l'emporte vers la gloire ; de même que nulle paſſion n'eſt capable d'ébranler l'inviolable attachement d'Iphigénie aux devoirs d'une fille ſoumiſe à ſon père, ni l'amour de la vie, ni l'eſtime qu'elle doit avoir pour un

héros

héros qu'on lui a promis pour époux, & que ſon père lui a permis d'aimer. C'eſt elle-même, que ce héros qui la veut défendre, trouve la première à combattre; elle prend en main contre lui la cauſe d'Agamemnon, & ne lui pardonne pas les noms injurieux qui lui échappent contre ce malheureux père, qu'elle excuſe & qu'elle plaint toujours. On peut bien dire que les entretiens entre Achille & Iphigénie n'ont rien qui reſſemble aux entretiens communs des amans qu'on entend ſur la théatre: deux amans de ce caractère peuvent paroître ſur la ſcène tragique ſans en avilir la dignité.

Cette même vertu qu'Iphigénie oppoſe à la colère d'Achille, lui dicte le tendre diſcours qu'elle adreſſe à ſon père, non pour lui demander la vie, comme dans Euripide, elle ne la veut point défendre elle ne fait que lui repréſenter l'intérêt qu'une mère & un amant y prennent; pour elle, elle eſt prête à la rendre à celui dont elle l'a reçue; c'eſt à ce caractère vertueux & aimable, toujours également ſoutenu, que le poëte doit les larmes qu'il a arrachées à ſes ſpectateurs.

Le caractère qu'Euripide donne à la même, nous paroît ſi fort au-deſſous, ſuivant nos mœurs, que je n'oſe m'arrêter long-temps dans une comparaiſon trop peu avantageuſe au poëte Grec. Je

ne condamne pas son Iphigénie quand elle se jette aux pieds d'Agamemnon, & pour exciter sa compassion, lui rappelle ses premières tendresses pour elle, & les promesses qu'il lui avoit faite d'un heureux établissement ; mais il est difficile d'admirer ces paroles qu'elle ajoute : « Ne me faites » point mourir à la fleur de mon âge, parce qu'il » est doux de voir la lumière... La lumière du » jour a droit de charmer tout le monde, mais » les ténèbres de la mort ne présentent qu'effroi : » qui souhaite de mourir a perdu la raison : une » vie sans honneur est préférable à une mort glo» rieuse ». Elle déplore ensuite son sacrifice par un cantique lugubre où elle se plaint qu'elle ne verra plus les rayons du soleil : « Infortunée, » dit-elle, je péris, je suis immolée par la main » meurtrière d'un père dénaturé ». Ceux que le respect pour l'antiquité empêchera de condamner ces sentimens, diront qu'à la vérité ils n'ont rien de grand ni d'admirable ; mais qu'ils sont pris dans la nature ; que les anciens imitoient la nature telle qu'elle est, & qu'Euripide a pu mettre dans la bouche d'une princesse fort jeune les regrets que l'amour de la vie lui devoit naturellement inspirer, plutôt que des sentimens héroïques & courageux, au-dessus de son âge & de son sexe. mais après qu'elle s'est abandonnée aux premiers mouvemens de la nature, elle reprend des senti-

mens plus élevés ; ce n'eſt plus une jeune fille que la crainte de la mort fait pleurer ; c'eſt une princeſſe courageuſe qui veut répandre ſon ſang pour le ſalut de ſa patrie ; elle trouve ſa gloire & ſon bonheur dans ce généreux ſacrifice. « Ce n'eſt » pas pour vous ſeule, dit-elle à Clytemneſtre, » que vous m'avez miſe au jour ; je me dois à » ma patrie, je lui donne ma vie ; qu'on m'im- » mole, & que Troie périſſe ». Ces dernières paroles ont ſervi de modèle à ces vers :

Déjà Priam pâlit, déjà Troie en alarmes
Redoute mon bucher & frémit de vos larmes ;
Allez, & dans ſes murs vuides de citoyens,
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens,
Je meurs dans cet eſpoir ſatisfaite & tranquille.

Il eſt donc vrai que Racine doit à Euripide l'admirable caractère d'Iphigénie, mais avec cette différence, qu'il ſe ſoutient depuis le commencement juſqu'à la fin, & qu'Euripide ne le donne à cette princeſſe qu'aux approches du ſacrifice, & quand elle n'a plus, pour ainſi dire, d'autre parti à prendre que celui de mourir glorieuſement. Elle conſerve la même fermeté quand elle quitte Clytemneſtre ; elle l'exhorte à ne point pleurer une mort auſſi illuſtre que la ſienne ; à ne point revêtir ſes ſœurs d'habit de deuil ; elle lui recommande Oreſte ſon frère, & enfin ſon père Agamemnon ; le ſang d'une fille qu'il a verſé

malgré lui pour le ſalut de ſon peuple, ne doit point être entr'elle & lui un ſujet de haine. Après ces tendres adieux, elle va à la mort en chantant un cantique de joie.

Cette ſéparation touchante de la mère & de la fille, eſt la même ſur le théatre françois; les adieux d'Iphigénie ſont les mêmes; mais Clytemneſtre ne les reçoit pas avec la même tranquillité; elle ne conſent point aux demandes de ſa fille; elle ne veut point la laiſſer aller ſeule à l'autel, & elle ne la quitteroit point ſi elle n'en étoit ſéparée par des ſoldats qui ſe jettent au-devant d'elle. L'amour maternel ne cède qu'à cette violence; il ne lui reſte plus que les prières, les menaces, les imprécations; elle ſe livre à tous les tranſports que la nature lui doit inſpirer dans ce moment douloureux. Euripide a oublié cette peinture d'une mère déſolée, que Racine ne laiſſe point à deſirer, parce qu'elle étoit néceſſaire.

Je dois faire obſerver l'art qu'il a eu d'accabler de malheurs Agamemnon, pour écarter la haine qui devroit naturellement retomber ſur lui, comme ſur un homme qui mérite les titres de ſanguinaire & de parjure qu'Achille lui donne dans Euripide. Après avoir écouté les regrets d'Iphigénie & les reproches de Clytemneſtre, il ſe contente de répondre froidement qu'il aime ſes enfans; mais que quand la Grèce lui demande le ſang de

ſa fille, il faut qu'il obéiſſe : il n'en dit pas davantage, & diſparoît. Mais dans Racine, ce malheureux prince trahi par ſon confident, qui a révélé le ſecret du ſacrifice, ſe voit attendri comme père par les tendres & reſpectueux ſentimens de ſa fille; déchiré comme époux par les reproches ſanglans de Clytemneſtre; enfin, comme général d'armée, outragé par les injures & les menaces violentes de l'impétueux Achille. Ces trois aſſauts qu'il ſoutient, ſe ſuccèdent tour à tour ſans intervalle, enſorte que toute la rigueur de ce fatal évènement tombe ſur lui coup ſur coup. Pour obéir aux dieux, pour conſerver ſon rang, pour punir l'inſolence d'Achille, il doit ſacrifier Iphigénie, mais il conſerve toujours un cœur de père, & la nature l'emporte enfin; il ſuſpend l'ordre du ſacrifice, & ordonne à Clytemneſtre de fuir loin du camp avec ſa fille. Ainſi le trouble de la pièce va toujours en croiſſant; ainſi Agamemnon, qui ſemble s'être attiré ſon malheur par ſon ambition, mérite cependant la pitié du ſpectateur; enfin, ce ne ſera point par ſon ordre, ce ſera au contraire malgré lui qu'Iphigénie ira à l'autel, on ne pourra lui reprocher d'avoir conſenti à ce cruel ſacrifice.

Il ne me reſte plus qu'à comparer dans les deux auteurs le dénouement de la pièce. Euripide, qui ſuit l'opinion commune établie de ſon temps, dont

il ne pouvoit s'écarter, fait arriver à l'autel Iphigénie pleine de courage & s'immolant volontairement. Agamemnon est présent au sacrifice ; mais il s'est voilé le visage. Le peintre dont le tableau est vanté dans Cicéron, fut redevable à Euripide de cet heureux voile qu'il mit sur le visage d'Agamemnon. Achille se trouve aussi à l'autel ; mais au lieu de s'opposer à la mort d'Iphigénie, comme il l'avoit promis, il la demande lui-même à haute voix au nom de tous les Grecs. Ici je ne reconnois plus Achille, & j'ignore comment on peut l'excuser. Dans le moment que Calchas prend le couteau, Iphigénie enlevée par Diane disparoît ; Agamemnon vient lui-même confirmer ce miracle à Clytemnestre, comme une heureuse nouvelle dont elle doit se réjouir.

On ne pouvoit sur notre théatre sauver Iphigénie par la voie d'un miracle, si peu vraisemblable pour nous. Racine fait arriver Iphigénie à l'autel ; elle y voit toute l'armée contre elle, le seul Achille pour elle, qui épouvante l'armée & partage les dieux. Le combat commence : & dans ce moment de trouble, on découvre une autre Iphigénie, dont la mort appaise les dieux, contente tous les Grecs, & épargne au spectateur la douleur de voir périr la vertueuse princesse, qui, pendant tout le cours de la pièce, a été l'objet de sa pitié & de son admiration. Cet heureux dénouement épargne

la néceſſité de recourir à un miracle, le poëte ſeulement le met dans les yeux du ſoldat :

Le ſoldat étonné, dit que dans une nuë,
Juſques ſur notre autel Diane eſt deſcendue.

Agamemnon ne revient point ſur le théatre après cet évènement, ſa préſence n'y eſt plus néceſſaire.

Dans cette comparaiſon, où j'ai ſuivi pas à pas deux poëtes fameux, ſi j'ai paru quelquefois donner l'avantage au François, je répète ce que j'ai dit au commencement de ce diſcours, qu'Euripide eſt toujours le maître, parce que la principale gloire, qui eſt celle de l'invention, lui appartient : d'ailleurs, il faut obſerver que ſon imitateur avoit beſoin de beaucoup plus d'art pour traiter le même ſujet. Le ſacrifice d'Iphigénie étoit un ſpectacle plus intéreſſant à Athènes qu'à Paris. Les noms d'Agamemnon & d'Iphigénie étoient reſpectables aux Grecs ; ils devoient, ou croyoient devoir à ce même ſacrifice, la gloire que leurs pères s'étoient acquiſe dans la guerre de Troie. Euripide repréſentoit à ſes ſpectateurs un ſujet ſacré pour eux ; mais Racine ne nous repréſentant qu'un ſujet fabuleux, a eu beſoin pour nous y intéreſſer également, d'employer tous les reſſorts que ſon art a pu lui fournir ; il a dû préſenter un ſpectacle plus touchant à des ſpectateurs plus difficiles à émouvoir.

IPHIGÉNIE EN TAURIDE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

SUJET
DE LA TRAGÉDIE
D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

CETTE IPHIGÉNIE est une ſuite de l'IPHIGÉNIE EN AULIDE. On n'auroit pas lieu de s'y attendre, ſi l'on s'en tenoit préciſément à la fable de cette dernière tragédie, qui feint qu'après la ſubſtitution de la biche au lieu de la princeſſe, celle-ci s'envola parmi les dieux. La tragédie qu'on va voir ſuppoſe une autre deſtination d'Iphigénie : à ſçavoir, qu'elle fut enlevée & tranſportée en Tauride * dans la Scythie, pour y être prêtreſſe

* Tauride ou Taurique, contrée & preſqu'île de la Thrace, qui avance entre le Pont-Euxin & la Propontide. Le Pont-Euxin s'appelle aujourd'hui la Mer Noire, ou la Mer Majeure [1].

1 Le nom de Taurique, ou Cherſonnèſe-Taurique, eſt le vrai nom de cette preſqu'île, dont les habitans s'appeloient TAURIENS, du mot TAUR, qui ſignifie MONTAGNE, parce que les Scythes les avoient forcés de quitter la plaine. Ces Tauriens furent chaſſés par les Alains, l'année 62 de l'ère chrétienne. Dès-lors l'ancien nom de la preſqu'île fut changé, & on fera peut-être de vains efforts pour le rétablir.

de Diane. Nul des Grecs ne sçavoit son sort; & Oreste la croyoit morte en Aulide, par le glaive de Calchas. Tourmenté par les furies après avoir tué Clytemnestre sa mère, il va dans la Tauride par ordre d'Apollon, pour enlever la statue de Diane & la porter dans l'Attique. Il est pris. On veut l'immoler, suivant la barbare coutume de ce lieu; & il se trouve que la prêtresse qui est prête de le sacrifier, est sa sœur: ce qui donne lieu à de belles surprises & à de grands évènemens.

PERSONNAGES.

IPHIGÉNIE.

ORESTE.

PYLADE.

LE CHŒUR, composé de femmes d'Iphigénie.

UN BERGER.

THOAS, roi de la Tauride.

UN ENVOYÉ, officier de Thoas.

MINERVE.

La scène est dans le vestibule du temple de Diane.

IPHIGÉNIE EN TAURIDE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IPHIGÉNIE seule.

DÉPLORABLE Iphigénie [1], dois-je rappeler mes malheurs ! Pélops, fils de Tantale, vient à Pise : il épouse Hippodamie *; son fils Atrée devient

1 Cette première phrase est une addition du traducteur. Le prologue commence ainsi : « Pélops, fils de Tantale, étant venu à Pise avec ses » coursiers rapides, épousa la fille d'Œnomaüs, &c ». Ce tour historique convenoit au but du prologue, qui, comme je l'ai fait observer dans l'ESSAI SUR LA VIE ET LES OUVRAGES D'EURIPIDE, étoit hors de la tragédie & ne se lioit à l'action que par une sorte de transition insensible. Dans cette pièce, c'est le songe d'Iphigénie qui forme cette liaison : ce songe influe sur l'action, il rend Iphigénie moins sensible au malheur des étrangers qu'elle immole, & par-là même il sert à augmenter la crainte de voir Oreste devenir sa victime. Voyez la scène II de l'acte II.

* Hippodamie étoit fille d'Œnomaüs, roi de Pise. Ce roi voyant sa

père de Ménélas & d'Agamemnon. [1] Fille de ce roi & de Clytemnestre, j'arrive en Aulide, ce port fameux où l'Euripe agité par les vents semble tourner & bouleverser les flots. Là, mon père m'immole à Diane. Ce héros résolu de venger Ménélas, d'effacer l'opprobre d'Hélène, & de couronner les Grecs par la conquête d'Ilion, traînoit à sa suite mille vaisseaux rassemblés. Mais trahi par les vents qui s'opposoient au départ & à la gloire de la flotte, il consulte le feu sacré, il interroge Calchas. « Roi des Grecs, répond ce pon-
» tife, apprenez que ces vaisseaux ne sortiront
» point du port, que Diane n'ait reçu pour vic-
» time * .... votre fille Iphigénie. Souvenez-vous
» de vos vœux. Vous promîtes d'immoler à la
» déesse ce que l'année produiroit de plus beau.
» L'année fut signalée par la naissance d'Iphigénie.
» C'est elle, dit-il, qu'il faut sacrifier ». Le cruel ne me déféroit le prix de la beauté que pour me donner la mort. Sur cet oracle, l'artificieux Ulysse

fille extraordinairement recherchée, proposoit aux amans un combat de course à cheval, prêt de céder sa fille au vainqueur, ou de donner la mort au vaincu. Ses chevaux, nés du souffle des vents, en avoient la vîtesse. Diodore de Sicile, au livre V, dégage cette histoire des ornemens fabuleux.

1 Elle se nomme. « Je suis Iphigénie, &c ».

* Diane est nommée dans le texte, φωσφόρος θεά, Dea Lucifera, parce qu'elle préside aux enfantemens, & qu'elle est prise dans un sens mystique, pour la lune.

m'arrache des bras d'une mère. On feint de me conduire à l'hymen d'Achille. Et à peine suis-je arrivée en Aulide, qu'on m'élève sur un funeste bucher. Le fer brille, on frappe la victime ; mais Diane me dérobe à la mort : elle substitue une biche & m'enlève dans les airs. Transportée en Tauride *, je trouve un peuple barbare, où règne un barbare monarque : c'est Thoas † : son nom répond à son agilité comparable à celle des oiseaux. Chargée du soin des sacrifices, je dois respecter cet auguste emploi. En faveur de la déesse, je ne dis rien de plus. Car hélas, asservie à une coutume aussi ancienne que cruelle, (le dirai-je) j'immole tout Grec que sa malheureuse fortune amène en ces climats. C'est à moi d'initier les victimes. Tel est mon triste office [1]. D'autres mains les égorgent, & arrosent de leur sang le palais de la redoutable divinité. C'est peu de ces malheurs. Racontons aux échos ¶ le songe qui m'a effrayée cette nuit [2]. Jouis-

* Tauride, aujourd'hui Crimée, grande péninsule dans la mer Noire, sur le golfe appelé anciennement PALUS MÉOTIDE, à présent mer de Zabache. Ses habitans, autrefois TAURO-SCYTHES, sont de nos jours les Tartares de Crimée ou de Précop. (Note de l'ancien éditeur.)

† [illegible]όος, signifie agile à la course, grande qualité chez les anciens Grecs.

1 « C'est à d'autres qu'est commis le soin d'achever dans l'intérieur » de ce temple ces sacrifices dont je ne puis parler sans frémir ».

¶ Grec : à l'air.

2 C'étoit une coutume antique, dont on retrouve des traces dans

sons au moins de cette foible consolation. Il m'a semblé qu'éloignée de cette région, j'étois retournée à Argos, & que goûtant un sommeil tranquille dans mon appartement, j'étois environnée de mes femmes. La terre s'ébranle tout-à-coup, je fuis, & je vois incontinent les voûtes brisées, les murs entr'ouverts, & tout le palais renversé : il ne restoit qu'une colonne de la maison paternelle : elle avoit une chevelure & une voix humaine. J'approche [1]; & prévenue de l'idée de mon emploi, je lave en pleurant cette colonne chérie, comme une victime destinée à la mort. Il n'en faut point douter; voici l'interprétation de mon songe. Oreste, mon frère Oreste, ne vit plus [2]. C'étoit la colonne & l'appui de ma famille. Je l'ai arrosé d'eau sacrée. En faut-il davantage ? Hélas ! je ne puis appliquer ce songe à aucun autre ami. Strophius m'est connu *;

l'ÉLECTRE de Sophocle, dans l'HÉCUBE d'Euripide, & ailleurs. On détournoit ainsi, du moins en partie, l'effet des songes sinistres. C'est ce qu'Iphigénie a en vue lorsqu'elle dit : « Je raconterai à l'air » mes nouvelles visions, j'essaierai ce remède aux maux dont je suis » menacée ».

1 « Et moi fidelle à mon culte homicide, je lavois cette co» lonne, &c ».

2 « Oreste est mort. C'est lui que j'ai consacré. Les enfans mâles » sont les colonnes de leur maison, & ceux sur qui je répands l'eau » lustrale sont dévoués à la mort. Il m'est impossible d'appliquer ce » songe à d'autres amis. Strophius n'avoit point de fils lorsque je fus » sacrifiée ».

* Strophius, roi de la Phocide, père de Pylade. Ceci est dit adroitement pour préparer l'arrivée de Pylade.

mais

mais il n'avoit point de fils quand je fus conduite à la mort. Rendons du moins les honneurs suprêmes à un frère que je ne verrai plus. Les femmes Grecques, que Thoas m'a données, peuvent me seconder dans ce dessein. Elles ne paroissent point encore au temple. Quelle raison peut les arrêter?

(Elle les va chercher.)

SCÈNE II.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

AMI, porte par-tout tes regards attentifs: vois s'il n'y a point ici quelque témoin caché.

PYLADE.

J'ai déjà parcouru des yeux cette place, personne ne s'offre à mes regards.

ORESTE.

Cher Pylade, n'est-ce point là le temple [1] de Diane, au pied duquel nous avons abordé en venant d'Argos?

ORESTE.

C'est lui-même [2]: vous le reconnoissez comme moi.

1 « Ce temple te paroît-il être celui de la déesse, celui vers lequel » nous avons dirigé notre vaisseau en nous éloignant de l'Argolide »?

2 « Il me paroît que c'est le temple que nous cherchons. Tu dois » le reconnoître comme moi ».

ORESTE.

Voici donc l'autel où le ſang des Grecs ne ceſſe de couler ?

PYLADE.

Le * chapiteau même en paroît rougi [1].

ORESTE.

Regarde ces dépouilles ſuſpendues au ceintre de l'autel.

PYLADE.

Ce ſont les triſtes reſtes des Grecs immolés †.

ORESTE.

Obſervons de rechef s'il ne vient perſonne.... ô Phébus, dans quel nouveau piège m'as-tu fait tomber par ton nouvel oracle. Je venge le meurtre

* Le grec met τριχώματα, COMAS. Il s'eſt ſervi à-peu-près du même mot en parlant de la colonne : ce qui fait croire que c'eſt une expreſſion figurée, pour ſignifier le couronnement d'un autel.

1 « On y voit encore des cheveux enſanglantés ». C'eſt le ſens. D'autres autels auroient pu être enſanglantés ; mais les cheveux ne pouvoient appartenir qu'à des victimes humaines. Le mot grec d'ailleurs déſigne vraiſemblablement un crâne couvert de ſa chevelure.

† τὰ ἀκροθίνια, ſignifie proprement les extrémités d'un monceau, les prémices de quelque choſe que ce ſoit. Ici ce ſont les cheveux, ou plutôt les têtes des victimes humaines. Les Tauro-Scythes, au rapport d'Hérodote, avoient coutume d'immoler tous ceux qui faiſoient naufrage, de jeter leurs corps dans la mer, & de ſuſpendre leur tête à une croix, ou à la voûte de leurs maiſons. Ils les regardoient alors comme des anges tutélaires. Ils en uſoient de même à l'égard des priſonniers de guerre. Les Sauvages du Canada ont quelque choſe de ce barbare & ſuperſtitieux uſage.

d'un père par la mort d'une mère. Livré à mon tour à la vengeance des Euménides, exilé de ma patrie, fugitif, errant, dans quels pays n'ai-je pas traîné mes malheurs! laſſé de tant de maux, je viens à toi, je te demande quelle ſera la fin de mes fureurs & de mes courſes. Tu me réponds qu'il faut aller en Tauride au temple de Diane ta ſœur, enlever par adreſſe, ou par un heureux hazard, ſa ſtatue qu'on dit être deſcendue du ciel, & à travers mille dangers la porter dans l'Attique. (Car voilà le terme qui m'eſt preſcrit.) Qu'enfin après tant de travaux je jouirai du repos qui me fuit. Hé-bien ma courſe eſt accomplie. Me voici par ton ordre dans une terre inconnue, où l'on ignore les loix de l'hoſpitalité.... Mais dis-moi, cher Pylade, puiſque tu veux bien t'aſſocier à mes périls, que ferons-nous? tu vois la hauteur de ces murs. Comment eſcalader ce temple? nous l'ignorons. Comment briſer ſes portes d'airain *? cet uſage nous eſt inconnu; & ſi nous ſommes ſurpris, une mort infaillible ſera le prix de notre inutile projet. Faiſons plus ſagement. Retirons nous dans notre vaiſſeau, fuyons cette terre maudite.

PYLADE.

Que parlez-vous de retraite? Oreſte & Pylade

* M. l'abbé Sallier, par le changement d'une lettre, lit: « Comment » nous cacher »? Voyez le tome V de l'HIST. DE L'ACAD. DES INSCRIPT. pag. 110.

n'ont jamais fui. Hé, ne faut-il pas accomplir l'oracle d'Apollon? Faisons mieux, écartons-no[illegible] pour quelque temps du temple; cachons-[illegible] durant le jour dans quelqu'un des roch[illegible]s que l[illegible]ve la mer [1]. Mais loin de fuir, n'approchons pas même de notre vaisseau, dans la crainte d'être apperçus & conduits au roi. Attendons l'obscurité de la nuit. A l'abri de ses voiles sombres, nous ferons d'heureux efforts & nous tenterons d'enlever la statue..... Voyez-vous ces triglyphes * ? c'est là qu'il faudra vous couler. Tout est aisé aux hommes courageux; les lâches seuls se rebutent.

ORESTE.

J'approuve vos projets. N'aurions-nous entrepris un si pénible & si long voyage, que pour un honteux retour? Allons, cherchons une grotte, dérobons-nous au jour. Si l'oracle ne s'accomplissoit pas, la faute retomberoit sur nous, & non sur le

1 « Choisissons pour notre retraite un antre que les sombres flots » couvrent d'une humide rosée; cherchons un lieu éloigné de notre » vaisseau, de peur que quelqu'un des habitans de cette contrée apper- » cevant ce bâtiment étranger n'avertisse les chefs de l'état, & que » nous ne soyons saisis & emmenés de force. Si-tôt que paroîtra l'œil » de la nuit obscure, animés d'une nouvelle ardeur, &c ». C'est une adresse du poëte d'éloigner le vaisseau de l'antre; car le vaisseau d'Oreste doit ramener Iphigénie dans la Grèce. Si les bergers qui découvrent les deux amis dans leur retraite appercevoient en même-temps le vaisseau, il seroit difficile d'expliquer pourquoi on ne s'en seroit pas assûré.

* Ornement d'architecture à trois gravures ou canaux.

lieu. Osons nous prêter à ses desseins. Est-il quelque danger qui doive effrayer de jeunes héros?

SCÈNE III,

QUI SERT D'INTERMÈDE [1].

IPHIGÉNIE, LE CHŒUR.

IPHIGÉNIE.

HABITANS du Pont-Euxin & des deux îles * qui trompent les yeux des voyageurs, soyez attentifs à mes paroles. O fille de Latone, déesse des bois & des montagnes, vous qui présidez aux enfantemens, Diane, j'ai quitté pour vous les murs de la Grèce, ma célèbre patrie; pour vous j'ai quitté les bois délicieux & la maison de mon père. Me voici attachée à vos autels. Sainte prêtresse d'une divinité toute sainte, je porte mes pas avec un

1 Je ne pense pas que cette scène tienne lieu d'intermède. Elle a un grand rapport avec celle d'ORESTE, acte III, scène III, où Electre pleure la mort de son frère. Voyez la note sur cette scène, tome V, page 111.

* Ces deux îles nommées CYANÉES, sont deux rochers qui de loin paroissent se réunir, d'où les Grecs leur ont donné le nom de SYMPLEGADES, & les Latins celui de CONCURRENTIA SAXA. Ils sont sur le Pont-Euxin, l'un du côté de l'Europe, l'autre du côté de l'Asie.

cœur pur dans votre cour respectable & dans votre temple sacré [1].

LE CHŒUR.

Nous voici rendues à vos ordres ; ô fille de ce roi qui entraîna mille vaisseaux & les troupes innombrables des Atrides à la perte de Troie, dites-moi, quel nouveau sujet de tristesse vous inquiète ? d'où vient nous avez-vous conduites au temple ?

IPHIGÉNIE.

Chères compagnes, je m'abandonne en votre présence aux cris & aux lamentations. Ces chants funèbres conviennent à ma fortune. [2] Hélas, hélas ! les malheurs de ma triste famille retombent sur moi. Je pleure un frère mort. Cruelle nuit, quel songe as-tu présenté à mon esprit ! je suis perdue, malheureuse ! toute ma race & la maison paternelle a péri. O infortune d'Argos ! ô destin, tu

1 « Dans les voûtes dorées de ce temple orné de superbes colonnes ». Ovide, qui avoit pu le voir, en parle ainsi :

Templa manent hodie vastis innixa columnis,
Perque quater denos itur ad illa gradus.

« Ce temple subsiste encore de nos jours, soutenu par des colonnes » énormes ; & on y monte par quatre rampes de dix dégrés ». Ou peut-être simplement : « Par quarante dégrés ».

2 « Hélas, hélas, dans le deuil de ma famille.... oui, tels sont les » maux qui m'accablent, je pleure la mort d'un frère ».

me prives encore d'un frère, reſte unique de ma famille éteinte : il eſt deſcendu aux enfers ; c'eſt pour lui que je prépare cette pompe funèbre, & ce vaſe deſtiné aux libations : le vin, le miel, & le ſang des victimes vont couler [1]. Appaiſons les mânes d'un frère : qu'on me donne ce vaſe d'or. Race d'Agamemnon, frère chéri, qui habites les régions ſouterraines, reçois cette libation : viens, chère ombre, viens toi-même recevoir ces dons. Éloignée de ta patrie & de la mienne, où l'on me croit enſevelie, & changée en biche après mon ſacrifice [2] ; je ne puis porter ſur le tombeau d'Oreſte les cheveux & les larmes d'une tendre ſœur.

LE CHŒUR.

Princeſſe, que nos chants imitent vos accens funèbres ! répondons-y par des ſons barbares : em-

1 « Le ſang ». C'eſt plutôt LE LAIT qui eſt déſigné ici par une expreſſion figurée. « Les ſources que fourniſſent les troupeaux des mon- » tagnes, la liqueur de Bacchus & le travail des abeilles dorées, doux » préſens par leſquels on appaiſe les mânes ». Elle demande enſuite le vaſe plein de cette liqueur mêlée de vin, de lait & de miel, à l'eſclave à qui elle l'a confiée, & dit : « O toi qui es ſous la terre, rejeton » d'Agamemnon ! &c ».

2 Le P. Brumoy a adopté une correction de Brodeau, qui n'eſt pas heureuſe : celle que propoſe Muſgrave eſt beaucoup plus ſimple & plus probable. On voit par cette tragédie même que les Grecs ignoroient qu'une biche eût été miſe à la place d'Iphigénie. Ils la croyoient immolée. La ſœur d'Oreſte dit ſimplement : « Je me vois reléguée loin de notre commune » patrie, où l'on me croit couchée parmi les morts comme une dé- » plorable victime ».

ployons à cette cérémonie lugubre une muſe plaintive, celle qu'inſpire Pluton, & qui ignore * les chants d'allégreſſe.

IPHIGÉNIE.

Infortunée maiſon des Atrides, ô race de mon père ! l'ornement & l'appui de ton ſceptre a donc diſparu pour toujours ! Qui des heureux Argiens occupe ton trône [1] ? ... Ciel, quelle affreuſe ſuite de malheurs dans notre funeſte maiſon !... † Le ſoleil recule épouvanté ; il détourne ſes courſiers & ſes regards ... l'aventure de la toiſon d'or avoit précédé §. Ce ne ſont qu'horreurs ſur horreurs, que meurtres ſur meurtres. Les coupables ombres de nos aïeux ont fait ſortir des enfers la furie qui pourſuit leurs deſcendans. Oui, un génie ennemi te perſécute, malheureuſe Iphigénie [2]. Hélas !

* PÉAN, chant de joie.

1 « A qui donc appartiend a l'empire abandonné par les illuſtres » ois d'Argos ? Les travaux naiſſent des travaux & s'élancent portés » ſur des courſiers aîlés, impétueux. Le ſoleil même changeant ſa courſe » a détourné de deſſus nos têtes la ſplendeur de ſes divins regards. Les » malheurs ont ſuccédé aux malheurs ».

† Iphigénie touche en paſſant le crime d'Atrée, qui fit manger à ſon frère Thyeſte, le fils de ce malheureux prince, crime qui fit reculer d'horreur le ſoleil.

§ C'eſt l'aventure qu'on a vue dans les CHOEPHORES d'Eſchyle. Thyeſte vola à ſon frère Atrée la toiſon d'or, dont dépendoit la deſtinée de ſon royaume. Atrée s'en vengea par le crime qu'on vient de dire.

2 Le traducteur ſuit ici une correction d'Æmil. Portus qui gâte le ſens.

il s'eſt attaché à moi dans la nuit fatale où ma mère conçut. Les parques dès-lors me deſtinèrent une naiſſance & des jours auſſi triſtes que l'hymen de Clytemneſtre. Premier fruit de cet hymen infortuné, je deviens l'objet de tous les vœux; mais la fille de Léda ne m'avoit donné le jour & ne m'avoit élevée que pour être immolée aux Grecs, & immolée par un père. Les cruels! ils me conduiſirent au milieu de l'Aulide ſur un char comme une épouſe : déplorable épouſe! l'on me deſtinoit au fils d'une déeſſe, & je fus livrée à la mort : maintenant, habitante de ces rivages barbares [1], je ſuis dans un ſéjour odieux, ſans hymen, ſans enfans, ſans patrie, ſans amis. Mon occupation n'eſt plus de chanter Junon déeſſe d'Argos, ni d'exprimer ſur les riches tapis, avec l'art de Minerve [2], les Titans qu'elle dompta : un plus triſte

C'eſt Oreſte que plaint Iphigénie bien plus qu'elle-même : c'eſt à lui qu'elle s'adreſſe. Il falloit donc traduire : « Infortuné Oreſte, le deſtin » s'acharne contre toi, ce deſtin qui me fut funeſte dès ma naiſſance, » le deſtin attaché à l'hymen de ma mère, &c ».

1 « De ces rivages inhoſpitaliers ». AXIN & EUXIN, qui ont en Grec deux ſens oppoſés, ont déſigné la même mer. EUXIN ſignifie HOSPITALIER, & il y a ici une alluſion à ce mot :

Quem tenet Euxini mendax cognomine pontus.
Ovid.

2 « D'exprimer avec la navette ſur la toile qui rend des ſons har» monieux ». La navette fait réſonner la toile, & ces ſons ſemblent doux à Iphigénie, qui regrette cette occupation paiſible.

emploi ſuccède à ces doux amuſemens. Prêtreſſe de Diane, j'arroſe ſes autels & la cruelle * Até du ſang des miſérables ; leurs gémiſſemens, leurs larmes, leurs cris ne les dérobent jamais au ſort qui les attend. C'eſt peu, & comme ſi ces ſpectacles † ſanglans devoient être comptés pour rien, il me faut pleurer un frère mort à Argos, un frère que je laiſſai dans un âge tendre, comme une fleur naiſſante entre les bras & dans le ſein de ſa mère, un frère né pour porter la couronne d'Argos, & pour jouir d'un deſtin plus heureux.

* Déeſſe malfaiſante, qui troubloit l'eſprit des hommes pour les précipiter dans le malheur. Les poëtes feignent que les LITES ou les prières, filles de Jupiter, comme elle, prévenoient ou ſuſpendoient ſa malignité. (Note de l'ancien éditeur.)

† Ce n'eſt point là le Grec. « Mais oublions les malheurs paſſés, dit » Iphigénie, il eſt un mal préſent qui demande toutes nos larmes : c'eſt » la mort, la mort déplorable de mon cher Oreſte ». (Note de l'ancien éditeur.)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE [1].

IPHIGÉNIE, LE CHŒUR, UN BERGER.

LE CHŒUR à Iphigénie.

VOICI un berger qui s'avance des bords de la mer : sans doute il veut vous faire part de quelque nouvelle.

LE BERGER.

Ah, princesse, ah, fille d'Agamemnon, préparez votre cœur * au récit que je dois vous faire.

IPHIGÉNIE.

Quelle fâcheuse nouvelle viens-tu m'apprendre [2]?

1 Il n'y a point ici de nouvel acte. Cette scène est la quatrième de l'acte premier.

* Le berger d'Euripide ne fait point d'exclamations ; il ne dit point de « préparer son cœur » ; il dit simplement : « Écoutez, fille » d'Agamemnon, la nouvelle que j'ai à vous apprendre ». Il ignore l'intérêt qu'Iphigénie peut prendre à l'arrivée des deux inconnus. (Note de l'ancien éditeur.)

2 « Quel sujet t'engage à troubler ma douleur » ? Il n'est pas nécessaire d'adopter la correction de M. Markland pour traduire ainsi, & ce sens me paroît plus naturel.

LE BERGER.

Deux jeunes hommes ſortis ſecrettement d leur vaiſſeaux ſont entrés dans la terre des C anées *. Agréables victimes pour la déeſſe ! c'eſt à vous, madame, à diſpoſer les bains, les initiations & les préparatifs du ſacrifice.

IPHIGÉNIE.

D'où ſont ces étrangers ? quelle région leur a donné naiſſance ?

LE BERGER.

Ils ſont Grecs : c'eſt tout ce que je ſçais.

IPHIGÉNIE.

N'as-tu point entendu leurs noms ? Ne peux-tu me le dire ?

LE BERGER.

Pylade eſt le nom que l'un d'eux donnoit à l'autre.

IPHIGÉNIE.

Et celui du ſecond ?

LE BERGER.

On l'ignore ; nul de nous ne l'a entendu.

IPHIGÉNIE.

Comment ont-ils été apperçus & pris par les Bergers.

* Elles étoient appelées SYMPLEGADES, « concurrentia ſaxa », ſur l'opinion fabuleuſe & poëtique que ces deux rochers ſe rapprochoient pour écraſer les navires qui paſſoient entre-deux. Ce paſſage en effet encore aujourd'hui, eſt fameux par les naufrages. (Note de l'ancien éditeur.)

LE BERGER.

Sur le rivage, vers une grotte de cette mer inaccessible.

IPHIGÉNIE.

Mais que font les bergers sur le rivage de la mer ?

LE BERGER.

Nous allions laver nos troupeaux.

IPHIGÉNIE.

Répondez-moi derechef, berger. Comment & par quelle ruse avez-vous pris ces étrangers ? Voilà ce que je veux sçavoir . . . (à part.) Hélas, depuis long-temps il n'étoit venu de Grecs sur ces côtes. Leur sang cessoit de couler sur l'autel.

LE BERGER.

Nous avions conduit nos grands troupeaux à la mer qui sépare les Cyanées. On y voit un rocher creux que les flots en se brisant ont entr'ouvert en divers endroits : c'est la retraite de ceux qui pêchent le précieux coquillage dont on tire la pourpre. Là, un de nos bergers apperçoit deux jeunes hommes. Étonné de ce spectacle, il recule d'un pied timide & sans bruit : « Regardez, dit-» il, à travers les fentes de cette grotte ; deux » divinités s'y sont retirées ». Un autre berger plus religieux lève les mains vers ces dieux prétendus, & les adore d'un œil respectueux. « Divin Palé-

» mon *, s'écrie-t-il, fils de Leucothoé, protec-
» teur des frêles vaisseaux, soyez-nous favorable ».
Puis adressant la parole aux deux [1]: « soit que vous
» soyez les gemeaux de Léda †, soit que Nérée §,
» père de cinquante déesses, vous ait donné le
» jour, dieux »... A ces mots un autre que
l'impiété rendoit plus féroce & plus vain, interrompt ces vœux par des risées, & soutient que ce sont des étrangers que la crainte de nos coutumes & du sacrifice obligeoit à se cacher dans l'antre. Je l'avouerai [2], madame, son avis a paru le plus sensé à la plupart de nous. On convient de donner la chasse à ces victimes destinées à Diane. Cependant l'un des deux Grecs sort de la grotte; [3] il monte sur le rocher; il s'arrête. Sa tête agitée çà & là, ses mains tremblantes, son air effaré, marquent une espèce de frénésie. Il crie comme un

* Ou Mélicerte, dieu marin.

1 Cette phrase insérée par le traducteur, & qui coupe la prière du berger, n'est pas dans le grec; mais elle remplace ici le nombre duel, que le poëte emploie après l'invocation faite à Palémon.

† Castor & Pollux.

§ Nérée, fils de Thétis, père des cinquante Néréïdes.

2 « Je l'avouerai, madame ». Ces mots sont de trop dans la traduction.

3 « Il quitte le rocher qui lui servoit de retraite, il secouoit la tête » d'un air égaré, il poussoit de profonds soupirs, ses bras étoient » saisis d'un tremblement affreux, & dans les transports du délire, » il jetoit des cris effrayans pareils à ceux d'un ardent chasseur ».

chasseur : « Pylade, vois-tu celle-ci ? . . . regarde » cette autre . . . ; c'est une furie infernale. Vois » comme, armée de serpens, elle s'élance sur » moi : elle en veut à mes jours. . . . Quelle est » cette autre Euménide ? tout, jusqu'à ses vête- » mens, respire la flamme & le sang. Elle fend » les airs de ses vastes aîles . . . . Ciel ! je vois » ma mère entre ses bras. . . . . elle va m'acca- » bler [1] . . . elle me poursuit ; où fuir » . . . ! Tandis qu'il exhaloit ainsi sa fureur, vous l'eussiez vu changer de gestes, de couleur & de voix. Tantôt il mugissoit comme les taureaux ; tantôt il aboyoit comme les chiens * : il imitoit enfin tous les cris effrayans qu'on attribue aux Euménides. Saisis d'effroi, comme si la mort nous eût menacés, nous demeurions courbés & tremblans dans un silence profond. Aussi tôt le furieux tire son glaive, il s'élance comme un lion à travers nos troupeaux ; il perce leurs entrailles ; il frappe impitoyablement, prévenu de l'idée qu'il appaiseroit ainsi les furies [2]. La mer se couvre d'une écume ensanglantée. Les Bergers revenus de leur frayeur & voyant leurs troupeaux tomber égorgés, prennent

1 « Sous le poids d'un énorme rocher. . . . . Elle va porter le coup » mortel . . . . où fuir » ?

* Les furies qui représentoient les remords étoient aussi appelées CHIENS.

2 « En croyant se défendre contre les déesses qui l'agitent ».

les armes ; mais dans la crainte d'être trop foible contre les efforts de ces braves étrangers [1], ils enflent leurs conques pour appeler les habitans. En un moment une troupe nombreuse s'assemble : cependant l'étranger se pâme ; l'accès de sa fureur se calme ; l écume coule de ses lévres ; il est renversé. Sa chûte ranime notre courage ; chacun veut se signaler au combat, on se heurte, on frappe, les pierres volent ; mais l'autre étranger, sans perdre courage, essuye l'écume qui sortoit de la bouche de son ami ; il le couvre de ses vêtemens; il observe & pare les coups, pour garantir celui qui fait l'unique objet de ses tendres soins. Celui-ci revient à lui, se relève, & à l'aspect de cette nuée d'ennemis, il pousse des gémissemens ; nous ne cessions de les charger de toutes parts, sans leur donner le loisir de se reconnoître. Alors nous avons entendu une voix effroyable & ces terribles mots : « Cher Pylade, nous mourrons ; mais pour » mourir en héros, prends ton épée & suis-moi ». Dès que l'on a vu briller le fer entre les mains de ces deux guerriers, les forêts ont été remplies de bergers mis en fuite ; mais tandis que les uns fuyoient, les autres poursuivoient les [2] vainqueurs.

1 « Contre les efforts de ces étrangers jeunes & pleins de vigueur ».

2 L'édition qu'a suivie le P. Brumoy paroît fautive en cet endroit. Il faut traduire : « Tandis que les uns fuyoient, les autres recommen-

Une

Une grêle de pierres pleuvoit ſur eux : s'ils reculoient, on les épargnoit. Ce qui paroît incroyable, de tant de bras réunis pour prendre ces malheureuſes victimes, nul ne pouvoit en venir à bout. Nous n'avons même réuſſi qu'avec peine, & moins par la valeur que par la ruſe. On les enveloppe enfin, on leur fait lâcher leurs épées *. Epuiſés de forces, leurs genoux ſe dérobent ſous eux. Ils tombent, nous les ſaiſiſſons, nous les conduiſons au roi. Il les enviſage, & les envoie ſur le champ à la mort. Souhaitez, ô princeſſe, bien des victimes pareilles : leur ſang vous vengera de la cruauté des Grecs, & de la ſanglante aventure d'Aulide.

LE CHŒUR.

Berger, quelles merveilles [1] vous m'avez racontées de ce Grec inconnu. C'eſt pour ſon malheur qu'il a paru dans ces terres fatales aux étrangers.

IPHIGÉNIE.

Il ſuffit, berger, allez & m'amenez l'un & l'autre : j'aurai ſoin du reſte.

» çoient l'attaque. Et lorſque ces derniers étoient repouſſés, les fuyards
» revenoient ſur leurs pas, & les pierres voloient de nouveau. Ce qui
» paroît, &c ».

* Grec : à coups de pierres.

1 « Vous avez racontées ». Le berger ne s'étoit pas adreſſé au chœur.

SCÈNE II[1].

IPHIGÉNIE, LE CHŒUR.

IPHIGÉNIE.

QUE dis-tu, triste Iphigénie ? tendre & sensible autrefois pour les malheureux Grecs qui tomboient entre tes mains, tu donnois des larmes à leur sort, & tu demeures tranquille ! Déplorables Grecs, qui que vous soyez, n'imputez mon insensibilité qu'au songe cruel qui m'a peint Oreste mort ; mais vous me trouverez barbare. Je l'avouerai, chères compagnes, mon cœur est ulcéré. Le bonheur d'autrui blesse les malheureux, & nous voulons du mal aux autres par la seule raison que nous sommes dans le malheur. Puissant Jupiter, que les vents & les vaisseaux conduits par votre main, n'amènent-ils en ces lieux les auteurs de mes maux, Hélène & Ménélas, pour les sacrifier à ma vengeance ! que je sçaurois bien leur trouver une Aulide en ces climats ! les inhumains ! ils m'égorgèrent comme une timide genisse. J'étois la victime, un père étoit le prêtre. Puis-je oublier ces horreurs ! hélas, il m'en souvient toujours. Combien de fois

1 Cette scène est la cinquième & la dernière du premier acte.

ai-je porté les mains au viſage de mon père * ! collée à ſes genoux que je tenois embraſſés. « O » mon père, lui diſois-je, à quel affreux hymen » m'avez-vous deſtinée ? une mère abuſée triom- » phe ; les Argiennes charmées font éclater leur » joie, elles invoquent l'hymen dans leurs chan- » ſons ; la cour ne retentit que du doux ſon de » la flûte ; & cependant je péris par vos mains ! » Cet Achille tant promis, c'étoit donc Pluton, » & non pas le fils de Pélée. Par quelle cruelle » feinte m'avez-vous conduite ſur un char de » triomphe à ce ſanglant hymen » ? Vains efforts, il fallut obéir. Vainement jetant de timides regards à travers mes voiles, je pris ce frère que je pleure ; (triſte ſouvenir ! il n'eſt plus) : je le pris entre mes bras [1] ..... épouſe d'Achille & ſœur d'Oreſte, je

* Manière de ſupplier, dont il eſt parlé dans la ſainte écriture.

1 « Malgré le titre de ſœur, la pudeur m'empêcha d'approcher mes » lèvres des ſiennes, parce que j'allois me rendre dans la maiſon de » Pélée : mais je renvoyai à un autre temps de tendres embraſſemens, » eſpérant de revoir Argos quelque jour. Oreſte, infortuné, ſi tu es » mort, de quel ſort brillant tu es déchu ! la fortune digne d'envie » d'un père illuſtre t'eſt enlevée par le coup le plus funeſte ». Cette traduction ſuppoſe une correction très-ſimple & très-naturelle que M. Reiske a propoſée. Si on ne l'admet point, il y a quelqu'obſcurité dans le texte. Le précédent éditeur fait remarquer ici que quand une vierge étoit accordée, elle devoit réſerver pour l'époux les premières marques de ſa tendreſſe. Après qu'Iphigénie a déploré le ſort d'Oreſte,

portai la pudeur jusqu'à me refuser aux embrassemens d'un enfant qui étoit mon frère. Je différai mes tendres caresses à mon retour. Inutiles projets?... cher Oreste, si ta mort est certaine; parle, dis-moi qui l'a causée? est-ce l'envie d'un père *? t'a-t-il sacrifié comme moi à Diane? quelle affreuse contradiction! cette déesse écarte de ses autels les profanes dont les mains impures sont souillées d'un meurtre, que dis-je? par l'attouchement d'un cadavre ou d'un enfant récemment sorti du sein de sa mère: & je croirai qu'elle prend plaisir à voir couler le sang des victimes humaines? non, la déesse n'a point puisé dans le sein de Latone † une si aveugle inhumanité. Il n'est pas même croyable que le festin horrible de Tantale § ait pu plaire

elle fait un retour sur elle-même. « J'ai droit, sans doute, de me » plaindre des lois qu'impose la déesse. Elle écarte de ses autels, &c ». Ainsi elle ne suppose point qu'Oreste lui ait été immolé.

* Je traduis ainsi, en mettant un point interrogatif dans le texte, sans quoi il me semble qu'il n'y auroit ni liaison, ni sens. Les commentateurs ne disent rien de cet endroit, qui n'est pas des moins embarrassans.

† Grec: Épouse de Jupiter.

§ Tantale, roi de Phrygie, recevoit très-souvent les dieux chez lui. Un jour, faute d'autres mets, il s'avisa de leur présenter son fils même dans un festin. Cérès seule mangea l'épaule de l'enfant: on lui en substitua une d'yvoire en le ressuscitant: d'où vient que Virgile, GEORG. l. III, v. 7, l'appelle « Humeroque Pelops insignis eburno ». Tantale s'étoit retiré dans le Péloponnèse après avoir enlevé Ganymède, fils de Tros, roi de Troie.

aux dieux. Les ſauvages habitans de ces climats *, parce qu'ils aiment le carnage, ont attribué à la divinité leur barbare inclination. J'en juſtifie les dieux, & je ne puis penſer qu'aucun d'eux ſoit capable d'un crime.

II. INTERMÈDE.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

O CYANÉES, rochers qui joignez les mers que traverſa jadis la frénétique Io *, quand elle paſſa d'Europe en Aſie, quels ſont, dites-moi, ces étrangers, qui, comme elle, ont eu l'audace de parcourir le Pont-Euxin ? d'où vient ont-ils quitté l'Eurotas couronné de joncs, & les rives ſacrées de Dircé, pour aborder à ce rivage, où une prêtreſſe teint de ſang humain l'autel & les colonnes du temple [1] ?

* Voilà un paſſage qui marque bien nettement que les payens éclairés diſtinguoient leur théologie d'avec les fables qui diviniſoient les crimes & les paſſions des hommes.

§ Io, fille d'Inachus, fut aimée de Jupiter, qui la changea en géniſſe, pour la dérober à la colère de Junon. Mais la déeſſe rendit ſa rivale furieuſe, de ſorte que celle-ci paſſa en Aſie, après avoir long-temps erré.

1 Le P. Brumoy a ſuivi une fauſſe ponctuation. Il falloit traduire à

ANTISTROPHE I.

Portés par les vents, & plus encore par l'intérêt, le desir des richesses les a-t-il contraints de braver la fureur des flots sur un fragile vaisseau? l'intérêt a ses douceurs, douceurs funestes aux mortels. Il est insatiable. Il les fait errer de mers en mers & de villes en villes pour se charger d'un véritable poids. Frivole & vaine passion [1]! outrée dans les uns elle devient fureur, modérée dans les autres on la nomme prudence.

STROPHE II.

Comment ces étrangers ont-ils passé les deux îles qui semblent se réunir, & les écueils de Phinée* qui veille toujours à la perte des nautonniers? Par quel bonheur ont-ils parcouru les vastes plaines d'Amphitrite, où [2] le chœur des Néréïdes anime

« Qui sont ces étrangers? sont-ils venus de l'Eurotas..... ou du » Dircé, &c ».

1 A la fin de cette antistrophe, le texte paroît altéré. Musgrave y propose diverses corrections. Tel qu'il est dans le manuscrit, il paroît avoir un sens voisin de celui qu'exprime la traduction du P. Brumoy.

* Phinée, oncle & amant d'Andromède, laissa à Persée le soin de la délivrer du monstre marin. Il voulut ensuite l'enlever, & Persée le changea en rocher.

2 La phrase en grec paroît coupée, & il ne faut pas rapporter aux Néréïdes le souffle des vents. « Où les chœurs des Néréïdes font » retentir leurs chants variés? Aidés même du souffle d'un vent favo- » rable, fendant avec bruit les flots brisés par un gouvernail solide,

par des chansons les vents qui voltigent autour des vaisseaux, & qui enflent les voiles? Zéphyre & le vent du midi ont favorisé leur course jusqu'à l'île célèbre par les exercices d'Achille *.

ANTISTROPHE II.

Ah, que ne peut un heureux hazard écarter † Hélène de Troie, & l'amener sur nos rivages suivant les vœux d'Iphigénie! que ne peut la fille de Léda, les cheveux épars & ensanglantés [1], expirer sous la main de la princesse, & payer par sa mort les maux qu'elle lui a causés! quelle agréable nouvelle à raconter aux Grecs [2], si quelqu'un d'eux

» poussés par Notus ou Zéphyre, comment ont-ils pu pénétrer dans » cette terre où les oiseaux font leur retraite, &c ». La difficulté consistoit à vaincre le cours du Pont-Euxin qui l'entraîne dans l'Archipel & forme un courant rapide au détroit du Bosphore. On voit du moins que les anciens se faisoient une idée effrayante des dangers de ce passage.

* Le grec ajoute: « féconde en oiseaux ». Achille s'exerçoit à la course dans cette île nommée Achillée, ou Leuca, ou course d'Achille, vis-à-vis la Chersonnèse Taurique. On l'appeloit encore l'île des Héros, parce qu'on s'imaginoit que les mânes des fameux guerriers morts au siège de Troie s'y étoient retirés.

† Les femmes Grecques qui composent le chœur ignoroient, aussi bien qu'Iphigénie, le retour d'Hélène en son pays.

1 « Les cheveux enveloppés d'une rosée sanglante ». Ce n'est pas le sang, mais l'eau lustrale que cette expression désigne.

2 « Je recevrois avec une vive joie la nouvelle qu'un navigateur » est venu de la Grèce en ces lieux pour calmer la douleur de ma » déplorable servitude ».

venoit nous tirer d'esclavage ! quelle joie, quel bonheur de nous trouver * comme en songe dans le sein de notre patrie, pour jouir des chants d'allégresse dont tout rétentiroit !

* Barnes explique cet endroit en deux manières. « Que ne pouvons-nous, suivant le songe d'Iphigénie, nous trouver en Grèce » ? Ou bien : « Que ne pouvons-nous, même en songe, être transportées dans notre patrie ». Le sens que j'ai préféré, est, ce me semble, plus naturel.

ACTE III[1].

SCÈNE PREMIÈRE.

IPHIGÉNIE, LE CHŒUR, LES DEUX GRECS enchaînés.

IPHIGÉNIE.

Voici qu'on amène les victimes chargées de chaînes. Taisez-vous chères compagnes.... Ce sont en effet les deux Grecs destinés au sacrifice [2]. Ils s'approchent du temple, & le berger ne nous a point fait un faux rapport.

LE CHŒUR.

Princesse [3]; puisque cette région vous a confié

1 Acte II.

2 Elle les appelle LES PRÉMICES DES GRECS, comme si elle n'en eût point sacrifié d'autres : cependant il paroît, par d'autres expressions de cette pièce, qu'elle avoit eu précédemment d'autres occasions de remplir son funeste emploi.

3 Le chœur est loin d'engager Iphigénie à l'obéissance. « Vénérable déesse, disent ces femmes Grecques, si vous vous plaisez » au culte que ce peuple vous rend, recevez ces victimes que la loi » des Grecs rejette & déclare impies ». Ou si c'est à Iphigénie qu'elles s'adressent, elles lui disent de même, « Vénérable princesse, si vous

le ſoin d'initier les victimes, recevez celle-ci. Il faut céder à une coutume qui, reſpectable en ces lieux, paroît impie & exécrable aux Grecs.

IPHIGÉNIE.

Hé bien, commençons; mes premiers ſoins ſont dus aux cérémonies de Diane. Qu'on délie d'abord ces étrangers *. Ils ſont conſacrés à la déeſſe; les chaînes ne leur conviennent plus. (à ſes femmes..) Vous autres †, allez au temple & faites les préparatifs ordinaires...... Mais vous, ô déplorables étrangers, dites-moi quels parens

» approuvez le devoir que cet état vous impoſe, &c ». Ce qui donne lieu à l'équivoque, c'eſt que le chœur ne nomme ni Iphigénie ni Diane, il s'adreſſe à l'une ou à l'autre; en la déſignant ſeulement par le titre de VÉNÉRABLE.

* On délioit juſqu'aux criminels quand leur arrêt étoit prononcé, afin de leur donner la triſte ſatisfaction de mourir libres.

† Il y a là une difficulté; car ſi Iphigénie ordonne à ſes femmes d'aller au temple, le chœur diſparoît dans cette ſcène. On voit cependant par la ſuite que le chœur a été témoin d'une partie au moins de cet entretien d'Iphigénie avec les deux Grecs. Il eſt naturel de croire qu'une partie des femmes va exécuter les ordres de la prêtreſſe, tandis que l'autre reſte ſur le théâtre, ou bien qu'Iphigénie adreſſe la parole à d'autres miniſtres du temple [1].

1 La difficulté vient de ce que le P. Brumoy a ſuppoſé, ſans aucune raiſon, qu'Iphigénie s'adreſſoit à ſes femmes, tandis qu'elle ne fait autre choſe que continuer de parler aux mêmes miniſtres auxquels elle a ordonné de délier les captifs. Elle ne dit donc point VOUS AUTRES, ni rien qui indique qu'elle change de diſcours : « entrez enſuite dans le » temple, préparez ce qu'il faut pour cette cérémonie, & n'oubliez » rien de ce qu'ordonne la loi ».

infortunés vous ont donné le jour? quelle sœur, si vous en avez, sera privée de tels frères? hélas! vous ignoriez votre sort. Car qui connoît les desseins des dieux? notre destin nous est caché. La fortune nous en fait un mystère impénétrable. Parlez donc, ô étrangers : d'où venez-vous? quelles mers avez-vous parcourues pour arriver en ces lieux? éloignés de votre patrie, hélas, que votre absence sera longue! vous l'avez quittée pour ne la plus revoir.

ORESTE.

Quel intérêt prenez-vous à nos maux, ô femme, qui que vous soyez? pourquoi plaindre notre destinée? voulez-vous nous attendrir? mais est-on sage de prétendre vaincre par d'inutiles pleurs la crainte d'une mort prochaine & inévitable? l'est-on de pleurer le destin de ceux qu'on voit périr, sans espoir de les sauver? n'est-ce pas redoubler leurs maux? croyez-moi, nous n'en mourrons pas moins. Laissons aller le cours de la fortune. Cessez de nous plaindre. Nous sçavons trop les usages de ce pays & le sort qui nous y attend.

IPHIGÉNIE.

Qui de vous se nomme Pylade? voilà d'abord ce que je veux sçavoir.

ORESTE.

Le voici..... (en montrant son ami.) Mais quel plaisir cela vous peut-il faire?

IPHIGÉNIE.

De quelle ville grecque eſt-il citoyen ?

ORESTE.

Mais, madame, encore une fois, d'où naît cette curioſité ? que vous ſervira de le ſçavoir.

IPHIGÉNIE.

La même mère vous a-t-elle donné le jour ?

ORESTE.

L'amitié, non le ſang, nous rend frères.

IPHIGÉNIE à Oreſte.

Mais vous, quel nom avez-vous reçu de l'auteur de vos jours ?

ORESTE.

Je ſuis malheureux : voilà le nom qui me convient.

IPHIGÉNIE.

C'eſt un effet de la fortune ennemie : mais ce n'eſt pas ce que je demande.

ORESTE.

Madame, laiſſez-nous mourir inconnus ; nous en mourrons moins miſérables.

IPHIGÉNIE.

Généreux étranger, d'où avez-vous puiſé des ſentimens ſi héroïques ?

ORESTE.

On veut mon ſang *, je le livre. Laiſſez-

* Le texte porte : « Vous immolerez mon corps, & non pas mon » nom ». Il y a dans le grec entre σῶμα corpus, & ὄνομα nomen, un rapport qu'on ne peut exprimer en François.

moi le ſecret de mon nom, qui vous eſt inutile.

IPHIGÉNIE.

Et vous refuſerez de nommer au moins la ville où vous avez pris naiſſance ?

ORESTE.

Que ſervira de nommer le lieu de ma naiſſance ? je touche à mon dernier moment.

IPHIGÉNIE.

Quoi donc ? qui vous empêche de m'accorder cette grace ?

ORESTE.

Hé-bien, vous le voulez, le royaume d'Argos eſt ma patrie †.

IPHIGÉNIE.

O dieux ? dites-vous vrai ?

ORESTE.

Oui, madame, & Mycènes m'a vu naître. O ville autrefois fortunée !

IPHIGÉNIE.

Comment donc avez-vous quitté votre patrie ? eſt-ce par l'exil ?

ORESTE.

Par un exil involontaire en quelque ſorte, & toutefois volontaire.

* Oreſte dit dans ce vers qu'Argos eſt ſa patrie, & un moment après qu'il eſt de Mycènes. Cela s'accorde en ce que Argos eſt en même temps le nom de la capitale & du royaume d'Agamemnon. Quant à Mycènes, c'eſt la ville où naquit Oreſte.

IPHIGÉNIE.

Achevez, ô étranger, de m'instruire sur ce que je veux apprendre de vous.

ORESTE.

Je le ferai en peu de mots [1], madame, & d'une maniere conforme à ma fortune.

IPHIGÉNIE.

Votre arrivée d'Argos m'est plus précieuse que vous ne pensez.

ORESTE.

Vous pouvez vous en réjouir. N'exigez pas de moi les mêmes sentimens.

IPHIGÉNIE.

Troie, cette ville si célèbre dans l'univers, vous est sans doute connue.

ORESTE.

Plût aux dieux ne l'avoir jamais connue! que n'est-elle moins qu'un songe pour moi *.

IPHIGÉNIE.

Si j'en crois la renommée, cette superbe ville a été renversée par les armes.

1 « Je le ferai en tout ce qui sera étranger à mon malheur ».

IFIG. Mi dirai forse tu di quelle, ch' io
Bramo sapere, cosa alcuna? ORE. Come
Non appartenga alla sventura mia.

CARMELI.

* Périphrase obscure & mauvaise, au lieu de dire : « Pas même un » songe ». (Note de l'ancien éditeur.)

ORESTE.

La renommée ne vous a point abuſée.

IPHIGÉNIE.

Hélène eſt-elle retournée avec Ménélas ?

ORESTE.

Ah ! que ſon funeſte retour a coûté de maux à quelqu'un des miens * !

IPHIGÉNIE. à part.

Elle ne m'a pas moins cauſé de malheurs ! où donc eſt cette princeſſe.

ORESTE.

A Sparte avec ſon époux.

IPHIGÉNIE.

O Hélène, ô nom exécrable pour toute la Grèce... (à part) & pour moi !

ORESTE.

Dites pour moi, madame ; je ſçais ce que m'a coûté ſon fatal hymen.

IPHIGÉNIE.

Le retour des Grecs eſt-il véritable, comme le publie la renommée ?

ORESTE.

Mais madame, pourquoi, je vous prie, cet amas, & ce détail de queſtions ?

* Oreſte parle de lui-même à mots couverts. Il n'oſe ſe faire connoître à cauſe de ſon parricide. Iphigénie de ſon côté ne ſe découvre point ; & cet incognito rend la pièce fort intéreſſante.

IPHIGÉNIE.

J'ai mes raisons pour tirer de vous ce récit avant votre trépas.

ORESTE.

Continuez, puisqu'il vous plaît ainsi. Je suis prêt à vous satisfaire.

IPHIGÉNIE.

Le devin Calchas est-il revenu de Troie?

ORESTE.

Le bruit de sa mort s'est répandu chez les Argiens.

IPHIGÉNIE.

O équitable déesse!... Et le fils de Laërte* vit-il?

ORESTE.

Il vit: au moins on le croit: mais il n'est pas encore retourné à Ithaque.

IPHIGÉNIE.

Ah puisse-t-il périr, & ne revoir jamais sa patrie!

ORESTE.

Son sort est assez triste; ne lui souhaitez rien de plus.

IPHIGÉNIE.

Mais le fils de Thétis.... Achille respire-t-il encore?

* Ulysse.

ORESTE.

Il eſt mort. Vainement ſon hymen fut préparé en Aulide.

IPHIGÉNIE.

Hélas ! ce ne fut qu'une feinte. On peut en croire ceux qui l'apprirent à leurs dépens.

ORESTE.

Mais encore une fois, madame, que dois-je penſer d'une perſonne ſi bien inſtruite des affaire de la Grèce.

IPHIGÉNIE.

Apprenez enfin.... que je ſuis Grecque. J'ai été enlevée à la fleur de l'âge.

ORESTE.

Pardonnez, votre curioſité ceſſe de me ſurprendre.

IPHIGÉNIE.

Qu'eſt devenu ce général fortuné ?... ce....

ORESTE.

Qui, madame : car hélas, celui qui m'eſt connu ne ſçauroit être appelé heureux.

IPHIGÉNIE.

J'entends Agamemnon, fils, diſoit-on, d'Atrée.

ORESTE.

J'ignore tout ceci. Madame, au nom des dieux, ne m'interrogez pas ſur ce point.

IPHIGÉNIE.

Ah plutôt, au nom des dieux, parlez pour calmer mes douleurs.

ORESTE.

Déplorable prince ! il a cessé de vivre, & il a perdu quelqu'un après lui.

IPHIGÉNIE.

Il est mort ! ah, malheureuse ! ... Mais de quelle manière ? poursuivez.

ORESTE.

D'où vient ce soupir échappé ? quel intérêt prenez-vous à ce prince.

IPHIGÉNIE.

Je plains son ancienne fortune.

ORESTE.

Son sort est en effet déplorable. Une épouse l'a cruellement égorgé.

IPHIGÉNIE.

Ah, femme barbare ! prince infortuné !

ORESTE.

Cessez, madame, d'en demander davantage. J'ai tout dit.

IPHIGÉNIE.

Un mot & je suis satisfaite. L'épouse de ce roi voit-elle encore le jour ?

ORESTE.

Elle n'est plus. Son fils, son propre fils, lui a ravi la lumière.

IPHIGÉNIE. (à part.)

Quelle confuſion dans la maiſon d'Atrée ! & ce fils a-t-il commis volontairement cet attentat ?

ORESTE.

Il l'a fait à deſſein. Il a vengé ſon père.

IPHIGÉNIE.

Ciel ! quel crime ! mais quelle équité !

ORESTE.

Tout innocent qu'il eſt, il a les dieux pour ennemis.

IPHIGÉNIE.

Reſte-t-il à Mycènes quelqu'autre rejeton de l'infortuné roi ?

ORESTE.

Il ne reſte qu'Electre.

IPHIGÉNIE.

Mais quoi ? ne ſçait-on rien de ſa ſœur immolée en Aulide ?

ORESTE.

Rien, ſi ce n'eſt qu'elle ne jouit plus de la lumière du ſoleil.

IPHIGÉNIE.

Je la plains, auſſi-bien que ſon père, qui devint ſon bourreau.

ORESTE.

Il l'a payé chèrement. Une mère a vengé ſa fille [1].

1 « Elle eſt morte pour une femme perfide & indigne d'être rachetée » à ce prix ». C'eſt-à-dire pour recouvrer Hélène.

IPHIGÉNIE.

Mais le fils du roi mort eſt-il dans Argos ?

ORESTE.

Il vit. Où ? on l'ignore. Fugitif, il eſt par-tout & en nul endroit.

IPHIGÉNIE.

Il vit, c'en eſt aſſez. (à part) Diſparoiſſez, ſonges vains, qui m'aviez abuſée, vous n'êtes qu'illuſion. Et 1 vous *, Génies, qu'on appelle ſçavans, votre ſcience n'eſt pas moins vaine que les ſonges. Je le vois, l'erreur eſt le partage des dieux auſſi-bien que des foibles hommes. Ne falloit-il point, à en croire ſes oracles trompeurs, que le fils d'Agamemnon pérît encore pour les juſtifier !

LE CHŒUR.

Hélas ! qui nous apprendra auſſi la deſtinée de nos parens ? vivent-ils ? ſont-ils privés du jour ?

IPHIGÉNIE.

Ecoutez, ô étrangers, l'entretien que nous

1 Il paroît que c'eſt Oreſte qui prononce ces paroles : « Et vous, » Génies, &c ». qu'on traduiroit plus exactement ainſi : « Les dieux, » que nous appelons ſages, ne ſont pas moins trompeurs que les » ſonges, &c ». Les derniers mots qui précèdent ceux du chœur ont quelqu'obſcurité. Mais on comprend qu'Oreſte avoit des raiſons d'accuſer d'erreur Apollon qu'Iphigénie n'avoit pas. Ainſi ces réflexions ſur les oracles trompeurs ſont mieux placées dans la bouche d'Oreſte que dans celle de la ſœur.

* Les anciens croyoient aux génies des cabaliſtes.

venons d'avoir pourra vous être de quelque utilité. J'attends pour vous & pour moi un ſuccès heureux de mon deſſein, ſi vous l'approuvez tous. (à Oreſte) C'eſt à vous de répondre, vous que j'ai interrogé juſqu'à préſent. Je vous donne la vie. Voulez-vous à ce prix retourner à Argos, & porter au peu d'amis qui me reſtent en ce pays, une lettre qu'un captif touché de compaſſion a écrite en mon nom. Victime des ſévères loix de Diane *, il ignoroit que ma main meurtrière dût payer ce ſervice de la mort. Hélas ! je n'ai trouvé juſqu'à ce jour aucun Grec qui ait pû retourner dans l'Argolide, & rendre cette lettre à la perſonne du monde qui m'eſt la plus chère. Pour vous qui paroiſſez entrer dans mes intérêts [1], qui connoiſſez Mycènes, & ceux que je chéris, partez : en récompenſe de ce léger ſervice, je vous dérobe au trépas. Quant à cet étranger,

* Cette explication eſt fautive. Iphigénie ne dit pas en effet que ce malheureux Grec ignorât le ſort qui l'attendoit ; elle dit au contraire, qu'il voulut bien écrire la lettre pour Argos qu'elle lui dictoit. « Il » eut pitié de la prêtreſſe même qui l'alloit immoler : il vit bien que » ſa main étoit innocente du ſang qu'elle verſoit : qu'elle n'étoit que » l'inſtrument involontaire de la loi du pays & des ordres de la » déeſſe (Diane) qui juſtifient ce barbare uſage ». Ce qui ſuppoſe, ou qu'Iphigénie ne ſçavoit pas écrire, ou qu'elle avoit ſes raiſons pour céler ſon écriture. (Note de l'ancien éditeur.)

1 Selon les meilleurs manuſcrits, Iphigénie dit : « Vous êtes, autant que j'en puis juger, d'une naiſſance au-deſſus du vulgaire ».

(montrant Pylade) puiſque nos loix l'ordonnent, qu'il meure pour tous les deux.

ORESTE.

Non, madame, il ne mourra pas. J'approuve tout hors ce point. Il me ſeroit trop dur de le voir périr. C'eſt moi qui l'embarquai ſur cet océan de malheurs. Sa trop conſtante amitié l'a contraint de ſuivre un pilote aveugle. Eſt-il juſte que je le perde pour vous ſervir, & que je me ſauve à ce prix ? Faites mieux, madame, chargez-le de votre meſſage pour Argos, & abandonnez-moi à qui voudra me donner la mort. C'eſt une lâcheté de procurer ſon ſalut aux dépens d'un ami qu'on aſſocie à ſes calamités. Tel eſt mon ami, & il m'eſt plus précieux que moi-même.

IPHIGÉNIE.

O généroſité non-pareille ! oh que la ſource d'où vous avez puiſé de ſi nobles ſentimens eſt illuſtre ! plût aux dieux que le ſeul reſte de ma famille vous reſſemblât, car ſçachez que j'ai un frère, malheureuſe ſeulement de ne pas le voir. Mais puiſque vous le ſouhaitez ainſi, j'y conſens, envoyons votre ami, contentez votre ardeur, & mourez.

ORESTE.

Qui me ſacrifiera ? qui fera ce cruel office ?

IPHIGÉNIE.

Moi. Prêtreſſe de Diane, tel eſt mon emploi.

ORESTE.

Ah, madame, l'horrible & l'indigne emploi pour une perſonne telle que vous !

IPHIGÉNIE.

Triſte néceſſité ! il le faut.

ORESTE.

Quoi ! une femme plonger le poignard dans le ſein des hommes.

IPHIGÉNIE.

Non, mon devoir eſt de répandre l'eau luſtrale ſur la tête des victimes.

ORESTE.

Mais puis-je demander qui ſera le ſacrificateur ?

IPHIGÉNIE.

Ceux qu'on charge de ce ſoin ſont dans ce temple.

ORESTE.

Quel tombeau me deſtine-t-on * ?

IPHIGÉNIE.

Le feu ſacré, & une grotte pour vos cendres.

* Rien de plus intéreſſant chez les anciens que la ſépulture. Il n'eſt pas beſoin d'alléguer quantité de paſſages pour le prouver. Un homme étoit cenſé malheureux s'il ne rendoit pas les derniers ſoupirs dans les bras de ſes proches & s'il mouroit hors de ſa patrie. Iphigénie, pour conſoler Oreſte ſur ce point, s'offre à lui rendre les devoirs ſuprêmes & à lui tenir lieu de ſœur ; ce qui, ſuivant les uſages anciens, rend plus piquant le plaiſir du ſpectateur, qui ſçait qu'Iphigénie eſt en effet ſœur d'Oreſte.

ORESTE.

Ah, si du moins ma sœur me rendoit les derniers devoirs !

IPHIGÉNIE.

Vains souhaits ! ô étranger, qui que vous soyez, votre sœur est bien loin de ces rivages barbares. Mais puisque vous êtes Grec [1], je vous tiendrai lieu de sœur. Attentive à ce triste office, j'ornerai de mes mains votre tombeau, [2] je jetterai sur votre bucher les gâteaux funèbres, j'y verserai les libations de miel... Comptez que je ne suis point votre ennemie. Mes lettres sont dans le temple. Je reviens. Gardes [3], qu'on laisse ces captifs sans chaînes. (à part) Enfin je puis donc écrire à un frère tendrement aimé ! ce message si peu espéré lui apprendra du moins que je vis, & le comblera de la plus douce joie.

1 « Argien ».

2 « Je répandrai de l'huile pure sur votre corps, & je ferai couler » sur votre bucher la liqueur que l'abeille dorée exprime du suc des » fleurs ». On oignoit d'huile les morts. On en voit des exemples dans l'ILIADE XXIV, 587, & dans l'ODYSSÉE XXIV, 44. On recueilloit aussi les os après la combustion du corps dans du vin pur & de l'huile. ODYSSÉE XXIV, 72, 73. Le vers où Iphigénie fait mention de cette coutume manque aux éditions dont le P. Brumoy a pu faire usage. C'est M. Musgrave qui l'a rétabli d'après les manuscrits.

3 « Gardes, veillez sur ces étrangers, mais sans les charger de » liens ».

SCÈNE II.

ORESTE, PYLADE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR en ſe retirant [à Oreſte].

Que je vous plains, généreux étranger, qui êtes deſtiné à voir couler ſur vous les goutes ſanglantes des luſtrations ?

ORESTE.

Non, non, croyez-moi, je ne ſuis point à plaindre. Recevez mes remercîmens & mes adieux.

LE CHŒUR à Pylade.

Pour vous qui devez retourner en votre patrie, nous vous félicitons de votre bonheur.

PYLADE.

Ah ! eſt-ce un bonheur pour un ami qui perd ce qu'il a de plus cher au monde.

LE CHŒUR en ſe retirant [1].

Cruels ſacrifices, que vous êtes terribles aux étrangers ! Qui des deux doit mourir ! L'amitié, je le vois, rend la choſe encore indéciſe.

1 La ſcène ſuivante manque donc de témoins. Ces ſcènes ſont très-rares au théatre grec. Ici il étoit convenable que le chœur ſuivît Iphigénie & néceſſaire qu'il n'entendît point l'entretien d'Oreſte & de Pylade pour ménager la reconnoiſſance. Voyez les RÉFLEXIONS du P. Brumoy ſur cette pièce.

SCÈNE III,

QUI TIENT LIEU D'INTERMÈDE [1].

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

CHER Pylade, au nom des dieux, dis-moi, ſens-tu dans ton cœur les mouvemens dont je ſuis agité ?

PYLADE.

Quoi [2], ſeigneur ? je ne puis répondre, ſi vous ne vous expliquez.

ORESTE.

Quelle eſt cette prêtreſſe de Diane ? quelle ardeur à s'inſtruire des malheurs de Troie, du retour des Grecs, du devin Calchas, & d'Achille !

1 Cette ſcène ne reſſemble en rien à un intermède, elle eſt pleine d'action, liée à toute celle de la tragédie, & elle eſt écrite en vers ïambes.

2 Rien n'eſt plus étranger au théatre grec que l'air de ſupériorité que le traducteur prête à Oreſte dans cette ſcène. Ce ſont ici deux princes indépendans l'un de l'autre, parfaitement égaux en naiſſance, parens, iſſus du ſang des dieux, liés de l'amitié la plus intime. Ils devoient ſe parler au ſingulier, du ton d'une familiarité noble & digne des temps héroïques, s'appeler par leur nom ou par ceux que des amis ſe donnent. C'eſt ainſi qu'ils ſe parlent dans Euripide. Pylade n'appelle point ſon ami SEIGNEUR, il n'emploie point de formules reſpectueuſes.

Avez-vous remarqué comme elle a plaint Agamemnon ? avec quelle curiosité elle s'eſt informée de ſon épouſe & de ſes enfans ? n'en doutons point, Argos eſt ſa patrie. Quel autre intérêt l'engageroit d'écrire en ce pays ? par quelle autre vue s'intéreſſeroit-elle aux affaires d'Argos comme aux ſiennes propres ?

PYLADE.

Vous m'avez prévenu. Vos paroles expriment mes penſées, ſi ce n'eſt peut-être que tous les yeux ſont attachés ſur les fortunes des princes, & que perſonne n'ignore leurs malheurs. Mais, ſeigneur, elle a dit une autre parole *....

ORESTE.

Faites m'en part : nous l'éclaircirons de concert.

PYLADE.

Ah cher Oreſte, je rougis de voir le jour, ſi vous périſſez. Avec vous j'ai traverſé les mers,

* Cette parole eſt, comme on voit, l'arrêt de mort qu'Iphigénie a prononcé contre Oreſte, qui l'a ainſi voulu. Ici commence cet admirable combat d'amitié dont parle Ovide au troiſième DE PONTO.

Ire jubet Pylades charum moriturus Oreſtem ;
  Hic negat ; inque vicem pugnat uterque mori.
Extitit hoc unum quod non convenerit illis :
  Cætera pars concors & ſine lite fuit.

« Pylade déterminé à mourir, veut faire partir ſon cher Oreſte.
» Oreſte le refuſe ; & chacun ſe diſpute le trépas. Ce fut leur unique
» ſujet de diſcorde. En tout le reſte, ils étoient unis de ſentimens ».

avec vous je cesserai de vivre. De quel front oserois-je paroître à Argos * & en † Phocide ? on me reprocheroit, (vous connoissez les hommes) d'être revenu sans vous, & de vous avoir trahi. Que sçais-je ? peut-être oseroit-on m'imputer de vous avoir donné la mort, d'avoir profité de la ruine de votre maison pour ravir votre sceptre, & envahir votre héritage sous le nom de mon épouse votre sœur [1]. O dieux ! quelle ignominie ! quel affront ! Non, Oreste, non, je ne puis vous survivre. Expirant, immolé avec mon ami, je mêlerai mes cendres aux siennes. Mon amitié, ma gloire, tout l'exige.

ORESTE.

Cher Pylade, soyez plus équitable. Laissez-moi subir seul un supplice qui n'est dû qu'à moi. Capable de souffrir une fois le trépas, je me sens trop foible pour une double mort. N'alléguez point l'affront que vous craignez. Il retomberoit bien plutôt sur moi, si j'étois assez lâche pour sacrifier un ami qui m'a tout sacrifié. Pour

* Patrie d'Oreste.

† Patrie de Pylade.

1 Le précédent éditeur observe ici fort judicieusement que la traduction du P. Brumoy (qui suppose le changement d'un accent dans le texte), est exacte. Les autres interprètes ont tort d'imaginer que Pylade parle de son mariage avec Électre comme d'une chose future. Oreste dit précisément que Pylade habite avec Electre, c'est-à-dire qu'il est son époux. Act. IV, sc. III.

ce qui me touche, croyez-moi, Pylade, persécuté par les dieux, comme je le suis, il m'est avantageux de mourir. C'est à vous de vivre, vous dont la maison est pure & fortunée, tandis que la mienne est malheureuse & coupable. Vivez donc avec * Electre ma sœur. Vous l'avez reçue de mes mains ; mon nom revivra dans vos enfans, & ma race ne sera pas entièrement éteinte. Adieu, cher Pylade, jouis de la vie & de la couronne que je te laisse. L'unique faveur que je te demande en mourant, c'est qu'à ton retour tu dresses un tombeau qui perpétue ma mémoire. Que ma sœur l'arrose de ses larmes, & le parsème de ses cheveux. Raconte-lui comment la main d'une prêtresse d'Argos m'a ravi le jour au pied des autels. Je te recommande une sœur. Fidelle à mon alliance & à ma maison, dont tu deviens le soutien, n'abandonne pas Electre. Adieu, le plus chéri & le plus constant de tous les amis. † Elevé avec moi dès l'enfance, associé à mes plaisirs §, que la pitié de mes maux t'a coûté de travaux &

* Pylade avoit épousé Électre, comme on l'a vu dans l'ÉLECTRE de Sophocle.

† Électre envoya Oreste âgé d'onze ans chez Strophius. Il y fut élevé avec Pylade.

§ Grec : de la chasse.

de peines ! [1] Apollon nous avoit abusés. Confus de ses prédictions frivoles, nous voici par son cruel artifice écartés de notre patrie. Je me livrai à sa conduite, tu le sçais : par ses barbares conseils je devins parricide... Les dieux m'en punissent, & je meurs à mon tour !

PYLADE * (après avoir rêvé un moment.)

Hé bien, Oreste, † il faut vous obéir, vous

1 « Apollon, ce dieu devin, nous a trompés. Usant d'artifice, il » nous a repoussés aussi loin de la Grèce qu'il étoit en son pouvoir » de le faire, par un sentiment de honte que son premier oracle lui » inspire ». Le premier oracle dont parle Oreste, c'est l'ordre qu'Apollon lui avoit donné de commettre un parricide.

* Il feint de se rendre, de peur de chagriner son ami. Mais il ne se rend pas pour cela. Il compte sur quelque heureux dénouement, qui tirera l'un & l'autre de cet embarras.

† Le P. Brumoy dans sa note, & encore dans ses RÉFLEXIONS, prétend que Pylade feint de se rendre. Il y a toute apparence que c'est une charité qu'il fait à Euripide, puisqu'en effet Pylade ne parle pas de mourir pour Oreste. Il seroit plus touchant & plus héroïque, sans doute, de voir son amitié moins condescendante. Mais enfin, pourquoi s'obstiner à prêter aux anciens des beautés qu'ils n'ont pas souvent, du moins à nos yeux ? Toute la suite fera voir que le prince de Phocide est fort consentant de vivre. Il faut voir en particulier la scène première du quatrième acte, où Pylade dit nettement : « Et » vous, madame, à quelle punition vous soumettez-vous, si vous ne » me sauvez pas la vie » ? Le traducteur, conséquemment à sa prévention, supprime ces dernières paroles. (Note de l'ancien éditeur.)

Il faut observer cependant que le P. Brumoy en faisant dire à Pylade ces mots : « Et vous, madame » ? a bien indiqué au lecteur le vrai sens du grec. Il auroit répondu à la critique de l'éditeur, que Pylade en use ainsi pour mieux cacher sa feinte : mais il n'auroit pu prouver cette feinte par aucune des expressions qu'emploie ce personnage.

le voulez, vous aurez un tombeau, fidelle époux, je n'abandonnerai jamais Electre; & Oreste mort retrouvera dans Pylade un plus ardent ami que durant sa vie. [1] Mais que dis-je, seigneur? nous n'en sommes pas réduits à cette cruelle extrémité. Prêt de tomber dans l'abyme, en vous perdant, l'oracle ne m'y a point encore précipité. Croyez-moi, les calamités arrivées à leur comble, enfantent souvent d'étonnantes révolutions.

ORESTE.

N'en parlez plus, c'en est fait. Les oracles d'Apollon me sont inutiles. Vous le voyez. La prêtresse sort du temple [2] pour m'immoler.

1 Il faut traduire, d'après les meilleurs manuscrits : « Cependant » l'oracle du dieu ne t'a point encore perdu, bien que tu sois près de » la mort. Crois-moi, &c ».

2 Pour m'immoler. Addition du traducteur.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE[1].

IPHIGÉNIE, ORESTE, PYLADE, LE CHŒUR.

IPHIGÉNIE au chœur[2].

RETIREZ-VOUS, chères compagnes, allez dans le temple préparer les choſes néceſſaires aux ſacrificateurs.

1 Cette ſcène eſt la quatrième de l'acte II.

2 Iphigénie ne caractériſe point ceux à qui elle donne cet ordre. Il n'y a aucune apparence qu'elle s'adreſſe au chœur. C'eſt plutôt ſans doute aux gardes ou aux miniſtres à qui elle avoit confié le ſoin de veiller ſur les deux captifs. Leur préſence l'auroit empêchée de s'expliquer librement & de favoriſer l'évaſion de Pylade.

SCÈNE II[1].

LES MÊMES hors le chœur.

IPHIGÉNIE.

Voici, ô étrangers, les lettres que je destine pour Argos. Mais écoutez mes craintes & mes demandes. Humble dans le malheur, on s'oublie quand on en est sorti. Qui m'assurera que celui de vous que je chargerai de ce message ne le négligera pas, quand il se verra écarté de ce rivage dangereux ?

ORESTE.

Quels soupçons, madame ! ah, rassurez-vous. Parlez, quel garant faut-il vous donner ?

IPHIGÉNIE.

Un serment de rendre ces lettres aux amis à qui je les destine.

ORESTE.

Vous engagerez-vous par un serment mutuel ?

IPHIGÉNIE.

A quoi voulez-vous que je m'engage ?

ORESTE.

A dérober Pylade au trépas, à le renvoyer.

1 Si la remarque précédente est juste, cette scène n'est que la continuation de la précédente.

IPHIGÉNIE.

Hé comment pourroit-il autrement accomplir mes ſouhaits ?

ORESTE.

Mais le Tyran accordera-t-il cette faveur ?

IPHIGÉNIE.

Je l'obtiendrai. Je ferai moi-même embarquer votre ami.

ORESTE [1].

Il ſuffit. (à Pylade) Jurez le premier. Qu'un ſerment le plus ſaint ſoit le gage de votre parole.

PYLADE d'un air embarraſſé.

Je rendrai . . . .

IPHIGÉNIE.

Dites que vous rendrez cet écrit à mes amis.

PYLADE.

Oui, je rendrai cet écrit à vos amis.

IPHIGÉNIE.

Et moi je vous renverrai ſain & ſauf des îles Cyanées.

ORESTE.

Qui des dieux atteſtez-vous, madame ?

1 Selon les manuſcrits dont Muſgrave a fait uſage, Pylade ne dit point ce mot JE RENDRAI, & Oreſte ne s'adreſſe point à lui. Voici le ſens & la diſtribution de ce morceau de dialogue :

ORESTE. Prêtez-en le ſerment. Et vous même preſcrivez celui que vous voulez qu'on vous prête.

IPHIGÉNIE. Jurez de donner cette lettre à ceux qui me ſont chers.

IPHIGÉNIE.

Diane dont je ſuis la prêtreſſe.

PYLADE.

Et moi je prends à témoin Jupiter même, le maître des dieux.

IPHIGÉNIE.

Mais ſi vous me trahiſſez, quel ſera le prix de votre infidélité ?

PYLADE.

Puiſſé-je ne retourner jamais en ma patrie ! & vous, madame ?

IPHIGÉNIE.

Puiſſé-je ne revoir jamais Argos.

PYLADE.

Un article nous eſt échappé.

IPHIGÉNIE.

Hé bien, s'il eſt néceſſaire, réitérons le ſerment [1].

PYLADE.

Non, je n'exige qu'une condition. Si le vaiſſeau s'engloutit par la tempête, ſi vos lettres avec ma fortune périſſent dans le naufrage : en un mot, ſi je me ſauve ſeul, délivrez-moi du fardeau impoſé.

1 Ce vers n'eſt pas clair & paroît corrompu dans le texte. Le précédent éditeur veut qu'on le traduiſe ainſi : « Nous en parlerons » une autre fois dans un temps plus commode ». Muſgrave corrige & obtient ce ſens : « Il eſt temps encore d'en parler, s'il peut en réſulter » quelqu'avantage pour nous ».

IPHIGÉNIE.

Faiſons mieux. Pour ſuppléer à mes lettres, je vous en dirai la teneur. C'eſt le parti le pl[illegible] aſſuré. Si vous les ſauvez [1], elles diront ce que je ſouhaite. Si la mer vous les enlève en vous ſauvant, vous conſerverez le dépôt des paroles que je vous aurai confiées.

PYLADE.

J'admire votre prudence; par là vous mettez à couvert l'honneur des dieux & ma piété. Songez donc, madame, à me déclarer à qui je dois remettre cet écrit, ou raconter vos paroles.

IPHIGÉNIE.

Dites à Oreſte, fils d'Agamemnon.... (elle lit [2]) « Celle qui vous écrit eſt cette princeſſe immolée » en Aulide, cette Iphigénie qui vit encore, quoi- » qu'elle ne vive plus pour vous..... »

ORESTE.

Iphigénie! ô ciel! victime du trépas comment a-t-elle pu revivre? où eſt-elle donc, madame?

IPHIGÉNIE.

Vous la voyez, c'eſt moi. Ne m'interrompez point. (elle continue de lire) « Ramenez-moi en

1 « Si vous conſervez ma lettre juſqu'à votre retour, elle inſtruira » de mon ſort par ſes muets diſcours ».

2 Ou ſi elle ne lit point, elle explique du moins le contenu de ſa lettre.

» Argos, ô mon frère ; délivrez-moi, avant que » je meure, de cette terre barbare, & du fatal » honneur de ſacrifier à Diane les Grecs qui » abordent en ces climats * . . . ».

ORESTE bas [1].

Ah Pylade, où ſommes-nous ?

IPHIGÉNIE continue de lire.

« Encore une fois, ramenez Iphigénie, ou elle » deviendra la furie de votre maiſon : oui, » Oreſte. . . . ». (à Pylade) Je répète ce nom afin que vous ne l'oubliez pas.

PYLADE.

O dieux !

IPHIGÉNIE.

D'où vient cette ſurpriſe ? pourquoi appeler les dieux au ſujet de mes intérêts ? qu'avez-vous ?

PYLADE en raſſurant ſon air.

Rien, madame : pourſuivez. Mon eſprit étoit diſtrait. Peut-être en oſant vous interroger à mon tour, parviendrai-je à découvrir des choſes incroyables [2].

* Non-ſeulement les Grecs, mais tout étranger qui abordoit dans la Cherſonnèſe Taurique. ξενοκτόνȣς τιμάς. Cette barbare loi étoit générale. (Note de l'ancien éditeur.)

1 Lors même qu'Oreſte diroit ce mot haut, Iphigénie ne pourroit point s'étonner de ſa ſurpriſe. Elle ſçait qu'Oreſte eſt citoyen d'Argos, il étoit naturel qu'en voyant la fille d'Agamemnon vivante après avoir été immolée, ſon cœur éprouvât quelqu'émotion. Il n'eſt donc pas ſûr que ce mot ſoit prononcé d'une voix baſſe.

2 Cependant il ne l'interroge point. Je crois que Pylade dit à part :

IPHIGÉNIE sans lire.

Dites à Oreste que Diane mit en ma place une biche, que mon père immola croyant me plonger le poignard dans le sein, & que la déesse m'enleva dans ces climats. Telle est ma lettre. Vous sçavez mon secret.

PYLADE.

Qu'il m'est doux de pouvoir dégager sans peine le serment dont vous m'avez si heureusement lié! oui, madame, vous serez bientôt servie. Comptez sur la plus prompte obéissance. (à Oreste.) Recevez, Oreste, la lettre de votre sœur.

ORESTE.

Je la reçois. Qu'est-il besoin de l'ouvrir? présent aux yeux d'Iphigénie, je goûte un plaisir plus réel. O ma sœur, ma chère Iphigénie, est-ce vous que j'embrasse! frappé d'un évènement si peu attendu vous ne répondez point, & j'ai peine à en croire mes yeux [1].... Oui, c'est vous! ô pro-

« Peut-être (τάχα.) si je l'interrogeois, je parviendrois à des ré» sultats douteux ». Il s'arrête donc par la réflexion qu'il vaut mieux laisser parler Iphigénie que l'interroger, afin que la vérité ne soit enveloppée d'aucun nuage. Si ce n'est pas là le sens, je n'entends pas la phrase.

1 « Mes yeux ». Cette expression n'est pas propre en ce cas; car Oreste ne voit rien qui lui fasse reconnoître sa sœur. Il en croit ses oreilles. Le grec s'exprime d'une manière plus naturelle. « En te serrant » dans mes bras, je doute encore de mon bonheur; j'ose à peine » ajouter foi à ce que je viens d'entendre ».

dige inoui!... Pardonnez les tranſports d'une ſi légitime joie *....

* « La plus belle de toutes les reconnoiſſances, eſt celle qui naît » des incidens mêmes, & qui produit une très-grande ſurpriſe par » des moyens vraiſemblables, comme dans l'ŒDIPE de Sophocle & » dans l'IPHIGÉNIE d'Euripide. Car il eſt très-vraiſemblable & très- » naturel qu'Œdipe ſoit curieux, & qu'Iphigénie écrive une lettre à Oreſte, &c ». Ariſt. POÉT. c. XVII.

Ce philoſophe diſtingue quatre eſpèces de reconnoiſſances; l'une par les marques ſenſibles, comme la cicatrice d'Ulyſſe; une autre par des ſignes arbitraires; une troiſième par le raiſonnement, & une quatrième par la mémoire. Celle-ci mérite d'avoir ici ſa place, à cauſe des deux exemples qu'il rapporte, & dont on peut ſe ſervir heureuſement. « Elle ſe fait par la mémoire lorſqu'un objet réveille en nous » quelque ſouvenir qui produit la reconnoiſſance, comme dans les » CYPRIAQUES de Dicéogène, où celui qui voit un tableau ſe met » à pleurer, & ſes pleurs le font reconnoître; ou comme chez Alci- » noüs, Ulyſſe entendant un joueur de harpe, & ſe ſouvenant de » ſes travaux paſſés, ne put retenir ſes larmes, & fut reconnu ». Voyez encore le chapitre XV, où Ariſtote loue extrêmement la reconnoiſſance d'IPHIGÉNIE.

« Soit qu'un poëte travaille ſur un ſujet déjà connu, ou qu'il en » invente un nouveau, il faut qu'il en dreſſe la fable en général avant » qu'il penſe à l'épiſodier & à l'étendre par ſes circonſtances. De cette » manière, il met tout ſon ſujet dans un ſeul point de vue. Par » exemple, voici le ſujet d'IPHIGÉNIE mis comme je l'entends: Une » jeune princeſſe eſt miſe ſur un autel pour y être ſacrifiée; elle diſ- » paroît tout d'un coup aux yeux des ſacrificateurs, & eſt portée » dans un autre pays, où la coutume eſt de ſacrifier les étrangers à » la déeſſe qui y préſide. On l'établit prêtreſſe du temple. Quelques » années après, le frère de cette princeſſe arrive dans ce même lieu. » Pourquoi y vient-il? Pour obéir à un oracle. Pourquoi cet oracle? » cela eſt hors de la fable générale & univerſelle. Qu'y vient-il faire? » cela eſt hors du ſujet. Il n'eſt pas plutôt arrivé qu'il eſt pris. Le » voilà ſur le point d'être ſacrifié. Mais la reconnoiſſance ſe fait en

SCÈNE III[1].

LES MÊMES, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Que faites-vous, ô étrangers ? comment osez-vous porter vos mains profanes sur les voiles sacrés d'une prêtresse ?

ORESTE.

Pourquoi vous refusez-vous à mes embrassemens ? songez, Iphigénie, que vous êtes ma sœur, fille d'Agamemnon mon père. Songez que vous voyez ce frère, cet Oreste que vous croyiez ne revoir jamais.

» ce moment, ou de la manière qu'Euripide l'a imaginée, ou selon » la vraisemblance que Polyides a très-bien gardée en faisant dire par » ce prince : Ce n'est donc pas assez que ma sœur ait été sacrifiée, » il faut que je le sois aussi. Et c'est ce qui le sauve ». Arist. POÉT. ch. 18.

1 S'il est vrai, comme je l'ai dit, que le chœur n'ait pas quitté la scène depuis l'entrée d'Iphigénie, ceci n'est point une scène nouvelle, mais la continuation de la précédente, qui, dans ma division, seroit la quatrième de l'acte II. Il est tout simple que le chœur ne reconnoisse pas mieux Oreste qu'Iphigénie ne le reconnoît. Il seroit au contraire très-surprenant que le chœur ne demandât aucun éclaircissement sur cette reconnoissance à l'instant où elle a lieu, s'il n'avoit ouï l'entretien qui l'a précédée.

IPHIGÉNIE.

Moi votre ſœur ! vous mon frère ! ah ceſſez de le prétendre. Il eſt dans l'Argolide à Nauplie *.

ORESTE.

Cruelle [1], je ne ſuis donc plus votre frère ?

IPHIGÉNIE.

Êtes-vous fils de Clytemneſtre ?

ORESTE.

Oui, & iſſu de Pélops.

IPHIGÉNIE.

Que dites-vous !.... Quel garant pouvez-vous m'en donner ?

ORESTE.

Le voici. Écoutez un ſecret qui vous touche.

IPHIGÉNIE.

Quoi ? parlez.

ORESTE.

Répondez-moi d'abord. Sçavez-vous, Iphigénie †, la diſcorde de Thyeſte & d'Atrée ?

* Nauplie, ville du royaume d'Argos, ainſi appelée parce qu'elle étoit un port, παρὰ τὸ ναυσὶ προσπλεῖσθαι.

1 « Infortunée, votre frère n'eſt point aux lieux que vous » nommez ».

† Le texte porte ÉLECTRE. Sans entrer dans toutes les raiſons des commentateurs, il ſuffit de convenir avec Barnes que c'eſt une erreur

IPHIGÉNIE.

La renommée me l'a apprise. Ce fut au ſujet de la toiſon d'or.

ORESTE.

Souvenez-vous d'une broderie que vous avez tiſſue. Elle repréſentoit cette hiſtoire.

IPHIGÉNIE.

Cher étranger.... (à part) Mon cœur brûle de ſe rendre.

ORESTE.

Et cette image du ſoleil éclipſé....

IPHIGÉNIE.

Je l'avoue ; c'eſt encore un ouvrage de mes mains.

ORESTE.

Et l'eau luſtrale qu'une mère répandit ſur vous en Aulide....

IPHIGÉNIE.

Je ne le ſçais que trop. Tel fut mon fatal hymen.

ORESTE.

D'où vient envoyâtes-vous alors votre chevelure à Clytemneſtre ?

des copiſtes ; on a fait paſſer Ἠλέκτρα, au lieu de Ἰφιγένη, qui s'accorde auſſi avec la meſure du vers 1.

2 La conjecture de Pierſon eſt plus juſte. Ce ſçavant croit qu'Oreſte nomme Électre comme la perſonne de qui il a appris ces détails. Il paroît que le texte a ſouffert quelqu'altération.

IPHIGÉNIE.

Pour être répandue ſur mon tombeau.

ORESTE.

Voici un garant encore plus certain. Vous connoiſſez cette pique célèbre dont Pélops tua Œnomaüs, pour conquérir Hippodamie à Piſe. Je l'ai vue dans votre appartement.

IPHIGÉNIE.

C'en eſt trop. O cher Oreſte, car de quel autre nom ma tendreſſe peut-elle vous appeler ? oui, vous êtes ce que j'ai de plus cher.... Je vous revois donc, Oreſte, vous mon unique frère, vous dans ces climats loin d'Argos ! Ah mon frère....

ORESTE.

Et moi, je revois une ſœur qu'on croit dans la région ſouterraine des morts !.... Les larmes mêlées de joie rempliſſent, malgré nous, vos yeux & les miens.

IPHIGÉNIE.

Je le laiſſai, il m'en ſouvient, ſortant du ſein de celle qui l'avoit allaité. A peine connoiſſoit-il encore la maiſon paternelle. O ciel ! ô plus heureux frère que je ne puis l'exprimer [1]... Cher Oreſte,

1 Pourquoi exalte-t-elle le bonheur d'Oreſte ? C'eſt ce qu'il eſt difficile de dire. Je penſe qu'il faut traduire : « O mon ame, tu es plus » heureuſe que je ne puis l'exprimer ». A la vérité, HEUREUSE eſt au maſculin en grec ; mais dans le dialecte attique, cette ſyntaxe avoit lieu quelquefois.

que vous dirai-je! cet évènement eſt au deſſus de mes expreſſions, au-deſſus du prodige.

ORESTE.

Réunis l'un à l'autre, rien déſormais ne pourra troubler notre bonheur.

IPHIGÉNIE au chœur.

Chères amies, ô vous qui prenez part à mes diverſes fortunes, une joie pure & ineſpérée s'empare de mes ſens, je l'avoue : mais hélas, que j'ai ſujet de craindre qu'elle ne s'échappe comme un vain fantôme. O Argos, ô Mycènes, ô chère patrie, que ne vous dois-je pas pour un tel frère! vous l'avez fait naître, vous l'avez élevé dans votre ſein. C'eſt votre gloire & mon appui.

ORESTE.

Heureux par le ſort de notre naiſſance, hélas, Iphigénie, nous ne ſommes rien moins, ſi nous jetons les yeux ſur nos déplorables jours.

IPHIGÉNIE.

Je l'ai bien éprouvé quand mon infortuné père me plongea le couteau ſacré dans le ſein.

ORESTE.

Ah quel ſouvenir me rappelez-vous? je crois encore à peine vous revoir [1].

[1] Ce n'eſt pas le ſens. « Dieux! s'écrie Oreſte, je crois te voir » là, quoique non préſent ». Oreſte n'avoit pas vu le ſacrifice d'Iphigénie; cependant il croit voir l'appareil du ſacrifice, le couteau ſacré, ſa ſœur frappée d'un coup mortel. Il frémit à cette image. C'eſt un

IPHIGÉNIE.

Privée de l'hymen d'Achille, on me livre à des loups furieux. Ah, mon frère, les larmes les gémissemens, & le deuil environnoient l'autel.

ORESTE.

Trop cruelle cérémonie !

IPHIGÉNIE.

Que j'ai pleuré l'effort d'Agamemnon ! Père barbare, père inhumain, avouons-le, il ne m'a point traitée en fille.

ORESTE.

Quel enchaînement de calamités ! qu'auroit-ce été, Iphigénie, si pour surcroît vos sanglantes mains, poussées par quelque noire divinité, avoient égorgé un frère ?

IPHIGÉNIE.

Ah je me reproche, cher Oreste, cet horrible attentat. Hélas, vous l'avez à peine évité. Attentat impie ! Oreste immolé par une sœur ! j'en frémis. Mais qu'elle sera la fin de tant de

mérite d'Euripide de rendre vraisemblables les fureurs d'Oreste par le caractère qu'il lui attribue. C'est une imagination mobile, capable d'affections profondes, prompte à s'émouvoir, qu'agitent fortement tous les spectacles, tous les tableaux qui intéressent la sensibilité. Voyez l'EXAMEN DE LA TRAGÉDIE D'ORESTE, tome V, page 172. Le traducteur italien ne s'est point trompé sur le sentiment qu'Oreste exprime,

Oimè, se bene lungi,
Parmi colà vederti.

maux ! quel heureux deſtin nous en tirera ! quel moyen trouverons-nous pour arracher un frère à ces climats, à la mort, pour le renvoyer à Argos, pour ne pas faire couler ſon ſang ſur les autels ! C'eſt à vous, Oreſte, à ſonger comment vous échapperez au péril qui vous menace ; ſi à travers mille dangers vous fuirez par terre plutôt que par mer, ſi vous percerez tant de régions ſauvages, & tant de pays affreux. Car comment fuir entre les Cyanées ! la route eſt longue & pénible. Ciel ! que je ſuis malheureuſe ! qui lévera tant d'obſtacles ? Quel dieu, quel mortel, quel heureux hazard nous applanira la route & finira nos malheurs [1] ?

LE CHŒUR.

Témoin de tant de merveilles ineffables, & charmée de ce que j'ai entendu, je l'avoue [2], Oreſte, les embraſſemens des amis qui ſe retrouvent ſont légitimes. Laiſſons les pleurs. Il s'agit de ſauver nos jours. Songez aux moyens de quitter ces rivages barbares. C'eſt au ſage de ſaiſir l'occaſion ; ſon

1 Littéralement : « Fera voir aux deux ſeuls Atrides la fin de leurs » maux ». Électre vivoit encore, comme il paroît par les vers ſuivans. Ainſi Oreſte & Iphigénie n'étoient pas les ſeuls Atrides, lors même que cette expreſſion excluroit la famille de Ménélas. Il y a donc ici ou une faute de copiſte, ou quelqu'inattention de la part du poëte.

2 M. Muſgrave conjecture avec vraiſemblance que tout ce qui ſuit eſt dit par Pylade & non par le chœur.

unique plaisir doit être le soin de sortir des mains de la fortune.

ORESTE.

Oui, la fortune elle-même nous aidera. Pour peu qu'elle nous soit favorable, j'espère tout d'elle. La déesse n'est-elle pas plus puissante que les foibles mortels ?

IPHIGÉNIE.

Instruite de tout ce qui touche mes proches, il ne me reste qu'à sçavoir la destinée d'Électre. Daignez m'en informer. Rien pour moi n'est plus intéressant.

ORESTE.

Électre est heureuse. Elle est l'épouse de cet ami.

IPHIGÉNIE.

Mais puis-je le connoître ? D'où est-il, quel est son père ?

ORESTE.

C'est Strophius de Phocide.

IPHIGÉNIE.

Dieux ! Anaxibie, fille d'Atrée, est donc sa mère, & le sang nous unit.

ORESTE.

Oui, le sang nous lie, & plus encore l'amitié [1].

1 « Et c'est le seul ami que j'aie trouvé à l'épreuve de l'adversité ». C'est le sens que j'attribue au mot σαφὴς, manifeste, éprouvé, SPECTATUS.

IPHIGÉNIE.

Il n'étoit pas encore né quand Agamemnon me ſacrifia.

ORESTE.

Non, Strophius fut quelque temps ſans voir aucun gage de ſon hymen.

IPHIGÉNIE à Pylade.

O époux d'Électre ma ſœur, que votre préſence m'eſt chère !

ORESTE.

Libérateur d'Oreſte, cette qualité en lui m'eſt plus précieuſe que celle de parent.

IPHIGÉNIE.

Mais, mon frère, comment avez-vous pu porter vos mains cruelles ſur une mère ?

ORESTE.

Laiſſons ce propos. J'avois un père à venger.

IPHIGÉNIE.

Et quelle fureur porta Clytemneſtre à cet attentat ſur un époux ?

ORESTE.

Oubliez, s'il eſt poſſible, le crime d'une mère. Il ne ſied pas que vous l'entendiez raconter.

IPHIGÉNIE.

Vous le voulez, je me tais.... Le deſtin d'Argos eſt donc entre vôs mains ?

ORESTE.

Ménélas règne, & je ſuis exilé.

IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

Quoi donc ? le frère d'Agamemnon a-t-il encore écrasé les restes d'une maison infortunée ?

ORESTE.

Non, la crainte des furies qui me poursuivent m'a écarté de ma patrie.

IPHIGÉNIE.

Voilà donc la frénésie dont on m'a fait le récit !

ORESTE.

Hélas ! on m'a vu plus d'une fois dans ce funeste état.

IPHIGÉNIE.

J'entends. Les furies vengent sur vous une mère égorgée.

ORESTE.

Au point de m'accabler de leurs fléaux ensanglantés *.

IPHIGÉNIE.

Comment êtes-vous abordé à ce rivage étranger ?

ORESTE.

Conduit par l'oracle d'Apollon.

* στόμια ne veut point dire des FLÉAUX, mais un mors, un frein. Et puis, qu'est-ce que des FLÉAUX ENSANGLANTÉS ? « Les » furies, dit Oreste, me conduisent avec un mors sanglant ». Sans doute qu'il fait allusion à l'écume sanglante qu'il rendoit dans ses accès, & dont il est parlé plus haut. (Note de l'ancien éditeur.)

IPHIGÉNIE.

Quel étoit votre deſſein ? eſt-ce un myſtère que vous ne puiſſiez dire ?

ORESTE.

Je vais vous l'apprendre. C'eſt la ſource de bien des maux. Après le crime de Clytemneſtre que je tais, & la vengeance que j'en tirai, la troupe des Euménides fondit ſur moi, & m'exila de la patrie. Contraint de fuir, je fus encore obligé, par l'ordre d'Apollon, de voyager * à Athènes, pour comparoître devant ces divinités † qu'on craint de nommer. Là, ſe tient ce tribunal révéré § auquel Jupiter ſoumit le dieu Mars pour avoir ſouillé ſes mains dans le ſang. J'arrive : on me regarde comme un objet d'exécration, comme un ennemi des dieux. Toutes les portes, tous les cœurs ſe ferment : ceux qui reſpectent encore les droits de l'hoſpitalité me reçoivent enfin, mais ſans m'admettre à leur table, ni à leurs converſations. Seul, ſans compagnie, ſans entretien, je me vis relégué au milieu d'eux. Pour autoriſer cette ſéparation outrageante, chaque convive boit le vin dans ſa coupe ⁑, non

* Grec : à pied.

† Les anciens évitoient ſouvent de nommer les furies. Le mot d'EUMÉNIDES leur paroiſſoit plus doux. C'eſt la différence des mots DIABLE & DÉMON parmi nous.

§ C'eſt l'Aréopage, ainſi nommé, parce que Mars fut le premier qui y ſubit le jugement de douze divinités.

⁑ Démophon, roi des Athéniens, voyant Oreſte chargé d'un par-

plus commune, mais particulière. Insensible, en apparence, à cet affront, je dissimulois, je n'osois me plaindre : mais je portois toujours dans le cœur la honte & les remords de mon parricide. (J'appris dans la suite que ce malheur avoit donné lieu d'établir à Athènes une fête qui subsiste encore, pour honorer la coupe de libation). Prêt à subir le jugement [1], j'entre dans l'Aréopage. Je prends un siège, comme accusé ; l'autre est occupé par la première des Euménides mon accusatrice. Apollon écoute, & parle pour ma défense. Pallas compte elle-même les suffrages, & par sa faveur ils se trouvent égaux. Je sors vainqueur, & les Eumé-

ricide, ne voulut ni l'éconduire, ni le recevoir à sa table. Il s'avisa donc de le faire servir séparément ; & pour justifier cette espèce d'affront, il voulut qu'on servît à chaque convive une coupe particulière, contre l'usage. Voilà le fondement de la fête qu'on appeloit Ἑορτὴν χόων. La coupe nommée χοῦς, étoit une mesure Attique.

1 « Dès que je fus sur la colline d'Arès, prêt à subir mon jugement, » je me plaçai sur l'un des sièges, l'autre fut occupé par la plus vieille » des Furies. Apollon ayant prononcé & écouté divers discours sur le » meurtre d'une mère, me sauva par son témoignage. Pallas compta » les suffrages recueillis de sa propre main, ils se trouvèrent égaux de » part & d'autre, & je sortis vainqueur du jugement de l'homicide ». La faveur de Minerve ne rendit pas égaux les suffrages : cette faveur décida le jugement lorsque d'ailleurs les suffrages étoient égaux. On pourroit peut-être traduire DIREMIT MANU. « Pallas levant la main, décida en » ma faveur des suffrages d'ailleurs égaux ». Les suffrages se donnoient en levant la main. C'étoit d'ailleurs la coutume de l'Aréopage dans l'égalité des suffrages d'absoudre, en supposant, par une fiction pleine d'humanité, que Minerve donnoit son suffrage en faveur de l'accusé.

nides favorables me regardent comme abſous. Les autres furies, mécontentes de ce jugement [1], s'attachent à moi, & ne ceſſent depuis ce jour de m'aigrir par des courſes éternelles. Je reviens enfin à Delphes. Je me jette aux pieds d'Apollon, ſans avoir pris aucune nourriture & réſolu de me donner la mort, ſi ce dieu, cauſe unique de ma perte, ne devenoit l'auteur de mon ſalut. Auſſi-tôt une voix ſort du ſacré trépied, & m'ordonne de venir en cette contrée, d'enlever la ſtatue * deſcendue du ciel & de la porter à Athènes. Tel eſt l'ordre d'Apollon. C'eſt à vous de m'aider à l'accomplir. Si je puis ravir ce dépôt ſacré, libre alors de mes fureurs, je vous embarque ſur mon vaiſſeau & je vous ramène à Mycènes. Encore une fois, chère Iphigénie, ſauvez-vous, ſauvez-moi, ſauvez les débris d'une famille déplorable; le ſort de la race de Pélops eſt entre vos mains. Elle eſt perdue, ſi la ſtatue céleſte n'eſt enlevée.

LE CHŒUR.

O que la colère des dieux, déchaînée ſur la race de Tantale, l'accable d'infortunes!

1 Les interprètes poſtérieurs au P. Brumoy ont expliqué mieux ce paſſage. En voici le vrai ſens. « Celles des Euménides qui acquieſ- » cèrent à ma ſentence, ſe fixèrent près du lieu où l'on avoit recueilli » les ſuffrages, & voulurent y avoir un temple ». Voyez les EUMÉNIDES d'Eſchyle, t. II, p. 246.

* Grec : d'or.

IPHIGÉNIE.

Avant votre arrivée en ces lieux, j'ai voulu retourner à Argos & vous revoir. Je le veux encore. Mes souhaits vont plus loin. Je desire de délivrer un frère, & de ranimer les cendres d'une illustre maison, (car j'oublie qu'un père fut mon bourreau), oui, cher Oreste, je le souhaite avec ardeur. Vous ne mourrez point. Notre race sera sauvée. Mais comment, dites-moi, comment surprendre la déesse ? comment tromper Thoas ? s'il trouve l'autel dépouillé de la statue, c'est fait de moi. Quelle excuse alléguerois-je ? Ah, si vos projets pouvoient réussir, si vous m'enleviez avec la déesse, si une entreprise si belle s'exécutoit !.... Mais non, Oreste retournera en sa patrie, & la triste Iphigénie périra..... N'importe, les dangers me seront chers & la mort me sera douce, si je sauve un frère. Non, à ce prix je ne refuse point de m'exposer au trépas. Que peut une simple fille pour soutenir sa maison ? vous en êtes l'unique appui.

ORESTE.

Aux dieux ne plaise, Iphigénie, que je devienne doublement parricide. Le sang d'une mère qui fume encore ne me rend que trop coupable à mes yeux. Nos destins seront unis. Je veux vivre ou mourir avec vous. Oui, chère sœur, ou je vous ramène en Grèce, si la mort n'arrête mes efforts,

ou la Tauride ſera notre commun tombeau. Mais, dites-moi, je vous prie, ſi cet enlèvement déplaiſoit à la déeſſe, Apollon me l'auroit-il ordonné? m'auroit-il accordé la faveur de vous revoir? non, non, il ne m'aura pas abuſé. Plus je raſſemble ces évènemens, plus j'eſpère un heureux retour.

IPHIGÉNIE.

Mais comment ravir la ſtatue, & nous ſouſtraire à la mort! nous le voulons, mais hélas, c'eſt peu de le vouloir.

ORESTE.

Attentons à la vie du tyran.

IPHIGÉNIE.

Ah, que dites-vous? c'eſt violer les droits de l'hoſpitalité [1].

ORESTE.

Mais, Iphigénie, s'il le faut pour votre ſalut & le mien?

IPHIGÉNIE.

Je ne puis approuver un crime *, ni blâmer votre valeur †.

[1] « Périlleuſe entrepriſe pour des étrangers qui arrivent, de faire » périr ceux chez qui ils ſe voient tranſportés ». Je ne ſçaurois décider ſi c'eſt le danger ou le crime qui effraie Iphigénie.

* Barnes a raiſon, ce me ſemble, de lire dans le texte οὐκ αἰνεσαίμην, « je ne puis approuver un crime »; au lieu de οὐκ ἂν δυναίμην, « je ne pourrois l'exécuter ». Cela ne feroit pas un beau ſens : la ſuite juſtifie ſa correction.

† La traduction eſt bonne; mais la correction de Barnes, adoptée

ORESTE après avoir rêvé.

Hé bien, laiſſons ce deſſein..... Si vous me cachiez dans le temple....

IPHIGÉNIE.

Pour nous ſauver à la faveur des ténèbres ?

ORESTE.

La nuit eſt favorable à la fraude, comme la lumière à la vérité.

IPHIGÉNIE.

Mais le temple eſt rempli de gardes, comment tromper leurs regards ?

ORESTE.

Ah dieux ! nous ſommes donc perdus. Que réſoudre ?

IPHIGÉNIE.

Un expédient, ce ſemble, vient de luire à mon eſprit.

ORESTE.

Quoi ? ſatisfaites mon impatience.

IPHIGÉNIE.

Je me ſervirai de vos fureurs mêmes pour vous ſauver.

par le P. Brumoy dans la note, outre qu'elle n'eſt point autoriſée, eſt parfaitement inutile. L'un & l'autre veut ſubſtituer οὐκ αἰνεσαίμην, « non laudarem », au texte reçu dans tous les exemplaires : οὐκ ἂν δυναίμην, « non poſſem » ; rien de moins néceſſaire : car pourquoi ces dernières paroles ne ſignifieroient-elles pas auſſi bien ? « Non, JE » NE SÇAUROIS approuver ce deſſein, (le meurtre de Thoas) quoiqu'il » marque votre grand courage ». (Note de l'ancien éditeur.)

ORESTE.

Que le ſexe eſt ingénieux & fécond en reſſources !

IPHIGÉNIE.

Je publierai votre parricide [1].

ORESTE.

J'y conſens. Mettez, s'il le faut, mes malheurs à profit.

IPHIGÉNIE.

Il n'eſt pas permis, dirai-je, d'immoler de pareilles victimes.

ORESTE.

Sous quel prétexte ? j'entrevois la raiſon.

IPHIGÉNIE.

La victime eſt ſouillée, il faudra la purifier.

ORESTE.

Comment par cette ruſe viendrons-nous à bout d'enlever la ſtatue ?

IPHIGÉNIE.

J'ai deſſein de vous purifier dans les eaux de la mer [2].

ORESTE.

Mais la ſtatue, qui eſt l'objet de nos deſirs, eſt dans le temple [3].

1 « Je déclarerai que tu viens d'Argos, que tu es le meurtrier de ta » mère ».

2 « Je formerai le deſſein, &c ». Elle parle au futur.

3 Il faut traduire, pour ſe conformer aux meilleurs manuſcrits, &c

IPHIGÉNIE.

J'ajouterai que la ſtatue profanée par vos attouchemens, doit être auſſi purifiée.

ORESTE.

Où, vers le rivage auſtral [1] ?

IPHIGÉNIE.

Oui, à l'endroit même où eſt attaché votre vaiſſeau.

ORESTE.

Ne confiera-t-on point ces ſoins à quelqu'autre ? qui portera la ſtatue ?

IPHIGÉNIE.

Moi. Seule j'ai le droit d'y porter les mains.

ORESTE.

Quel rôle jouera Pylade dans mon aventure ?

en même temps pour que la remarque d'Oreſte ait quelqu'intérêt : « Cependant la ſtatue, qui eſt l'objet de mon voyage, reſtera encore » dans le temple où elle eſt placée ». Il fait obſerver à ſa ſœur que cet artifice peut les ſauver ; mais que ſon but ne ſera point rempli.

1 Le mot grec que quelques interprètes traduiſent AUSTRAL, paroît ſignifier HUMIDE. C'eſt une épithéte poétique, & non une déſignation géographique. On voit par la ſcène II de l'acte V, que la mer baignoit les murs du temple. Il eſt probable qu'elle occupoit une partie de la décoration. Je crois qu'Oreſte montre d'un geſte cette partie du rivage & demande à Iphigénie ſi c'eſt-là, ſur ce promontoire baigné des flots, qu'elle ſe propoſe de feindre de purifier les victimes. Iphigénie répond que ce ſera au lieu même où eſt le vaiſſeau d'Oreſte. En traduiſant comme a fait le P. Brumoy, il peut paroître extraordinaire qu'Iphigénie ſçache ſi le vaiſſeau eſt au nord ou au midi ; quoiqu'à la vérité, elle pût faire une conjecture d'après le lieu de leur départ.

IPHIGÉNIE.

On dira qu'il est souillé du même crime.

ORESTE.

Conduirez-vous cette intrigue à l'insçu ou de l'aveu du roi ?

IPHIGÉNIE.

Puis-je rien faire à son insçu ? je l'abuserai par mes discours.

ORESTE.

Il sera facile alors de nous sauver à force de rames.

IPHIGÉNIE.

Vous aurez soin du reste. Ce sera à vous de faciliter le succès.

ORESTE.

Il ne reste plus qu'à demander le secret à vos femmes. Engagez-les à se taire par vos discours persuasifs. L'éloquence est naturelle au sexe [1]. Agissez de votre côté, j'agirai du mien, & j'ose espérer une heureuse issue.

IPHIGÉNIE (au chœur).

Chères compagnes, ma ressource est en vous; de vous dépend mon bonheur ou ma perte, mon retour ou ma mort, & la destinée d'un frère &

1 Non pas peut-être toute espèce d'éloquence. « Une femme est » toujours puissante pour exciter la compassion ».

d'un parent. L'unique faveur que je vous demande d'abord, c'eſt la fidélité; qualité admirable & rare, mais propre du ſexe. Tendres & fidelles dans leurs intérêts mutuels, les femmes ſemblent s'entr'aider. Ah, du moins par votre ſilence favoriſez notre évaſion. Une même fortune peut perdre ou ſauver trois têtes bien chères. L'intérêt commun vous engage à ne pas nous trahir. Votre ſalut eſt attaché au mien. En aſſurant mon retour, vous aſſurez le vôtre. Retournée dans la Grèce, je ne vous oublierai pas. Recevez mes embraſſemens [1]. Non, je ne rougirai pas de vous conjurer par ces mains, par ces genoux que je tiens embraſſés, par vos pères, par vos mères, par des enfans chéris, ſi vous en avez, enfin par ce qui vous reſte de plus cher au monde, ne nous trahiſſez pas. Chères compagnes, parlez. Qui de vous me donne ou me refuſe ſon aveu? convenez entre vous toutes [2]. Si quelqu'une n'approuve pas cette fuite, c'eſt fait de mon frère & de moi.

1 Iphigénie s'adreſſe ſucceſſivement à diverſes perſonnes du chœur. « Oui, je t'en conjure par cette main que je preſſe...... & toi...... & » toi auſſi, reçois ma prière..... & toi, au nom d'une patrie ſi chère..... » par ces genoux que j'embraſſe, par tout ce qui t'eſt cher dans ta » maiſon, au nom d'un père, d'une mère, au nom de vos enfans, » s'il eſt des mères parmi vous ».

2 « Faites-moi connoître vos ſentimens ». Elle ne leur dit pas de convenir entr'elles.

LE CHŒUR.

Raſſurez-vous, princeſſe ; & libre d'inquiétude à notre égard, ne ſongez qu'à vous ſauver. Oui, nous jurons, (ô Jupiter, ſoyez-en témoin) nous vous jurons une éternelle fidélité.

IPHIGÉNIE.

Daignent les dieux récompenſer cette généroſité, & vous combler de faveurs ! Thoas va paroître pour s'informer ſi le ſacrifice eſt achevé. Oreſte, & vous, Pylade, il eſt temps de vous retirer.

SCÈNE IV.

IPHIGÉNIE.

O TOI, qui m'enlevas jadis des mains meurtrières d'Agamemnon, Diane, délivre-nous aujourd'hui. Si tu ne nous prêtes ton ſecours, qui déſormais ajoutera foi aux oracles d'Apollon ? Sied-il d'ailleurs à une déeſſe d'habiter ces contrées ? Athènes, la célèbre Athènes t'attend. Quitte pour elle un ſéjour indigne de ta préſence.

IV INTERMÈDE[1].

LE CHŒUR.

STROPHE I.

Tendre oiſeau, qui, errant ſur les rochers, les fais retentir de tes lugubres accens, Halcyon *, dont le doux langage eſt entendu des ſages mortels, tu pleures un époux chéri. Hélas, mes douleurs ſont ſemblables aux tiennes. Loin de ma chère patrie, je ſoupire après la compagnie des Grecs. Ah, qui me donnera des aîles pour voler vers Diane, déeſſe † de Cynthie! quand pourrai-je revoir les palmes de Délos, ces lauriers toujours verts, ces oliviers conſacrés par les couches de Latone! ô lac § dont les eaux ſont couvertes de cygnes! ô cygnes, amis des Muſes, ah, quand pourrai-je vous revoir!

ANTISTROPHE I.

Que de larmes ont coulé de mes yeux, quand

1 C'eſt ici l'intermède de l'acte II. Il en eſt la cinquième ſcène.

* Alcyone, fille d'Éole, ayant perdu ſon mari Ceyx, qu'elle pleuroit jour & nuit, fut changée en Halcyon. Ovid. MÉTAM. l. XI.

† Cynthie ou Cinthe, montagne ſituée au milieu de Délos, île de la mer Égée, célèbre par la naiſſance d'Apollon & de Diane.

§ Hérodot. IN EUTERP. nous apprend que ce lac s'appeloit Trochoïde.

après le renverſement de ma patrie, je fus enlevée par les vaiſſeaux ennemis; quand devenue eſclave, & chèrement achetée, je vins dans ces climats barbares au ſervice de la prêtreſſe, fille d'Agamemnon! nourrie à l'ombre des autels toujours fumans du ſang des victimes, qu'ai-je trouvé? un eſclavage éternel. Un malheur qui s'attache à nous dès notre naiſſance, ceſſe d'être un malheur. Il peut changer de face, & le cœur s'y fait. Mais dans le ſein d'une brillante fortune, ciel! qu'il eſt dur de devenir malheureux.

STROPHE II.

Heureuſe Iphigénie, que votre deſtinée eſt différente de la nôtre. Tout conſpire à votre bonheur[1]. Un vaiſſeau vous attend au rivage *. Il va fendre les ondes au ſon des inſtrumens. Phébus avec ſa lyre †, Pan avec ſes pipeaux champêtres §, vont eux-mêmes adoucir vos ennuis & ſeconder votre retour en Grèce. Je verrai l'onde écumer ſous la rame[2], le vent enfler les voiles, & donner

1 Ces phraſes de tranſition ſont ajoutées par le traducteur.

* De cinquante rames, πεντηκόντηρες.

† A ſept cordes.

§ Collés de cire.

2 « Je verrai ». Cette tournure, qui n'eſt pas celle de l'original, n'eſt pas heureuſe en ce cas; parce qu'elle ſemble indiquer un évènement dont le chœur ſera témoin, tandis qu'il doit ſe paſſer loin de ſes

des aîles au vaiſſeau, tandis que vous me laiſſez ſur ces funeſtes bords.

Que ne puis-je voler au-deſſus des vaſtes eſpaces où le ſoleil commence & finit ſa carrière. J'arrêterois mon vol ſur la maiſon paternelle. Là, je reverrois ces lieux ſi chers à mon ſouvenir, où jeune encore, & ſous les yeux d'une mère, je célébrois un innocent hymen, où ſeule j'animois l'aſſemblée, où je diſputois à mes compagnes le prix de la beauté, où enfin voilée avec grace & la tête parée de riches bijoux, j'étois invitée à diſputer ce prix.

yeux. « Tu me laiſſes en ces lieux & tu te livres à l'impétuoſité des » flots. Les voiles ſont au vent, les cordages à la pouppe dirigent » le gouvernail du bâtiment léger pour précipiter ſon départ ».

ACTE V[1].

SCÈNE PREMIÈRE.

THOAS, LE CHŒUR.

THOAS.

Ou donc est la prêtresse ? a-t-elle initié les victimes ? leurs corps brûlent-ils dans le feu du sanctuaire ?

LE CHŒUR.

La voici, seigneur. Elle-même vous répondra.

1 Acte III.

SCÈNE II.

LES MÊMES, IPHIGÉNIE.

THOAS.

Que vois-je ? la ſtatue entre vos bras ! pourquoi l'avez-vous tirée du lieu ſaint ?

IPHIGÉNIE.

Arrêtez, ſeigneur ; n'allez pas plus avant.

THOAS.

Quoi donc ? qu'eſt-il arrivé d'extraordinaire dans ce temple !

IPHIGÉNIE.

Choſe horrible ! .... Mais non. Je profanerois mes lèvres à vous la raconter.

THOAS.

Quel étrange diſcours ! parlez, Iphigénie.

IPHIGÉNIE.

Les victimes que vous m'avez envoyées ſont impures.

THOAS.

Qui vous l'a dit ? par où le jugez-vous ?

IPHIGÉNIE.

La déeſſe, à leur aſpect, s'eſt détournée de ſon ſiège.

THOAS.

D'elle-même, ou par l'effet d'un tremblement de terre?

IPHIGÉNIE.

D'elle-même, & ses yeux se sont fermés d'horreur.

THOAS.

Quelle peut être la cause de ce prodige? est-ce la profanation des victimes?

IPHIGÉNIE.

N'en cherchez point d'autre cause. Le crime qu'ils ont commis est atroce.

THOAS.

Ont-ils égorgé quelque étranger [1] sur le rivage?

IPHIGÉNIE.

Non. Leur crime est domestique, ils sont venus chargés de ce forfait.

THOAS.

Qu'ont-ils fait? je brûle de l'apprendre.

IPHIGÉNIE.

Ils ont tué leur mère.

THOAS.

O Apollon! un barbare même n'eût pas été capable d'un pareil attentat.

1 Quelqu'étranger. En grec, « quelqu'un des barbares ». Je crois qu'il faut traduire, quelqu'un de ceux que les Grecs nomment barbares; quelque Scythe sujet de Thoas.

IPHIGÉNIE.

Auſſi, devenus l'exécration de toute la Grèce, ils ont été chaſſés par leurs propres citoyens.

THOAS.

Mais pourquoi enlever la déeſſe ?

IPHIGÉNIE.

Pour l'expoſer à un air plus pur. Les coupables l'ont profanée.

THOAS.

Hé, comment avez-vous découvert cette profanation ?

IPHIGÉNIE.

J'ai tout ſçu après le prodige que je viens de raconter.

THOAS.

A ce trait de prudence, on reconnoît la ſageſſe que vous avez puiſée de votre patrie.

IPHIGÉNIE.

Le croiriez-vous, ſeigneur ? ces étrangers que je vais ſacrifier m'ont comblée de la plus douce joie.

THOAS.

Sans doute, en vous annonçant d'Argos que.....

IPHIGÉNIE.

Mon unique frère Oreſte vit encore.

THOAS.

Ils ont voulu racheter leur vie par ce récit flatteur.....

IPHIGÉNIE.

Et qu'Agamemnon mon père, eſt plein de vie.

THOAS.

Mais ſans vous laiſſer toucher d'une vaine pitié, vous êtes ſortie du temple pour commencer la cérémonie ſacrée ?

IPHIGÉNIE.

Oui, ſeigneur, ma haine envers une ingrate patrie qui m'a perdue, l'emporte ſur la compaſſion.

THOAS.

Toutefois, que ferons-nous de ces étrangers; parlez librement.

IPHIGÉNIE.

La loi ordonne qu'ils périſſent. Ne la violons pas.

THOAS.

Où eſt donc l'eau luſtrale & le couteau ſacré ?

IPHIGÉNIE.

Il faut, avant toutes choſes, purifier ces criminelles victimes.

THOAS.

Dans quelle eau ? à la mer, ou dans une fontaine pure ?

IPHIGÉNIE.

La mer enlève tous les maux des mortels *.

* Telle eſt encore l'opinion des Indiens, qui attribuent à la mer une

THOAS.

Les victimes seront donc alors plus agréables à Diane ?

IPHIGÉNIE.

Et mon emploi sera moins déshonoré.

THOAS.

Hé bien, Iphigénie, les flots de la mer viennent se briser au pied du temple. Qu'est-il besoin.....

IPHIGÉNIE.

Non, seigneur. Ce mystère veut de la solitude. Un autre dessein important exige que je m'écarte plus loin [1].

THOAS.

Allez où bon vous semble. Je n'ai point une coupable curiosité sur les choses sacrées *.

IPHIGÉNIE.

Il me faut purifier la statue elle-même.

THOAS.

Un crime si atroce l'a en effet souillée.

IPHIGÉNIE.

Sans cela l'aurois-je tirée du sanctuaire ?

vertu souveraine pour effacer les péchés. On conte qu'Euripide fit ce vers par allusion à une maladie, dont les prêtres Egyptiens l'avoient guéri par un bain de mer dans un voyage qu'il fit en Egypte avec Platon.

1 Elle ne dit pas UN AUTRE DESSEIN, ce qui eût pu donner quelqu'inquiétude à Thoas. Elle dit seulement : « Car nous ferons d'autres » choses ». C'est-à-dire, d'autres cérémonies expiatoires.

* Tel étoit le respect des payens.

THOAS.

Je loue votre piété & vos soins.

IPHIGÉNIE.

Mais sçavez-vous, seigneur, ce qu'il faut faire [1] ?

THOAS.

Quoi ? parlez.

IPHIGÉNIE.

Il faut charger de chaînes les deux étrangers.

THOAS.

Où pourroient-ils fuir ?

IPHIGÉNIE.

Ignorez-vous les ruses & l'infidélité des Grecs.

THOAS.

Hé bien, gardes, qu'on les enchaîne.

IPHIGÉNIE.

Ordonnez aussi qu'on les amène.....

THOAS.

J'y consens.

IPHIGÉNIE.

Qu'on leur voile les yeux, & qu'on me donne quelques gardes pour escorte.

THOAS.

Les voici [2].

1 Ici l'action devient plus vive tout-à-coup. Le mètre change. Le trochée prend la place de l'ïambe.

2 « Ces gardes vous accompagneront ».

IPHIGÉNIE.

Envoyez de plus, ordre aux habitans....

THOAS.

De quoi ?

IPHIGÉNIE.

De se renfermer dans leurs maisons.

THOAS.

Pour ne pas être témoins du sacrifice [1] ?

IPHIGÉNIE.

Ah ! ce seroit une abomination.

THOAS à un de ses officiers.

Allez, publiez la défense d'assister à ce spectacle [2].

IPHIGÉNIE.

Cette attention, seigneur, est un gage de votre tendresse pour vos sujets. Vous les gouvernez en père.

THOAS.

Croyez-moi, Iphigénie : objet de l'admiration publique, votre prudence me charme, & cet éloge rejaillit sur vous.

IPHIGÉNIE.

Vous, seigneur, demeurez ici proche le temple....

THOAS.

Que ferai-je ?

1 « Pour ne point rencontrer les meurtriers » ? En grec, le meurtre.

2 « De s'offrir à leur vue ».

IPHIGÉNIE.

Vous le purifierez [1].

THOAS.

J'entends. A votre retour la déesse le trouvera purifié.

IPHIGÉNIE.

Et quand les étrangers sortiront.....?

THOAS.

Que voulez-vous que je fasse ?

IPHIGÉNIE.

Voilez votre auguste visage [2].

THOAS.

Pour ne pas souiller mes yeux ?

IPHIGÉNIE.

Oui, seigneur, & si je tarde quelque temps.....

THOAS.

Quel terme me prescrivez-vous ?

IPHIGÉNIE.

Ne soyez point inquiet.

THOAS.

Hé bien, accomplissez à loisir les cérémonies nécessaires.

IPHIGÉNIE.

Dieux, faites réussir cette expiation selon mes souhaits.

1 Le texte ajoute AVEC DE L'OR. On propose de corriger AVEC DE L'EAU, ou bien AVEC DU FEU.

2 « De votre manteau ». PEPLOS.

THOAS.

Je joins mes vœux aux vôtres, & je me retire [1].

SCÈNE III.

IPHIGÉNIE, cortège de SACRIFICATEURS & de GARDES, qui amènent les DEUX GRECS.

IPHIGÉNIE.

Ah, voici les victimes qui ſortent du temple. Ces ornemens & ce pompeux appareil de la déeſſe, ces jeunes hommes [2], miniſtres de Diane, ces flambeaux qui brillent de toutes parts; enfin, les choſes preſcrites pour la cérémonie, tout eſt préparé, tout m'invite à expier par le ſang un ſanglant attentat. Citoyens, je vous interdis ce ſpectacle. Loin d'ici les mortels conſacrés au temple, & ceux qui veulent conſerver leurs mains pures. Et vous, profanes, que l'hymen va unir; vous, femmes, qui portez dans votre ſein des enfans encore innocens; ſi vous craignez que la tache qui ſouille

1 Et je me retire. Ceci eſt une addition du traducteur.

2 M. Pierſon, par une conjecture très-heureuſe, ſubſtitue ici de tendres agneaux à ces jeunes hommes: c'eſt de ces agneaux qu'Iphigénie dit qu'elle répandra le ſang pour laver la tache du parricide.

ces deux Grecs ne se répande sur vos têtes, fuyez écartez-vous. O fille de Latone, ô Diane, si par votre faveur j'expie & j'immole (ainsi que je l'entends) ces deux victimes, votre habitation sera pure, & nos vœux seront accomplis. C'est assez, je me tais. Dieux, & vous, déesse, qui entendez le langage des cœurs, je ne confie le reste qu'à vous, & j'implore votre secours.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR[1].

CÉLÉBRONS les louanges de Phébus & de Diane. Nés l'un & l'autre dans les fertiles vallées de Délos *, le blond Phébus excelle à toucher la lyre, & la chaste Diane à lancer le javelot. La déesse de Délos quittant le lieu de ses cou-

1 Quoique les éditions grecques n'indiquent point ici un nouveau personnage, il n'y a pas de doute que le P. Brumoy n'ai eu raison d'attribuer cette ode au chœur. C'est un véritable intermède ; M. Tirwhitt a prouvé qu'elle étoit écrite par strophes & antistrophes : l'action visible est suspendue, & l'invisible a un grand mouvement. C'est donc ici la dernière scène de l'acte : & le quatrième qui suit est le dernier de cette tragédie. On peut soupçonner qu'il y a une lacune au commencement de cette ode, & que la partie qui manque servoit à lier le reste au sujet.

* Délos étoit une isle errante au gré des flots, avant que Latone y mît au monde Diane & Apollon.

ches ; & ſon île devenue immobile, tranſporta ſes enfans ſur le mont Parnaſſe conſacré à Bacchus *. Là, un dragon à la peau tachetée, aux yeux ſanglans, aux dents d'acier, monſtre enfanté par la Terre, & caché ſous un laurier épais, gardoit l'oracle ſouterrain. Puiſſant Apollon, quoiqu'encore enfant, encore dans les bras d'une mère, vous le perçâtes de vos flèches. Par cette éclatante victoire, devenu maître des oracles divins, aſſis ſur le trépied d'or, & ſur un trône véridique, vous dévoilez l'avenir aux mortels. Votre ſanctuaire, voiſin de la fontaine Caſtalie, eſt placé au milieu de la terre. Oui †, ce dieu chaſſa Thémis du lieu où elle

* La ville qui étoit au pied du mont Parnaſſe, s'appela d'abord du nom de la montagne, enſuite PYTHON, après la mort du ſerpent que tua Phébus, enfin DELPHES. Cette ville paſſoit chez les anciens pour le milieu de la terre. Jupiter, dit Claudien, voulant marquer le milieu de l'univers, fit voler avec pareille rapidité deux aigles, l'une du levant, l'autre du couchant. Elles ſe rencontrèrent à Delphes. De-là vient qu'on mit deux aigles d'or dans le temple d'Apollon.

Jupiter, ut perhibent, ſpatium cùm diſcere vellet
Naturæ, regni neſcius ipſe ſui,
Armigeros utrinque duos æqualibus alis
Miſit ab eois occiduiſque plagis.
Parnaſſus geminos fertur junxiſſe volatus;
Contulit alternas Pythius axis aves.

Claud.

† Apollodore, BIBL. l. I. c. IV. dit qu'Apollon apprenant de Pan

prononçoit ſes oracles. Mais la terre, mère de Thémis, prend en main les intérêts de ſa fille offenſée. Elle prive Phébus du pouvoir de prédire l'avenir; elle enfante des ſpectres nocturnes. Sortis de ſon ſein, ils voltigent autour des humains endormis, leur décèlent, durant le ſommeil, les choſes préſentes, paſſées, & futures. Apollon [1] conſterné étend les mains vers le trône de Jupiter. « Puiſſant dieu, s'écrie-t-il, fais ceſſer les » oracles de la nuit, les ſonges trompeurs, & la » colère de la terre ». Jupiter ſourit, agréablement ſurpris de l'inquiétude de ſon fils, & de l'intérêt ſecret qui le porte à s'aſſurer l'hommage fructueux des mortels. Il ſecoue [2], en ſigne d'approbation, ſa tête redoutable. Auſſitôt les ſonges évanouis diſparoiſſent, & les illuſions nocturnes ſe diſſipent. Il rend à Phébus ſes premiers honneurs, & la confiance aux humains. Telle eſt l'origine de

l'art de deviner, alla à Delphes, où Thémis, fille de la terre, tenoit ſes oracles, & que le ſerpent Python l'empêchant d'approcher, ce dieu le tua, & ſe ſaiſit du trépied ſacré.

1 « Alors le roi Apollon s'élève avec rapidité dans l'Olympe & tendant ſes jeunes mains vers le trône de Jupiter, il le prie d'écarter » du temple Pythien la colère ſombre de la déeſſe & les voix » nocturnes, &c ».

2 « Il agite ſes cheveux ſur ſon front ». Euripide a dans l'eſprit l'image du Jupiter d'Homère, qui inſpira Phidias. « Les cheveux du » roi des dieux s'agitent ſur ſon front immortel & il ébranle le vaſte » Olympe ». ILIAD. I.

votre gloire, ô temple de Delphes, vous dont les oracles rendus en vers attirent toute la terre à vos autels.

SCÈNE VI[1].

UN ENVOYÉ, LE CHOEUR.

L'ENVOYÉ.

Vous qui préſidez au temple, dites-moi où je pourrai trouver le roi Thoas ? Courez aux portes du palais, & faites-le paroître.

LE CHOEUR.

D'où naît cet empreſſement ? dois-je parler au roi ſans être appelée.

L'ENVOYÉ.

O ciel ! les deux Grecs ont diſparu. Aidés d'Iphigénie, ils enlèvent la ſtatue ſur leur vaiſſeau.

LE CHOEUR.

Ce que vous dites paroît incroyable.... Mais le roi que vous cherchez eſt ſorti du temple.

L'ENVOYÉ.

Il faut toutefois qu'il ſoit promptement inſtruit. Où eſt-il allé ?

LE CHOEUR.

Nous l'ignorons. Faites votre devoir, cherchez Thoas, & l'intruiſez de toutes choſes.

1 Acte IV.

L'ENVOYÉ.

Ah[1], perfides! n'êtes-vous point complices de cet enlèvement ?

LE CHŒUR.

Nous! C'est nous faire injure. Que nous importe la fuite de ces Grecs.

L'ENVOYÉ.

Hé bien, avertissez donc le roi.

LE CHŒUR.

Nous n'en ferons rien, jusqu'à ce qu'on nous apprenne s'il est dans le palais.

L'ENVOYÉ aux gardes qui sont dans le temple.

Gardes, ouvrez, & dites au roi que je viens l'accabler du récit de nouveaux malheurs.

1 « Dieux ! que les femmes méritent peu notre confiance..... Vous » aviez connoissance des projets qui viennent d'être exécutés ». Le chœur répond : « L'insensé ! & qu'a de commun avec nous la fuite de » ces étrangers » ? Ensuite M. Musgrave croit que le chœur continue de parler & dit à l'envoyé : « Ne vous hâterez-vous point de voler » aux portes du palais » ? Le messager, qui s'apperçoit qu'on veut l'écarter, réplique : « Non, je n'irai pas au palais avant d'avoir appris » de l'interprète si le roi est ou n'est point dans ce temple ». Celui que l'envoyé nomme un interprète, étoit le héraut ou le ministre chargé de répondre aux étrangers qui venoient au temple & faisant l'office de portier avec un titre plus honorable. On peut bien envisager la conjecture du sçavant éditeur que je viens de citer, comme certaine. L'envoyé s'approche donc de la porte du temple, en disant : « Holà, ouvrez » ces portes. Je parle à ceux qui sont dans le temple. Ouvrez, & » dites au roi que je suis en ces lieux, chargé du poids d'une nouvelle » accablante ».

SCÈNE VI.

THOAS, LES MÊMES.

THOAS.

Quelles clameurs entends-je autour du temple? qui frappe, quel mortel répand ici l'épouvante?

L'ENVOYÉ.

Ah! ſeigneur, pardonnez. Ces femmes m'ont trompé. Elles ont voulu m'écarter, ſous prétexte que le roi étoit abſent, & je vous vois ſortir.

THOAS.

Quoi? Quels intérêts?....

L'ENVOYÉ.

Je parlerai bientôt de leur perfidie. Ecoutez préſentement, ſeigneur, un récit plus important. La prêtreſſe.... Iphigénie.... enlève la ſtatue de Diane.... Elle fuit avec les Grecs. Voilà le myſtère que voiloient ſes feintes expiations.

THOAS.

Ah, que m'annoncez-vous! mais quel mauvais génie lui a inſpiré cette trahiſon?

L'ENVOYÉ.

Et ce qui doit plus vous ſurprendre, ſeigneur, c'étoit pour ſauver Oreſte.

THOAS.

Oreſte ! qui, ce fils de Clytemneſtre ?

L'ENVOYÉ.

Lui-même. Elle l'avoit conſacré à la déeſſe au pied de ſes autels.

THOAS.

O prodige de perfidie [1] ! car de quel autre nom appeler cet attentat ?

L'ENVOYÉ.

Laiſſez les imprécations, ſeigneur. Songez au remède. Daignez m'écouter, & ſur mon récit jugez par quelles troupes [2] vous pourrez arrêter ces fugitifs.

THOAS.

J'adopte tes ſentimens. Le rivage eſt proche. Leur fuite * ne les mettra pas à couvert de ma colère.

1 Il s'écrie : « O prodige » ! Le poëte laiſſe douteux ſi c'eſt la ſingularité de l'évènement ou l'atrocité du crime qui le frappe. Le premier me ſemble plus probable. Les mots d'ATTENTAT & d'IMPRÉCATIONS qui détermineroient l'autre ſens, ne ſont pas dans l'original.

2 « Par quels moyens ».

* Ce n'eſt point le ſens. Thoas ignore encore que les fugitifs ont un vaiſſeau qui les attend à l'ancre. Il s'imagine n'avoir à les pourſuivre que par terre. C'eſt ce qui lui fait dire : « Ils n'ont pas pris » ſans doute la route de la mer qui baigne nos côtes, pour échapper » à l'effort de mes coups ». (Note de l'ancien éditeur.)

L'ENVOYÉ.

L'ENVOYÉ.

A peine étions-nous arrivés au rivage où le vaisseau d'Oreste étoit caché, que la fille d'Agamemnon nous fait signe d'éloigner nos mains des chaînes dont vous aviez chargé ces criminels, & de nous écarter comme si elle eût dû allumer le feu secret, & commencer l'expiation. Elle-même prend les fers de ces malheureux, & marche à leur suite. Malgré les soupçons, vos gardes obéissent. Par respect pour les choses saintes, nous nous retirons. Pour abuser notre crédulité, Iphigénie pousse des cris, [1] chante des hymnes en langue étrangère, & commence une expiation simulée. Assis à l'écart, la cérémonie nous paroissoit longue. Il nous vient en l'esprit que les Grecs pourroient bien [2] avoir brisé leurs fers, massacré la prêtresse, & pris la fuite. D'autre part, la crainte de jeter un œil profane sur des secrets religieux nous retient dans le silence. Enfin nous étouffons de concert cette vaine frayeur,

1 Chante &c. Ce sens semble d'abord heureux; cependant je ne crois pas que ce soit le véritable. Le grec dit DES HYMNES BARBARES. Jamais, je crois, les Grecs n'ont appliqué aux Grecs le mot BARBARE, même dans la bouche d'un barbare. L'envoyé veut dire qu'Iphigénie a chanté à la manière des barbares, à la manière des Scythes, comme leurs prêtres chantoient dans de pareilles cérémonies.

2 « Pourroient briser.... massacrer.... prendre.... » C'est la crainte d'une chose future.

résolus de tout hazarder, & d'aller sur les lieux. Mais quelle a été notre surprise quand nous avons vu cinquante rameurs, des rames levées, & un vaisseau [1] en mer, comme un oiseau prêt à s'envoler dans les airs! nos Grecs, libres de leurs fers, paroissent sur la pouppe, & gouvernent le vaisseau: les uns suspendent les ancres *: d'autres voltigent sur les échelles pour dégager les cordages; on s'agite, on se presse, tout est en mouvement. Déjà l'on se disposoit à embarquer Iphigénie, lorsqu'indignés de cette fraude, & mettant bas toute crainte, nous saisissons la prêtresse, nous sautons à travers les cables & les rames, nous arrachons [2] le gouvernail, nous en venons à un entretien. « Pourquoi, leur disons-nous, enlever de nos climats la statue & la prêtresse? » quelle est votre prétention? ne diroit-on pas » que vous auriez acheté l'un & l'autre à prix » d'argent? Sçachez, répond l'un d'eux, sçachez » que je suis Oreste, fils d'Agamemnon, & frère » d'Iphigénie. Je retrouve une sœur perdue, &

1 « Un vaisseau grec ».

* Suspendent les ancres à la pièce de bois qui traverse la proue de part en part en forme d'oreilles, & c'est ce que signifie le mot grec ἐπωτίδες.

2 « Nous arrachions ». C'est-à-dire, nous faisions effort pour arracher.

» je la ramène en sa patrie ». Résolus toutefois de ne point relâcher la prêtresse, nous tâchons de les forcer tous à nous suivre [1]. On en vient aux coups ; car les uns & les autres étoient sans armes. On se bat avec fureur. Les Grecs nous accablent. Fatigués, blessés & ensanglantés, nous cédons malgré nous au nombre. * Nul n'a fui sans blessure. Plus tranquilles sur une éminence, nous renouvellons le combat. Une grêle de pierres tombe sur les Grecs. Mais des archers paroissent sur le vaisseau, & nous écartent à coups de flèches [2]. En ce moment un flot favorable pour eux [3] ap-

1 Pourquoi tous ? « Nous tâchons de la forcer à nous suivre » auprès de vous. Alors on commence à se battre & à se porter au » visage de rudes atteintes ; car les Grecs, ainsi que nous, étoient » privés du fer homicide. On entendoit de tous côtés le bruit des » coups d'une main désarmée, les deux jeunes guerriers, sans nous » donner aucun relâche, brisoient nos flancs de leurs poings vigou- » reux. Bientôt portant de tristes marques de leur vaillance, nous » sommes forcés de fuir sur les hauteurs, les uns ayant la tête ouverte » par de larges blessures, d'autres les yeux sanglans & défigurés ».

* Le grec met un petit détail de blessures causées par les pierres & les coups. Comme il ne convient pas à nos mœurs, je l'ai omis sans préjudice de la fidélité ; car il n'est question que de quelques mots.

2 Il peut paroître singulier que ces archers ne tirent que de loin. Sans doute que s'ils avoient tiré dans le temps où Oreste & Pylade luttoient contre les Tauriens, ils auroient couru risque de blesser ceux qu'ils vouloient défendre.

3 Favorable pour eux. Ces mots, ajoutés par le traducteur, font

proche le vaisseau du rivage. Les nautonniers n'osent descendre dans les eaux pour enlever Iphigénie. Mais Oreste l'emporte entre ses bras [1], quitte les bords, s'avance dans la mer, monte sur le vaisseau, & y place sa sœur [2]. Alors, (ô prodige surprenant!) la statue parle en ces termes: « O Grecs, courbez-vous sur les rames & fendez » l'onde écumante. Vous possédez l'objet de vos » desirs, la déesse, pour qui vous avez passé le » Pont-Euxin, & traversé les Symplégades ». A cette voix les nautonniers répondent par un doux frémissement. La mer blanchit d'écume, & le vaisseau s'éloigne du rivage. Mais à peine est-il arrivé au détroit, qu'un flot horrible & un vent

opposition avec l'épithète de l'original, « un flot terrible », il effrayoit les matelots, il les empêchoit de descendre & les menaçoit de se briser à la côte, ou du moins de ne pouvoir s'en éloigner.

1 « Sur son épaule gauche ».

2 Je traduis ainsi: « Et y place à la fois sa sœur & la statue de » Diane descendue du ciel en ces lieux. En même temps une voix du » milieu du vaisseau s'écrie ». Pour que cette traduction soit exacte, il faut suivre les bons manuscrits, & changer au texte un δ en τ. Si la déesse avoit animé les Grecs de la voix, elle n'eût point été irritée, on ne lui eût point demandé de s'appaiser. Enfin, elle n'eût point dit: « Nous possédons l'objet pour lequel nous avons navigé sur le Pont- » Euxin au travers des Symplégades ». Car c'est ainsi que la voix s'exprime. Elle ne dit pas VOUS POSSÉDEZ, mais nous possédons. C'est donc la voix d'un Grec, celle de Pylade peut-être, ou bien d'Oreste lui-même.

effroyable le repoussent vers nous. Les rameurs ont beau lutter avec le vent & la mer, le reflux [1] les ramène malgré eux sur nos bords. « Déesse, » s'écrie la fille d'Agamemnon en se levant, ô fille » de Latone, sauvez votre prêtresse, pardonnez son » vol, & favorisez son retour. Sœur si tendre envers » votre Apollon, vous sçavez, hélas! jusqu'où va la » tendresse pour un frère ». Les nautonniers applaudissent à cette prière. Ils poussent des cris de joie. Ils s'animent mutuellement. Leurs bras nerveux s'appliquent avec effort sur les rames. Le vaisseau s'avançoit de plus en plus vers le détroit. Les uns sautoient dans la mer, les autres se disposoient à jeter l'ancre [2], lorsque j'ai été député vers vous, seigneur, pour vous informer du détail de cet événement. Ne perdez point de temps. Faites porter des chaînes pour ces malheureux. Croyez-moi, seigneur, si la mer ne se calme, leur espérance est vaine. Neptune, le dieu des mers, est trop sensible au renversement de Troie, & trop irrité contre la race de Pélops, pour ne pas servir votre vengeance. Oui, il vous livrera à vous & à vos sujets offensés, le fils d'Agamemnon & sa fille. L'ingrate, après avoir oublié lâchement l'aventure d'Aulide, ose trahir Diane; & Diane la punit à son tour.

1 « La vague revenant sur elle-même ».

2 Le Grec dit qu'ils levoient l'ancre. Musgrave corrige le texte.

LE CHŒUR à part.

Infortunée princesse, hélas, livrée aux mains de vos ennemis qu'allez-vous devenir? vous périrez, vous & votre frère.

THOAS.

O citoyens [1], ne mettrez-vous point obstacle à la fuite de ces traîtres? qui vous arrête? courez, volez, poursuivez-les par * mer & par terre, & secourus de la déesse, amenez ces impies pour leur faire subir † le supplice qu'ils ont mérité... Pour vous, femmes perfides, qui avez noué cette intrigue, je sçaurai bien vous punir. Songeons présentement à mettre ordre....

1 « O vous tous, citoyens de cette terre ennemie des Grecs, (littéralement de cette terre barbare) saisissez les rênes de vos coursiers agiles, volez sur le rivage, ne vous hâterez-vous pas d'empêcher un vaisseau grec de se dérober à nous par la fuite? n'arrêterez-vous pas des hommes sacrilèges qui ravissent votre déesse? Que d'autres en même temps lancent à la mer des vaisseaux légers, afin que poursuivis & sur la terre & sur les flots, ces impies ne puissent échapper au supplice; qu'ils soient précipités du haut d'un âpre rocher, ou que leurs corps soient percés par un bois acéré. — Et vous, complices de leurs desseins, dès que j'aurai quelque repos, je reviendrai pour vous punir. Maintenant occupé de soins plus pressans, je ne dois pas rester tranquille en ces lieux ».

* Grec : à cheval & sur des vaisseaux.

† Grec : pour les précipiter, ou les empaler.

SCÈNE VII.

MINERVE, LES MÊMES.

MINERVE.

ARRÊTEZ, Thoas. Où conduiſez-vous ces troupes ? reconnoiſſez Minerve qui vous parle. Je vous défends de pourſuivre les Grecs, & d'animer contr'eux ces flots de gens armés. Ce n'eſt pas ſans l'aveu des dieux qu'Oreſte eſt venu dans ces climats. L'oracle d'Apollon l'y a conduit pour fuir la colère des Euménides, ramener ſa ſœur Iphigénie, & tranſporter la ſtatue de Diane dans ma ville favorite. Je parle. Obéiſſez. Vainement pretendriez-vous ſurprendre Oreſte dans le détroit. Neptune en ma faveur l'a dérobé à la fureur des eaux. Il vient de paſſer cette plaine liquide. Oreſte, c'eſt à vous que j'adreſſe la parole, (car, quoiqu'éloigné, vous entendez la voix d'une déeſſe.) Allez ! pourſuivez heureuſement votre route, accompagné de la ſtatue, & d'Iphigénie. Arrivé dans Athènes, ſouvenez-vous qu'il y a aux confins de l'Attique un lieu ſacré voiſin du rivage * Caryſ-

* Il eſt vis-à-vis de Caryſtos, ville de l'Eubée, vers l'extrémité méridionale de l'île.

tien. * Là, vous bâtirez un temple, où vous placerez la ſtatue de Diane. Elle conſervera ſon nom de Taurique en mémoire de vos courſes & de vos fureurs. Les mortels déſormais lui porteront leur encens & leurs vœux, ſous le nom de la déeſſe de Tauride. On célébrera la fête de votre délivrance, & vous établirez pour loi, qu'alors on applique légèrement une épée nue ſur la tête d'une victime humaine. Quelques gouttes de ſang répandues en l'honneur de Diane tiendront lieu de ſacrifice. Pour vous, Iphigénie, devenue prêtreſſe de la déeſſe, à Braurone †, vous y recevrez les honneurs funèbres. On portera ſur votre tombeau les tiſſus précieux que laiſſeront les femmes expirantes dans les douleurs de l'enfantement. Oreſte[1], procurez aux compagnes de votre ſœur le retour en leur patrie. La reconnoiſſance l'exige, & pour elles, & pour moi. Souvenez-vous enfin, que dans l'aréo-

* « Mon peuple l'appelle aujourd'hui ALAS ARAPHENIDAS ».

† Braurone, ville d'Attique, où la ſtatue fut tranſportée. Voyez Pauſan. IN ATT. Il la place aſſez près de Marathon.

1 « Enfin Oreſte, je te confie le ſoin de ramener dans leur patrie » ces femmes grecques dont le cœur juſte eſt digne d'une telle ré- » compenſe; fais pour elles ce qu'exige une déeſſe qui t'a ſauvé déjà » une fois ſur la colline d'Arès, en prononçant entre des ſuffrages égaux » & te donnant la victoire par une loi qu'on ne doit jamais ceſſer » d'obſerver. Emmène donc ta ſœur loin de ces lieux, ô fils d'Aga- » memnon; & toi, Thoas, appaiſe ton courroux ».

page, accusé d'un parricide, je vous donnai égal nombre de suffrage, & vous fûtes absous *. J'ordonne que cet usage se perpétue & s'étende sur tous les criminels. A ce prix, ramenez votre sœur, ô fils d'Agamemnon, & vous, Thoas, mettez bas toute indignation, & souscrivez à mes ordres.

THOAS.

Insensé qui refuse d'obéir aux ordres divins. Oui, grande déesse, quoiqu'Oreste me ravisse la céleste statue, je cesse de le haïr. Siéroit-il à un mortel de lutter avec les dieux ? qu'il aille à Athènes, qu'il y place la statue [1], j'y consens. Je renvoie ces femmes en Grèce. J'arrête mon armée, & mes vaisseaux destinés à poursuivre ces fugitifs. Vous le voulez, déesse, il suffit. Les volontés des dieux & les vôtres ne trouvent point de † rebelles §.

* Euripide & quelques auteurs font remonter l'origine de cet usage à Oreste ; mais d'autres croient qu'il ne commença d'avoir lieu qu'à l'égard de Thémistocle ; qu'il fut surpris dans un adultère, & que les suffrages pour & contre étant égaux, un des juges qui vouloit le sauver dit adroitement qu'il étoit juste de donner un suffrage favorable au nom de la déesse d'Athènes, ce qui passa depuis en loi.

1 Heureusement, sous d'heureux auspices.

† La force des termes grecs exprime bien nettement le destin des payens.

§ Le traducteur observe fort bien que la force des termes grecs

MINERVE.

Vents favorables, soufflez, conduisez à Athènes le fils d'Agamemnon. En faveur de la statue & de la déesse ma sœur, j'accompagnerai moi-même le vaisseau. (au chœur.) Allez, heureuses Grecques, & bénissez le destin qui vous sauve inespérément.

LE CHŒUR.

Oui, divinité respectable aux hommes & aux dieux, nous obéissons à votre voix. O la douce espérance, & l'agréable nouvelle dont vous venez de flatter nos oreilles & nos cœurs!

exprime bien nettement le destin des payens : mais pour que la remarque fût plus juste encore, il falloit traduire autrement qu'il n'a fait, & dire avec le grec :

τὸ γὰρ χρεὼν σοῦ τε καὶ θεῶν κρατεῖ.

« La destinée exerce son empire jusques sur vous-même, ô Minerve, » & sur les autres divinités ». A plus forte raison, nous foibles mortels, devons-nous lui être soumis. Cet empire du destin sur les dieux eux-mêmes, étoit un dogme de la théologie payenne [1]. (Note de l'ancien éditeur.)

1 J'ajouterai à cette remarque du précédent éditeur, qu'un manuscrit attribue ce vers à Minerve, ce qui donne un sens plus heureux. En l'adoptant, il faudra traduire ainsi la fin du discours de Thoas. « J'arrête mon armée, &c. car je n'ai, ô déesse ! d'autre loi que tes » volontés ». A quoi la déesse répond : « Je loue ton obéissance. Car » le destin te tient sous sa loi & gouverne les dieux mêmes. » Vents &c ».

Illuſtre victoire *, répandez votre éclat ſur mes jours ; & couronnez-les d'une immortelle gloire.

* Cette fin, qui termine auſſi l'ORESTE & les PHÉNICIENNES, eſt dite par alluſion au poëte qui remportoit le prix ſur ſes rivaux [1].

1 Voyez la note ſur l'ORESTE, t. V, pag. 37.

FIN.

RÉFLEXIONS
SUR
L'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

LA dernière ſcène de cette pièce qu'on vient de lire, montre aſſez que le but du poëte étoit de flatter l'Attique par la célébration de ſes anciennes cérémonies, de ſes uſages religieux, & de ſes monumens en l'honneur de Diane, comme nous l'avons obſervé au troiſième diſcours. C'eſt pour cela qu'Euripide préſente aux yeux des Athéniens Minerve, déeſſe d'Athènes, & qu'il lui fait tenir le diſcours qu'on a vû, & qui ne nous touche plus. Il n'eſt pas douteux que ce motif de flatter les Athéniens, ne l'ait ſouvent porté à finir ſes pièces par des machines qui lui ſont en effet très-familières. Malgré la perte de cet intérêt qui n'en eſt plus un pour nous, & qui dégénère en préjugé contre le poëte, parce qu'il nous parle un langage étranger à nos manières : cette tragédie mérite de nous plaire par tant d'endroits, que les beautés communes à tous les temps juſtifient ſuffiſamment les beautés paſſagères qui ſont devenues ridées à notre égard. Pour achever l'impreſſion qu'une pre-

mière lecture a pû faire, & pour en ſéparer ce qui peut la rallentir, revenons légèrement ſur chaque acte.

Le premier commence par un prologue abſolument détaché, & dont une partie mériteroit d'ennuyer aujourd'hui. C'eſt une affectation incroyable d'Euripide en faveur de la netteté, que Sophocle avoit atteinte ſans cela. Iphigénie vient faire l'hiſtoire de ſa vie & de ſes aventures, bien plus aux ſpectateurs qu'aux échos. C'eſt préciſément ce que Sénèque a imité dans ſes pièces. Il n'eſt Grec que par ce défaut. Mais ce défaut d'Euripide une fois paſſé, la deſcription qu'il fait du ſonge eſt belle & noble. C'eſt le germe de tout le reſte du poëme.

Après le prologue Oreſte & Pylade paroiſſent: mais entre la première, la ſeconde, & la troiſième ſcène, il y a un briſement qu'on appelle HIATUS. Légère faute qu'il eût été mieux de ne pas redoubler de ſuite. Elle ceſſe pourtant de choquer quand on conſidère qu'Iphigénie ne ſort du théâtre que pour préparer une cérémonie funèbre, & qu'elle n'y rentre que pour l'accomplir, de ſorte qu'elle donne lieu à Oreſte de faire une ſcène détachée des deux autres. Après tout, cette expoſition du ſujet n'eſt pas moins intéreſſante que celle de l'ÉLECTRE de Sophocle, avec qui cette pièce a beaucoup de rapport.

Le chœur naturellement amené par l'ordre de la prêtreſſe Iphigénie, vient la ſeconder dans le triſte ſacrifice qu'elle fait pour un frère qu'elle croit mort. Erreur charmante, qui, outre le ſpectacle qu'elle produit, eſt une grande adreſſe, pour rendre plus agréable la ſurpriſe d'Iphigénie, quand elle reverra inopinément ce frère chéri qu'elle vient de pleurer.

Le ſecond acte s'ouvre par une ſcène qui a beſoin aujourd'hui d'indulgence, toute vive qu'elle eſt. C'eſt le récit du berger qui annonce à la prêtreſſe la priſe de deux Grecs, leurs malheurs, & leurs combats avant que d'être enveloppés. Les réflexions d'Iphigénie ſur le ſacrifice qu'elle va faire de ces deux victimes, ſur ſon inſenſibilité dont elle s'étonne, ſur Hélène & Ménélas, ſur la barbarie avec laquelle on l'immola elle-même, font un effet admirable, auſſi-bien que les deſirs du chœur à l'égard de ſa patrie, deſirs naturels qui diſpoſent inſenſiblement à ce qui va ſuivre, ſans qu'on puiſſe ſoupçonner l'art du poëte, qui ne ſe dévoile qu'à la fin.

On amène les victimes au troiſième acte : & là commence ces beaux mouvemens qui naiſſent dans le cœur des ſpectateurs, à la vue d'un frère que les loix du pays obligent de périr par les mains d'une ſœur. Ils ſe voient ſans ſe connoître, ſituation tout-à-fait tragique. Oreſte ferme & réſolu

de mourir inconnu ; Iphigénie attendrie, ſoit par un effet naturel du ſang, ſoit par un ſentiment d'humanité envers des malheureux & des Grecs : ſi cela eſt arrivé, peut-il être arrivé autrement qu'il n'eſt repréſenté ? les curieuſes interrogations de la ſœur, & les réponſes ambiguës du frère, font tout l'art de la ſituation : le voile ne ſe lève que peu à peu, & il s'embarraſſe à proportion qu'il ſe développe. D'abord Iphigénie apprend que celui des deux captifs qui refuſe de ſe nommer, eſt de Mycènes ; quelle ſource de curioſité pour elle ! que de ſentiment, que de naturel dans ſes queſtions, & dans les ſoupirs qui lui échappent ! le ſecret demeure pourtant encore enſeveli dans l'obſcurité, & tout cet entretien ne ſe termine qu'au deſſein que prend la prêtreſſe de donner la vie à l'un des deux priſonniers, à condition de porter une lettre de ſa part à Argos. Tandis qu'elle va la tracer, le chœur (à ce que je crois) la ſuit après avoir plaint en deux mots Oreſte, & félicité Pylade ; ou du moins il s'écarte un peu. Car il ne ſçauroit entendre la ſcène qui ſuit ſans reconnoître Oreſte, & ſans prévenir la reconnoiſſance mutuelle, qui ne vient que long-temps après.

Le chœur s'étant donc retiré ou écarté, pour laiſſer à Oreſte & à Pylade la liberté de ſe dire les dernières paroles qu'ils ont à ſe communiquer avant que l'un meure & que l'autre parte ; Oreſte

commence & revèle à ſon ami, pour qui il n'a rien de caché, le trouble & l'agitation où l'ont jeté la vue, les ſoupirs, & la pitié de cette prêtreſſe inconnue. Rien n'eſt plus tendre ni plus naïf que cet inſtinct de la nature qui ſe réveille comme d'un ſonge, ſans pouvoir démêler encore ce qu'elle ſent. Enfin l'admirable combat d'amitié entre Oreſte & Pylade, à qui mourra l'un pour l'autre, achève merveilleuſement l'émotion de tendreſſe que leur ſeule préſence avoit commencé. Pylade nous paroît ſe rendre trop tôt aux prières de ſon ami, qui le preſſe de vivre & de le laiſſer mourir. Mais qu'on reliſe bien la ſcène, & l'on trouvera que ce n'eſt qu'une feinte de Pylade. Il ne veut pas aigrir Oreſte par des contradictions hors de ſaiſon. Il aime mieux être généreux que de le paroître. En effet il ne cède qu'en apparence, & il compte toujours ſur quelque heureux dénouement, ou plutôt ſur ſon courage qui délivrera l'un & l'autre ami de cet embarras. « Croyez-moi, » dit-il, les calamités arrivées à leur comble enfantent ſouvent d'étonnantes révolutions ».

Iphigénie, en rentrant au quatrième acte, écarte très-habilement le chœur qui la ſuivoit [1]. Elle le fait ſous un prétexe ſpécieux d'avertir les ſacrificateurs & de diſpoſer tout ; mais en effet pour confier avec plus de liberté à l'un des Grecs

1 Voyez la note ſur la première ſcène de l'acte IV.

la

la lettre qu'elle tient en main. Cette ſcène eſt une continuation des deux précédentes, que le poëte a coupées à deſſein, & avec un art infini, afin de varier, & d'éviter les longueurs qui euſſent été inévitables, s'il eût commencé & fini la reconnoiſſance mutuelle dans une ſeule ſcène. Il a donc eu l'adreſſe de partager cette reconnoiſſance en quatre ou cinq ſcènes, dont une partie appartient au troiſième acte, & l'autre au quatrième. On a pu s'appercevoir du même art dans l'HIPPOLYTE, où Phèdre commence à découvrir ſes fureurs dans un acte, & après les avoir interrompues en ſe voilant le viſage par la honte d'en avoir trop dit, & par la crainte d'avoir laiſſé entrevoir ſon ſecret, elle les réitère dans l'acte ſuivant avec plus de véhémence, juſqu'à découvrir le myſtère fatal[1]. Voilà ce que Racine n'a pu imitet faute de chœurs ; & voilà le véritable artifice des inimitables ſuſpenſions d'Euripide.

Iphigénie, ſeule avec les deux Grecs, avant que de charger l'un d'eux de ſon meſſage, prend des précautions avec lui. Elle veut un ſerment ; Oreſte lui en demande un à ſon tour pour mettre à couvert la vie de ſon ami Pylade. Peut-on ima-

1 Voyez l'acte II d'HIPPOLYTE. Cette réflexion ſur la coupe des actes porte ſur un principe erroné. Il ſemble que le P. Brumoy admît comme antiques, ces diviſions hazardées qu'on trouve indiquées par quelques modernes éditeurs.

giner rien de plus artificieux pour reculer & ménager la ſurpriſe de la reconnoiſſance ? Elle lit enfin ſa lettre pour inſtruire Pylade en cas que quelque malheur la lui ravît. A cette lecture un ſeul mot exprime admirablement toute l'émotion d'Oreſte. Pour Pylade, il fait ſur l'eſprit d'Iphigénie la même impreſſion qu'elle vient de faire ſur celui de ſon frère. Il frappe le coup déciſif de la reconnoiſſance par le tour le plus fin, quand il dit ces mots ſi ſimples : « Qu'il m'eſt doux de pouvoir dégager ſans peine le ſerment dont vous » m'avez ſi heureuſement lié ! Oui, madame, » vous ſerez bientôt ſervie. Comptez ſur la plus » prompte obéiſſance... Recevez, Oreſte, la lettre » de votre ſœur ». Il n'en falloit pas davantage.

La ſcène ſuivante eſt une agréable ſuite de la précaution qu'a priſe Euripide d'écarter le chœur [1]. Le chœur revient après avoir exécuté les ordres de la princeſſe, & il revient dans l'inſtant même qu'Oreſte, tranſporté de joie, veut embraſſer ſa ſœur. L'étonnement d'Iphigénie, & l'embarras du chœur qui ignore ce qui s'eſt paſſé, précipitent l'éclairciſſement entier du ſecret qui ne ſe montre pourtant qu'avec peine. Car Iphigénie dont on peut mieux ſentir qu'exprimer la ſituation, ne peut concevoir qu'elle revoie en Scythie, & preſ-

1 Il eſt probable que le chœur n'avoit point quitté la ſcène.

que ſous le couteau ſacré, un frère qu'elle vient de pleurer comme mort. Enfin ſon ſonge ſe développe, les nuages tombent, & elle ſe rend aux preuves ſans replique, qu'on lui apporte. La joie réciproque, les queſtions ſur Clytemneſtre, les meſures pour enlever la ſtatue & ſe dérober au tyran, les irréſolutions, les retours de tendreſſe, les craintes, les eſpérances, les reſſources, tout eſt mis en œuvre & touché par des traits de maître, juſqu'à la fin de l'acte, qui laiſſe le ſpectateur ému dans l'attente agréable de l'iſſue de tant de merveilles.

Le cinquième acte offre d'abord Thoas, dont l'arrivée a été préparée. La rencontre qu'il fait d'Iphigénie avec la ſtatue, la ruſe & l'embarras de cette princeſſe, la feinte expiation, & tout ce qui s'enſuit, quoique naturel & beau, ne ſçauroit l'être que difficilement à notre goût. Il y a un mot remarquable dans la première ſcène; c'eſt ce que dit Iphigénie pour tromper plus finement l'eſprit ſoupçonneux de Thoas. Elle lui conſeille de faire bien garotter les deux victimes. « Ignorez-vous, » ajoute-t-elle, l'infidélité des Grecs » ? Il falloit que la foi Grecque fût dès-lors paſſée en proverbe chez les nations voiſines de la Grèce, & que les Athéniens entendiſſent raillerie ſur ce reproche. Il y a encore après le ſpectacle intéreſſant des deux victimes, de leurs gardes, & de tout l'appareil

d'un ſacrifice qu'on va faire enſuite de l'expiation une ſcène du chœur aſſez ſingulière par un bon mot aux dépens d'Apollon. On y dit que « Jupiter » ſourit, agréablement ſurpris de l'inquiétude de » ſon fils, & de l'intérêt ſecret qui le portoit à » s'aſſurer l'hommage fructueux des mortels ». C'eſt un coup de dent qui pouvoit tomber ſur quelque anecdote ignorée aujourd'hui. Mais, à ne le prendre que pour Apollon & le riche temple de Delphes, il nous fait voir que les Athéniens faiſoient aſſez peu de ſcrupule de railler malignement ſur les énormes richeſſes de ce temple célèbre.

Le récit de la fuite d'Iphigénie & des Grecs, le courroux & les préparatifs de Thoas, l'apparition enfin de Minerve, achèvent le dénouement de la manière & par les motifs que nous avons dit au commencement de ces réflexions critiques. Quoique cet acte ſoit moins touchant & plus machinal que les autres, il eſt toutefois très-naturel dans le génie des Grecs. Il eſt même impoſſible de ne pas remarquer dans tout le cours de cette pièce un air de vérité particulier au goût grec, & qui conſiſte à perſuader au ſpectateur que l'évènement s'eſt réellement paſſé comme il le voit ſous ſes yeux, & qu'il n'a pu ſe paſſer autrement; choſe qu'on ne ſçauroit certainement dire de la plupart de nos tragédies françoiſes, qui nous laiſſent d'ordinaire beaucoup plus d'admiration pour l'art du

poëte, quand elles réussissent, que d'impression de vérité à l'égard de l'action représentée [1].

1 Le titre de cette pièce me paroît trompeur. C'est ORESTE EN TAURIDE, plutôt qu'IPHIGÉNIE. Car à quelle question répond-elle ? « Oreste entreprend d'enlever en Tauride la statue de Diane, qui doit » le délivrer des furies : quel sera le succès de son entreprise » ? Le nœud consiste dans le culte même rendu à cette déesse par les Scythes de la Chersonnèse. Leur respect pour cette statue, la loi barbare qui ordonnoit de lui sacrifier les étrangers, & la vigilance de Thoas, empêcheroient l'exécution de l'entreprise, si la déesse n'étoit la sœur d'Oreste. Le personnage d'Iphigénie ne sert qu'au dénouement. L'entreprise qu'elle forme de sauver son frère est un épisode intimément uni à l'action, & qui inspire tant d'intérêt, qu'il semble que la tragédie entière repose sur cette base. Et en effet, sans cet heureux incident qui produit une reconnoissance & une péripétie des plus touchantes, la pièce paroîtroit froide & dépouillée ; tandis qu'ornée de cet épisode, elle est pleine de chaleur & de mouvement.

IPHIGÉNIE
EN TAURIDE,
TRAGÉDIE DE GUYMOND DE LA TOUCHE.

Aux personnages secondaires d'Euripide, l'auteur François substitue deux prêtresses, dont l'une, Isménie, est la confidente d'Iphigénie, & l'autre, Eumène, sans être sa confidente, lui est néanmoins fort attachée, & n'a point d'autre emploi dans la pièce : Thoas a aussi une espèce de confident dans la personne d'Arbas, officier de ses gardes : enfin, on voit encore un esclave à qui Iphigénie confie Pylade. La scène est dans le temple de Diane, & non dans le vestibule du temple comme chez le poëte Grec ; on verra néanmoins qu'il y auroit eu de bonnes raisons pour conserver cette dernière disposition.

L'avant-scène qui, au premier coup-d'œil, semble ne point différer de celle de la tragédie grecque, offre cependant un grand trait qui la distingue de celle-ci, trait que l'auteur lui-même semble n'avoir pas apperçu & qui n'est point à son avantage 1. On a pu remarquer avec quel

1 Ce qui est un défaut dans une tragédie, peut n'en être pas un

ſoin Euripide, reſpectant les bienſéances, a écarté de ſon héroïne l'image de l'homicide. Il ne penſoit pas ſans doute que des ſpectateurs délicats puſſent ſupporter la vue d'une jeune princeſſe ſouillée de meurtres & teinte du ſang de tant d'innocentes victimes; qu'ils puſſent entendre un roi lui preſcrire comme le devoir ordinaire de ſon emploi une action que repouſſeroient avec horreur les hommes même les plus ſanguinaires, & qui, dans une vierge, n'offenſe pas moins la pudeur qu'elle ne révolte l'humanité.

En appaiſant le ciel, daignez l'interroger
Dans le flanc entr'ouvert du ſiniſtre étranger.

qu'ils entendiſſent avec plaiſir Iphigénie elle-même ſe reprocher un miniſtère dont la penſée ſeule ſouille l'imagination:

Ne m'abreuver jamais que du ſang qui m'inonde!
Ne voir pour tout objet, que morts & que mourans
Avec de longs ſanglots ſous mes mains expirans!

Quelle deſtinée en effet! & quel peut être le caractère de celle qui en a contracté l'habitude?

dans un opéra. La poétique de ces deux théâtres diffère à plus d'un égard. L'opéra veut des effets & peu de développemens; cela exige néceſſairement le ſacrifice de quelques convenances. Ce que je dis de l'un ne peut donc point s'appliquer à l'autre ſans un ſecond examen que je n'ai pas entrepris de faire.

Dans la tragédie grecque, Iphigénie dit : « C'eſt » à moi d'initier les victimes. Tel eſt mon triſte » emploi. C'eſt à d'autres qu'eſt confié le ſoin » d'achever dans l'intérieur de ce temple des ſa- » crifices dont je ne puis parler ſans frémir ». Et de peur que quelque ſpectateur peu attentif à cette ſcène d'expoſition ne fût révolté d'une penſée que l'auteur s'eſt hâté de prévenir, Oreſte exprime ailleurs ſon étonnement de voir une prêtreſſe chargée d'un miniſtère de mort. « Quoi, s'écrie-t-il, » une femme plonger le poignard dans le ſein des » hommes » !

IPHIGÉNIE. Non, mon devoir eſt de répandre l'eau luſtrale ſur la tête des victimes.

ORESTE. Mais puis-je demander qui ſera le ſacrificateur ?

IPHIGÉNIE. Ceux qu'on charge de ce ſoin ſont dans ce temple.

Ainſi le lieu de la ſcène n'eſt point ſouillé, & la prêtreſſe ne fait point l'office de bourreau. Sa ſituation n'en eſt pas moins cruelle & ſa vue ceſſe d'être odieuſe.

Cette violation des bienſéances que les Grecs n'auroient pas ſupportée, a de l'influence dans l'économie de la pièce ; elle en a ſur l'expoſition & ſur le dénouement. Mais, pour ne pas anticiper, je ferai obſerver encore deux légères différences

dans les faits que les deux poëtes supposent au moment où l'action commence. Chez le poëte François, un oracle nouveau engage Thoas à sacrifier les étrangers ; chez le poëte Grec c'est un ancien usage. Le premier donne au tyran un motif personnel d'exiger l'exécution de ces sacrifices ; l'oracle le menace de perdre la vie par la main d'un de ces étrangers : c'est un vieillard insensible, superstitieux, défiant ; il doit faire observer cette loi avec une inflexible rigueur. Chez Euripide, sa tyrannie paroît moins motivée ; mais d'un autre côté, le peuple entier des Tauriens a les mêmes raisons que lui d'arroser les autels de sang humain ; chez Guymond de la Touche, ces raisons sont trop particulières au tyran.

L'un & l'autre représente les Tauriens comme un peuple barbare ; mais l'auteur François charge les traits de cette peinture en les représentant comme des troglodytes anthropophages, étrangers à toute espèce de civilisation, ce qui ne paroît point d'accord avec le ton de la pièce, non plus qu'avec la tradition, & dégraderoit peut-être le caractère même d'Iphigénie, si la phrase où cette circonstance est insinuée, n'échappoit au spectateur distrait par des objets beaucoup plus intéressans :

Nous-mêmes, dans le creux de nos antres sauvages,
Nous pourrons subsister de meurtre & de ravages !

Nous pourrons dévorer nos ennemis vivans,
Et nous désaltérer dans leurs cranes fumans!
Et les dieux en courroux, ces dieux par qui nous sommes,
Ne pourront demander pour victimes des hommes!

Il faut convenir que le spectateur qui s'attend à converser avec des héros, se trouve ici dans une étrange société.

Euripide s'est contenté de faire dire à Iphigénie: « Transportée en Tauride, je trouve un » peuple barbare, où règne un barbare mo- » narque ». Et ailleurs: « Les sauvages habitans de » ces climats, parce qu'ils aiment le carnage [1], » ont attribué à la divinité leur barbare inclina- » tion ». Il nous peint ce peuple tel qu'il est même encore de nos jours, occupé à la fois de la guerre & des soins de la vie pastorale: ce genre de vie, comme l'a fait voir un philosophe [2], s'allie ordinairement chez les peuples au goût du brigandage & même à une sorte de férocité.

ACTE PREMIER.

L'ouverture de l'exposition est semblable à celle d'Euripide; mais au monologue de celui-ci, la Touche a substitué une scène de confidence qui est plus naturelle; il ne faut point oublier cepen-

1 Grec: parce qu'ils sont homicides.

2 Ferguson, HISTORY OF CIVIL SOCIETY.

dant cette eſpèce de devoir de piété qui obligeoit les anciens Grecs à raconter leurs ſonges à haute voix au ſein de la ſolitude, & qui juſtifie la ſimplicité du prologue d'Euripide. Le ſonge d'Iphigénie eſt plus touchant dans celui-ci, parce qu'elle n'y verſe point de ſang : dans la tragédie françoiſe, elle voit s'ouvrir un tombeau :

> De ce vaſte débris, qu'avec peine il ſoulève,
> Sort un jeune inconnu, ſanglant, pâle, meurtri,
> . . . .
> Ce jeune infortuné, grands dieux ! c'étoit mon frère. . . .
> Sorti du ſein des morts, mon parricide père
> Sembloit, brûlant encore de la ſoif de ſon ſang,
> Forcer ma main tremblante à lui percer le flanc.

Il y auroit eu de l'art, à ce qu'il me ſemble, à ne point offrir dans ce ſonge l'image même d'Oreſte ; car dès qu'elle y paroît, tout y devient trop clair : au lieu que cette immobile colonne, cette chevelure, cette voix, cette eau luſtrale verſée ſur une tête inconnue, jettent dans le cœur des doutes plus inquiétans, des demi-clartés plus ſombres & plus effrayantes.

On a trouvé un étranger au pied du temple, étendu ſur le ſable, privé de ſentiment.

> Par d'homicides ſoins Thoas l'a fait revivre.

Ce prince vient lui-même ordonner à Iphigénie d'immoler ſa nouvelle victime. Iphigénie eſſaie

d'oppoſer des raiſons à ſa cruauté ſuperſtitieuſe; elle lui apprend d'ailleurs que de ſiniſtres augures troublent les ſacrifices qu'elle rend à Diane.

Sous mes genoux tremblans l'autel fuit & s'entr'ouvre.
La ſtatue, à mes yeux, d'un voile épais ſe couvre.
Dans ſon propre aliment, le feu ſacré s'éteint.

On a quelque peine à concilier ces ſignes de la colère du ciel avec l'oracle qui menace la vie de Thoas,

Si par l'humanité SON ame combattue,
Dérobe au glaive ſaint un ſeul des étrangers,
Qu'auront fait échouer le ſort & les dangers?

Cet oracle n'eſt point impoſteur, puiſqu'à la fin il ſe vérifie; il paroît donc que l'auteur, en qui on voit briller beaucoup de philoſophie & d'humanité, a héſité en quelque ſorte à feindre que la divinité pût ſe plaire à faire couler le ſang humain ſur les autels. Iphigénie dit, à-peu-près comme dans Euripide:

Se pourroit-il, grands dieux! qu'aviliſſant votre être,
Vous nous ordonnaſſiez, capricieux tyrans,
D'expier nos forfaits par des forfaits plus grands?
Et que nous n'euſſions droit à vos bienfaits auguſtes
Qu'en oſant mériter vos vengeances plus juſtes?

Mais Thoas ne l'écoute point, & lui preſcrit une prompte obéiſſance. Iphigénie s'y réſout en gémiſſant.

ACTE II.

On amène Oreſte enchaîné : après un court accès de fureur, il apprend au ſpectateur, dans un monologue, que Pylade a été ſéparé de lui par la tempête à l'inſtant même où leurs vaiſſeaux touchoient le rivage. Tandis qu'il eſt occupé à exprimer ſes regrets, Pylade eſt conduit au même lieu, auſſi chargé de chaînes ; les deux amis ſe retrouvent avec des tranſports de joie & de douleur. Oreſte a de nouveaux accès de fureur, Pylade le ſoutient & le conſole. L'incident romaneſque de la ſéparation & de la rencontre inopinée de ces deux amis, produit à la vérité une ſituation aſſez intéreſſante, mais elle nuit un peu à la ſimplicité & à la vraiſemblance. J'en dis autant de ces preſſentimens, de ces eſpèces de reconnoiſſances anticipées que le poëte prête quelquefois à ſes perſonnages : Oreſte, par exemple, voyant arriver Iphigénie, dit à Pylade :

Quelle femme vers nous AVEC EFFORT s'avance ?
Je ſens que ma fureur ſe calme en ſa préſence.

Iphigénie leur fait ôter leurs liens, & s'adreſſe à Oreſte :

Etranger malheureux, dont la noble douleur
Accuſe en vous des rois le ſang & la valeur,

> Daignez répondre aux ſoins de mon ame attendrie :
> Quels ſont vos dieux, vos lois ? Quelle eſt votre patrie ?
> . . . .
> Parlez. Ne craignez point ici de vous trahir.
> Vous êtes malheureux ; je ne puis vous haïr.

Pylade prend la parole, il refuſe de ſe faire connoître, & dit, comme l'Oreſte d'Euripide,

> Qui périt inconnu, périt moins miſérable.

La prêtreſſe force enfin Oreſte de répondre lui-même à ſes queſtions, ce qu'il ne vouloit pas faire, de peur de ſe trahir & de mourir chargé de déshonneur.

IPHIGÉNIE.

> Dans le ſein de la Grèce auriez-vous pris naiſſance ?
> Mycène, Argos.... Où vont mes eſprits prévenus ?

Il y a quelque choſe de plus naturel dans le dialogue d'Euripide où Iphigénie ſçait déjà que les priſonniers ſont Grecs, & où Oreſte prononce le premier le nom d'Argos. En effet, après quelques momens d'entretien, ne doit-elle pas s'appercevoir que c'eſt à des Grecs qu'elle parle ; & s'écrier comme Philoctète, avant même de les entendre : « Je reconnois l'habit Grec, cet habit » qui m'eſt encore ſi cher. O qu'il me tarde d'en- » tendre votre voix & de retrouver ſur vos lèvres » une langue que je ne parle plus » ! Ou du moins

(puisqu'elle le parloit quelquefois) une langue chérie & bien connue?

A l'ouie de ces noms si chers & si funestes d'Argos, de Mycène, Oreste s'écrie :

Plût au barbare ciel qu'un désert m'eût vu naître,
Et qu'il m'eût fait périr avant de les connoître!

IPHIGÉNIE.

Comment? Argos a-t-il été votre berceau?

ORESTE.

Hélas, que n'étoit-il en naissant mon tombeau?

Iphigénie s'informe, comme dans Euripide, du sort d'Agamemnon, & apprend avec horreur la suite de crimes dont sa maison a été souillée : mais lorsqu'elle demande ce qu'est devenu le fils d'Agamemnon, Oreste la trompe, en exprimant néanmoins un sentiment plein de vérité.

IPHIGÉNIE.

. . . . . Qu'est devenu ce fils?

ORESTE.

L'horreur du monde.

IPHIGÉNIE.

Grands dieux!

ORESTE.

Las de traîner sa misère profonde,
Il a cherché la mort qu'il a trouvée enfin.

Iphigénie fait retirer les prisonniers, & se livre

livre à toute ſa douleur. Sa confidente lui ſuggère l'idée d'envoyer un de ces Argiens auprès d'Electre pour en obtenir du ſecours ; Iphigénie fait le projet de ſauver à la fois les deux Grecs. Cette réſolution n'a plus le même intérêt en cet inſtant où elle vient de perdre un frère qui, dans les idées anciennes, étoit le ſeul appui de ſa maiſon & ſon unique eſpérance : voilà ce qui a engagé Euripide à ſacrifier l'effet que produit l'erreur d'Iphigénie lorſqu'elle retrouve ſon frère dans l'homme qui lui a annoncé ſa mort. Je ne décide pas entre les deux auteurs ; je ne cherche qu'à les comparer ; l'un a tout donné à l'effet, l'autre tout à la vraiſemblance & aux bienſéances théâtrales ; c'eſt toujours les Grecs qu'on reconnoît à ces derniers traits.

ACTE III.

Cet acte eſt celui qui fait le plus d'impreſſion au théâtre & à la lecture, & qui a valu à la tragédie ſes brillans ſuccès. C'eſt le tableau du ſacrifice généreux que les deux amis veulent ſe faire de leur propre vie. Les traits en ſont plus finis, les ſentimens plus développés, que ceux de la tragédie grecque. Oreſte & Pylade entrent ſur le théâtre : le premier s'exprime comme dans Euripide :

O mon ami ! dit-moi, qu'elle eſt cette prêtreſſe........
Quel intérêt ſecret que je ne puis comprendre,
Au ſort d'Agamemnon ici peut-elle prendre ?

Mais il faut convenir que ces mots n'ont point la même grace & la même douceur que ſi Iphigénie venoit de quitter la ſcène. On ne peut trop faire remarquer les fautes de ce genre, parce qu'elles ſont communes & qu'elles ont beaucoup d'influence. Qu'eſt-ce qui amène Oreſte & Pylade ſur le théâtre ? Pourquoi y arrivent-ils en cet inſtant ? au commencement de cet acte plutôt qu'à la fin du ſecond, & au moment de la retraite d'Iphigénie ? Iphigénie elle-même pourquoi s'eſt-elle retirée ? où eſt-elle ? Pourquoi ces priſonniers, depuis qu'ils l'ont quittée, n'ont-ils pû ſe parler avec confiance qu'à l'époque de leur retour au lieu de la ſcène ? Tant que les poëtes refuſeront de ſe faire à eux-mêmes de telles queſtions, qu'ils ne doutent point que les ſpectateurs ne ſe les faſſent, & que l'obſcurité qui couvrira leurs ouvrages n'y répande la froideur & l'ennui. Combien dans Euripide tout eſt plus ſimple & plus clair ? Oreſte & Pylade ſont amenés à la prêtreſſe, elle leur propoſe de porter une lettre à Argos, elle les quitte pour aller chercher cette lettre ; c'eſt dans cet inſtant que les deux amis ſe demandent, en attendant ſon retour :

« Mais qui donc eſt cette femme qui s'intéreſſe » à Argos » ? Voilà ſans doute comment ſe paſſent les choſes de la vie, & comment raiſonnent entre eux ceux qui en ſont témoins.

On ne trouve point la même ſimplicité dans la marche de cette partie de l'action, telle que la tragédie françoiſe l'expoſe. La coupe de l'acte y ſemble arbitraire : elle ſépare par un long intervalle ce qu'il faudroit preſſer & réunir : c'eſt immédiatement après qu'Iphigénie vient de parler d'Argos, qu'il faut qu'Oreſte s'en étonne, ſi l'on veut que je partage ſa ſurpriſe, & non après que le mouvement de deux ſcènes & le repos d'un entr'acte m'ont fait oublier Oreſte pour ne m'occuper que des douleurs d'Iphigénie.

L'artifice dont uſe ſa confidente pour favoriſer la fuite des Grecs, n'eſt ni clair, ni intéreſſant : elle a un père, ami & ſerviteur caché d'Iphigénie ; ce vieillard ſe charge de ſauver, par le moyen d'un eſclave, un des deux captifs ; il ne peut les faire échapper tous deux par des raiſons fort obſcures, & dont la moins mauvaiſe eſt que Thoas veut du ſang. C'eſt auſſi l'endroit foible d'Euripide. « Quant à cet étranger, dit Iphigénie, puiſque nos » lois l'ordonnent, qu'il meure pour tous les » deux ». Cependant elle allègue ou inſinue une raiſon de préférence en faveur d'Oreſte qui eſt aſſez naturelle : comme c'eſt lui qui a répondu

à ſes queſtions, elle lui dit. « Vous qui paroiſſez » entrer dans mes intérêts, qui connoiſſez Mycène » & ceux que je chéris » : ou bien (ſelon d'autres manuſcrits) « vous êtes, autant que j'en puis » juger, d'une naiſſance au-deſſus du vulgaire ». Ces raiſons ne ſont pas ſans force ; mais il en manque une qui faſſe comprendre pourquoi, en pouvant ſauver un, elle n'en ſauve point deux. C'eſt ce qu'a bien ſenti Guymond de la Touche, mais qu'il n'a pas ſçu corriger. Il détruit au contraire ce motif ſimple qui pouvoit déterminer le choix d'Iphigénie, & ne le remplace par aucun autre, ſi ce n'eſt de vagues preſſentimens.

Pylade triomphe de ce choix, peut-être avec un peu trop d'orgueil & de joie :

Le voilà donc rempli, ce vœu ſi légitime !
De l'amitié je meurs honorable victime.
O mon unique ami ! ſouſcris à mon bonheur ;
Souſcris au choix des dieux ſi cher à mon honneur,
Laiſſe-moi mourir ſeul, & d'un ami fidelle
Donner à l'univers l'exemple & le modèle.
Qu'avec étonnement il apprenne d'un roi
Juſqu'où de l'amitié s'étend l'auguſte loi. . . . . . .

ORESTE.

O fureur ! m'aimes-tu ?

PYLADE.

Quel étrange diſcours
Dont tes ſanglots preſſés interrompent le cours !
Si je t'aime !

ORESTE.

Réponds.

PYLADE.

Ton air affreux me glace.
Parle. Que me veux-tu?

ORESTE.

Que tu prennes ma place.

Ces traits me ſemblent outrés, & au-deſſous de la ſimplicité d'Euripide; mais voici qui m paroît ſupérieur à cette même ſimplicité.

ORESTE.

Dis-moi qui de nous deux en ces lieux doit périr?
Conſulte l'amitié par mes crimes flétrie.
Ai-je quitté pour toi le trône & ma patrie?
L'horreur de tes forfaits, ta rage & tes remords
T'ont-ils ici conduit à travers mille morts?
Parricide vengeur du meurtre de ton père,
Ton bras dégoute-t-il du meurtre de ta mère?
. . . .
Tu m'aimes! Et tu veux qu'en cet horrible état,
Qu'écraſé ſous le poids de mon noir attentat,
Fuyant le coup fatal que ma fureur implore,
Je recherche le jour que je ſouille & j'abhorre!
Proſcrit, déſeſpéré, ſans aſyle, ſans dieux,
. . . .
Tu m'aimes! & tu veux. . . . .
Que je me ſouille encor du plus noir des forfaits!

Les Grecs, ſcrupuleux obſervateurs des vraiſemblances, laiſſoient voir même chez les héros quelque

teinte de foibleſſe humaine ; mais quoiqu'il ſoit vrai que l'amour de la vie réfroidit le zèle de l'amitié, n'eſt-il pas probable qu'un homme capable d'un généreux dévouement, aura aſſez d'élévation pour en preſſer l'exécution avec chaleur, pour plaider contre lui-même avec une noble véhémence ? A cet égard, il me ſemble que les François ont mieux ſenti la nature : ils l'ont du moins mieux honorée.

C'eſt ſur-tout dans le rôle de Pylade que ceci devient ſenſible : il n'inſiſte pas, chez Euripide, pour combattre la généroſité de ſon ami, & à moins qu'on ne lui prête le projet d'un artifice qu'il n'exprime point, il paroît ſouſcrire au ſacrifice d'Oreſte & fuir la mort aſſez lâchement. Ici, au contraire, après beaucoup de combats, il cède à la vérité, mais ce n'eſt, comme il le fait entendre au ſpectateur, que pour aller raſſembler les compagnons qu'il a laiſſés dans ſon vaiſſeau & accourir au ſecours d'Oreſte. Il eſt bien vrai que ce projet eſt aſſez inſenſé & qu'il ne réuſſit que par miracle ; mais il eſt généreux, & ſauve l'honneur de celui qui le forme.

A l'arrivée d'Iphigénie, nouveaux combats, nouveaux regrets : enfin, Oreſte s'arrache des bras de ſon ami, il ſe retire ; Pylade reçoit d'Iphigénie une lettre avec ordre de la remettre à Electre. A ce nom, Pylade s'étonne, mais il ne fait aucun

effort pour pénétrer ce mystère, & sort sous la conduite d'une prêtresse qui lui donne pour guide un esclave affidé.

ACTE IV.

L'esclave revient apprendre à Iphigénie que Pylade est mort. Ce n'est pas une feinte de sa part, il le croit ainsi qu'il l'annonce; mais on verra bientôt que c'est un artifice de Pylade. L. circonstances du récit de l'esclave ne sont pas claires. Effrayé d'un vain bruit, il a caché l'étranger dans un antre;

Les flots, en s'y brisant, selon toute apparence,
L'ont englouti, madame, avec votre espérance.

Ici Iphigénie forme un bien étrange dessein. Au lieu de redoubler d'égards & de pitié pour le captif qui reste entre ses mains, elle devient tout-à-coup aussi superstitieuse & plus cruelle que Thoas:

Je promets tout son sang aux mânes de mon frère;
Sous le couteau fatal tu le verras couler.......

Ce mouvement, qui n'est point très-beau dans Euripide, devient ici féroce & insoutenable par la nature du ministère d'Iphigénie, & par la situation dans laquelle elle se livre à cette fureur, situation tout-à-fait différente de celle de la tragédie

grecque, & qui offre une violation très-condamnable des convenances & des bienſéances théâtrales. Il eſt odieux qu'Iphigénie, non-ſeulement ait verſé le ſang, mais faſſe vœu d'en verſer encore; il eſt contraire à la vraiſemblance & aux mœurs qu'après avoir reconnu dans Oreſte un citoyen d'Argos, un homme illuſtre & généreux, un cœur ſenſible & diſpoſé en ſa faveur, elle veuille devenir ſon bourreau.

A la vue d'Oreſte ſa réſolution l'abandonne; elle lui fait encore quelques queſtions qui amènent la reconnoiſſance :

Que ſçait-on dans Argos du ſort d'Iphigénie ?....

Oreſte, après quelques mouvemens de douleur, compare ſon ſort (comme dans la tragédie de Polyidès, citée par Ariſtote) au ſort de ſa ſœur,

Heureux, ſi je pouvois, victime obéiſſante,
Offrir aux dieux, comme elle, une tête innocente!

Quoi! répond Iphigénie, vous ignorez qu'elle vit! — Où? — En ces lieux. — Quel eſt ſon ſort? —

Le ſort qui vous attend lui paroîtroit trop doux.

ORESTE.

D'Oreſte infortuné que penſe Iphigénie?

IPHIGÉNIE.

C'étoit tout ſon eſpoir.... Elle ſçait qu'il eſt mort.

ORESTE.

Non, madame; il ſurvit aux horreurs de ſon ſort.

C'eſt ainſi que par une ſuite de ſuſpenſions adroitement ménagées, le poëte prolonge l'inquiétude & le plaiſir du ſpectateur : enfin, Oreſte éperdu s'écrie ;

..... A ſes malheurs reconnoiſſez Oreſte.

IPHIGÉNIE.

Mon frère !

ORESTE.

Iphigénie !

Cette reconnoiſſance eſt au-deſſus de celle d'Euripide; elle eſt moins méchanique & plus touchante, ſoit parce qu'elle eſt mieux préparée, ſoit parce qu'elle produit une révolution plus violente; Iphigénie éprouve la même joie après une plus grande douleur. D'un autre côté, les ſouvenirs qui, chez Euripide, terminent les doutes d'Iphigénie, écartent des difficultés qui pourroient s'offrir aux ſpectateurs, ſi l'émotion que cauſent toujours de telles ſcènes, n'impoſoit ſilence à la réflexion.

Iphigénie confie ſon frère aux ſoins d'une prêtreſſe. Thoas conçoit des ſoupçons. Oreſte eſt arrêté.

ACTE V.

Thoas paroît, furieux d'apprendre qu'on a dérobé une victime au couteau sacré. Le bruit de sa mort ne le rassure point; il ordonne de nouvelles recherches. Il interroge Iphigénie. Elle répond avec franchise qu'elle n'a eu d'autre dessein que d'informer ses parens de son sort. Thoas prend ce discours pour une feinte. Quoi qu'il en soit, il veut qu'en sa présence elle immole l'autre étranger. On l'amène. Oreste brave la mort: il invite Thoas à le frapper, plutôt que d'en charger la prêtresse qui n'exécutera pas ses ordres inhumains. Enfin, Iphigénie, pressée encore d'obéir, déclare que cet étranger est son frère. Thoas persiste, & lui commande un fratricide; c'est alors qu'Iphigénie, indignée, ne garde aucune mesure; elle brave elle-même le tyran, s'empare de la victime, invoque le secours des prêtresses, qui forment un cercle autour d'elle.

Tandis que Thoas ordonne aux gardes d'avancer, on annonce UNE EFFROYABLE ESCORTE...... La porte s'enfonce...... Thoas lève le bras pour frapper Oreste. Pylade entre avec ses guerriers & prévient le tyran, en le perçant lui-même de son épée.

Iphigénie va enlever la statue de Diane,

& Oreste sent aussi-tôt l'effet de ce remède divin :

. . . . Quel changement j'éprouve !
Dans quel calme profond mon ame se retrouve !

Pylade les presse de partir, son vaisseau les attend; le vent est favorable. Marchons, dit-il,

. . . . Et sous l'auspice
D'un ciel fécond pour nous en miracles divers,
Allons en étonner la Grèce & l'univers.

Tel est le plan de cette tragédie qui seule a donné un rang à son auteur à côté des poëtes qui ont illustré la scène françoise. On voit qu'il a employé heureusement plusieurs traits du poëte Grec, qu'il eût mieux fait de s'attacher à lui dans quelques occasions où il l'a abandonné, enfin qu'il l'a surpassé dans le développement d'une passion très-propre à produire de grands effets dramatiques, parce qu'elle est chère à tous les cœurs sensibles, & qu'elle annoblit toutes les passions auxquelles elle s'allie. Je me suis attaché uniquement à faire sentir ces nuances & à remarquer ces points de comparaison; ce n'est pas ici la place des critiques d'un autre genre auxquelles le style & les vers de cette tragédie pourroient donner prise. Il n'est pas nécessaire non plus, à ce que je crois, d'insister sur des défauts assez évidens. Le

dénouement eſt très-romaneſque. Premièrement, Pylade qui a calculé ſon retour aſſez juſte pour arriver avec ſes troupes au bras levé de Thoas, eſt un de ces reſſorts, qu'on ſe permet à la vérité; mais qui, ſelon moi, ſont plus étrangers à la tragédie, & pour trancher, plus ridicules, plus inſupportables, qu'un dieu qui deſcend des nues ſans néceſſité pour couper le nœud que le poëte s'eſt plû à former. Enſuite eſt-il bien probable que toute la puiſſance de Thoas ne puiſſe point réſiſter à une poignée de ſoldats battus de la tempête? Enfin, quelle apparence que les ſauvages & féroces habitans de la Taurie, ſuperſtitieux comme le ſont tous les barbares, laiſſent enlever paiſiblement la ſtatue de Diane par les meurtriers de leur roi? Cette ſtatue d'ailleurs a ſi peu occupé le ſpectateur, qu'Iphigénie eſt obligée de la lui rapeler, en diſant à Oreſte ces deux vers, qui ſont d'une grande foibleſſe, & annoncent plutôt une expoſition qu'un dénouement:

> Tantôt vous m'avez dit qu'à ſon enlèvement,
> Les dieux bornoient le cours de votre affreux tourment.

Le poëte a ſenti qu'il ne falloit pas perdre cet objet de vue; il l'a repris après l'avoir abandonné: mais c'eſt peut-être en partie l'inconvénient du ſujet: il offre un épiſode qui l'emporte infiniment ſur l'action principale par l'intérêt qu'il inſpire:

ce défaut ſe fait même ſentir dans Euripide, & on ne peut que rendre hommage au génie qui a ſçu le racheter par des beautés d'un ordre ſupérieur.

PLAN
DU PREMIER ACTE
D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE,
PAR RACINE.

CE projet n'eſt pas ſuſceptible d'analyſe, & comme il ſe trouve dans la collection des œuvres de Racine, il ſeroit ſuperflu de le mettre ici en entier ſous les yeux du lecteur. Il offre trois choſes dignes de remarques. Premièrement, il eſt probable que le poëte ſe propoſoit d'écarter, ainſi qu'Euripide, l'image d'une princeſſe ſouillée de ſang. Il emploie à la vérité, dans le cours de cet acte, l'expreſſion générale de ſacrifice : mais dans la première ſcène, Iphigénie dit à ſa confidente : « Tu ſçais avec quelle répugnance j'ai PRÉPARÉ » les miſérables que l'ON a ſacrifiés depuis que je » préſide à ces cruelles cérémonies ».

En ſecond lieu, Racine écartoit le merveilleux de l'avant-ſcène ; Iphigénie n'oſe découvrir ſa naiſſance à Thoas ; elle craint de n'être pas crue ſi elle la déclare. « Car, dit-elle, quelle apparence qu'une fille que des pirates ont enlevée » dans le moment qu'on alloit la ſacrifier pour

» le ſalut de la Grèce, fût la fille du général de » la Grèce ».

Enfin, on voit que ce poëte avoit fait entrer dans ſa pièce un amour épiſodique entre le fils de Thoas & Iphigénie. N'eſt-il point permis de penſer que la difficulté de mêler l'amour à un tel ſujet, a été une des raiſons qui ont empêché l'illuſtre auteur de ce plan de le finir, ou même de le développer davantage? On dit que Guymond de la Touche avoit d'abord fait entrer dans ſa tragédie une intrigue de ce genre; mais que ſur l'avis de M. Collé, il eut le courage de la proſcrire, & de refondre entièrement toutes les parties de ſon ouvrage où elle ſe trouvoit mêlée [1].

1 Cette anecdote eſt rapportée dans la PETITE BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES. Paris, 1784.

RHÉSUS,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

Pénélope écrit ainsi à Ulysse, chez Ovide :

Retulit & ferro Rhesumque Dolonaque cæsos ;
Utque sit hic somno proditus, ille dolis.
Ausus es, ô nimium nimiumque oblite tuorum
Thracia nocturno tangere castra dolo,
Totque simul mactare viros adjutus ab uno :
At bene cautus eras, & memor ante mei.
Usque metu micuere sinus ; dum victor amicum
Dictus es Ismariis isse per agmen equis *.

« Télémaque a sçu de Nestor, & moi de ce cher » fils, l'histoire de Rhésus & de Dolon immolés » par vos coups, & comment l'un fut la victime » du sommeil, & l'autre d'une surprise [1]. Quoi, » Ulysse, vous avez perdu le souvenir de Péné- » lope, jusqu'à oser pénétrer de nuit dans le » camp des Thraces, & vous mettre tant d'en- » nemis sur les bras, sans autre secours que celui » de Diomède ! Mais non ; sans doute, que l'idée » d'une épouse vous avoit fait prendre de justes

* Ovid. HÉROID. epist. 1.

1 « Et l'autre de ses propres artifices ».

» mesures pour votre sûreté. J'ai tremblé toute» fois, & mon effroi n'a cessé que quand, en me » racontant cet exploit, on a fini par votre retour » au camp des Grecs, où vous arrivâtes sur les » coursiers des vaincus ».

Ces beaux vers dont une traduction ne sçauroit rendre toute la délicatesse, sont le véritable sujet du RHÉSUS d'Euripide. Je ne pourrois en donner plus heureusement l'ébauche, outre que la tragédie même le fera aisément connoître en se développant. Il suffit pour la scène de se fixer au camp des Troyens devant les murs de Troie, & de sçavoir que les personnages sont, Hector, Enée, Pâris, Dolon, Rhésus roi de Thrace, & son écuyer, du côté des Troyens ; & de la part des Grecs, Ulysse avec Diomède. Minerve & la Muse Terpsichore, mère de Rhésus, jouent aussi leur rôle ; & le chœur est composé des officiers, & sur-tout des sentinelles du camp Troyen. Le sujet n'est donc autre chose que le stratagême nocturne d'Ulysse & de Diomède qui tuent Rhésus dans sa tente.

Je dois encore avertir d'une chose, que le lecteur n'auroit pas laissé de sentir même dans cet extrait, c'est que le tour & le style du RHÉSUS paroît si différent du génie d'Euripide, qu'on a douté depuis fort long-temps si cette tragédie étoit de lui, & si elle n'appartenoit pas plutôt

à

à Sophocle[1]. On n'y reconnoît en effet, ni les prologues du premier[2], ni ses mouvemens de tendresse; & l'on y voit, au contraire, la justesse & l'art du dialogue si bien employé par le second. Cependant malgré le jeu qui y règne, ce n'est pas la plus belle pièce de ce recueil. D'ailleurs le RHÉSUS ayant toujours été sur la liste des tragédies d'Euripide, l'on ne sçauroit sur de simples conjectures, entreprendre de la lui enlever; & il est assez indifférent pour notre but qu'elle soit de l'un ou de l'autre auteur, ou même d'un plus ancien, comme le veut Scaliger sans aucune lueur de vraisemblance, ou enfin, si l'on veut, de quelque contemporain, ce qu'il me seroit plus aisé de prouver par conjecture. Car Iophon succéda au génie de son père Sophocle, & composa dans son goût[3].

1 C'est ce qu'indique l'argument grec qu'on lit à la tête de cette tragédie.

2 La raison tirée du défaut de prologue n'est d'aucun poids. Le prologue de RHÉSUS est perdu; les manuscrits de cette tragédie en font mention. On voit même qu'il y avoit autrefois deux différens prologues, dont l'un avoit été probablement substitué par les comédiens à celui de l'auteur.

3 M. Walkenaer croit aussi que cette pièce n'est ni de Sophocle, ni d'Euripide. Les raisons sur lesquelles il se fonde sont de différens genres, & exigeroient une longue discussion. Quelques-unes tiennent à une délicatesse de goût & à une finesse de tact qui, dans une

ACTE PREMIER.

On voit le camp des Troyens ſous les murs de leur ville, apparemment à l'un des côtés du théâtre; & du côté oppoſé dans le lointain, une mer, des vaiſſeaux, & le camp des Grecs aſſiégeans. Le chœur, c'eſt-à-dire un des guerriers qui le forment, dit à un autre : allez éveiller Hector, ce qui marque le temps où commence l'action. C'eſt, ſans doute, ſur le minuit. On l'appelle; il répond; il paroît incontinent en général, toujours actif, toujours alerte, & incapable de prendre du repos. Il s'informe avec impatience du ſujet pour lequel on le réveille. La ſentinelle, ſans lui dire encore de quoi il eſt queſtion, le preſſe de s'armer & de mettre tout le camp ſous les armes, comme s'il s'agiſſoit d'une ſurpriſe. Hector qui voit tout paiſible, le croit frappé d'une terreur panique. Enfin, le ſoldat dit la raiſon de ſes frayeurs. C'eſt que le camp des Grecs, auſſi-bien que leurs vaiſſeaux, paroiſſent éclairés d'une lumière extraordinaire. Il ajoute, qu'il croit les ennemis aſſemblés dans le quartier d'Agamemnon; qu'en un mot, toute l'armée Grecque ſemble être en mouvement.

langue éteinte depuis pluſieurs ſiècles, peut aiſément manquer de certitude. M. Carmeli a remarqué au contraire beaucoup d'affinité entre le ſtyle de cette tragédie & celui des autres pièces d'Euripide.

Hector, loin d'être effrayé de cette nouvelle, juge qu'après l'avantage qu'il a emporté ce jour là même sur les Grecs, ils veulent dérober leur fuite aux Troyens à la faveur de la nuit. Il adresse en soupirant la parole à Jupiter. « O dieu, s'écrie- » t-il, vous m'enlevez la victoire & ma proie » Il voudroit poursuivre les Grecs & brûler les vaisseaux. Mais il dit, que les prêtres lui ont défendu de hazarder des combats nocturnes; que cependant, pour ne pas donner lieu aux ennemis de profiter de ces timides conseils, il est résolu de passer outre, & d'ensanglanter la fuite de l'armée Grecque.

Le chœur lui représente que rien n'est moins assuré que cette prétendue fuite, & que sans doute ces feux trop justement suspects couvrent quelqu'autre dessein. Cela ne se trouve que trop vrai dans la suite. Mais Hector, qui ignore ce que c'est que la crainte, ne se peut persuader que des ennemis qu'il a battus le jour même, puissent penser à autre chose qu'à fuir. Rien ne développe mieux le caractère d'Hector que cette ouverture, qui est d'ailleurs naturelle, intéressante & vive. Le prince Troyen conclut à mettre tous ses soldats sous les armes, lorsqu'Enée survient à pas précipités.

Enée s'informe de la cause du bruit qu'on commence à entendre dans le camp. « Armez-vous, » répond simplement Hector. Pourquoi, reprend

» le premier ? Quelle embuſcade nous ont pré-
» parée les Grecs ? Ils fuyent, dit le général ».
L'autre en demande des preuves ; & on ne lui en apporte point d'autres que les feux qui brillent dans leur camp. Sur cela, Enée blâme la penſée & le deſſein d'Hector ». Il n'y a nulle apparence
» de fuite, & l'on riſque tout, ſi l'on attaque les
» Grecs. Si les Troyens ont le deſſous, comment
» ſe réfugier ſous les murs ? Comment paſſer de
» nuit avec la cavalerie ſur les paliſſades, & tra-
» verſer des ponts ? Si l'on a quelque avantage,
» Achille, quoiqu'irrité, ſouffrira-t-il qu'on mette
» impunément le feu aux vaiſſeaux » ? Enée avance donc, que le deſſein d'Hector eſt dangereux, & qu'il part beaucoup plus de la fougue martiale qui fait ſon caractère, que de la prudence d'un général. Ainſi parloit-on BONNEMENT AU BON VIEUX TEMPS, dont la ſincérité ne ſubſiſte plus. Enée eſt d'avis qu'on envoie reconnoître le camp ennemi, pour ſçavoir la cauſe de ce mouvement, & ce qu'il y a à craindre ou à eſpérer, ſi c'eſt une fuite ou une embûche, afin de prendre enſuite un parti ſenſé. Le chœur ſe range au ſentiment d'Enée ; & comme c'eſt-là un conſeil de guerre fait à la hâte, Hector ſe voit contraint d'y acquieſcer. Il ordonne qu'on tranquilliſe l'eſprit des ſoldats ; & il prend ſur lui le ſoin d'envoyer un eſpion en campagne, réſolu du reſte de pourſuivre les Grecs,

si leur fuite est vérifiée. Il demande ensuite à haute voix qui des officiers veut servir la patrie, & se charger de la dangereuse, mais honorable commission, de découvrir par ses yeux les desseins des ennemis.

Dolon s'offre sans délai. C'est un des principaux officiers. Il saisit avec joie cette occasion de se signaler. Mais il met une condition. « Quelle » sera, dit-il, la récompense de mon heureuse » audace ? Demandez tout, dit Hector, excepté » mon rang ».

DOLON. Je ne vous envie point cet honneur suprême.

HECTOR. Hé bien, vous serez mon allié. Devenez gendre de Priam.

DOLON. Je ne porte point mon ambition jusqu'à m'allier à des souverains, & je mets mon bonheur dans une alliance moins disproportionnée.

HECTOR. Si vous êtes sensible à l'éclat de l'or, vous pouvez choisir.

DOLON. Les richesses ne me manquent pas. Ma modération a borné mes besoins.

HECTOR. Que pouvez-vous donc souhaiter dans Ilion ? Parlez.

DOLON. Quand vous reviendrez vainqueur, & chargé des dépouilles des Grecs, promettez-moi ce que j'oserai vous demander.

Hector. Je promets tout, & je n'excepte que les généraux ennemis.

Dolon. Immolez-les, ſeigneur. Je ne demande point de grace pour Ménélas.

Hector. Eſt-ce le fils d'Oïlée que vous ſouhaitez ?

Dolon. Non : la molleſſe de l'éducation des Grecs ne produit pas des cœurs amateurs du travail. Leurs mains n'y ſont point endurcies.

Hector. Qui donc des officiers ennemis choiſiſſez-vous pour prix ?

Dolon. Je vous l'ai déjà dit. L'appas de l'or me touche peu ; je puis me paſſer d'eux.

Hector. Hé bien, vous ſerez le maître de choiſir parmi les dépouilles.

Dolon. Elles ſont dues aux dieux, faites leur en l'hommage, & ſuſpendez les dans les temples.

Hector. Que déſirez-vous donc de plus conſidérable que ce que je vous offre ?

Dolon. Les courſiers d'Achille. Voilà l'unique récompenſe qui réponde à la grandeur de mon entrepriſe.

Hector. Vos vœux concourent avec les miens. Je portois mes vues ſur ces courſiers immortels. Neptune les donna à Pélée. C'eſt un préſent d'un dieu. Mais enfin, je ſacrifie mon inclination au bien public, & je vous cède généreuſement le char d'Achille.

Dolon. Je pars à ce prix. Content de ce partage, je me croirai le plus heureux des Phrygiens; & vous ne devez pas m'envier cet objet de tous mes desirs. Roi de cette contrée, vous êtes le maître de tout. Tout s'empresse à seconder vos souhaits.

C'est cette noble ambition de l'officier Troyen que Virgile a exprimé en ces vers :

Qui quondam castra ut Danaûm speculator adiret,
Ausus Pelidæ pretium sibi poscere currus.
Illum Tydides alio pro talibus ausis
Affecit pretio; nec equis aspirat Achillis *.

« Ce fut ce Dolon qui, pour s'exposer à recon-
» noître de nuit le camp des Grecs, osa porter
» son ambition jusqu'à demander le char d'Achille
» pour récompense de son audace. Mais Diomède
» lui donna un tout autre prix, & le mit hors
» d'état d'aspirer aux coursiers du fils de Pélée ».

Je cite ces vers pour montrer l'estime où ce prix étoit chez les anciens, & comment l'idée s'en étoit perpétuée jusques chez les Romains. C'est par cette même estime que le chœur d'Euripide félicite Dolon, en lui disant, qu'à la vérité son courage est grand; mais que le prix ne l'est pas moins. C'est pour cela qu'après avoir tout balancé, il paroît le mettre au-dessus même de

* Æneid. l. XII, v. 351.

l'alliance royale qu'Hector avoit proposée à Dolon, & que Dolon (mauvais courtisan, comme on l'étoit alors) n'avoit pas balancé à refuser, sans craindre de blesser le fils de Priam, l'héritier présomptif du trône, & déjà roi, en préférant des chevaux à une de ses sœurs. Tel est le préjugé de la fable qu'il faut dévorer, & dont l'absurdité même produit de véritables beautés, témoin la scène que nous venons de voir.

Dolon prêt à partir, dit au chœur qu'il va se déguiser; & le déguisement qu'il choisit, est une peau de loup. Arrivé près des retranchemens des Grecs, il imitera la façon de marcher des bêtes, pour n'être point suspect; c'est-à-dire, à parler selon nos manières; qu'il fera le loupgarou. Cet artifice sent trop l'ignorance des ruses de guerre où étoit l'antiquité comparée à nos temps, pour ne pas nous choquer. Le chœur applaudit pourtant à ce beau stratagême, & fait des vœux pour la réussite. Il souhaite que Dolon tue Ménélas ou Agamemnon, & cet entretien mis en chant termine l'acte.

ACTE II.

Un berger du mont Ida salue Hector, & lui dit qu'il vient lui annoncer une heureuse nouvelle. Hector, tout plein de ses projets guerriers, rebute le berger, comme s'il venoit l'entretenir de

quelque affaire domeſtique. Il veut l'envoyer au palais pour y rendre compte de ce qui concerne ſes troupeaux ; & il trouve mauvais qu'il s'adreſſe à un général occupé d'affaires beaucoup plus ſérieuſes. Le berger le tire d'erreur ». C'eſt auſſi de guerre, » dit-il, que je viens vous parler ». C'eſt qu'il a vu paſſer par la forêt d'Ida un gros de troupes ſous la conduite d'un chef Thracien. Hector devine que c'eſt Rhéſus ; & le berger fait un narré très-naïf. Il peint la frayeur & l'embarras des paſteurs à la vue de ces troupes inconnues, la fuite des troupeaux ſur la croupe des montagnes, la manière dont il a été raſſuré par les coureurs de Rhéſus, l'air majeſtueux de ce roi de Thrace, qui reſſembloit, dit-il, à un dieu, la magnificence de ces armes toutes d'or, la richeſſe de ſes équipages, le grand nombre de ſes ſoldats, tant cavalerie qu'infanterie, archers, & autres armés à la légère. Il ne voit pas d'apparence qu'Achille lui-même pût tenir contre un tel renfort. Mais Hector n'eſt point dupe de ces ſecours tardifs. Il a eu tant d'avantages ſur les Grecs, qu'il ſe croit aſſez fort pour ſe paſſer de Rhéſus. « Ce ſont, dit-il, de ces amis » de la proſpérité qui viennent cueillir les fruits » de la victoire, ſans avoir eu part aux travaux » de la guerre ».

Le chœur conſeille toutefois au général Troyen d'accepter ce renfort. Mais, fier de ſa ſupériorité

ſur les Grecs, il croit ſe ſuffire. Le chœur inſiſte, & allègue l'incertitude des armes, qui ſont ſouvent journalières. Il prie Hector de reſpecter du moins l'hoſpitalité, & de recevoir Rhéſus, ſinon comme un allié, au moins comme un étranger. Le prince Troyen ſe rend à cette prière. Cependant, ceux qui compoſent le chœur ſe réjouiſſent de l'arrivée d'un chef auſſi belliqueux que l'eſt Rhéſus. Il élève juſqu'aux cieux ſa valeur, & prévient ſa venue par des éloges & des vœux pour le ſuccès de ſes entrepriſes.

ACTE III.

Rhéſus s'avance vers Hector, & lui offre ſon bras & ſes troupes : le Troyen lui dit nettement : « Je » ſuis peu fait à diſſimuler, & je ne puis vous cacher » la peine que votre abſence nous a cauſée. Tant » de fois appellé dans un temps où nous avions » beſoin de votre bras, allié des Troyens, inté- » reſſé comme nous à combattre les Grecs, de- » venu roi d'un grand état par mes ſoins, il n'a » pas tenu à vous que Troie ne fût renverſée. » Seul de tant d'alliés dont les uns ont ſacrifié » leur vie pour nous, & les autres ſont toujours » ſous les armes expoſés à toutes les injures des » ſaiſons, vous avez, ce ſemble, préferé le plaiſir » & le repos à la gloire de ſervir des amis, qui

» méritoient quelque reconnoiſſance. Je vous le
» redis, ſeigneur : Hector ne ſçauroit feindre, &
» il ſe plaint à vous de vous-même ».

Le Thracien loin d'être offenſé de ces reproches dit, qu'il va répondre avec la même ſincérité.
« Contraint de reſter dans la Thrace, il a ſouffert
» plus qu'Hector, de l'impoſſibilité où il s'eſt vû
» d'aller défendre Troie. Mais un peuple voiſin
» de ſes frontières lui a ſuſcité des affaires fâ-
» cheuſes dont les ſuites ont rompu ſes deſſeins.
» Prêt à s'embarquer pour Ilion, il a trouvé le
» rivage rougi du ſang de ſes ſujets. Il a fallu
» écarter la tempête, & repouſſer l'ennemi. Enfin,
» l'ennemi eſt réduit & la Thrace tranquille. Il
» profite de ſa victoire pour voler au ſecours de
» Troie. Battu par les vents de l'Helleſpont,
» & fatigué d'un long voyage par mer & par
» terre, il étoit bien éloigné de goûter les plaiſirs
» & le repos dont on lui fait un crime. A la
» vérité, il arrive tard, mais à propos. Car en-
» fin, qu'ont fait les Troyens depuis dix ans ?
» Souvent vaincus, quelquefois vainqueurs, ils
» ſemblent eſſuyer avec les Grecs tous les ha-
» zards des jeux de Mars. Pour moi, ajoute-t-il,
» je ne veux qu'un jour pour terminer la guerre.
» Aujourd'hui je dompte les Grecs, je détruis
» leurs tours, je brûle leurs vaiſſeaux, je mets
» tout à feu & à ſang, & le jour ſuivant je pars

» d'Ilion. Au reste qu'aucun de vous ne combatte.
» Qu'on me laisse seul tenter l'entreprise. Je
» sçaurai réparer mes délais ».

Le chœur applaudit à ce discours de Rhésus, & le comble d'éloges. Flatté de ces louanges, il reprend la parole, & dit, que ce n'est pas assez de chasser les Grecs de la Phrygie, & qu'il veut à la tête des Troyens, porter le fer & le feu dans le sein de la Grèce. Mais Hector à qui dix années d'une pénible & dangereuse guerre ont donné des sentimens plus modérés, & une expérience moins ambitieuse, s'écrie incontinent. « Ah, je
» me croirois trop heureux, & j'aurois trop de
» graces à rendre au ciel, si je pouvois seulement
» écarter l'orage dont Ilion est menacé, & jouir
» de la sécurité que nous avons perdue ! D'ail-
» leurs, ne croyez pas, seigneur, que la Grèce
» soit aussi facile à ravager que vous le préten-
» dez ».

RHÉSUS. Tous les princes Grecs ne sont-ils pas rassemblés contre Troie.

HECTOR. Il est vrai : mais loin de les mépriser, j'ai peine même à m'en délivrer.

RHÉSUS. Hé bien, nous les passerons au fil de l'épée, & tout sera terminé.

HECTOR. Hé, seigneur, n'allez point vous perdre en de vains projets, & ne songeons qu'au mal présent.

Rhésus. Quoi, ſatisfait de repouſſer les injures, vous bornez là toutes vos prétentions !

Hector. Mon ſceptre me ſuffit. Et que puis-je ſouhaiter de plus ? Enfin, ſeigneur, choiſiſſez un poſte dans l'une ou l'autre aîle, ou dans le corps de bataille. Je vous laiſſe le maître.

Rhésus. Non, Hector, je voudrois combattre ſeul. Mais ſi dans la confuſion d'avoir ſi peu avancé, vous êtes jaloux de la gloire de porter la flamme ſur les vaiſſeaux Grecs, ſouffrez du moins que j'aie Achille en tête.

Hector. Vous ne pouvez avoir affaire à ce héros.

Rhésus. N'eſt-il pas au ſiège d'Ilion ?

Hector. Oui, mais courroucé contre les Grecs il leur refuſe ſon bras.

Rhésus. Quel eſt le guerrier le plus diſtingué après lui ?

Hector. Ajax & Diomède ne le cèdent à aucun des héros Grecs. Ils ont de plus Ulyſſe, prince auſſi propre aux coups de main qu'aux fineſſes de l'éloquence.

Hector raconte en peu de mots toutes les ruſes & tous les ſtratagêmes d'Ulyſſe ; comment il a trouvé le ſecret de pénétrer dans le temple de Minerve & d'enlever le PALLADIUM ; comment il a paru dans Troie ſous divers déguiſemens : enfin, quel embarras donne aux Troyens la fécondité de

ſon eſprit toujours attentif à leur nuire. Cela prépare finement ce qui doit ſuivre, & caractériſe bien les principaux perſonnages, particulièrement Ulyſſe, dont la tête eſt toujours remplie de projets fins, & Rhéſus dont la préſomptueuſe valeur ne ſe promet pas moins que de tuer Ulyſſe & de vaincre Diomède. Hector, ſans répondre à ces rodomontades, aſſigne un quartier à Rhéſus & à ſes troupes pour y paſſer le reſte de la nuit. Il leur apprend le mot du guet, à ſçavoir, PHÉBUS. Il ordonne aux ſentinelles de bien faire leur devoir & d'attendre Dolon, qui doit être bientôt de retour, dit-il, s'il n'a été intercepté. Puis il ſe retire auſſi bien que Rhéſus.

Les ſentinelles qui ſont le chœur, s'apperçoivent que le temps de leur garde eſt paſſé. Réſolus de chercher ceux qui doivent les relever, ils les nomment, ils ſe mettent en devoir d'aller les réveiller. Pour cela, ils ſe partagent en deux demi-chœurs, dont l'un va d'un côté pour goûter le ſommeil du matin qu'annoncent déjà les oiſeaux, & qu'il dit être le plus agréable ; l'autre après quelques ſoupçons légers ſur le délai de Dolon, ſe retire de ſon côté pour avertir ceux qui doivent prendre ſa place, de façon que le théâtre demeure vuide, au moins vers la tente d'Hector, lorſqu'Ulyſſe & Diomède paroiſſent. Cette adreſſe du poëte à laiſſer ſon théâtre libre, malgré l'em-

barras du chœur, eſt un coup de maître qui n'eſt pas ſans exemple. Sophocle nous en a fournit un dans ſon Ajax. Tom. II.

ACTE IV.

Ulyſſe & Diomède ne ſont point apperçus & ne voient perſonne. Il eſt vrai que les ténèbres ne ſont pas entièrement diſſipées, & qu'ils ne ſe montrent qu'après de grandes précautions. Cette ſcène devient par-là tout-à-fait naturelle & ſemblable à la réalité même. Car les deux princes Grecs au milieu d'un camp de Troyens prêtent l'oreille à tout, & portent par-tout leurs regards curieux. Ils s'entr'exhortent à ne pas donner dans les ſentinelles, & l'on voit par leur entretien qu'ils ſçavent le mot du guet, qu'ils ont appris de Dolon en le ſurprenant. Ulyſſe va droit à la tente d'Hector. Car il la reconnoît aux marques qu'il a ſçues du même Dolon; mais Hector ne s'y trouve pas; ainſi leur coup eſt manqué. Leur deſſein étoit de tuer ce général des Troyens; & le voyant abſent ils ſe croient d'abord trahis; puis ils s'imaginent que les dieux veillent à ſa ſûreté. Diomède propoſe d'aller attaquer Enée ou Pâris. « Mais le » moyen, répond Ulyſſe, d'errer dans un camp » inconnu à travers mille dangers inévitables »? Il eſt donc d'avis de retourner aux vaiſſeaux, con-

tent que Diomède ait tué Dolon, dont ils ont la dépouille, ce qui fait connoître sur le champ au spectateur le sort de l'espion Troyen. Mais Diomède ne peut se résoudre à s'en revenir sans avoir fait quelque exploit éclatant : & sur cela Minerve leur apparoît, de manière qu'elle n'est vue ni entendue que d'eux seuls.

Elle les trouve fort tristes de se voir contraints de retourner sur leurs pas sans avoir fait ce qu'ils avoient projeté. « Mais quoi, leur dit-elle, si les » dieux dérobent Hector, Enée, & Pâris à vos » coups, ignorez-vous que Rhésus est une victime » digne de vous ! Si le jour le trouve en vie, ce » sera fait des Grecs. Achille & Ajax ne pourront » tenir en sa présence. Votre salut dépend de sa » perte ». Ulysse, en remerciant sa divinité, lui demande où est la tente du prince Thracien. Elle la lui montre, & l'avertit sur-tout de prendre ses coursiers comme un butin très-rare.

Ulysse donne le choix à Diomède d'enlever le char, ou de tuer Rhésus & ses soldats. Mais le fils de Tydée, naturellement héros, prend sur lui ce dernier exploit sans balancer, & charge Ulysse de l'autre comme plus conforme à son caractère industrieux. C'est apparemment sur cela qu'Ajax dans Ovide fait ce reproche au roi d'Ithaque *.

Luce nihil gestum, nihil est Diomede remoto.

* Ovid. MÉTAMORPH. l. XIII, v. 100,

Si

Si ſemel iſta datis meritis tam vilibus arma :
Dividite : & major pars ſit Diomedis in illis.
Quò tamen hæc Ithaco, qui clam, qui ſemper inermis
Rem gerit, & furtis incautum decipit hoſtem.

« Non, Ulyſſe n'a rien fait qu'à la faveur des » ténèbres ; il n'a rien oſé ſans le ſecours de » Diomède. Si vous jugez ſes prétendus exploits » dignes d'un prix tel que les armes d'Achille, » partagez-les. Diomède en aura la meilleure » part. Mais que peut prétendre ce ténébreux » héros à qui la ſurpriſe & la ruſe tiennent lieu » d'armes & de bravoure » ?

Minerve voit tout à coup arriver Pâris. C'eſt un fâcheux contre-temps pour l'expédition qu'elle a conſeillée, & qu'elle dirige. Diomède voudroit l'attaquer à main armée. Mais les deſtins ne permettent pas qu'il attente ſur les jours de ce prince. Au moins Minerve le déclare ; & tandis que les deux Grecs ſe dérobent à la vue de Pâris, la déeſſe l'amuſe ſous la forme de Vénus. C'eſt que les divinités de la fable font ſur les ſens les impreſſions qu'il leur plait de faire. En effet Minerve parle aſſez haut pour être entendue de loin, & ne l'eſt pourtant que d'Ulyſſe & de Diomède ; tantôt elle ſe montre comme Minerve, tantôt comme Vénus. Nous en avons obſervé un exemple dans * l'IPHI-

* Voyez p. 407 de ce volume.

GÉNIE EN TAURIDE. Il faut avoir égard à tout ce merveilleux de la fable ancienne si l'on veut avoir quelque commerce avec les poëtes Grecs. Ce qui nous en choque le plus, c'est que le secours de la déesse diminue beaucoup la gloire d'Ulysse & de Diomède, puisqu'avec son secours ils n'agissent presque plus qu'à coup sûr. C'est le reproche que dans notre siècle on a souvent fait à Homère sans vouloir se payer d'allégorie. Apparemment que les Athéniens y étoient plus faits que nous, eux qui concevoient que Minerve n'étoit autre chose que la prudence, & Vénus la beauté, sans porter néanmoins le rafinement de l'allégorie aussi loin que le Tasse & d'autres modernes l'ont voulu *. Second inconvénient de ce trait fabuleux, c'est que Minerve trompe Pâris de dessein prémédité sous l'apparence de Vénus, déesse favorite de ce prince mou & efféminé. Cela est plus difficile à sauver malgré l'allégorie. Aussi n'entreprends-je point ici de justifier la fable ancienne. Il me suffit de l'exposer & de tâcher par une sorte d'enchantement de rappeler les esprits François aux idées Athé-

* Plutarque admet des instructions cachées dans les fictions d'Homère : mais il blâme les allégories recherchées qu'on veut quelquefois y voir. « Qui voudra considérer de près les fables & fictions qui sont les » plus blâmées en lui, il y trouvera dedans une très-utile instruction » & spéculation couverte, combien que quelques-uns les tordent à » force, les tirant, comme l'on dit, par les cheveux en expositions » allégoriques ». Plut. d'Amyot, MAN. DE LIRE LES POËTES.

niennes en les ſubſtituant pour un moment aux nôtres, ſans trop examiner ſi ces idées étoient bonnes ou mauvaiſes, abſurdes ou raiſonnables, convaincus ſeulement qu'elles étoient reçues comme une monnoie qui avoit cours alors.

Pâris inquiet d'un bruit qui s'eſt répandu dans le camp, qu'on a vû roder des eſpions, venoit réveiller Hector, & l'avertir d'être ſur ſes gardes. C'eſt-là que la fauſſe Vénus l'amuſe, & diſſipe ſes ſoupçons par un menſonge formel, tandis qu'Ulyſſe & Diomède à qui elle parle enſuite, quoique de fort loin, s'en retournent par ſon conſeil après avoir fait leur coup, c'eſt-à-dire, maſſacré Rhéſus, & amené les courſiers, ſans leur avoir donné le temps de goûter les pâturages de Troie, & les eaux du Xanthe, comme s'exprime Virgile :

> Ardenteſque avertit equos in caſtra, priuſquam
> Pabula guſtaſſent Trojæ, Xanthumque bibiſſent.
>
> ÆNEID. l. 1, v. 472.

Le bruit de ce maſſacre & de cette ſurpriſe nocturne a reveillé une partie du camp. On voit donc des ſoldats ſortir en confuſion à droite & à gauche en criant : TUE, TUE. Cette ſcène eſt la même que celle de ce beau chœur qui ouvre l'opéra de THÉSÉE.

Avançons, avançons, que rien ne nous étonne :
Frappons, perçons, frappons : qu'on n'épargne perſonne ;
Il faut périr ; il faut périr ;
Il faut vaincre ou mourir.

Un demi-chœur rencontre Ulyſſe, & lui portant l'épée ſur la gorge, il lui demande avec de grands cris, qui il eſt, d'où il vient, & ce qu'il fait. Ulyſſe ſe préſente d'aſſez bonne grace, (à ce qu'il paroît) pour un guerrier accuſé chez les poëtes d'être plus ruſé que brave. L'autre demi-chœur ſurvient qui prend ſon parti. On ſe contente de demander à Ulyſſe le mot du guet ; il le dit, & on le laiſſe échapper. Ce danger ſi preſſant affoiblit un peu l'objection dont nous avons parlé ci-deſſus, puiſque Minerve n'a pas garanti Ulyſſe ; ou plutôt ce trait juſtifie l'allégorie, puiſque c'eſt en effet la préſence d'eſprit & le ſang froid qui ſauvent Ulyſſe d'un pas ſi délicat.

Cependant les ſentinelles qui ne ſçavent pas encore le malheur qui vient d'arriver dans le quartier de Rhéſus, raiſonnent entr'eux ſur l'audace de ceux des ennemis qui ſe ſont gliſſés dans le camp. Ils ſoupçonnent Ulyſſe, mais trop tard. Tandis qu'ils raiſonnent ſur cela, fort inquiets de ce que dira Hector, ſi l'ennemi s'eſt ſauvé au milieu d'eux par leur négligence, on voit paroître un homme bleſſé qui déplore ſon ſort & celui de Rhéſus.

ACTE V.

C'eſt l'écuyer de ce prince. Il cherche Hector pour l'accabler de reproches ſur le meurtre de Rhéſus qu'il lui impute. Il déplore la mort de ſon maître, & la honte qui la ſuit. Un trépas glorieux conſoleroit ſa patrie. L'écuyer raconte enſuite ce qu'il a pû ſçavoir de ce carnage dont il ignore l'auteur. Perſonne n'étoit ſur ſes gardes dans le quartier de Thraces. La fatigue du voyage & la ſécurité où l'on devoit être, faiſoient qu'on croyoit pouvoir goûter quelques heures de ſommeil en attendant le jour. Cependant l'écuyer ſe réveille par je ne ſçais qu'elle inquiétude ſur ſes courſiers. Il voit errer deux hommes autour des tentes durant la nuit. Il les prend pour des maraudeurs Troyens ou alliés. Il crie, il menace; & ceux-ci s'échappent. Il revient à ſa tente & s'endort. Mais un ſonge horrible l'effraie. Il s'imagine voir deux loups affamés qui ſe jettent ſur ſes courſiers, & qui frappent leurs flancs de la queue. Il ſe réveille derechef, & il entend des gémiſſemens de mourans ; il eſt même teint du ſang de ſon maître. Il ſe lève & cherche ſes armes. A l'inſtant il reçoit un coup d'épée & tombe par terre. Il entend alors le bruit de ſon char qu'emmenoient les aſſaſſins. Mais il n'a pû ſçavoir qui ils étoient, & il impute cette noir-

ceur aux Troyens. Le chœur tâche en vain de le détromper : & ſur le champ arrive Hector le feu & la colère dans les yeux.

Ce prince s'emporte contre les ſentinelles. C'eſt par leur négligence, dit-il, que des Grecs ſont entrés & ſortis impunément après cet horrible carnage. Sans doute Ulyſſe ſe rit des Troyens & d'Hector, mais les gardes ſeront punis ; & ce général les menace du ſupplice & de la mort. Le chœur ſe juſtifie, & tâche de l'appaiſer. Mais l'écuyer prend la parole, & accuſe Hector lui-même de ce forfait. « Pourquoi les punir, s'é-
» crie-t-il ? Pourquoi par ce vain artifice vouloir
» abuſer un allié ? Vous êtes l'aſſaſſin. C'eſt votre
» main qui a porté de ſi funeſtes coups. Nos
» tentes ſont remplies de morts & de mourans :
» c'eſt votre ouvrage ; tous vos diſcours ne me
» ſéduiront point. Un vil intérêt qui vous a
» fait envier le char de Rhéſus, vous a porté
» à plonger le poignard dans le ſein de vos al-
» liés. Vous les appelez à votre ſecours. Ils y
» volent. Et voilà le prix. Pâris, oui le raviſſeur
» Pâris fut moins coupable que vous. Du moins
» il ne viola pas l'hoſpitalité par le ſang répandu.
» Ne me dites point qu'un Grec s'eſt coulé dans
» le camp, & que nous en ſommes les victimes.
» Comment auroit-il pû forcer tant d'impéné-
» trables barrières, ou les franchir à votre inſçu ?

» Vos tentes ſont devant les nôtres, & qui de » vous eſt bleſſé ? Qui des autres alliés ? C'eſt » nous malheureux, nous ſeuls qui périſſons, » nous ſeuls qu'on a trahis. Non, je n'accuſe » aucun des Grecs. Il faudroit qu'une divinité » leur eût indiqué le quartier des Thraces ! Et » ceux qui y ſont entrés ne le connoiſſoient que » trop. En un mot vous êtes le coupable ».

Hector ſans être émû de ces injurieux reproches qu'il pardonne à une vive douleur, ſe contente de répondre ſimplement. « Depuis le commen- » cement de la guerre nos alliés ſont parmi nous, » & jamais ils ne m'ont reproché de leur avoir » donné le moindre ſujet de plainte. Aurois-je » commencé par vous ? Me préſerve le ciel de » rougir mes mains dans le ſang d'un ami par le » vain deſir d'un char. Croyez-moi, c'eſt Ulyſſe » qui a conduit & commis cet attentat. Je le re- » connois à cette ruſe. Hé qui des Grecs l'auroit » imaginée ? Quel autre eût pû l'exécuter ? Dolon » ne revient point. Ah que je crains qu'Ulyſſe » n'ait ſurpris ce malheureux guerrier !

L'écuyer perſiſte dans ſa penſée & dans ſes reproches. Mais Hector, plus généreux encore à pardonner que l'autre n'eſt hardi à l'offenſer dévore cet affront, & fait emporter ce bleſſé dans le palais, avec ordre d'en avoir tout le ſoin poſ-

ſible, & avec promeſſe de le garder à Troie ; & de lui tenir lieu de Rhéſus.

Durant que le chœur réfléchit ſur ce malheur, il paroît une déeſſe dans les airs qui tient un cadavre ſanglant entre ſes bras. C'eſt la muſe Terpſichore mère de Rhéſus. Elle l'emporte dans ſon char volant, & le pleure en préſence du camp. C'eſt Ulyſſe, dit-elle, qui l'a immolée. Mais il en portera la juſte punition. Elle lance auſſi des imprécations contre Diomède & contre Achille dont elle prédit la mort. Enfin elle entre dans l'hiſtoire de ſes propres amours & de la naiſſance de Rhéſus. Thamyris en fut la cauſe. Il oſa défier les muſes en fait de chant. Il fut vaincu. Terpſichore vit le fleuve Strymon au promontoire de Pangée dans la Thrace. Elle en fut aimée, & mit au monde Rhéſus. Mais pour le cacher à ſes ſœurs, chez qui la virginité étoit en recommandation, elle le laiſſa à ſon père qui le fit élever ſécrètement par ſes nymphes. Terpſichore l'a vu devenir un grand roi. Elle ne craignoit rien pour lui, tant qu'il reſtoit dans ſa patrie. Mais elle lui défendoit ſur-tout d'aller à Troie, où elle ſçavoit qu'il finiroit ſes jours. Ce malheureux fils a couru au devant de ſa deſtinée. Il n'a pû réſiſter aux empreſſemens d'Hector. Mais hélas, ajoute-t-elle, ce n'eſt ni Hector, ni Ulyſſe, ou Diomède que je dois accuſer. C'eſt

Minerve. Elle parle ensuite de la Thrace comme d'un pays cher aux muses, témoins Orphée, Musée, & Thamyris même, tout ingrat qu'il osa être envers les muses. Il en porta la peine : il perdit la vue & la raison. Thamyris est, comme on voit, le premier des poëtes qui soit devenu fou [1].

Hector, après s'être justifié auprès de la déesse du malheur arrivé à Rhésus, veut se charger de la pompe funèbre. Mais Terpsichore l'en dispense. Elle est résolue de faire de Rhésus un demi-dieu, un prêtre de Bacchus, dont la demeure soit une grotte de la Thrace. Proserpine daignera bien lui faire cette grace en faveur d'Orphée fils de Calliope, autre poëte qu'une muse a donné à la Grèce. Il est bon de remarquer que Rhésus fils de muse n'étoit pas poëte, mais qu'en récompense il étoit fanfaron. Terpsichore finit par des soupirs sur le malheur des mères qui ont à pleurer sur leurs fils, & elle s'envole dans les airs avec le corps de Rhésus. Le jour paroît. Hector s'anime de plus en plus, & donne ordre qu'on range l'armée en bataille dans l'espérance de fondre sur les Grecs, de venger Rhésus, & de brûler leur

1 Le mot grec ne paroît avoir rapport qu'à la cécité : ce n'est que dans un sens métaphorique qu'on peut supposer qu'Euripide l'emploie pour désigner la folie.

flotte. Vain projet, qui ne s'exécute au plus que derrière le théatre. La pièce étoit faite pour flatter les Grecs, & Euripide avoit atteint son but par l'heureuse issue du stratagême d'Ulysse & de Diomède.

RHÉSUS,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

PERSONNAGES.

RHÉSUS.

HECTOR.

ÉNÉE.

PARIS.

DOLON.

ULYSSE.

DIOMÈDE.

L'ÉCUYER de Rhésus.

UN MESSAGER.

MINERVE.

UNE MUSE.

LE CHŒUR composé des gardiens du camp des Troyens.

La scène est dans le camp des Troyens, devant Troie, à l'entrée de la tente d'Hector.

RHÉSUS,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHŒUR[1].

QUE l'un de vous s'approche du lit d'Hector, ſoldats qui gardez l'armée pendant les veilles[2] de la nuit : ſçachez ſi la nouvelle qui nous alarme eſt parvenue juſques à lui.

1 Il arrive à la tente d'Hector. Il a quitté le lieu où il étoit en faction pour venir avertir ſon général d'un danger qu'il croit menaçant. Le chef de la petite troupe s'adreſſe à ceux qui la compoſent.

2 Pendant les quatre veilles. Chaque veille étoit de trois heures. Les Romains ſuivoient le même uſage.

SCÈNE II.

LE CHŒUR, HECTOR.

LE CHŒUR[1] à Hector.

SOULÈVE ta tête appésantie par le sommeil; ouvre tes paupières, découvre ton œil menaçant, quitte ce lit de feuillage, écoute-moi.

HECTOR.

Qui es-tu? — J'entends la voix d'un ami. As-tu le mot? parle..... Qui peut troubler ainsi le silence de la nuit & s'approcher de ma tente? expliquez-vous.

LE CHŒUR.

Nous sommes la garde de l'armée.

HECTOR.

Quel sujet vous alarme?

LE CHŒUR.

Calme-toi.

HECTOR.

Je suis tranquille. Mais, vous-mêmes, qu'avez-vous à m'annoncer? l'ennemi a-t-il formé quelque entreprise nocturne?

1 Il semble que ces mots, qui s'adressent à Hector, devroient être dits par un autre que le coryphée, par un simple soldat.

LE CHŒUR.

Il n'a tenté encore aucune entreprise alarmante.

HECTOR.

Pourquoi donc abandonner ton poste & interrompre ainsi le repos de l'armée ? Ignores-tu que nos guerriers, si près de l'ennemi, dorment tous sous les armes ?

LE CHŒUR.

Arme la troupe des alliés, Hector ! vole vers ces guerriers, dissipe leur sommeil, anime leur courage ; qu'ils prennent la lance homicide. Envoie tes amis auprès d'eux pour qu'ils se joignent à ta cohorte, que tous se disposent au combat ; que les coursiers rongent leurs freins. Qu'on avertisse le fils de Panthoüs [1] & le chef des Lyciens [2]. Où sont les devins pour examiner les entrailles des victimes ? où sont les chefs de nos troupes légères & les archers des Phrygiens ? qu'ils bandent leurs arcs formidables.

HECTOR.

Que signifie ce mélange de terreur & de con-

1 Euphorbe, ce même Troyen en qui l'ame de Pythagore se souvenoit d'avoir vécu,

Ipse ego (nam memini) Trojani tempore belli
Panthoïdes Euphorbus eram.

Ovid. METAM. XV. 3.

2 Sarpedon, fils d'Europe & de Jupiter.

fiance ? Eſt-ce la fureur de Pan qui t'agite, & qui te fait quitter ton poſte pour troubler ainſi l'armée? Réponds : que viens-tu me dire ? car je ne puis comprendre tes diſcours.

LE CHŒUR.

Hector, toute la nuit le camp des Grecs a été éclairé par des feux : leurs vaiſſeaux brillent de torches allumées : toute l'armée ſe rend en tumulte dans la tente d'Agamemnon ; ils forment quelque deſſein nouveau. Jamais encore ils n'ont paru ſi agités. Mes ſoupçons & mes craintes m'ont amené vers toi pour te faire part de ce qui ſe paſſe, afin de ne point mériter de reproches.

HECTOR.

Que la nouvelle que tu m'apportes m'eſt agréable, quoique ton air reſpire l'effroi ! Ils cherchent à ſe dérober par la fuite, à la faveur des ombres de la nuit. Ces feux, ces mouvemens n'ont point un autre objet.... O dieu, qui m'as arrêté au milieu de ma victoire, tel qu'un lion qu'on arrache de deſſus ſa proie, pourquoi as-tu empêché ce fer de terminer nos maux en anéantiſſant l'armée d'Argos ? Si l'aſtre du jour n'avoit pas caché ſon flambeau, ma lance victorieuſe ne ſe fût point livrée au repos avant que j'euſſe vu leurs vaiſſeaux embrâſés, & leurs tentes inondées du ſang verſé par ma main. Je voulois les pourſuivre au travers des ténèbres, & profiter des faveurs de la fortune ;

mais

mais les ſages devins, inſtruits de la volonté des dieux, m'ont preſcrit d'attendre le retour de la lumière, pour achever de purger cette terre des Grecs qui la dévaſtent. Pour eux, ils n'attendent pas le moment fixé par les devins; la nuit eſt favorable aux fuyards. Allons: que toute l'armée ſe range ſous les armes, & s'arrache aux bras du ſommeil. Surprenons les à l'inſtant où ils montent ſur leurs vaiſſeaux, & que leur dos, frappé d'une bleſſure honteuſe, teigne de ſang l'échelle chancelante; ou jetons les dans les liens, & qu'ils apprennent à labourer les campagnes de la Phrygie.

LE CHŒUR.

Hector, avant que d'agir ſçais-tu ce qui ſe paſſe? ſommes-nous aſſurés que les Grecs prennent la fuite?

HECTOR.

Et quelle autre raiſon pourroit les engager à allumer ces feux?

LE CHŒUR.

Je l'ignore: leur deſſein m'eſt ſuſpect.

HECTOR.

Si tu le redoutes, ton ame eſt faite pour la crainte.

LE CHŒUR.

Jamais le camp ennemi ne fut ainſi éclairé.

HECTOR.

Jamais auſſi leur défaite ne fut ſi honteuſe.

LE CHŒUR.

C'eſt à toi que nous devons ce triomphe. Songe à en recueillir le fruit.

HECTOR.

Un mot ſuffit : aux armes !

LE CHŒUR.

Voilà Enée qui s'avance d'un pas précipité, & qui paroît avoir quelque choſe d'important à vous dire.

SCÈNE III.

HECTOR, ÉNÉE, LE CHŒUR.

ÉNÉE.

Hector, pourquoi les gardes de la nuit s'approchent-ils de ta tente, & répandent-ils l'alarme dans toute l'armée ?

HECTOR.

Enée, revêts-toi de tes armes.

ÉNÉE.

Pourquoi ? les ennemis ont-ils profité des ténèbres pour nous tendre de ſecrettes embûches ?

HECTOR.

Ils fuient, ils remontent ſur leurs vaiſſeaux.

ÉNÉE.

En as-tu des indices bien sûrs ?

HECTOR.

Toute la nuit ils allument des feux : certainement ils n'attendront pas le jour ; & déjà leurs vaisseaux vont, à la clarté des flambeaux, les emporter loin de cette contrée.

ÉNÉE.

Et toi, dans quel dessein armes-tu ton bras ?

HECTOR.

Je vais fondre sur eux, & troubler leur embarquement. Il seroit également fâcheux & humiliant pour nous, tandis qu'un dieu met nos ennemis en notre puissance, de souffrir qu'ils s'échappent impunément d'entre nos mains, après avoir porté le ravage dans notre patrie.

ÉNÉE.

Plût au ciel que ta prudence fût égale à ton courage ! Mais un seul homme ne peut réunir toutes les vertus : tu brilles dans les combats, d'autres dans les conseils. Quoi ! la nouvelle de ces feux allumés dans le camp des Grecs est donc ce qui cause tes transports ? tu crois poursuivre des fuyards ? tu veux que l'armée, au sein des ténèbres, franchisse les fossés & pénètre jusqu'à eux ? Et quand elle aura franchi ces fosses profondes, si, au lieu de trouver l'ennemi fuyant en désordre, elle le voit préparé à la recevoir avec vigueur ; vaincu, où feras-tu ta retraite ? comment franchiras-tu les palissades de nouveau ? comment les chars traverseront-

ils les ponts ſans briſer leurs moyeux, dans la précipitation de la fuite? Vainqueur, tu trouveras le fils de Pélée qui ne ſouffrira pas que ſes vaiſſeaux deviennent la proie des flammes, & que les Grecs ſuccombent ſous ta valeur. Tu connois ſon bouillant courage & l'impétuoſité de ſon bras. Laiſſe nos troupes fatiguées réparer, par un ſommeil tranquille, leurs forces épuiſées. Envoyons quelqu'un des nôtres, que ſa propre volonté porte à remplir cette commiſſion, pour obſerver le camp des Grecs. S'il eſt vrai qu'ils ſe diſpoſent à la fuite, précipitons nous ſur leurs pas. Si ces feux allumés ſont un piège qu'il nous tendent, nous agirons ſuivant les circonſtances. Prince, voilà mon avis.

LE CHŒUR.

Sans doute il eſt le plus ſage; Hector, daigne t'y rendre. Un général ne doit pas rechercher les entrepriſes haſardeuſes. Qu'y a-t-il de plus prudent que d'envoyer vers la flotte ennemie un eſpion diligent, & d'apprendre par ſon moyen la raiſon de ces feux qui brillent ſur le rivage.

HECTOR.

Vous l'emportez; je cède à votre avis unanime. —Va, fais rentrer nos guerriers dans leurs tentes, de peur que l'armée ne s'ébranle à l'ouie de ces aſſemblées nocturnes. J'enverrai un eſpion au camp des Grecs: s'ils nous tendent quelques embûches, tu l'apprendras par ſon récit; s'ils prétendent nous

échapper par la fuite, la voix de la trompette guerrière ne tardera pas à t'en instruire. Compte alors sur ma diligence, & crois que cette nuit me verra porter l'horreur jusques sur leurs vaisseaux.

ÉNÉE.

Envoie promptement. Tu écoutes maintenant la prudence : quand il en sera temps, tu me verras jaloux d'imiter ta bravoure.

SCÈNE IV.

HECTOR, DOLON, LE CHŒUR.

HECTOR.

LEQUEL de vous, Troyens qui m'écoutez, veut accepter l'emploi d'observateur du camp des Grecs? qui veut devenir le bienfaiteur de sa patrie? Je sens avec regret que je ne puis remplir à-la-fois cette charge & celle que j'occupe.

DOLON.

Je l'accepte avec joie, & m'expose au danger pour servir ma patrie. J'irai au camp des Grecs; & quand j'aurai pénétré leurs desseins, je reviendrai vous les faire connoître. Telles sont les conditions que je m'impose.

HECTOR.

Héros, ami de ta patrie, Dolon [1] fertile en ſtratagêmes, fils d'un généreux père, ta maiſon va recevoir de toi un luſtre encore plus grand.

DOLON.

L'entrepriſe eſt hardie; la récompenſe doit y être proportionnée. Le prix attaché au travail en fait ſupporter la peine.

HECTOR.

Oui, ton deſir eſt juſte, & je m'empreſſe à le ſatisfaire. Demande ce qui peut te plaire, tout, excepté l'empire.

DOLON.

Je n'ambitionne point cet empire ſuperbe.

HECTOR.

Choiſis, ſi tu le veux, ton épouſe dans la famille de Priam.

DOLON.

Je ne recherche point une épouſe au-deſſus de mon rang.

HECTOR.

Si c'eſt l'or qui fait l'objet de tes vœux, diſpoſe de mes tréſors.

DOLON.

Rien ne manque à ma fortune, je ne cherche point à l'accroître.

1 Littéralement: « Dolon, dont le nom indique le caractère ». — Dolon, qui pratique le dol & la ruſe.

HECTOR.

Qu'y a-t-il dans tout Ilion qui te ſemble digne d'envie ?

DOLON.

Quand les Grecs ſeront vaincus, promets-moi que tu m'accorderas les dons que je deſire.

HECTOR.

Je le promets. Dis toi-même ceux que tu te réſerves : je n'excepte que les chefs qui commandent leur flotte.

DOLON.

Fais-les périr : je ne demande point la vie de Ménélas.

HECTOR.

Eſt-ce le fils d'Oïlée que tu veux avoir en ta puiſſance ?

DOLON.

Des mains élevées dans l'opulence ſont peu propres à cultiver les champs.

HECTOR.

Lequel d'entre les Grecs veux-tu donc poſſéder ?

DOLON.

Je te l'ai déjà dit, je ne ſouhaite point d'augmenter mes richeſſes.

HECTOR.

Toi-même, parmi les dépouilles tu choiſiras celles qui te ſeront agréables.

DOLON.

Offre les dépouilles aux dieux, & suspends les dans leurs temples.

HECTOR.

Quel est donc enfin ce haut prix auquel ton cœur aspire ?

DOLON.

Ce sont les coursiers d'Achille. Si je commets ma vie au caprice de la fortune, du moins qu'un digne objet excite mon courage.

HECTOR.

Ces coursiers sont un prix que j'ambitionne ainsi que toi. Nés d'un père immortel, ils sont immortels eux-mêmes ; le dieu des mers en fit don à Pélée, & maintenant, orgueilleux de leur charge, ils portent dans les combats l'impétueux Achille. Cependant ne crains point que je te les enlève, & que je manque à ma parole. Je te donnerai le char & les chevaux d'Achille, & tu emmèneras dans ta maison cette magnifique conquête.

DOLON.

A ce prix je consens à tout entreprendre ; & j'obtiendrai de ma valeur la plus superbe récompense. Toi, ne me porte point envie ; assez d'autres objets seront le prix de ton courage [1].

1 Τῆσδ' ἀριστεύων χθονός me paroît signifier « combattre vaillamment pour ce pays », & non « régnant sur ce pays », comme l'entendent les interprètes qu'a suivis le P. Brumoy. — Depuis ces mots de

SCÈNE V.

DOLON, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Le danger est grand, mais tu attends une grande récompense : si tu réussis, quel sera ton bonheur ? la gloire couronnera tes travaux : cependant ç'eût été pour toi une haute destinée de t'allier à la maison des rois. [1] Puisse la céleste justice abaisser sur toi ses regards propices ! car tu ne peux obtenir des hommes un prix plus glorieux.

DOLON.

Je pars : après m'être couvert de vêtemens favorables à mes desseins ; je vole au camp des Grecs.

LE CHŒUR.

Quels vêtemens doivent remplacer ceux que tu portes maintenant ?

Dolon, qui s'adressent sans doute à Hector, celui-ci ne parle point jusqu'au commencement du second acte. Ou il se retire dans sa tente, ou il se tient à l'écart tandis que Dolon s'entretient avec le chœur. Celui-ci revient sans doute à sa place sur le devant du théatre.

1 J'ai rapproché ma traduction du sens que le P. Brumoy a indiqué, parce qu'il m'a paru ingénieux, & qu'en ne le suivant pas, les idées semblent manquer de liaison.

DOLON.

Je veux prendre un déguifement propre à cacher ma marche infidieufe.

LE CHŒUR.

Je n'attends de toi que de prudentes réfolutions: achève de t'expliquer.

DOLON.

Je couvrirai mon dos de la peau d'un loup, & ma tête de fa gueule béante; mes mains fouleront la terre, & j'imiterai la marche d'un quadrupède: fous ce déguifement les ennemis ne pourront me reconnoître, & je m'approcherai impunément de leurs retranchemens & de leurs vaiffeaux; & dès que je rentrerai dans la plaine déferte, je marcherai fur mes deux pieds. Tel eft le ftratagème que je veux employer.

LE CHŒUR.

Que le fils de Maïa lui donne une heureufe iffue! puiffe ce dieu qui préfide à la rufe, te ramener fain & fauf! Ton plan eft fagement tracé, nous n'avons à te fouhaiter que la faveur de la fortune.

DOLON.

J'y compte avec confiance: oui, je vais frapper Ulyffe, & je t'apporterai fa tête; à ce figne certain, tu reconnoîtras que Dolon a vifité le camp des

Grecs. — Ou bien la tête de Diomède. Je ne reviendrai point ſans avoir teint cette main de leur ſang ; & mon retour devancera la lumière du jour.

SCÈNE VI.

LE CHŒUR SEUL [1].

O APOLLON ! dieu de Thymbre & de Délos, toi qu'on adore dans la Lycie, accours, puiſſant archer, divinité bienfaiſante ; conduis ce héros au travers des ténèbres, & prête ton ſecours aux habitans de la Dardanie [2] ; dieu tout puiſſant, toi qui as fondé les murs antiques d'Ilion !

Qu'il s'avance juſqu'aux vaiſſeaux, qu'il pénètre au milieu des ennemis, & qu'après avoir épié leurs deſſeins, il rentre au ſein de ſa patrie ; & quand les Grecs auront été terraſſés, qu'il jouiſſe du prix de ſa vertu, & que les courſiers fougueux [3], dont Neptune jadis a fait don à Pélée, ſoient attelés à ſon char & obéiſſent à ſa voix.

1 On a vu plus haut qu'il n'eſt pas sûr qu'Hector ſe ſoit retiré : mais du moins il n'agit pas ſur la ſcène. C'eſt un entr'acte.

2 La Troade s'appeloit Dardanie, du nom de Dardanus, fils de Jupiter, juſqu'au temps de Tros qui lui donna ſon nom, & dont le fils Ilus donna celui d'Ilion à ſa capitale.

3 Littéralement : Les jumens Phtiotes.

Seul entre les guerriers, il s'expoſe pour ſa patrie aux plus affreux dangers. J'admire ſon courage. O combien la vertu eſt rare dans un état agité, qui flotte ſur une mer orageuſe en proie aux vents déchaînés. Il eſt, il eſt un Phrygien valeureux, l'audace anime quelquefois les lances des Myſiens, qui déshonorent notre alliance [1].

Quel eſt celui d'entre les Grecs que ce guerrier va maſſacrer dans ſa tente? Il rampe ſur quatre pieds; il imite la démarche d'une bête carnacière. Puiſſe-t-il égorger Ménélas! puiſſe-t-il, après cet exploit, apporter aux pieds d'Hélène, pour la punir d'un fol amour, la tête d'Agamemnon, qui, pour conquérir une femme, a conduit contre Troie une armée de mille vaiſſeaux.

1 Ce paſſage eſt obſcur, & peut être interprété diverſément. Les Myſiens étoient entre les alliés des Troyens le peuple le plus fameux par ſa lâcheté. Toutefois le pronom placé après le mot de MYSIENS, ne s'y peut rapporter en grec que par une hardieſſe de conſtruction fort étrange.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

HECTOR, UN MESSAGER, LE CHŒUR.

LE MESSAGER.

PRINCE, puiſſé-je n'avoir jamais à vous annoncer que des nouvelles ſemblables à celles que je vous apporte !

HECTOR.

Certes, ces ruſtres ont l'eſprit lourd ! tu viens parler de tes troupeaux à ton maître, à l'inſtant qu'il a les armes à la main. Ignores-tu le chemin de ma maiſon ou celui du palais de mon père ? ne peux-tu aller juſques-là exalter avec tranſport tes troupeaux floriſſans ?

LE MESSAGER.

Oui, j'en conviens, nous autres bergers nous avons l'eſprit lourd ; mais cela n'empêche pas que je n'aie à te dire quelque choſe digne de toute ton attention.

HECTOR.

Tais-toi, & ne m'excède pas des ennuyeux

détails de ta ferme ruſtique. Ici l'on ne reſpire que les armes & les combats.

LE MESSAGER.

Et c'eſt à ce ſujet que j'ai à t'entretenir. Un guerrier à la tête d'une puiſſante armée vient pour t'offrir ſon ſecours & ſon alliance.

HECTOR

Qui eſt-il ? quelle eſt ſa patrie ?

LE MESSAGER.

La Thrace l'a vu naître ; le fleuve Strymon eſt ſon père.

HECTOR.

Quoi ! Rhéſus, dis-tu, eſt entré dans la Troade ?

LE MESSAGER.

Tu l'as dit : je n'ai que faire de le répéter.

HECTOR.

Et pourquoi s'avance-t-il vers la forêt d'Ida ? pourquoi s'eſt-il écarté de la route des chars ?

LE MESSAGER.

Je l'ignore ; mais il eſt permis de conjecturer que c'eſt à cauſe de la difficulté de conduire une armée au travers d'un pays rempli d'ennemis. Sa marche nocturne à travers des forêts remplies de bêtes ſauvages, a imprimé la terreur à tous les bergers qui habitent ainſi que moi les antiques vallées de l'Ida. Son armée marchoit à grand bruit. Saiſis de crainte, nous pouſſons nos troupeaux ſur

les ſommets eſcarpés des montagnes, de peur que les Grecs avides de butin ne les enlèvent, & ne dévaſtent tes bergeries ; mais bientôt nous reconnoiſſons les accens d'une voix étrangère à la Grèce, qui nous raſſure. Auſſitôt je deſcends dans la vallée, & j'interroge les gardes avancées qui précèdent le corps de l'armée ; je leur demande en langage Thracien, quel eſt leur chef, & s'il vient pour ſecourir la ville de Priam [1] ? Dès qu'ils ont ſatisfait par leurs réponſes à mon empreſſement, je m'arrête. En même temps paroît Rhéſus, aſſis ſur un char de Thrace, ſemblable aux dieux immortels. Un joug doré preſſoit le cou de ſes courſiers plus blancs que la neige ; ſon bouclier, reſplendiſſant de figures d'or, brilloit ſur ſes épaules ; une gorgone d'airain, ſemblable à celle qui couvre l'immortelle égide, étoit placée ſur le front des chevaux; & le bruit de mille ſonnettes augmentoit la terreur qu'imprimoit ſon aſpect. Il me ſeroit impoſſible de vous dire au juſte la force de ſon armée ; à l'œil elle ſemble innombrable. Une cavalerie nombreuſe, une multitude infinie d'archers, de cuiraſſiers & de troupes légères, ſuivoient vêtus à la manière des Thraces. Tel eſt le puiſſant allié qui vient défendre les murs de Troie ; ni la fuite, ni la

1 « Quel eſt leur chef & de quel père il eſt nommé le fils ». C'eſt que les Grecs diſtinguoient (comme font encore les Ruſſes) chaque individu par ſon nom joint à celui de ſon père.

valeur ne mettront le fils de Pélée à couvert de ſes coups.

LE CHŒUR.

Quand les dieux protègent un empire, la fortune fait tourner tous les évènemens à ſon avantage.

HECTOR.

Maintenant que ma lance eſt victorieuſe, & que Jupiter combat pour nous, je ne manquerai point d'amis. Mais qu'ai-je affaire de l'aſſiſtance de ceux qui m'ont abandonné, dans le temps où l'impétueux ſouffle de Mars déchiroit les voiles de ma patrie déſolée? Rhéſus a bien fait voir quelle eſt ſon amitié pour Troie : il vient partager le feſtin, & prendre part à la curée, lui qui n'a point vu la proie mourir ſous la main des chaſſeurs, & n'a point partagé leurs peines & leurs dangers.

LE CHŒUR.

Tes reproches contre un allié ſont juſtes; mais reçois les ſecours qu'il offre à cet état.

HECTOR.

Ceux qui ont ſauvé Troie ſuffiſent pour la défendre.

LE CHŒUR.

Penſes-tu l'avoir déjà délivrée de ſes ennemis?

HECTOR.

Oui, j'oſe m'en flatter. Le retour du ſoleil juſtifiera ma confiance.

LE CHŒUR.

Porte plus loin ta prévoyance. La fortune se plaît à renverser nos espérances.

HECTOR.

Je hais ces secours tardifs de la part d'un ami.

LE MESSAGER.

Prince, il est dangereux d'éloigner des alliés. Sa vue seule inspireroit l'effroi aux ennemis.

LE CHŒUR.

Puisqu'il est en ces lieux, si tu refuses de le recevoir comme un allié, reçois-le du moins comme un hôte. Car le service qu'il nous rend est, je le vois, sans mérite aux yeux du fils de Priam.

HECTOR

(Au messager.) Je me rends à tes conseils... (au chœur.) & j'approuve vos sentimens. Oui, Rhésus, que ce messager nous peint si fier & si brillant, sera reçu au nombre des alliés de Troie.

SCÈNE II.

LE CHŒUR *seul.*

O NÉMÉSIS ! fille de Jupiter ! écarte de mes propos l'orgueil qui déplaît aux dieux, & qu'il me ſoit permis de célébrer mes eſpérances. Fils du Strymon, ſoit le bien venu dans cette terre, toi que conduit la muſe qui te donna la naiſſance, & le fleuve ſuperbe [1], qui roulant dans ſon ſein ſes ondes amoureuſes, la rendit mère d'un héros.

Tel que le grand Jupiter [2] ! tu viens porté ſur un char attelé de courſiers fougueux. O ma patrie ! ô terre Phrygienne ! chante Jupiter libérateur.

Ainſi l'antique Troie pourra revoir ces jours fortunés, où les amours couronnoient les coupes riantes, inſtrumens des plaiſirs & des doux combats des feſtins. Les chants & la gaieté vont renaître, tandis que fuyant le rivage Troyen, les Atrides iront à Sparte cacher leur honte au-delà des mers. Cher prince ! puiſſent de tels exploits ſignaler ta valeur, puiſſes-tu, couronné de gloire, rentrer au ſein de tes foyers !

Viens, paroîs, offre aux yeux du fils de Pélée

1 Littéralement : Couvert de beaux ponts.

2 Jupiter Phanéen : mot dont on ignore la véritable ſignification.

ton bouclier resplendissant ; effraie ses chevaux, & fais étinceler ta pique meurtrière. A cet aspect qu'il ne peut soutenir, en vain voudra-t-il chercher un asyle à Argos dans le temple sacré de Junon. Il périra de la main d'un Thrace, & cette terre s'abreuvera de son sang.

[On voit s'avancer Rhésus.]

Grand & auguste monarque ! — ô Thrace ! j'admire la majesté de ton roi. Voyez la force de ce corps couvert d'une armure d'or ; entendez le bruit glorieux de ces sonnettes retentissantes qui entourent la poignée des boucliers. — Un dieu.... un dieu, c'est Mars lui-même. O Troie ! le fils d'une céleste muse & du divin Strymon vient assurer ton triomphe !

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

HECTOR, RHÉSUS, LE CHŒUR.

RHÉSUS.

VAILLANT Hector! fils d'un valeureux père, je te salue; enfin je jouis du bonheur de t'adresser la parole, de te voir dans la prospérité, & tes ennemis tremblans à ton aspect. Je viens t'aider à renverser leurs tours & à embrâser leurs vaisseaux.

HECTOR.

O fils d'une sçavante muse & du Strymon, dont les eaux arrosent les campagnes de la Thrace! j'ai coutume de parler vrai, & j'ignore l'art de dissimuler mes sentimens. Long-temps, long-temps avant ce jour il falloit secourir Troie, & ne point la voir avec indifférence succomber sous le fer des Grecs. Tu ne diras pas que c'est parce que tu n'as pas été appelé, que tu n'es point accouru pour la défendre. Par combien de hérauts, par combien de députés la Phrygie n'a-t-elle pas imploré ton assistance? Que de riches présens ne

t'avons-nous pas offerts ? Issu d'un même sang, ennemi comme nous de la Grèce [1], tu as tout fait pour nous livrer entre ses mains. C'est moi qui t'ai fait roi, quand tu n'étois qu'un petit prince; c'est moi qui, près du mont Pangée & de la terre de Péonie, me jetai avec une audace intrépide sur les Thraces les plus vaillans; & après avoir réduit ce peuple en ma puissance, je le soumis à la tienne. Tu foules aux pieds la reconnoissance; des amis malheureux n'obtiennent de toi qu'un secours tardif & inutile. Tandis que ceux que les nœuds de la parenté ne nous unissent pas, se sont donnés à nous dès le commencement; les uns étendus sur la froide poussière, offrent un glorieux monument de vaillance & de fidélité; les autres couverts de leurs armes, & veillant auprès de leurs chars, supportent sans murmure les ardeurs du soleil & l'intempérie des saisons, & n'ont pas le loisir de demeurer comme toi, couchés le verre à la main, au sein des plaisirs & de la mollesse. Tels sont les reproches que j'ai à te faire, & que je te fais en face, afin que tu sçaches qu'Hector est libre & sincère.

RHÉSUS.

Tel est aussi mon caractère; j'évite les longs détours & j'ignore comme toi l'art de dissimuler. Je n'ai pas éprouvé une douleur moins vive que

1 Barbares comme nous.

toi, en me voyant privé si long-temps de l'honneur de secourir ta patrie. Mais les peuples de la Scythie, dont les terres confinent à mes états, m'ont retenu par une guerre inévitable, quand je voulois partir pour Ilion. J'étois venu sur les bords de l'Euxin pour y embarquer mon armée: c'est là que le sang des Scythes, mêlé à celui des Thraces, a abreuvé la terre. Voilà l'obstacle qui m'a retenu. Enfin, je suis sorti vainqueur; j'ai pris leurs fils en ôtage, & je les ai soumis à un tribut annuel. Aussi-tôt j'ai mis à la voile; & après avoir traversé la mer, j'ai fait à pied le reste de la route, non point le verre à la main [1], ni couché mollement dans un somptueux palais, mais exposé au souffle glacé des vents de la Thrace & de la Péonie, sans autre couverture que ces légers vêtemens. Je viens tard, il est vrai, mais il est encore temps. Depuis dix ans tu combats sans un succès décisif; chaque jour voit s'évanouir les espérances de la veille; Mars semble attendre que la fortune fixe la victoire. Moi, je ne veux qu'un jour pour détruire les retranchemens des Grecs, pour brûler leurs vaisseaux, pour dissiper leur armée. Le soleil qui suivra celui où je terminerai vos peines, me verra retourner triomphant vers mes Pénates. Que nul d'entre vous désormais n'arme son bras du

1 « Des amystides ». C'étoit une manière de boire d'un trait, qui étoit familière aux Thraces.

bouclier : je contiendrai l'orgueil de ces Grecs ſi redoutables, & mon ſecours, quoique tardif, ſuffira pour les anéantir.

LE CHŒUR.

O favorable augure! c'eſt Jupiter qui t'envoie. O! puiſſe ſa bonté ſuprême écarter l'effet des paroles ſuperbes! Jamais les vaiſſeaux d'Argos n'ont porté un héros qui pût t'égaler en courage. Comment Achille ou Ajax ſupporteront-ils le choc de ta lance? Vaillant monarque! puiſſé-je voir cet heureux jour où ta main ſe baignera dans leur ſang!

RHÉSUS.

Voilà comment je prétends te dédommager de ma longue abſence. Que Néméſis m'écoute avec bonté! Quand j'aurai délivré cette ville de ſes fiers ennemis, & que les prémices des dépouilles ſeront offertes aux dieux, je veux conduire avec toi une armée aux champs d'Argos, ravager la Grèce entière, & rendre à ſes habitans tous les maux qu'ils vous ont fait éprouver.

HECTOR.

Ah! ſi je voyois ceſſer les maux qui nous affligent, ſi je pouvois, comme autrefois, gouverner en paix cette cité floriſſante, que de graces j'aurois à rendre aux dieux! Mais aller ſous les murs d'Argos, au ſein des états de la Grèce, porter

la guerre & le ravage, crois-moi, ce n'eſt pas là une entrepriſe auſſi aiſée que tu penſes.

RHÉSUS.

Les plus vaillans des Grecs ne ſont-ils pas ſur ces bords ?

HECTOR.

Il eſt vrai, & nos forces s'épuiſent à les repouſſer.

RHÉSUS.

S'ils périſſent, rien ne peut nous réſiſter.

HECTOR.

Ne t'occupe point de projets éloignés, & ſonge au péril qui nous preſſe.

RHÉSUS.

Ainſi donc, content de ſouffrir, tu ne reſpires point la vengeance ?

HECTOR.

Je ſuis maître d'un vaſte empire, & je n'aſpire point à l'étendre. Pour toi, ſoit que tu veuilles te placer à l'aile gauche, ou à la droite, ou au centre, viens ranger ton armée, & choiſis la place d'où tu pourras frapper des coups plus aſſurés.

RHÉSUS.

Hector, je veux combattre ſeul. —Mais ſi tu crois ta gloire intéreſſée à porter avec moi la flamme ſur leurs vaiſſeaux, & à laver la honte de tant de combats inutiles, place moi en face d'Achille & au devant de l'armée.

HECTOR.

Tu ne peux lever contre lui ta lance formidable.

RHÉSUS.

Cependant la renommée publie qu'il a traversé les mers pour détruire Ilion.

HECTOR.

Il est vrai, il est sur ces bords; mais irrité contre les chefs, il laisse reposer sa lance.

RHÉSUS.

Quel autre guerrier est l'émule de sa gloire?

HECTOR.

Ajax, selon moi, ne lui cède point en vaillance, non plus que le fils de Tydée. Il est encore un autre Grec fameux par son éloquence & ses artifices, son cœur ne manque point d'audace, & cet état a reçu de lui plus d'un sanglant outrage. Ulysse est son nom; c'est lui qui se glissant de nuit dans le temple de Minerve, ravit le palladium, & le porta sur les vaisseaux des Grecs. Un jour il s'introduisit dans nos murs, sous l'habit d'un mendiant vagabond; il prononçoit mille imprécations contre les Grecs: mais il épioit tout nos desseins, & sortit après avoir égorgé les gardes & les préfets des portes. Il est présent à toutes les embûches: il se tient près de la ville aux environs du temple de Thymbre; c'est le fléau des Troyens.

RHÉSUS.

Un homme de courage ne fait point périr ſes ennemis par de ſecrètes ruſes ; il ſçait les attaquer de front. Je prendrai vivant ce machinateur de ſtratagêmes & d'embûches, & je lui percerai le dos à l'entrée de vos portes ; je l'offrirai aux vautours comme un feſtin qui leur eſt dû. C'eſt un voleur, un ſacrilège ; il a pillé le temple des dieux : voilà la fin qui lui eſt réſervée.

HECTOR.

Prenez vos gîtes dans le camp, car il eſt nuit. Je vais te marquer une place écartée où tu peux ranger ton armée & lui permettre le repos. Le mot eſt PHÉBUS ; qu'il ſoit préſent à ta penſée pour t'en ſervir en cas de beſoin, & donne le aux chefs des Thraces. Et vous, allez vous placer au devant de nos bataillons, afin de veiller à leur sûreté & de recevoir Dolon à ſon retour, car s'il eſt échappé aux dangers auxquels il s'eſt volontairement expoſé, il doit être déja près des tentes Troyennes[1].

1 Hector va conduire Rhéſus à ſon poſte.

SCÈNE II.

LE CHŒUR seul,

(Tantôt réuni, tantôt partagé en deux bandes.)

LE CHŒUR.

Qui doit faire la garde à cette heure ? quel eſt celui qui doit me remplacer ? déja les premières conſtellations ſont couchées ; les ſept pléiades commencent à briller ſur l'horizon, & l'aigle plane au milieu du ciel. Eveillez-vous ; pourquoi tarder ainſi ? quittez vos lits, ſortez ; éveillez-vous pour faire la garde. Ne diſtinguez-vous pas la lumière argentine de la lune ? L'aurore vient, l'aurore eſt prôche : deja je vois l'étoile qui l'annonce.

Ier DEMI-CHŒUR.

A qui a-t-on confié la première garde ?

IIe DEMI-CHŒUR.

A Corymbe, fils de Mygdon.

Ier DEMI-CHŒUR.

Et à qui, après lui ?

IIe DEMI-CHŒUR.

Les Ciliciens ont fait place à l'armée Péonienne.

Ier DEMI-CHŒUR.

Et nous avons relevé les Myſiens.

IIe DEMI-CHŒUR.

Il eſt temps d'éveiller les Lyciens à qui le ſort a aſſigné la cinquième garde [1].

Ier DEMI-CHŒUR.

Ecoutez ; ces accens ſont ceux de Philomèle ; qui ſur mille tons variés déplore ſes malheurs & ſa propre vengeance : les rives ſanglantes du Simoïs répètent ſes accens plaintifs. J'entends la voix de la cornemuſe : c'eſt l'heure où les bergers de l'Ida ſortent pour paître leurs troupeaux dans les rians vallons. Un nuage ſe répand ſur mes paupières appeſanties : une douce langueur s'empare de mes ſens : le ſommeil verſé par l'aurore eſt le plus délicieux.

IIe. DEMI-CHŒUR.

Mais pourquoi ne voyons-nous point revenir le guerrier envoyé par Hector pour obſerver les vaiſſeaux ennemis?

Ier DEMI-CHŒUR.

Je tremble : il tarde trop.

IIe. DEMI-CHŒUR.

O dieux! s'il a été ſurpris, s'il eſt mort. . . . . je frémis.

1 Puiſque la nuit étoit diviſée en quatre veilles, la cinquième garde devoit être la première du jour.

Ier DEMI-CHŒUR.

J'ordonne aux Lyciens d'aller nous relever & faire la cinquième garde, puisque c'est l'office qui leur est échu par le sort [1].

1 La garde qui est venue éveiller Hector ordonne à celle qui doit la relever de se rendre à son poste. Tout le chœur sort pour l'y conduire : peut-être cependant le premier demi-chœur reste-t-il endormi sur le devant de la scène, où étoit sa place ordinaire. Cette scène a d'ailleurs tous les caractères d'un intermède.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, DIOMÈDE.

ULYSSE bas.

DIOMÈDE, as-tu entendu ? ou un vain ſon a-t-il frappé mon oreille ? N'eſt-ce pas le cliquetis des armes ?

DIOMÈDE.

Non, c'eſt le bruit des chaînes qui frottent contre les chars. J'ai tremblé comme toi, avant d'avoir remarqué la cauſe de ce frémiſſement.

ULYSSE.

Tâchons dans l'obſcurité d'éviter la garde ennemie.

DIOMÈDE.

Je ſçaurai me conduire au travers des ténèbres.

ULYSSE.

Si quelqu'un d'eux nous apperçoit, as-tu le mot de l'ordre.

DIOMÈDE.

C'eſt PHÉBUS ; je le tiens de Dolon.

ULYSSE.

Ah ! voici une tente ennemie qui paroît abandonnée.

DIOMÈDE.

Dolon m'a dit que c'étoit celle d'Hector, contre qui plus d'une fois j'ai tiré cette épée.

ULYSSE.

Que penser ? a-t-il conduit sa cohorte à quelque expédition nocturne ?

DIOMÈDE.

Nous auroit-il tendu des embûches ?

ULYSSE.

Hector est plein d'audace, & animé par ses succès.

DIOMÈDE.

Ulysse, que faut-il faire ? Nous ne l'avons pas trouvé dans les bras du sommeil : nos projets sont avortés.

ULYSSE.

Regagnons promptement nos vaisseaux : un dieu veille sur ses jours ; ne faisons point violence à la fortune.

DIOMÈDE.

Allons à la tente d'Enée, ou à celle de Pâris, le plus odieux des Phrygiens : que ce glaive tranchant fasse tomber sa tête.

ULYSSE.

Espères-tu dans la nuit obscure les chercher

impunément au milieu de l'armée, pour les frapper du coup mortel?

DIOMÈDE.

Il eſt honteux de retourner vers les Grecs sans avoir ſignalé notre zèle par quelque exploit glorieux.

ULYSSE.

N'eſt-ce donc rien de revenir couvert des dépouilles de Dolon, de celui qui devoit épier nos deſſeins? T'es-tu flatté que ſeuls nous joncherions ce camp de cadavres? Crois moi, retournons ſur nos pas : & puiſſions-nous le faire sans danger!

SCÈNE II.

DIOMÈDE, ULYSSE, MINERVE.

MINERVE.

Pourquoi abandonnez-vous le camp des Troyens, le cœur dévoré de chagrin? Si le ſort refuſe à vos vœux la mort d'Hector ou de Pâris, ignorez-vous qu'un autre guerrier eſt venu au ſecours de Troie? Rhéſus n'eſt pas un ennemi mépriſable : ſi le jour qui ſuivra cette nuit ténébreuſe le trouve encore vivant, ni la lance d'Achille, ni celle d'Ajax, ne peuvent l'empêcher de porter le ravage dans le camp des Grecs; après s'être

ouvert

ouvert un chemin au travers de leurs retranchemens, de les accabler & de les mettre en fuite. Sa mort vous donne la victoire. Quittez la tente d'Hector, & renoncez à votre projet : la destinée veut qu'il périsse par une autre main.

ULYSSE.

O Minerve, ma souveraine, je reconnois les accens de ta voix ; car dans tous mes travaux c'est toi qui me soutiens, & qui me défends. — Daigne donc nous apprendre où est la tente de ce guerrier ? quelle place occupe-t-il dans le camp des barbares ?

MINERVE.

Il est près de ces lieux : sa tente n'est pas réunie au corps de l'armée. Hector lui a assigné une place hors du camp, jusqu'au retour de la lumière. A son char thracien sont attachés ses superbes coursiers, dont la blancheur brille au travers des ombres, comme les aîles d'un cygne habitant des eaux. Emmenez ces coursiers après avoir égorgé leur maître. Possédez cette riche dépouille : car jamais la terre n'a porté un char traîné par des coursiers si beaux.

ULYSSE.

Diomède, choisis de massacrer le roi des Thraces, ou de me céder cet honneur, & de t'emparer des chevaux.

DIOMÈDE.

J'égorgerai le roi ; tu dompteras ses fougueux coursiers. Je connois ton adresse & ta prudence : chacun doit se charger de l'emploi auquel il est le plus propre.

MINERVE.

Je vois Pâris qui s'avance de ce côté, éveillé par le bruit confus qui s'est répandu de l'approche de quelque ennemi.

DIOMÈDE.

Vient-il seul, ou accompagné ?

MINERVE.

Il est seul, & paroît s'approcher du lit d'Hector pour l'instruire que quelque espion s'est glissé dans le camp.

DIOMÈDE.

Commencerons-nous par l'immoler ?

MINERVE.

Tu ne vaincras pas la destinée. Il ne doit pas périr de ta main. Hâte-toi de terminer des jours qui sont en ta puissance, tandis que, sous la forme de Vénus sa protectrice, je vais tromper cet odieux [1] Troyen par des discours remplis d'illusion. Ceux que je vous adresse sont entendus de vous seuls. Celui qui doit en être la victime repose près de nous, mais n'a pu les ouir, il dort sans défiance.

1 Odieux, à cause du jugement du mont Ida.

SCÈNE III.

PARIS, MINERVE.

PARIS.

HECTOR, mon frère, général des Troyens, tu dors, éveille-toi : des voleurs ou des eſpions, venant de l'armée ennemie, ont pénétré dans le camp.

MINERVE.

Raſſure-toi : Vénus veille ſur tes jours & préſide à tes entrepriſes. Le ſouvenir de tes hommages & de ta préférence vit dans ma mémoire. J'amène aux heureux Troyens un héros qui t'aime, le roi des Thraces, le fils du fleuve Strymon & d'une céleſte muſe.

PARIS.

Divinité propice ! tu donnes ſans ceſſe à cette ville & à moi de nouvelles marques de ta protection & de ta faveur. En prononçant un jugement glorieux pour tes charmes, j'ai acquis à ma patrie un ineſtimable tréſor. Je viens, ô déeſſe ! pour inſtruire Hector d'un bruit qui s'eſt répandu parmi les gardes de l'armée : on dit qu'il s'eſt introduit dans le camp des eſpions des Grecs : pluſieurs l'on

ouï dire [1], perſonne ne peut affirmer qu'il les a vus.

MINERVE.

Calme ta frayeur : il ne ſe paſſe rien de nouveau dans le camp. Hector eſt ſorti pour aſſigner à l'armée des Thraces le lieu où elle doit ſe fixer.

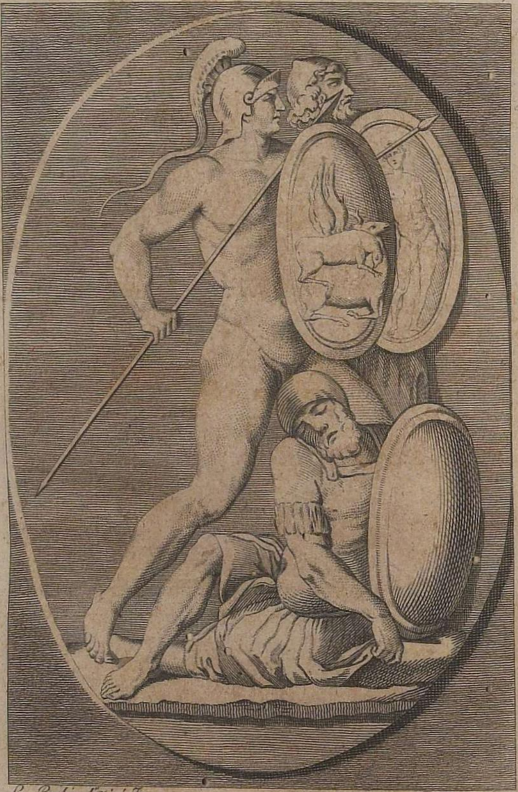
PARIS.

Ta parole me raſſure, & je retourne ſans crainte à mon poſte.

MINERVE.

Va : j'aurai ſoin de tout, & je n'abandonnerai point mes amis. Tu reſſentiras les effets de mon zèle infatigable.

1 C'étoit une ſuperſtition commune chez les anciens, de croire que le bruit de certaines nouvelles ſe répandoit ſans qu'aucun homme vînt l'annoncer, & par une ſorte d'inſpiration divine. On en voit divers exemples dans Plutarque. Voyez entr'autres le tome III, page 58, édition de Paris, chez Cuſſac, 1784.



Le Barbier l'Aîné Inv. G. Texier, Sculp.

Le chef des Thraces a ſuccombé
ſous vos coups.... fuyez.

SCÈNE IV.

MINERVE SEULE.

O vous que je chéris pardessus tous les mortels! fils de Laërte! Diomède! cachez vos glaives acérés : le chef des Thraces a succombé sous vos coups, ses coursiers sont en votre pouvoir. Les ennemis vous poursuivent ; fuyez vers vos vaisseaux, hâtez-vous de dérober vos vies au tourbillon impétueux qui va fondre sur vous.

SCÈNE V.

ULYSSE, DIOMÈDE, LE CHŒUR réuni & partagé.

LE CHŒUR[1].

HOLA !.... frappe, frappe ! tue, tue ! — Qui est cet homme ? voyez : cet homme-là ? Ce sont

1 Ce chœur, qui arrive subitement en poussant des cris d'alarme, est certainement celui qui étoit à la garde avancée & qui poursuit les deux princes Grecs sans les connoître & sans sçavoir ce qui vient de se passer : il a entendu du bruit & marche de ce côté avec trouble & précipitation. Il paroît donc que ces deux guerriers, après avoir tué Rhésus dans sa tente, repassent devant celle d'Hector (qui est le lieu

des voleurs qui troublent ainsi la tranquillité de la nuit. A moi ! à moi ! tous, à moi ! je les tiens ; je les ai pris. — Parle ? d'où viens-tu ? qui es-tu ?

ULYSSE[1].

Il ne t'appartient pas de le sçavoir. Crains qu'un prompt châtiment ne soit le prix de ton audace.

LE CHŒUR.

Si tu ne prononces le mot, cette lance va te percer le sein.

ULYSSE.

Je t'attends sans frayeur.

LE CHŒUR.

Approchez, approchez, frappez tous, frappez,

Ier DEMI-CHŒUR, placé à quelque distance & prenant Ulysse pour Rhésus, à cause de ses chevaux blancs qu'il emmène.

Arrête ; veux-tu tuer Rhésus ?

de la scène), pour retourner à leurs vaisseaux. Le chœur se partage. Cela peut être l'effet du désordre de sa marche. Cependant, je préférerois de supposer que le premier demi-chœur est le même ici que celui de la dernière scène de l'acte précédent. Il est peut-être resté endormi sur le devant de la scène, comme je l'ai fait remarquer ; il se réveille subitement, & ne distinguant que les chevaux de Rhésus, il prend la défense de leur conducteur.

1 Le reste de la scène est en vers trochaïques.

IIe DEMI-CHŒUR, placé près d'Ulysse, & voyant qu'il n'est pas Rhésus.

Je veux immoler un perfide [1].

ULYSSE.

Malheureux ! suspendez vos coups.

LE CHŒUR.

Frappons.

Ier DEMI-CHŒUR.

Ah, épargnez un ami.

LE CHŒUR à Ulysse.

Fais-toi connoître. Parle : quel est l'ordre ?

ULYSSE.

Phébus.

LE CHŒUR.

Il est vrai. Compagnons, baissez vos lances. — Mais toi, sçais-tu où sont allés ces hommes qui se sont introduits dans le camp ?

ULYSSE.

C'est de ce côté qu'il m'a semblé les appercevoir.

1 Littéralement : « Mais quelqu'un qui te tuera ». J'ai supposé que ces mots étoient prononcés par un IIe demi-chœur. Dans le texte des manuscrits, ils sont placés à la suite de la phrase précédente, sans indiquer un nouvel interlocuteur. On pourroit peut-être traduire conformément à cette distribution : « Veux-tu tuer Rhésus ? c'est bien plutôt lui qui » te tuera ». Quoi qu'il en soit, il me paroît qu'un demi-chœur qui ne distingue que les chevaux, s'oppose au dessein de celui qui poursuit Ulysse & veut le frapper. Cette raison, jointe à la fermeté qu'Ulysse fait voir, fléchissent le courage de la garde Troyenne, qui, à l'ouïe du mot de ralliement, laisse enfin échapper sa proie. On a proposé d'autres conjectures sur ce passage, qu'il seroit inutile de rapporter ici.

LE CHŒUR.

Volez tous ſur leurs traces.

Ier DEMI-CHŒUR.

Appellerons-nous du ſecours ?

IIe DEMI-CHŒUR.

Dans les ténèbres de la nuit, il ne faut pas riſquer d'éveiller en vain toute l'armée.

SCÈNE VI.

LE CHŒUR[1] SEUL.

LE CHŒUR.

Quel homme eſt donc venu en ces lieux ? qui eſt-il celui qui a échappé à ma vigilance, & qui ſe vante de ſon audace ? Où le trouver ? où l'atteindre ? Quel eſt ce mortel intrépide qui a franchi la garde & pénétré au travers de nos formidables bataillons ? Eſt-ce un Theſſalien ? eſt-ce un habitant de la ville maritime des Locriens ? eſt-ce quelqu'un des inſulaires qui mènent une vie errante & vagabonde ? Qui eſt-il ? d'où vient-il, & quelle eſt ſa patrie ? quel eſt le dieu ſuprême qu'il adore ?

1 Cette ſcène, où le chœur chante tantôt réuni & tantôt partagé, eſt un intermède écrit par ſtrophes & antiſtrophes.

Ier DEMI-CHŒUR.

Ulysse n'est-il point l'auteur de cette entreprise hardie ?

IIe DEMI-CHŒUR.

Par tout ce qu'il a déjà fait, elle est digne de lui.

Ier DEMI-CHŒUR.

Peux-tu le croire ?

IIe DEMI-CHŒUR.

Tout me le persuade.

Ier DEMI-CHŒUR.

Dieux ! quelle audace !

IIe DEMI-CHŒUR.

Quoi ! de qui donc relèves-tu le courage ?

Ier DEMI-CHŒUR.

D'Ulysse.

IIe DEMI-CHŒUR.

Un brigand! dont la fourbe & la ruse est l'unique valeur. Cesse d'admirer ses exploits.

LE CHŒUR.

C'est ainsi qu'autrefois il se glissa dans Troie ; il avoit le visage sale & défiguré ; sous l'habit déchiré d'un mendiant il cachoit un poignard ; errant de place en place, il sollicitoit les secours charitables des ames compatissantes : il maudissoit la race des Atrides, & se disoit leur éternel ennemi. Plût au ciel qu'il fût mort, plût au ciel qu'un juste

ſupplice eût terminé ſes jours, avant qu'il portât ſes pas dans la terre des Phrygiens!

Ier DEMI-CHŒUR.

Quel que ſoit le mortel qui a trompé notre vigilance, ſoit qu'Ulyſſe ait trempé dans cette entrepriſe, ou qu'il n'y ait point eu part, je n'en ſuis pas moins ſaiſi de frayeur : je crains qu'Hector n'accuſe notre négligence.

IIe DEMI-CHŒUR.

Quel reproche peut-il nous faire?

Ier DEMI-CHŒUR.

Il peut ſoupçonner.......

IIe DEMI-CHŒUR.

Que dis-tu? pourquoi trembles-tu?

Ier DEMI-CHŒUR.

Que nous ayons donné paſſage.....

IIe DEMI-CHŒUR.

A qui?

Ier DEMI-CHŒUR.

A ceux qui ont pénétré cette nuit dans le camp Phrygien.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ÉCUYER DE RHÉSUS, LE CHŒUR partagé & réuni.

L'ÉCUYER.

FUNESTE coup du ſort ! — Hélas ! hélas !

Ier DEMI-CHŒUR.

Chut ! que tous faſſent ſilence.

IIe DEMI-CHŒUR.

Attention ! Peut-être il vient tomber dans nos filets.

L'ÉCUYER.

Cruelle deſtinée des Thraces alliés de Troie !

DEMI-CHŒUR.

Quelle eſt cette voix gémiſſante ?

L'ÉCUYER.

Hélas ! malheureux que je ſuis ! Et toi, infortuné roi des Thraces ! pourquoi, pourquoi as-tu viſité cette ville ingrate & déteſtée ? Quelle fin a terminé ta glorieuſe vie !

LE CHŒUR.

Qui eſt-tu parmi nos alliés ? Au travers des ténèbres, mes yeux ne peuvent te reconnoître.

L'ÉCUYER.

Où trouverai-je quelqu'un des princes Troyens ? Où eſt Hector ? en quel lieu ſe livre-t-il tout armé aux douceurs du ſommeil ? A qui raconterai-je mes infortunes ? à qui dévoilerai-je les ſecrets attentats commis contre les Thraces ? devant qui ferai-je éclater ma trop juſte douleur ?

LE CHŒUR.

L'armée des Thraces a été frappée de quelque coup imprévu.

L'ÉCUYER.

L'armée eſt diſſipée, ſon chef n'eſt plus ; une main perfide lui a ravi la vie. O quelle douleur aiguë me cauſe cette cruelle bleſſure ! Qui me délivrera de la vie ? O Rhéſus ! c'eſt ici que la mort nous attendoit : voilà la récompenſe de ton zèle & de ton ſecours.

LE CHŒUR.

Le ſujet de ſon déſeſpoir n'eſt que trop éclairci. Il a vu périr nos braves alliés.

L'ÉCUYER.

Ils ne ſont plus ; & pour comble d'horreur, ils ont péri ſans gloire ! Une mort honorable, puiſqu'enfin il faut mourir [1], eſt triſte à celui qui l'endure : (car peut-on voir la mort ſans frémir ?) Mais pour ceux qui lui ſurvivent, c'eſt une couronne immortelle, c'eſt la gloire d'une maiſon entière.

1 L'écuyer ſent la mort qui s'approche, & ne peut la trouver belle. C'étoit d'ailleurs un barbare.

Mais nous, nous périssons honteusement, victimes de notre imprudence.

Après qu'Hector nous eut placés de sa main, & qu'il nous eut donné le mot, succombant à la fatigue, nous dormions étendus sur la plaine; les gardes nocturnes ne veilloient point autour de l'armée, les armes n'étoient point placées dans nos rangs, les jougs des chevaux étoient détachés; car notre roi sçavoit que vous étiez victorieux, & que vous menaciez déja les poupes ennemies : ainsi nous nous livrions au sommeil sans défiance. Mais moi, sans cesse occupé des soins de mon emploi, je m'arrache à ce doux repos pour donner aux chevaux une large portion de nourriture, m'attendant à les atteler pour le combat au lever de l'aurore. J'apperçois au travers des ombres épaisses deux hommes qui errent autour de nous. A mon premier mouvement ils paroissent effrayés, & se retirent avec précipitation : je leur crie de s'éloigner s'ils ne veulent porter la peine de leur témérité, pensant que c'étoient des voleurs sortis du camp des alliés. Ils ne répondent rien. Ce qui s'est passé depuis cet instant, je l'ignore; car aussi-tôt je rentre dans mon lit, & je m'endors. A peine ai-je fermé les yeux, qu'un songe inquiétant m'obsède; ces chevaux que je nourris & que je gouverne assis à côté de Rhésus, je les vois assaillis par des loups, qui grimpent sur leur dos

& les animent à coups de queue. Je les entends frémir & souffler la colère par leurs narines [1], je vois leur crinière hérissée. L'ardeur de les délivrer de ces bêtes féroces m'éveille; une terreur nocturne avoit glacé mes sens : je soulève ma tête, & je n'entends autour de moi que les gémissemens des mourans. Des flots du sang qui sortoit fumant de la blessure de mon maître impitoyablement égorgé, jaillissent sur ma tête. Je me jette hors du lit, la main désarmée; &, tandis que je cherche de tous côtés ma lance, comme un chasseur sa proie, je me sens frapper au défaut des côtes d'un coup d'épée, porté par un bras nerveux : j'en puis juger par la profondeur de la plaie. Mon corps tombe en avant. Les meurtriers s'emparent du char & des chevaux, & prennent la fuite..... O dieux! quelles douleurs aiguës!.... je ne puis plus me soutenir..... Ah! malheureux! Mes yeux ont vu notre infortune, mais je ne sçais point de quelle manière ont péri ceux qui sont l'objet de mes respects, ni quelle main les a frappés. Faut-il soupçonner des amis d'un crime abominable?

LE CHŒUR.

Ecuyer de l'infortuné roi des Thraces! garde-toi d'accuser de ce forfait quelqu'autre que nos com-

1 Le mot grec que je traduis par celui de NARINES, signifie proprement une sorte de voute, arc boutan, fenêtre : l'ancien interprète latin entend par-là les branches du frein; Musgrave corrige le texte.

muns ennemis. Hector vient ici lui-même : instruit sans doute de ces tragiques événemens, il paroît partager la douleur qui t'accable.

SCÈNE II.

HECTOR, L'ÉCUYER DE RHÉSUS, LE CHŒUR.

HECTOR.

RÉPONDEZ, auteurs de nos maux, comment ces espions qui pénètrent au milieu du camp échappent-ils à vos regards ? Comment l'armée est-elle honteusement égorgée sans que vous songiez à repousser l'ennemi lorsqu'il s'approche, ou à le poursuivre dans sa retraite. Qui doit porter la peine d'un tel attentat, si ce n'est toi ? C'est à toi que j'ai confié la garde de l'armée. Et maintenant ces ennemis sortent impunis de nos mains, ils rient avec orgueil de la lâcheté des Phrygiens & de l'imprudence de leur chef. Mais écoutez à votre tour un arrêt qui ne sera point révoqué. Oui, que Jupiter reçoive mes sermens ; les verges ou la mort vont servir mon courroux, ou qu'on dise qu'Hector est un lâche.

LE CHŒUR.

O dieux ! que vais-je devenir ? O mon maître !

ô mon ſouverain ! ils ſont entrés ſans doute pendant que j'ai été vers toi pour t'annoncer que l'armée des Grecs brilloit de feux allumés autour de leurs vaiſſeaux; car mon œil vigilant ne s'eſt point fermé de toute la nuit, & n'a point cédé au doux ſommeil [1]. J'en jure par les ſources ſacrées du Simoïs. O mon prince ! appaiſe ta colère : je ſuis innocent du crime qui s'eſt commis. Si jamais dans tout le reſte de ma vie, il m'échappe une action ou une parole qui te puiſſe déplaire, enſevelis-moi vivant ſous la terre; je ne demande point de grace.

L'ÉCUYER.

A quoi bon ces vaines menaces ? pourquoi cherches-tu à tromper ton allié, un ennemi des Grecs, par des diſcours pleins d'artifices ? C'eſt toi qui as commis cet horrible attentat : les morts & les vivans n'accuſeront que toi ſeul. Il te faut plus d'adreſſe & plus d'éloquence pour te juſtifier à mes yeux : oui, c'eſt toi qui as porté ſur tes amis une main parricide; c'eſt toi qui as attiré notre roi à force de ſollicitations & de prières, c'eſt toi qui l'as maſſacré pour poſſéder ſes ſuperbes courſiers.

1 Ceci me paroît confirmer la conjecture que j'ai hazardée à la ſcène IV de l'acte IV. Le chœur, qui s'étoit endormi ſur le devant de la ſcène, jure par le Simoïs qu'il n'a point fermé les yeux. Les Grecs aimoient à voir préſenter les Phrygiens ſous une forme ridicule & odieuſe.

ſiers. Il eſt venu, il eſt mort. Quand Paris viola les droits ſacrés de l'hoſpitalité, ſon crime fut moins attroce. Et ne dis pas que les Grecs ſont les auteurs du crime. Comment, ſans être apperçus, auroient-ils pu pénétrer juſqu'à nous au travers des bataillons Troyens. Ta tente & celle des Phrygiens étoient avant la nôtre [1]; où ſont vos morts & vos bleſſés? lequel de tes ſoldats les Grecs ont-ils immolé? Vois couler notre ſang, vois ces larges bleſſures, vois la terre jonchée des corps de nos guerriers. Non, ce ne ſont pas les Grecs que nous devons accuſer. Lequel des ennemis a pu trouver dans les ténèbres la tente de Rhéſus, à moins qu'un dieu n'ait conduit ſes pas [2]? Ils ignoroient juſqu'à ſon arrivée: non, l'artifice eſt trop groſſier.

HECTOR.

Depuis auſſi long-temps que les Grecs ſont devant Troie, j'ai de fidelles alliés; jamais juſqu'à ce jour je n'en reçus aucun reproche, & tu es le premier qui m'accuſes. Non, l'envie de poſſéder ces ſuperbes courſiers ne m'a point fait commettre un lâche aſſaſſinat. Ulyſſe en eſt l'auteur. Quel

1 En effet, on a vu qu'Ulyſſe & Diomède, en fuyant pour regagner leur camp & venant de la tente de Rhéſus, ont paſſé devant celle d'Hector. Acte IV, ſc. IV.

2 Il y a ſans doute quelqu'adreſſe à juſtifier par cette inſinuation, l'emploi que le poëte a fait d'un perſonnage ſurnaturel.

autre entre les Grecs a pu le méditer & l'entreprendre ? Je redoute ses artifices : mon cœur se trouble à la pensée qu'il a pu rencontrer Dolon. Ah ! sans doute il l'a fait périr : un long temps s'est écoulé depuis son départ, & il ne revient point.

L'ÉCUYER.

J'ignore qui sont ces Ulysses dont tu me parles ; mais je sçais bien que ce ne sont pas des Grecs qui ont porté ces coups.

HECTOR.

Puisqu'enfin mes paroles ne peuvent te convaincre, persiste, j'y consens, dans tes injurieux soupçons.

L'ÉCUYER.

O ma patrie ! ô ma terre natale ! que ne m'est-il permis d'aller mourir dans ton sein !

HECTOR.

Non, tu ne mourras point. Puissé-je avec ta vie rendre à tes vœux celle de tes compagnons massacrés !

L'ÉCUYER.

Sans maître, sans appui, où chercher un asyle ?

HECTOR.

Ma maison t'est ouverte : elle t'offrira les secours propres à te guérir & à soulager ta douleur.

L'ÉCUYER.

La main des meurtriers peut-elle me guérir ?

HECTOR.

Cet homme ne cessera-t-il point de m'outrager par ses soupçons ?

L'ÉCUYER.

Périsse l'auteur du crime ! Ce n'est pas toi que je maudis, c'est celui que voit l'œil de la Justice.

HECTOR.

Conduisez le dans le palais, & que vos soins officieux imposent silence à ses plaintes. Et vous, allez à Troie annoncer à Priam & aux sénateurs ces tragiques nouvelles, & chargez-les du soin d'ensevelir ces corps dans les lieux consacrés [1].

LE CHŒUR.

Pourquoi les dieux ont-ils changé de nouveau la prospérité de cette ville en deuil & en désolation ?.... Mais que vois-je ? O roi ! quelle est cette divinité qui s'élève dans les airs, & qui tient dans ses mains un corps ensanglanté ? Je frissonne à la vue de cet étrange prodige.

1 Au tournant des grands chemins.

SCÈNE III.

UNE MUSE, HECTOR, LE CHŒUR.

[La muſe tient un corps dans ſes bras ou poſé ſur ſon char.]

LA MUSE.

TROYENS ! vous voyez une muſe adorée des ſages, qui vient déplorer la mort cruelle de ſon fils. C'eſt Ulyſſe qui l'a fait périr ; mais le temps vengera ſa ruſe déteſtable. . . . . Mon fils ! reçois mes larmes : ô douleur de ta mère ! ô funeſte voyage entrepris malgré moi, malgré les ordres de ton père ! Malheureuſe que je ſuis ! objet de ma tendreſſe & de mon déſeſpoir ! ô mon fils !

LE CHŒUR.

Quoique étranger à ſa famille, je n'en ſuis pas moins touché de ta douleur.

LA MUSE.

Périſſe le fils de Tydée ! périſſe le fils de Laërte, qui m'a ravi ma plus douce eſpérance ! périſſe l'épouſe infidelle qui a quitté la maiſon de ſon époux pour ſuivre à Troie un amant Phrygien ! C'eſt elle, ô mon cher fils ! c'eſt elle qui a cauſé

ta mort, c'eſt elle qui a dépeuplé les villes floriſſantes des héros qui en faiſoient l'ornement & l'appui.

O fils de Philammon [1] ! que ta vie & ta mort m'ont cauſé de douleur ! car ſans ton arrogance qui te devint funeſte à toi-même, ſans ta querelle avec les muſes, je n'aurois point donné le jour à ce fils infortuné. J'allois avec mes ſœurs ſur les côteaux du mont Pangée, fertile en mines d'or ; mille inſtrumens mélodieux célébroient la marche des muſes, & annonçoient le fameux combat où ſuccomba l'orgueilleux Thamyris [2] : il fut puni de ſon audace & des injures faites à notre art, par la privation de la lumière. Je traverſai le ſuperbe Strymon, & m'avançai trop près de la couche du dieu. Ainſi je te mis au monde, & je courus cacher ma honte dans les eaux du fleuve qui m'avoit rendue mère. Il te déroba aux regards de mes ſœurs, & dédaignant pour ſon fils l'éducation d'un ſimple mortel, il te confia aux ſoins des nymphes des fontaines. Nourri dans la vertu par ces vierges céleſtes, ô mon fils ! tu devins le premier des mortels ! tu régnas ſur les Thraces belliqueux. Tant que ton bras s'eſt ſignalé pour ta patrie, je n'ai pas tremblé pour tes jours ; mais je

Thamyris.

2 Il eſt caractériſé par l'épithète de ſophiſte Thracien.

te détournois de marcher au ſecours de Troie, où je ſçavois le ſort qui t'étoit réſervé. Les prières d'Hector, ſes ambaſſades réitérées l'ont emporté : la voix de tes amis, à laquelle tu n'as pu réſiſter, t'a entraîné à ta perte. — Minerve, unique auteur des maux qui font couler mes larmes ! (car Ulyſſe & Diomède n'ont fait qu'exécuter tes ordres) as-tu pu te flatter d'éviter mes regards ? Ta ville eſt ſous la protection des muſes : nous habitons les lieux que tu chéris ; Orphée, que les nœuds du ſang uniſſoient à Rhéſus, y montra les révélations des ineffables myſtères, & tu triomphes de ſa mort ! Muſée [1], ton reſpectable citoyen, a été inſtruit par Apollon & par nous, à ſurpaſſer tous ſes rivaux..... Le corps ſanglant de mon fils, que je porte entre mes bras, voilà ma récompenſe. — Je veux borner ici de trop juſtes reproches.

LE CHŒUR.

Hector ! ainſi le Thrace voit expirer ſes vains outrages.

HECTOR.

J'en étois aſſuré. Il n'étoit pas beſoin que les dieux m'appriſſent que ce meurtre ſecret étoit

1 Muſée étoit un poëte Thracien d'origine, mais qui avoit paſſé ſa vie à Athènes. B. Heath conjecture que ſous le nom de Muſée, Euripide déſigne ici Socrate.

l'ouvrage d'Ulyſſe. Quant à moi, voyant les Grecs menacer ma patrie, pouvois-je m'empêcher d'appeller du ſecours ? Je l'ai fait ; & ce prince a ſervi comme il le devoit la cauſe d'un ami : ſa mort me navre de douleur ; je ſuis prêt à lui rendre les honneurs de la ſépulture, & à brûler ſur ſon bucher de riches vêtemens. Il venoit nous offrir les ſecours de l'amitié ; une mort funeſte en a prévenu les effets.

LA MUSE.

Mon fils ne verra point le ſombre empire des morts. La fille de la déeſſe qui préſide aux moiſſons dorées, ne refuſera pas ſon ame à mon ardente prière ; elle ne voudra pas qu'on penſe qu'elle mépriſe les amis d'Orphée [1]. Hélas ! il n'en ſera pas moins mort pour moi ; car jamais il ne pourra s'approcher de moi, & jouir de la vue d'une mère. Caché dans les grottes ſouterraines où l'argent brille de toutes parts, il vivra de la vie des demi-dieux, & ſera conſacré au ſervice de Bacchus & [2] du dieu qu'on adore ſur les rochers du Pangée, dieu reſpecté par ceux qui le connoiſſent.

1 Orphée avoit le premier célébré les myſtères de Cérès & de Proſerpine.

2 M. Muſgrave entend cela de Lycurgue, roi des Edoniens, mis au nombre des dieux, & adoré ſur le mont Pangée, au rapport d'Apollodore.

L'exemple de la déeſſe des mers me fera ſupporter ma douleur ſans murmure ; car la mort va bientôt lui ravir un fils. Mes ſœurs & moi nous chanterons avant tout tes vertus, enſuite dans le deuil de Thétis, nous chanterons les vertus d'Achille. Pallas, qui t'a fait périr, ne préviendra pas l'atteinte de l'inévitable trait lancé par Apollon. O coup affreux qui frappe un objet ſi cher ! amour ! déchiremens ! ſupplice des mortels ! qui peut juger de ta violence frémira de ſe voir renaître ; il ne s'expoſera pas au riſque affreux d'enſevelir de ſes propres mains ceux auxquels il donna la vie.

LE CHŒUR.

La mère de ce guerrier prendra ſoin de ſa ſépulture. Hector, ſi tu veux agir, il eſt temps ; le jour commence à paroître.

HECTOR.

Allez ; que nos guerriers revêtent promptement leurs armes ; que les courſiers ſoumettent au joug leurs têtes obéiſſantes ; & que tous nos ſoldats, livrés à d'utiles travaux, attendent le ſignal de la trompette Tyrrhénienne [1] : car nous allons franchir les retranchemens des Grecs, renverſer leurs bataillons & brûler leurs vaiſſeaux. Ce jour éclairera de nouveaux triomphes, & les feux brillans

1 Toſcane.

du ſoleil apportent aux Troyens une glorieuſe délivrance.

LE CHŒUR.

Obéiſſons à notre roi ; allons, couverts de nos armes, porter ſes ordres à nos guerriers : le dieu puiſſant qui nous protège, mettra peut-être en nos mains la victoire.

EXAMEN

DE LA TRAGÉDIE

DE RHÉSUS.

CETTE pièce, qu'on pourroit appeler une tragédie militaire, offre une intrigue très-ſimple & une action qui ne l'eſt pas. L'attention, & par conſéquent l'intérêt qu'elle inſpire, eſt trop partagé. Les ſituations ne ſont pas préparées & manquent de développement. Tout ce qui concerne Dolon me paroît purement épiſodique, ce perſonnage ne ſe lie au ſujet que par les inſtructions que Diomède & Ulyſſe reçoivent de lui : le motif de ſon entrepriſe, je veux dire les feux que les Grecs allument dans leur camp, les craintes que le chœur conçoit à ce ſujet, les eſpérances d'Hector ; les conſeils d'Enée, & par conſéquent ce dernier perſonnage tout entier, (car il ne paroît que pour donner ces conſeils) tout cela encore eſt entièrement épiſodique. Ainſi, à l'époque du ſecond acte, le ſpectateur n'eſt guères plus inſtruit ſur le ſujet de la tragédie, qu'il ne l'étoit aux premiers mots

qui ont été prononcés sur la scène. C'est là sans doute un grand défaut, & qui s'oppose bien puissamment à l'effet que le poëte veut produire. L'intervalle d'une représentation n'est pas assez long pour le prodiguer; à peine suffit-il aux grands maîtres de la scène pour faire naître dans le cœur des sentimens vifs & passionnés, pour y jeter insensiblement le trouble, pour l'attacher par mille nœuds à l'objet dont ils veulent l'occuper, pour le distraire de tout autre objet, pour le remplir à leur gré de craintes & d'espérances, pour l'entraîner par un charme irrésistible aux lieux où l'imagination les transporte, pour le nourrir enfin de douces illusions, & lui faire sentir des peines qui lui sont étrangères. Aussi avec quel art les voit-on ces grands maîtres employer tous les momens que l'attention du spectateur leur accorde! Dès l'ouverture d'ŒDIPE ROI, avant même que ce prince ait parlé, on sçait que la désolation règne dans Thèbes, qu'on implore Œdipe & les dieux; dès la seconde scène on sçait que tout l'intérêt de la pièce roulera sur cette question : « Qui a tué Laïus? » Tel est dans le genre dramatique le trait auquel on reconnoît un grand esprit, qui saisit son sujet avec force & le manie avec facilité. C'est précisément la même vertu qui donne au poëte épique assez de hardiesse & de confiance en ses forces pour se jeter dès l'entrée dans le milieu de son sujet,

comme s'il étoit connu de ceux qui l'écoutent. Tel eſt encore le début de PHILOCTÈTE. A peine Ulyſſe a-t-il ouvert la bouche, qu'on ſçait qu'il n'eſt queſtion que de Philoctète. Le nom ſeul de Lemnos fait deviner au ſpectateur inſtruit, ce que le poëte explique complettement pour tous les ſpectateurs dès la première ſcène, & annonce dès les premiers vers. Il en eſt de même de l'expoſition d'IPHIGÉNIE EN AULIDE. Et certainement plus une tragédie s'éloignera de tels modèles, moins elle inſpirera d'intérêt.

Le ſecond & le troiſième actes de RHÉSUS ne permettent point encore de deviner l'action, ils ne font que la préparer. Rhéſus arrive & inſpire aux Troyens beaucoup de confiance; c'eſt un intérêt que le poëte fait naître en faveur du perſonnage qui doit être ſacrifié; il diſpoſe le ſpectateur à voir ſa mort avec quelqu'inquiétude; mais il n'y a encore aucune action commencée. C'eſt ſeulement au quatrième acte qu'on voit qu'il s'agit d'une entrepriſe de Diomède & d'Ulyſſe. Ces deux héros ont formé le deſſein de porter quelque coup funeſte aux Troyens, en ſe gliſſant de nuit dans leur camp; quel ſera le ſuccès de cette entrepriſe? C'eſt bien là l'objet que le poëte a en vue; mais le but de l'entrepriſe a quelque choſe de vague: car c'étoit Hector qu'ils cherchoient; & c'eſt préciſément parce que le poëte, faute de méditer

ſon plan, y a laiſſé cette indétermination, qu'il s'eſt vû forcé enſuite d'introduire un perſonnage ſurnaturel qui détruit toute vraiſemblance : la ſcène de Minerve & d'Ulyſſe eſt du moins excuſée par cette eſpèce de néceſſité ; mais celle de Minerve & de Paris eſt un épiſode inutile, & il en faut dire autant de tout le perſonnage de la mère de Rhéſus. Ce perſonnage ne ſeroit point épiſodique s'il s'agiſſoit, dans la tragédie, du ſort de Rhéſus ; car ſa ſépulture exigeroit un acte de manière ou d'autre, & le poëte pourroit juſtifier celle qu'il a préférée ; mais comme il n'eſt point queſtion de cela, il ne reſte rien à dire pour ſa défenſe.

Je haſarderai de mettre ici ſous les yeux du lecteur une autre manière d'enviſager le plan de la tragédie de RHÉSUS, qui pourroit le rendre plus excuſable peut-être, mais ne le mettroit point à l'abri de tout reproche. Hector a vaincu les Grecs hier, aujourd'hui ſera-t-il encore victorieux ? Ou bien, Hector entreprend de pourſuivre ſa victoire, quels ſeront ſes ſuccès ? Dès-lors le premier acte a du mouvement & de l'intérêt. L'arrivée de Rhéſus eſt un épiſode lié au ſujet. L'entrepriſe d'Ulyſſe & de Diomède forme le nœud ; le dénouement eſt funeſte aux Troyens, c'eſt la mort de leur allié : mais l'épiſode de la muſe eſt encore oiſif & inutile, & l'action n'eſt pas complette, il y manque la fin : car le ſpectateur qui laiſſe Hector dans la même

ſituation où il l'a vû au commencement de la pièce, ne peut prévoir le ſuccès du combat.

Peut-être enfin ſe rapprocheroit-on de l'intention de l'auteur en enviſageant, comme ſon ſujet, l'entrepriſe de Rhéſus qui vient ſecourir Troie. Le premier acte ſeroit une eſpèce d'expoſition mêlée d'épiſodes. L'entrepriſe des deux guerriers Grecs formeroit le nœud, & la mort de Rhéſus le dénouement. Mais pour que cette action pût être le ſujet de la tragédie, il faudroit qu'elle eût plus d'intérêt; car, ou le ſort de Troie dépend de Rhéſus, ou il n'en dépend point. Dans le premier cas, le poëte ſeroit inexcuſable de laiſſer ignorer cette circonſtance eſſentielle; dans le ſecond, il le ſeroit encore plus d'avoir choiſi pour nous émouvoir un ſujet auſſi dépourvu d'intérêt. Voilà les raiſons qui m'ont fait chercher dans cette tragédie une action indépendante du héros dont elle porte le nom.

N'y auroit-il pas quelqu'avantage à méditer les ſujets des tragédies ſous le point de vue de l'unité: à les analyſer pour les réduire à une queſtion ſimple? Et puiſque les Grecs aimoient la ſimplicité des plans, cette étude n'eſt-elle pas, à la fois, plus utile & plus ſûre dans leurs ouvrages que dans les ouvrages modernes? Si les jeunes poëtes ſe faiſoient à eux-mêmes des queſtions de ce genre, s'ils examinoient leurs propres ouvrages avec la même

ſévérité, n'eſt-il pas probable qu'ils ſe rapprocheroient davantage de ces grands modèles? Y a-t-il beaucoup de tragédies modernes qui ſoutinſſent un rigoureux examen? Je préſente ces réflexions comme un motif d'indulgence pour le travail de critique que j'ai oſé entreprendre ſur les ouvrages d'Euripide, & en même temps comme une raiſon d'équité en faveur de ce poëte, pour pardonner quelques négligences. Si RHÉSUS eſt ſon ouvrage, il eſt certain que c'eſt un des plus imparfaits, du moins quant à la conduite de l'action. Il eſt cependant remarquable que l'unité de temps & de lieu y eſt ſcrupuleuſement obſervée. Voulant repréſenter le meurtre de Rhéſus, l'auteur a choiſi l'entrée de la tente d'Hector pour le lieu de la ſcène, & ce choix me paroît heureux; il a fallu de l'art pour que tout parût ſe paſſer en ce lieu d'une manière naturelle. Toute la tragédie n'occupe que l'intervalle d'une nuit. Comment repréſentoit-on la nuit ſur des théâtres découverts? Quand le chœur montroit les étoiles, ſi les ſpectateurs avoient vu le ſoleil, toute illuſion n'eût-elle pas été détruite? Repréſentoit-on en effet cette tragédie la nuit? Mais il en eſt d'autres (comme l'IPHIGÉNIE EN AULIDE) qui commencent de nuit & finiſſent de jour.

Je me bornerai à dire ſur les caractères de cette tragédie, que celui d'Hector ne doit pas être envisagé comme le portrait d'un bon général, mais

bien du plus vaillant des Troyens; les Grecs réſervoient aux Grecs les caractères vraiment grands. Celui d'Hector eſt un courage bouillant, mais aveugle, comme Enée le lui reproche aſſez clairement; c'eſt le courage d'un barbare, & non la valeur d'un héros né parmi les Grecs.

Au reſte, toute cette tragédie n'eſt que le dixième livre de l'ILIADE mis en action. L'auteur a extrait du récit d'Homère tout ce qui lui a paru dramatique, & a développé aſſez heureuſement les parties de cet épiſode qui en étoient le plus ſuſceptibles. C'eſt cela même qui paroît l'avoir égaré. En quittant les traces de ſon maître, il a perdu de vue l'objet qui devoit le diriger. Il a jugé néceſſaire de peindre en détail les mouvemens & les projets des Troyens, l'arrivée & le courage de Rhéſus, qu'Homère ne fait qu'effleurer; & il s'eſt vu obligé de ſupprimer les détails de la mort du roi des Thraces, que l'écuyer qui dormoit ne peut point raconter.

Ces détails ſont précieux, & il ſemble que l'auteur s'excuſe de les retrancher, en faiſant dire à l'écuyer, qu'il ne ſçait point comment ont péri ſes compagnons. Il ne ſçait pas que Diomède en avoit tué douze; qu'Ulyſſe rangeoit leurs corps avec ſoin pour que les chevaux puſſent paſſer ſans les fouler; qu'il conduiſoit ces chevaux de ſon arc avec autant d'adreſſe que de prudence, en retenant Diomède qu'entraînoit l'ardeur du carnage.

Le

Le perſonnage de l'écuyer, le ſonge qui l'agite, & tous les diſcours qu'il tient, ſont de l'invention du poëte tragique. Preſque tous les diſcours de Dolon, de Minerve, d'Ulyſſe & de Diomède, ſont empruntés d'Homère.

En examinant cette pièce dans les détails, on y trouve des beautés qui ne le cédent point à celles des ouvrages les plus eſtimés, un ton véhément & guerrier, des deſcriptions vives & animées, & quelques images champêtres pleines de grâce & de fraîcheur, qui contraſtent heureuſement avec le bruit des armes & tout l'appareil militaire.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

EXPLICATION des figures, page vij

LES SUPPLIANTES, tragédie d'Euripide, extraite par le P. Brumoy, 1

La même, traduite en entier par M. Prevoſt, 37

Examen de cette pièce, par M. Prevoſt, 111

IPHIGÉNIE EN AULIDE, tragédie d'Euripide, traduite en entier par le P. Brumoy, 122

Réflexions ſur l'IPHIGÉNIE EN AULIDE d'Euripide, de Lodovico Dolce, de Rotrou & de Racine, par le même, 253

Comparaiſon de l'IPHIGÉNIE d'Euripide, avec l'IPHIGÉNIE de Racine, par M. Racine fils, 277

IPHIGÉNIE EN TAURIDE, tragédie d'Euripide, traduite en entier par le P. Brumoy, 301

Réflexions ſur l'IPHIGÉNIE EN TAURIDE, par le même, 412

IPHIGÉNIE EN TAURIDE, tragédie de Guymond de la Touche, extraite par M. Prevoſt, 422

Plan du premier acte d'IPHIGÉNIE EN TAURIDE, par M. Racine, note de M. Prevoſt, 444

RHÉSUS, tragédie d'Euripide, extraite par le P. Brumoy, 447
La même, traduite en entier par M. Prevost, 477
Examen de cette pièce, par le même, 538

NOTE.

Au tome V, page 42, note 1, ligne 2, arquée, *lisez* & il étoit arqué.

Ibid. page 85, ligne antépén. Hercule, *lisez* Hécube.

Ibid. page 493, ligne 7, précédés, *lisez* précédé.

Ibid. ligne 20, les scènes de Créon, de Médée & de Jason, *lisez* les scènes de Créon & de Médée, de Médée & de Jason.

Au tome VII, page 24, ligne pénult. Colonne, *lisez* Colone.

Page 27, ligne pénult. examinatum, *lisez* exanimatum

Page 60. La dispute du héraut & de Thésée sur la monarchie & la démocratie, rappelle celle d'Otanes & de Darius sur sur le même sujet. Hérodote, livre III, tome III, page 79 de la traduction de M. Larcher.

Page 137, ligne ult. Phocéens, *lisez* Phocidiens. La même faute est répétée deux fois dans le tome V, page 120, ligne 13, & page 167, ligne 10.

De l'imprimerie de COUTURIER, quai & près l'église des Augustins.